

Philippe
de Villiers

Le roman de
Saint Louis

 Albin Michel

PHILIPPE DE VILLIERS

LE ROMAN
DE SAINT LOUIS

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2013

Ô Jérusalem...

Ô Jérusalem...

Loin de tes portes, je crie vers toi.

C'est un cri d'agonie ; le terme d'un voyage inaccompli. J'avais tellement espéré... Par deux fois, j'ai pris le bâton, la croix pour monter jusqu'à toi. Et approcher ton mystère. En vain. J'ai supplié. Repris le chemin de la myrrhe et de l'encens des Mages, depuis l'Égypte et l'Afrique. Étoile de l'Orient, j'ai suivi ta lumière. J'ai appelé de toutes mes forces, mais tu n'as pas répondu. Silence sur les monts et la colline de Sion.

C'est fini. Ce jour'hui, je sais que je n'entrerai jamais en la Terre de promesse.

Ô Jérusalem... C'est la fin de mes embarquements.

Il est trois heures. C'est l'heure. Je dépouille mon âme pascale.

Ô Jérusalem... À tes pieds, je dépose ma vie. C'est l'heure du passage. Entre la vieille ville qui pleure sur tant de reniements des hommes et la nouvelle qui descend du ciel. Le porche s'ouvre. L'ange de Reims sourit de pierre et de chair. Éternel sourire, au couronnement du roi des Cieux.

J'attends, sous cette tente puante, allongé par terre, qu'on me fasse signe. Qu'on vienne me chercher. Tout est moite. Les fronts coulent. Chaleur étouffante. La fièvre. Je suffoque.

Brûlant soleil de Carthage, qui frappe à pic et donne la mort, dans la nuit des hommes de ma gent.

Je vois à peine ma fille Isabelle, mes soldats, agenouillés. Ils se pressent.

Je devine qu'on guette mes lèvres. Ma parole ultime. Un mouchoir humecté d'eau fraîche vient soulager mes sécheresses. Je suis en nage. Étendu dans une longue chemise de lin trempé sur un lit de cendres en forme de croix. J'étends les bras. Je veux mourir de pauvreté. Configuré au Roi des rois. On me ferme les yeux pour me protéger des vents de sable qui s'élèvent en vagues poussiéreuses.

Tu es poussière...

Roi de poussière, tu retourneras à la poussière...

Ma vie défile. Mes pauvres années remontent en moi, dans le désordre. Jusqu'à Louis de Poissy, le petit garçon que je fus, qui courait vers la Seine. Je lui cède la place. Le moment est arrivé, c'est à lui de reprendre sa place à la tête de ma vie. Car c'est lui qui va entrer le premier dans la Maison du Père.

Le Graal

CHAQUE ANNÉE, à la Saint-Marc, le 25 avril, les cités du royaume cheminent en procession des croix noires. On voile les autels et les crucifix en souvenance des victimes d'une épidémie de peste et d'un miracle passés.

C'est une coutume ancienne à laquelle se mêle l'hommage présent aux trépassés d'outre-mer. En ce jour de grandes litanies, les pénitents qui défilent dans les rues, en appelant miséricorde, jettent au pied des calvaires et aux croisées des chemins de pleines brassées de fleurs printanières. Ils implorent la bénédiction du Ciel sur les récoltes à venir.

En les entendant passer près du quartier canonial, ma mère souriait et soupirait : « Tu sais, Louis... il n'y a pas de hasard. »

Car je suis né un 25 avril, à la Saint-Marc, en 1214. À Poissy-le-Châtel, au cœur du royaume. Porté sur les fonts baptismaux dans une petite nacelle d'osier tressé que ma mère a conservée à la Grange-aux-Dames, où elle alla faire ses couches afin d'éviter qu'on ne suspendît pour elle la sonnerie des cloches de la collégiale.

« Il n'y a pas de hasard. » Ma mère la Castillane, bonne lectrice des présages, devinait que le destin des nouveau-nés était lié au jour de leur nativité. Elle craignait pour moi que les croix noires ne fussent l'expression prophétique d'une grande foison d'épreuves à venir dans ma vie.

La nourrice qui m'allaita – Marie la Picarde –, chargée de toute la géniture royale, demeura longtemps dans notre mesnie. Avec tendresse, elle m'appelait « le petit Louis de Poissy ».

Ma mère n'était jamais loin. Elle passait souvent au vivoir, toujours inquiète. Depuis la mort, en 1218, de mon petit frère Philippe, qui l'avait assombrie, je n'étais plus l'héritier présomptif de la Couronne. J'étais l'enfant roi. Marie la Picarde veillait sur le nourrisson du Palais. Elle me fit longtemps manger – paraît-il – du pain de ses préparations qu'elle mâchait dans sa bouche, mélangé à une bouillie de miel sauvage.

Quand je fus mis hors de lait, que mon esprit s'éveilla et commença à entendre malice, les chambrières n'hésitèrent jamais à m'instruire d'une grêle de soufflets. Ainsi le recommandait ma mère. Pour mon bien.

Quand je m'essayai à mes premières parlures, Marie la Picarde me fit passer de la voix au verbe. Elle me frottait chaque matin les gencives de sel gemme et me lavait la bouche à l'eau d'orge. Le Palais souhaitait m'endurcir à la sueur et au froid, loin de la mollesse, au vestir et au coucher. Ma mère ne voulait pas d'un dameret mais d'un garçon vert et vigoureux. Plus tard, on m'apprit à parler au pluriel, afin de marquer le respect royal.

J'étais – selon mon père – « bouillant comme mon grand-père ». Les chapelains s'évertuaient à m'éloigner des laidures et déshonnêtetés. On dépêchait vers moi toutes gens de religion. Ma mère les invitait à me jardiner le cœur : « Pliez-moi donc cette petite main à l'aumône. »

Un matin, je vis venir à moi, qui emplissait la cour du palais et tendait ses doigts gourds, toute une pouillierie de malades couverts de germes et de plaies suintantes. Ils grelottaient sous leurs peaux de mouton mal équarri. Le jour se levait à peine. Je sentais que ces rogneux étaient comme l'alouette de l'aube.

Le Palais dormait encore, je pris le sarrau d'un panetier et j'allai distribuer à ces pauvres affamés une bourse de deniers. Un

escuyer d'échansonnerie, déjà au labeur, qui m'avait observé depuis les communs de l'hostel, me réprimanda :

« Vous avez dispersé les deniers du Louvre dont le roi est si ménager. Ils ne sont pas à vous. Ils appartiennent au royaume.

— Les pauvres aussi, répondis-je. Ce sont eux qui nous attirent la bénédiction de la paix. Même si, plus tard, je porte la cotte d'armes, je veux qu'ils soient toujours mes soudoyés, les gens d'armes à ma solde. Je ne leur ai pas encore payé tout mon dû. »

Je rends grâce à ma chère mère de m'avoir incliné à devenir pitoyable aux nécessiteux. Elle m'apprit aussi à ouïr messe, vespres chantées et heures canoniales. Pour rendre par la prière ce qui, du jour et de la nuit, nous était donné, nous avions coutume de ponctuer par des hommages ou des hymnes l'aurore qui point, le midi qui triomphe, les ombres qui descendent, et puis d'élever les mains vers les voûtes. Pour rendre grâce.

Le temps passait. Je grandissais. Vinrent les âges de se fortifier dans les exercices du corps. Marie avait lainé pour moi un mantel à longues manches fendues et un bonnet rouge coquelicot.

On nous emmenait quérir le mai dans les prairies des berges basses de la Seine où les mariniers halaient les bateaux chargés de blé. On suivait des yeux leurs manœuvres de cordes jusqu'aux moulins à eau, sous les arches des deux ponts où ils disparaissaient à notre vue.

Les chambrières me faisaient traverser les rues sous les pignons, au milieu des pièces d'étoffes et des cuirs de Cordoue, dans la cohue des troupeaux, des marchands lombards et des mulets bâtés. Les sergents du Châtelet nous interdisaient de courir à cause du douloureux souvenir de l'accident du fils de Louis le Gros, mort d'une chute de cheval provoquée par un porc errant. La vie tourbillonnait devant les éventaires des pelletiers qui étalaient

partout leurs fourrures. Parfois, on allait plus loin, en bois et en rivière, pour se récréer, à la chasse au vol, l'ébattement favori des palefreniers. Je portais volontiers les chaperons et les gants de cuir, l'épervier au poing. Et puis on rentrait à la nuit, sur le beau dallage de grès qui était la fierté de notre grand-père, entre l'outre Petit-Pont et l'outre Grand-Pont.

On m'enseignait à lire le temps des rues aux anciens pavés, la ville courait dans ma tête comme une tapisserie historiée, depuis le premier des Louis, Clovis. Je découvrais peu à peu qu'un roi a deux naissances, la sienne et celle de son lignage.

La maison royale avait traversé plusieurs siècles, comme toutes les familles qui ont part aux mêmes pain et pot et taillent au même chateau. L'histoire des Capétiens est l'histoire d'une grande mesnie française, parmi des millions d'autres. Et pourtant celle-là ne s'appartient pas, puisqu'elle est toute à la France. D'ailleurs, chacun des prénoms des enfantelets royaux renvoyait comme un « miroir des princes » à notre ascendance dynastique et nous y rattachait. Louis, c'était le prénom de mon père. Philippe le défunt, c'était celui de notre aïeul. Robert était dans la lignée des Robertiens, ancêtres des Capétiens et de Robert le Pieux, le deuxième roi capétien. Alphonse de Poitiers fut ainsi prénommé – soulignait mon père – en hommage au grand-père espagnol. Philippe-Dagobert avait reçu le prénom de l'aïeul et celui d'un Mérovingien. Charles introduisait dans notre famille capétienne le glorieux nom de Charlemagne. Et ma petite sœur Isabelle, une enluminure vivante, portait avec les mêmes yeux pers celui de sa grand-mère, Isabelle de Hainaut.

En septembre 1222, pour l'anniversaire de Robert, qui avait trouvé dans son berceau le comté d'Artois, on nous fit découvrir l'île de la Cité et surtout la galerie à surprises où les merciers et

les coiffières vendaient les plus merveilleux articles de parure – les parfums et soieries du Levant, les guimpes et les fausses tresses.

Marie la Picarde, qui nous accompagnait de ses coquetteries, aurait bien échangé sa blouse sorquenie aux teintes assourdies contre un des surcots de soie verte brodée de fleurs vermeilles, qui étincelaient sous les colombages.

Si j'ai gardé souvenance de cette journée, c'est à cause d'un montreur de singes qui, devant le receveur du péage du Châtelet, multipliait les savantes acrobaties pour obtenir d'être quitte du droit de passage. Les autres jongleurs, qui n'entendaient rien à cette monnaie de singe et fredonnaient leurs dernières cantilènes, me prirent à témoin, en maugréant contre cette injuste dispense : « Il faut que le roi sache... »

J'apprenais à m'attacher à cette ville populeuse – au moins cent mille âmes – où tout me semblait joyeux, primesautier, imprévu. Dans les rues traversières, un ménestrel lance un refrain, un mendiant y ajoute une strophe et la rime est reprise par un ribaud. Le poète naît de la foule et se perd en elle.

Les trois règnes de Louis le Gros, de Louis le Jeune et de mon grand-père Philippe Auguste avaient favorisé l'essor de l'art poétique. Dans la tour du petit palais, je croisais moult trouvères. Je les écoutais déclamer et chanter la Chanson d'Antioche, la Chanson des Chétifs...

Je rêvais d'une chevauchée commune, chimérique, entre les trois héros qui m'enflammaient l'esprit : Roland, le Cid et Arthur. Je voyais briller leurs cuirasses, chatoyer les aigrettes sur les casques damasquinés. J'accordais séjour à une houle de heaumes clairs, de gonfanons frangés d'or dans les tempêtes d'étincelles. Je tendais la main vers les escarboucles qui luisaient aux pommes des

mâts de la flotte sarrasine. Je prenais le gant que Roland tendit à Dieu en son repentir et que saisit l'archange Gabriel. J'avais la tête épique.

Avec ma mère, nous récitons ensemble un poème castillan – *El Cantar de mio Cid*. Je lisais et relisais l'histoire extraordinaire de la croisade de ces enfants qui avaient décidé d'aller délivrer la Terre sainte. On alléguait, chez les chroniqueurs et les trousseurs de fabliaux, que leur zèle devint si contagieux que les animaux furent pris, à leur tour, d'une fureur nomade ; selon ce qu'affirmaient quelques témoins, les poissons des rivières, les grenouilles des étangs, les papillons et même les oiseaux émigraient en foule vers la mer.

Je lisais beaucoup de récits qui m'enluminaient l'esprit. Et je vivais dans les fièvres de la quête du Graal. Le Graal, le calice, le vaisseau, le ciboire dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit, au pied de la croix, le Précieux Sang.

Pour retrouver le vase, il convient de réunir des dons qui passent les bornes de nature. Ce n'est pas assez que de posséder les vertus éclatantes de la mondaine chevalerie ; il faut y ajouter une pureté qui dépasse les limites de l'humanité ordinaire.

Quand je reçus le soufflet de la confirmation, mon cœur s'embrasa à l'idée de partir, à mon tour, pour la quête du Saint-Graal. Ce sacerdoce d'honneur qui m'obligerait au voyage outre-mer, pour marcher dans les pas de Joseph d'Arimathie jusqu'au Golgotha, devait tramer mes songes et, plus tard, y ourdir le secret de ma vie.

Requiem

NOS BROIGNES écorchées souffraient de nos écartements. Choquant nos lances, frappant d'estoc et de taille des archers de paille en penailles et des épourails à moineaux, nous jouions à la quintaine, mon petit frère Robert et moi, sous les pruniers de Damas, dans les jardins du palais. Il allait sur ses sept ans. J'en avais neuf. C'était l'été, au mois de juillet 1223. Le temps était à l'orage. Soudain, notre mère nous envoya quérir ; pour nous apprendre la nouvelle, qui déjà se répandait dans toutes les allées d'églantiers et les vignes des bords de Seine comme une rumeur de vilaine foudre, prédite, à ce qu'on disait, par une comète ardente et chevelue, aperçue dès le cor du guet : « Le roi est mort ! »

L'image du rideau du temple de mon psautier se déchirait. Mon grand-père est mort ? C'est insensé ! Il était invincible. Et puis, « le roi ne meurt jamais », on ne me l'a que trop répété ; le roi n'a pas d'âge. Il ne vieillit pas. « Le roi ne disparaît jamais. Le sacrement le fait renaître à la vie. » J'attendais donc la prochaine messe, le prochain sacrement. Mais le temps pressait, Marie la Picarde nous bouscula pour changer de surcot. Nous revêtîmes le blanc du deuil royal. Il fallait se hâter pour rejoindre le cortège, déjà en route à un trait d'arbalestre, qui paraissait abîmé dans la consternation. Les levées de terre et de cailloux, surmontées de montjoies, traçaient la voie royale des funérailles, de Mantes à Saint-Denis.

Rattrapé par le fil de chroniques tant entendues qui m'avaient éveillé à l'histoire du royaume, j'étais assailli par une enluminure terrible et rassurante. Je voyais, au bord du chemin douloureux, une

tête qui roulait toute seule, les yeux ouverts, et juste derrière, les bras tendus, titubant à sa suite, un évêque mitré, décapité, sanguinolent... soudain la tête s'arrêta. Et le cortège aussi. Nous arrivions à Saint-Denis, le cimetière aux rois, où le premier évêque de Paris martyrisé, Monseigneur saint Denis, avait été enseveli, auprès de mes ancêtres.

En tête de la procession, devant la litière mortuaire, portant les étendards du royaume, tous surmontés de cravates de deuil, progressaient lentement les sergents d'armes.

Juste derrière eux, tout seul, le chambellan serrait contre lui le fanon de France, en velours bleu d'azur, couvert d'un crêpe noir.

Les joueurs d'albocas, de cors et d'olifants, leurs instruments renversés, devançaient les communes de Bouvines et les chevaliers de la Curia, portant les esperons, les gantelets, le heaume timbré à la royale et la célèbre cotte d'armes en broderie perlée.

Plusieurs hérauts faisaient escorte au célèbre destrier du feu roi, couvert d'une housse traînante en velours violet. La grande bannière de France, en velours cramoisi semé de fleurs de lys d'or, flottait au-dessus du deuil.

Le successeur de Monseigneur saint Denis, l'archevêque de Paris, et les aumôniers de la cour marchaient aussi pédestrement et moult priant autour du lit mortuaire. Puis venait le grand deuil, les princes du sang, montés sur de hauts palefrois caparaçonnés.

Lentement, le cortège pénétra dans la basilique, par le portail central du Jugement dernier. À senestre, il y avait un grand vitrail : un de mes aïeux – sans doute Louis VII – y recevait l'oriflamme de la croisade des mains de l'abbé Suger.

Les voûtes fuyaient, hautes, lourdes, trop hautes, trop lourdes pour moi. On avançait entre les enfeus et les illustres dalles glorieuses des contes de mon enfance.

J'avais sous les yeux toute la gloire rassemblée de la grande coulée des siècles : Tolbiac, les champs Catalauniques, Poitiers...

Au-dessus de ma petite tête, dans une profusion de lumière, trônait l'Arbre de Jessé à trois étages : le mérovingien, le carlovingien, le capétien. Ô mon Dieu ! Ils sont tous là. Toute la lignée royale, enfin réunie, repose en paix. Depuis les rois de l'Ancien Testament, la parole dynastique ne s'éteint jamais.

Chaque dalle évoquait une retrouvaille. Je connaissais par cœur les livres de l'abbé Suger. Mais c'était la première fois que je pénétrais dans le cimetière aux rois. J'écoutais la paisible respiration des ombres.

Sentant la présence familière de tous ces corps de gloire, je voyais se lever Hugues Capet, Charles Martel, Pépin le Bref, Clovis. Leurs gisants peints d'or et d'azur semblaient en congé du monde, juste endormis dans les plis de suaire des draperies de leurs vestures.

Chacun d'eux figurait un requiem de pierre. On reconnaissait leurs traits, calmes et altiers, comme sur les tentures appendues au Louvre. Ils étaient vivants, leurs yeux ouverts à la lumière éternelle. Ils semblaient juste en attente, soustraits à la menace de l'enfer, en espérance de résurrection.

J'avancais dans le chœur, à travers les nappes d'encens, entre les torches sacrées qui donnaient un relief de vie aux statues taillées en ronde bosse.

Le connétable de France, juste à côté de moi, me glissa à l'oreille : « Votre aïeul aura comme voisin du Ciel le roi Dagobert. » Celui-là même dont l'âme avait été sauvée de l'enfer par l'intervention de saint Denis.

Les barons qui portaient la litière royale sur leurs épaules de haut mérite s'arrêtèrent à senestre du maître-autel, près de celui de

la Trinité. L'archevêque de Porto, qui présidait la cérémonie, demanda à la famille d'entourer le cercueil pour l'adieu et le baiser de paix – selon une ancienne coutume carlovingienne.

Je vis mon père – Louis – relever lentement le drap d'or qui recouvrait le chef du roi, enveloppé de sa dalmatique. La pompe contenait mal l'émeuvement qui s'élevait comme un long murmure en l'abbatiale d'altière dignité. C'est alors que ma mère me fit signe. J'allai vers mon grand-père. Il tenait dans la main le sceptre et, sur sa tête, reposait la couronne. Tel qu'au jour de son sacre, on l'exposait au peuple de France pour un ultime salut. Je m'approchai du cercueil de cèdre. Le chef de mon grand-père reposait sur un coussin écarlate. Il paraissait si paisible en son sommeil ! Je me penchai et l'embrassai. Sur le front. Un frisson me parcourut l'échine : il était glacé. Ciré comme un parchemin. Il était vraiment mort. Je rejoignis mon banc en trébuchant et pris ma place entre ma mère et le roi de Jérusalem.

Une voix sépulcrale, vêtue d'une aube blanche, s'éleva alors, qui serra toutes les gorges et entonna le requiem.

Requiem pour le roi, mon grand-père, Philippe le Conquérant, Philippe Auguste.

Je versai pour lui toutes les larmes des fils de France. Mon enfance s'achevait. Avait-elle jamais commencé ? Le roi défunt m'avait prévenu : « Prends garde, Louis : un enfant roi n'a pas d'enfance. Il entre en souci de sagesse dès l'onction baptismale. »

Petit Charlemagne

CETTE LONGUE moustache rousse, aux parements grisonnants, cet œil fermé, borgne et pénétrant, et puis ce front immense, lisse, grec, qui abritait une pensée large, tout, dans ce visage, s'ordonnait au dessein d'un homme au-delà de son temps.

Les cheveux lui manquaient, enfuis dès ses premières batailles ; il était chauve. Il avait tant galopé au grand vent !

Ce vieillard, sculpté, de cinquante-sept ans, avait gouverné la France pendant plus de quatre décennies. Avant même de sortir de la vie, il était déjà entré dans l'Histoire. Sur le chemin de ronde crénelé du Louvre qu'il aimait arpenter, égrenant ses souvenirs, on goûtait les mots choisis de son éloquence, douce et véhémence.

Le temps et les remuements lui avaient exagéré les rides et le caractère. Il avait eu à lutter tout au long de sa vie contre l'Angleterre ; il avait connu l'Orient, conduit une croisade, affronté l'empereur, bravé le pape et la Curie romaine. Grand roi et grand-père. Affectueusement, il me faisait l'aumône de ses enseignements. Je l'écoutais avec ferveur et le regardais comme mon second psautier. Il prenait, sur les heures royales, du temps de ses soirées, pour m'instruire. Alors il me criait : « En selle ! En selle ! » et commençait la chevauchée.

C'était comme une carole. Il me faisait sauter – au trot, au galop – sur ses genoux :

« Un genou pour l'Occident ! Un genou pour les Sarrasins ! La danse des deux victoires ! La victoire de Bouvines, l'année de ta naissance, et la victoire de Las Navas de Tolosa, deux ans avant, en 1212, celle de ton autre grand-père, contre les Maures. »

Et je dansais. La danse espagnole et la danse impériale. Et j'enlevais mon destrier. Et je m'enflammais ! Et je donnais des esperons et brandissais ma lance en bois de châtaignier ! Et il éclatait de rire ! Il faisait revivre en moi ces moments où ensemblement chevaux et cavaliers s'élançaient. Il m'entraînait sur le champ de bataille, essoufflé, haletant :

« Ils sont plus de quatre-vingt mille combattants. Nous ne sommes que vingt-cinq mille. Regarde, Louis, en face, l'Occident tout entier s'est réuni : Jean, le roi d'Angleterre ; Othon, l'empereur ; Ferrand, le comte de Flandre. Au bivouac, ils se sont déjà partagé le royaume. Chacun en a pris un morceau.

Le choc de Bouvines fut terrible et longtemps indécis. Jusqu'au moment où se joignirent à nous les communes qui portaient l'oriflamme de Saint-Denis.

Mais toute cette gent de boutiquiers et de laboureurs faisait pitié à voir, effrayée par les figures terrifiantes des animaux légendaires qui décoraient les boucliers et les cimiers des nobles Saxons.

Et puis, quand le soleil se leva, je le semonçai comme le renfort qui me manquait. La force était allemande. L'astuce était française.

Mes hommes, une massue à la main, m'observaient avec inquiétude, ils regardaient mon bリアud blanc et ma tunique bleue déchiquetés par une chute de cheval, mon haubert d'acier éventré. J'attendis que le soleil vînt rejoindre nos troupes et se placer juste derrière nous, à pic de notre arrière-garde.

Alors commença l'assaut des communes qui avaient le soleil derrière elles, tandis que, dans les rangs ennemis, ils l'avaient dans les yeux. Les Impériaux éblouis, aveuglés par le jeu de reflets et

d'étincelles sur les casques, cottes de mailles, épées et boucliers, ne pouvaient plus avancer.

Nos étendards écarlates progressaient sans cesse. Un peu plus tard, j'aperçus l'empereur, au loin, de dos, en fuite.

Le retour fut triomphal. Paris chantait. Sur le parcours, à Douai, à Bapaume, les moissonneurs se livraient à des transports de joie, levant leurs faux et faisant tournoyer leurs faucilles ; les jouvencelles nous jetaient des brassées de boutons d'or. À Paris même, les liesses nocturnes durèrent huit jours.

Le soleil nous avait baillé ses faveurs. C'était sans doute un signe. Et c'était justement l'année de ta naissance ; un signe du Ciel, le signe de deux victoires. Quand tu iras à Rome, avec ta mère, tu reconnaîtras, accroché là-bas, le trophée de ton autre grand-père, Alphonse de Castille, le père de Blanche, qui offrit au pape l'étendard arraché à l'émir sarrasin lors de la bataille de Las Navas de Tolosa. N'oublie jamais que Bouvines et Tolosa sont deux victoires du temps qui vient ; Bouvines, c'est la victoire contre le haut-baronnage. Et Las Navas de Tolosa, c'est la reconquista sur les Maures qui commence. »

Alors mon grand-père faisait revivre mes ancêtres, notre lignage, ma grand-mère, que je n'avais pas connue, Isabelle de Hainaut, morte en couches, à dix-neuf ans. J'étais curieux de savoir :

« Elle était belle ?

— Oh oui, petit Charlemagne ! Elle avait gente taille et moult grâce, des yeux de perle d'émeraude et un chef inondé de blondeur aux épis d'or. Et elle transmet cette beauté si renommée aux enfants de la maison de Hainaut. C'est à elle que tu dois cette chevelure blonde si abondante et ce teint éclatant et vermeil.

— Et pourquoi m'appellez-vous "petit Charlemagne" ?

— Parce que le sang qui coule dans tes veines est le sang de Charlemagne. Tu es capétien et carlovingien. En épousant la future mère de Louis, ton père, j'ai donné à ma postérité ce double lustre venant des deux races royales. Avec cette ascendance carlovingienne et capétienne, tu es un descendant de Charlemagne. Je prie le Ciel qu'il accorde à l'un de mes héritiers la grâce d'élever la France à la hauteur où elle était du temps de Charlemagne.

— Il est votre modèle de roi ?

— Oui. Et il en faudrait un pour le temps présent. La France l'attend. »

Signe des temps

À DE CERTAINES soirées, nous chevauchions en nous mettant en aventure sur des terres inconnues de notre temps. À chaque pas, le risque grandissait d'y rencontrer, surgissant de nulle part, des hordes menaçantes sous un ciel de plomb. Mon grand-père, d'une main large, dessinait ainsi les foudroiements à venir :

« Les temps ont bien changé. Ton père et toi, vous allez régner dans un monde qui ne s'arrête plus aux bornes de la Chrétienté mais s'étend jusqu'aux confins de l'Orient, de la Chine et de la Russie. Rien ne sert donc plus d'agrandir le domaine royal. Tu devras seulement prendre garde aux envahissements des Plantagenêts et aux feintes de leurs transports d'affection simulés.

— Mais ce sont nos cousins !

— Certes. Ils voudraient faire de la France et de l'Angleterre un seul pays. C'était le dessein de la reine Aliénor.

— Un seul pays ?

— Oui, mais un pays anglais. Méfie-toi aussi de tous ces Ganelon de nos parages, les comtes de Bretagne et de Champagne, ces vassaux qui rôdent tout près de nous et ne méritent aucune fiance. Il te faudra maintenir contre les barons et, au besoin, contre les gens d'Église, les droits de la Couronne.

— Contre les gens d'Église ? Mais le pape est le chef de la Chrétienté...

— Oui, il en est le chef spirituel. Mais n'oublie jamais que le royaume de France ne reconnaît aucun supérieur au temporel. Et souviens-toi toujours de la leçon de Bouvines.

— Quelle leçon ?

— Protège les faibles. Ils te protégeront. Ce sont les merciers et les meuniers, les crieurs à vin, les cervoisiers, les fripiers et les chausniers qui ont fait tourner le soleil de la victoire. Ils te mandent de tenir justice sur haut et bas, sur pauvres et riches.

Le chêne capétien tire sa vigueur des humilités de cette terre où il plonge ses racines immémoriales. C'est dans les petits peuples du royaume que le chêne puise ses sèves – et ses conseillers.

La France s'expose comme un bouclier de la Christianitas contre les menaces nouvelles, toutes ces bêtes de l'Apocalypse qui menacent de déferler sur nous. »

Philippe Auguste semblait tenir pour sûr que les souverains à venir seraient des rois de la fin des temps. Le ciel l'annonçait en ses encombrements : depuis trente-six ans, les Infidèles s'étaient emparés de Jérusalem. Les successeurs du conquérant, Godefroy de Bouillon, s'étaient recroquevillés sur la côte, en Acre. Les conquêtes sarrasines s'étendaient. Selon les chroniqueurs et les pèlerins s'en revenant de là-bas, les chrétiens de l'Orient se voyaient contraints de porter une croix de cuivre et les juifs un billot de bois en forme de tête de veau.

Le roi de France tentait de se rassurer en relisant la prédiction du pape Innocent III, brillant élève des Escholes de Paris, grand théologien et juriste de haute renommée. Sa lettre apostolique *Quia Major*, rédigée en avril 1213, annonçait la fin prochaine de l'islam, rattachant cette hérésie aux forces apocalyptiques du mal, décrites dans les Saintes Écritures : « Un fils de perdition, le pseudo-prophète Mahomet, s'est levé. Par des incitations terrestres et des plaisirs charnels, il a détourné maintes gens de la vérité. Sa perfidie a prospéré jusqu'à ce jour. Mais nous avons foi en Dieu qui nous a déjà laissé augurer que la fin de la Bête est proche. Car le nombre de la Bête selon l'Apocalypse de Jean est 666. Or près

de six cents ans se sont déjà écoulés. » Mon grand-père comptait les années sur ses doigts : il n'y avait donc plus à attendre que soixante-six ans. Chaque fidèle se voyait ainsi invité à la patience, en attendant l'inexorable chute de cette nouvelle hérésie des Bédouins du désert.

La croisade s'inscrivait dans la tradition capétienne. La prise de croix pour partir outre-mer et libérer le Saint-Sépulcre se dessinait, sous mes yeux d'enfant, comme un pèlerinage de tradition et de famille. Mais il y avait, selon le roi, une autre « bête », encore plus redoutable : c'était l'Empire mongol qui menaçait de fondre sur Rome et de passer plus outre.

Depuis les confins de l'Asie, de terribles nouvelles dévalaient les montagnes et se propageaient jusqu'à l'île de la Cité : on racontait que tout un peuple de Tartares, obéissant à un chef suprême – aussi fort que Charlemagne –, rêvait, depuis les steppes, d'un empire universel sur le monde. Il avait nom Gengis Khan.

Le roi Philippe Auguste croyait à l'imminence de la grande invasion qui allait se déverser sur nous, depuis la Perse et le Tibet. Le chapelain de la tour du Louvre retrouvait en ces hordes de Satan les peuples de Gog et Magog, dépeints par l'Apocalypse. Les clercs s'en allaient répétant : « Nous ne sommes plus très éloignés des temps de l'Antéchrist. » Ils brandissaient les Écritures : « En ce temps-là, Gog et Magog, ces peuples barbares du Nord – des tribus sauvages qui mangent des scorpions, des chatons, des fœtus avortés et de la chair humaine –, déferleront des montagnes... »

On en avait le souffle coupé.

Je guettais, avec Robert, le débarquement prochain, sur la Seine, des gnomes de l'enfer, recouverts de peaux de taureau et de serpent géant, qui se nourrissaient de chien cru. Je les voyais déjà en mes cauchemars, qui grouillaient parmi les chantiers des

nouvelles tours de Notre-Dame et grimpaient sur les échafauds.
Telles les gargouilles de l'Apocalypse.

La belle estrangère

L'ENCENS de l'abbatiale de Saint-Denis laisse encore flotter ses derniers effluves. On a soufflé la flamme des cierges funéraires qui ont fait cortège au roi Philippe Auguste, entré dans le silence éternel.

Déjà une nouvelle cérémonie se prépare. Voilà que les torches se rallument. Un roi s'en va. Un autre arrive. C'était donc cela : « Le roi ne meurt jamais. » Il se succède.

Le nouveau roi, c'est mon père. Il vient chercher à Saint-Denis les regalia, le sceptre, les esperons d'or et la main de justice, avant de prendre le chemin de Reims.

Sous les volées de carillons, en ce 6 août 1223, toute la noblesse française se presse autour des évêques, des cardinaux, des princes estrangers et des ambassadeurs venus de lointains royaumes.

Je reconnais le roi de Jérusalem ; il a choisi de demeurer en France pour assister au sacre. Les soleils de Palestine ont brûlé sa figure ; il associe la majesté des émirs à la grâce des princes français. Une sorte de sultan baptisé.

Ma mère Blanche me sourit, émue, ma tunique fleur-de-lysée lui semble trop ample pour ma petite taille ; elle s'extasie devant sa nièce, la jeune reine de Jérusalem, retrouvant sans doute en elle le charme de sa sœur aînée, Berenguela, qu'elle aime tant !

C'est toute la France qui assiste au sacre de Reims. Les étendards des communes de Bouvines entourent la mesnie royale. Mon père et ma mère se prosternent sous la lourde couronne chargée de camées antiques et d'émaux orientaux. Je les devine

accablés. Ils se regardent, se soutiennent. Ce n'est pas un roi, c'est un couple royal que l'on couronne, en la fête de la Transfiguration de l'an 1223. Ils ont tous les deux trente-cinq ans ; et moi, je n'en ai que neuf.

En cet instant, ma mère devient la reine Blanche. Éblouissante. Sa beauté l'emporte sur ses atours. Elle se tient là, debout, la silhouette noble et grave, d'une élégance extrême, drapée dans le mantel royal dont sa main senestre retient délicatement l'attache. Le geste découvre à son cou un beau fermail d'orfèvrerie. Sa main droite, tremblante, tient une fleur de lys.

Depuis le chœur, les voûtes et les tribunes, tous les yeux plongent vers eux. Les barons paraissent fatigués par leur voyage, magnifiquement parés de velours, de damas, de fourrures. Les dalmatiques orientales rapportées par les croisés recouvrent leurs fines cottes de mailles d'or. Le luxe des armes et des bijoux étincelle dans la cathédrale des rois, rivalisant avec les mitres orfévrees et les chapes alourdies de broderies et d'incrustations.

Bientôt le soleil endimanché de l'été fait honneur à la sortie grandiose, sous l'immense portail de la cathédrale aux anges, sur le parvis. Une féerie de couleurs et d'oriflammes, de rameaux en pluie, de volées de cloches et de sonneries de trompes, de timbales et de cris résonnent aux airs de : « Vive le roi ! »

Je me suis souvent demandé, plus tard, ce que pouvait bien ressentir la nouvelle reine, ma mère, si loin de la Castille. Elle n'avait jamais revu ses sœurs, Berenguela, occupée à construire une cathédrale à Tolède ou à créer l'université de Salamanque, et Urraca, mariée au prince du Portugal et disparue trois ans plus tôt.

Les envoûtements espagnols lui manquaient – elle le laissait entendre tous les jours à ses familiers : le bruissement des cyprès, la ronde des troubadours autour des fontaines argentées, la

compagnie de natures excessives ; et puis les entraînements d'une petite infante castillane courant en haut des tours, auprès des guetteurs, entre les murailles baignées de lumière ; le château de Palencia, cerné par les Maures, cette terre réfractaire, arrachée pied à pied à l'Islam ; le va-et-vient incessant des pèlerins de Compostelle en route vers l'absolu. Toute cette souvenance aux fragrances évanouies lui revenait à chaque instant, dans une amère douceur, au cœur du sombre palais de la Cité. Je l'entendais fredonner des airs castillans. Son âme ardente l'inclinait à la mélancolie.

Elle refoulait cependant ses rêves de pierre blanche et de lumière inondée, pliant son humeur aux sévérités de ses nouveaux devoirs. Elle était fière, tenace. Elle avait aimé mon père depuis le premier jour de leur rencontre, pourtant jouée sur un coup de dés, à la Noël de l'an 1200.

J'ai ouï cent fois la reine Blanche conter ce qu'elle appelait la chanson de geste de son hyménée :

« Un soir, à Palencia, arriva une vieille reine de soixante-dix-huit ans qui venait chercher ma sœur.

Toute la famille lui fit le meilleur accueil ; elle avait été – nous disait-on – reine de France et d'Angleterre.

Je regardais avec une intense curiosité cette grande dame. Son nom emplissait toutes les cours occidentales – Aliénor d'Aquitaine. Elle était la mère de Richard Cœur de Lion qu'elle venait de perdre, et de Jean sans Terre, le nouveau roi anglais. Elle avait fait le voyage depuis la Castille pour accomplir son rêve de réunir sous une même couronne les terres de France et d'Angleterre. Elle venait choisir une nièce du roi d'Angleterre, pour des épousailles en famille, entre le fils aîné de Philippe Auguste et la nièce de Jean sans Terre. La princesse élue, ma sœur,

était angoisseuse à l'idée de quitter la Castille. Mais la reine Aliénor fit demeurence jusqu'aux fêtes de la Chandeleur.

Les ambassadeurs français pressentirent cependant un empêchement majeur et soulevèrent un détail insolite : le prénom de ma sœur, Urraca, qui écorchait l'oreille.

Jamais une reine de France ne s'était appelée Urraca. Et jamais une princesse étrangère ne se rendrait populaire avec un tel nom, sonnait aux accents barbares, et qu'on ne pouvait prononcer sans imaginer qu'il fût porté par une sorcière maugrabine. Une jeune reine nommée Urraca ne susciterait que railleries en terre de France.

Et c'est ainsi que, venue chercher ma sœur Urraca, la reine Aliénor me ramena à Paris ; mon prénom d'hermine avait décidé pour moi et lié le sort des trois couronnes de France, de Castille et d'Angleterre. »

Mon père s'amusait de cette histoire et remerciait le Ciel : « J'ai vu arriver au palais de la Cité cette infante de douze ans, guillerette, pimpante, vite débarrassée de ses timidités, une enjôleuse de ce Midi où le soleil met du feu jusque dans le sang des filles. Il ne lui fallut que quelques jours pour faire chanter tous les oiseaux du Louvre. »

Ce fut une chance pour nous, les enfants de France, que ces accordailles du sang français et du sang castillan.

La grâce de ma mère, qui abritait une âme généreuse, venait illustrer avec bonheur l'inclination droiturière de mon père. Elle prenait beaucoup sur elle pour éteindre les feux de ses souvenirs castillanes et avait courage d'homme en cœur de femme. Aussi vite apaisée que courroucée, elle pouvait tout à coup se glacer puis, se retournant l'instant d'après, fondre en larmes ou éclater de rire.

On disait parfois que sa hautainerie s'accommodait mal chez elle des épanchements du sentiment. Ayant vécu une enfance aux avant-gardes de la menace sarrasine, elle en avait gardé l'humeur farouche et entée sur le roc. Elle avait une force de caractère à faire trembler un Maure.

Le roi Philippe Auguste me raconta comment, un jour, il fit l'expérience de cette fierté castillane et de ses emportements. Le jeune Louis, le futur Louis VIII, mon père, se battait en Angleterre, à l'appel des barons. Il envoyait des messages à ma mère pour mander des secours – troupes et deniers – suite aux dommages essuyés à Lincoln. Ma mère, qui se peinait durement pour son époux, fit irruption dans la salle des gardes où le roi Philippe Auguste conversait avec le chancelier, le frère Guérin. Il lui confiait ses réticences et son embarras. Le pape refusait cette entreprise anglaise et brandissait la menace d'une excommunication pour qui l'entreprendrait. Tout l'hostel entendit la passe d'armes. Blanche choqua, de son regard acéré comme une lance de saint Jacques, le roi, mon grand-père :

« Sire, laissez-vous ainsi mourir mon seigneur, votre fils, en une contrée étrangère ?

— Il connaît mon hostilité à cette aventure. Je ne lui dépêcherai aucun secours.

— Envoyez-lui au moins les revenus de son patrimoine.

— Blanche, j'aime mon fils mais je n'en ferai rien.

— Rien, Sire ? Vraiment ?

— Vraiment rien !

— Très bien. Je sais donc ce qu'il me reste à faire.

— Quoi donc, chère Blanche ?

— J'ai de beaux enfants de mon seigneur votre fils. Je vais les mettre en gage. Je trouverai bien des gens qui me prêteront sur

eux ! »

Mon grand-père n'en crut pas ses oreilles. Il la regarda, estourbi par tant de hardiesse. Mais elle le quitta, hors de sens, telle une forcenée. Craignant le pire, car il la croyait sincère, il la fit immédiatement rappeler :

« Blanche, mon enfant, je suis prêt à vous donner de mon trésor autant que vous en voudrez.

— Sire, je ne vous en prendrai que pour le secours de votre fils, en Angleterre. »

Au fil des jours, en ma mère, le sang castillan et le sang français se mêlaient. Seuls demeuraient espagnols son accent, son teint et ses longues tresses noires.

Dans la Cité et partout en France, on apprenait à l'admirer. En la voyant passer dans les rues, arborant une zibeline bordée d'hermine plus blanche que neige, les crieurs eux-mêmes s'arrêtaient de crier. Le peuple accourait aux fenêtres. Elle était la reine dans les cœurs et avait pris la France dans le sien. Et toutes gens de France lui faisaient grâce.

Seuls les grands vassaux continuaient de l'appeler « la belle étrangère ».

Le creuset royal

« UN ROI ILLETTRÉ n'est qu'un âne couronné. » Voilà ce que j'entendais chaque jour de la bouche de ma mère. Elle s'inspirait de l'adage du *Policraticus* de Jean de Salisbury : « Chez l'enfant prince, il convient que les accroissements des vertus privées, si nécessaires, préparent à l'éveil des vertus publiques. »

La reine Blanche mettait grand soin à me faire aller dignement et en nobles atours, pour que je m'habitue à porter le mantel royal, trop lourd pour un enfant s'il n'est déjà engagé sur la voie de la prud'homie, c'est-à-dire de la diligence et de la sagesse.

Elle veillait donc ainsi à mes fréquentations des « miroirs des princes ». On allumait, près de mon lit, dans la chambre verte, une chandelle de trois pieds qui soutenait mes lectures d'après complies. Dans le silence du palais endormi, je découvrais l'Écriture sainte ou les livres de saint Ambroise et de saint Jérôme.

J'apprenais aussi le latin, la seconde langue du Palais avec la langue d'oïl. Tous les sermonnaires et les maîtres ne parlaient que la langue romaine. Il me fallut l'appivoiser. On me mit entre les mains, tout enluminée, l'Arche de Noé. La nature y servait de détour : les plantes, les fleurs et les bêtes empruntaient aux hommes leurs vertus et leurs vices. L'hypocrisie et la flatterie s'incarnaient dans le caméléon, le mille-pattes ou les bêtes à venin. Le pélican, qui donne son cœur à ses petits, symbolisait l'absolu des vertus aumônières.

J'étais studieux. Après matines, on me conduisait aux exercices de cheval ; après prime et la messe du jour, à ma leçon d'Histoire de France. Puis venaient tierce et la leçon de lettres. Le souper du

midi, fait d'un brouet de dames et d'une farce légère, me disposait à la nage et au combat des prés.

Je voyais peu Monseigneur Louis, mon père, occupé à la guerre, le plus souvent loin du palais. Ma mère s'inquiétait de ses grandes fatigues qui lui donnaient petite mine et chétive tournure. Il paraissait aussi fluet, étroit d'épaules, pâle de figure et bénin d'humeur que le roi Philippe était réputé jovial, bon vivant, gaillard et haut de caractère. J'attendais avec impatience son retour de la croisade albigeoise de Toulouse.

J'allais visiter, le plus souvent possible, la deuxième reine, la Danoise Ingeburge. Pauvre femme ! Mon aïeul s'était mal conduit avec elle mais il s'était repris à la fin de sa vie. Elle ne parlait que le latin : « *Mala Francia ! Mala Francia !* » s'écriait-elle parfois en évoquant ces années sombres où elle avait été si grossièrement répudiée. Elle voulut cependant me témoigner son affection et me gratifia d'un chef-d'œuvre : elle me bailla son propre livre de psaumes.

Ce petit manuscrit me transportait, avec moult scènes historiées, peintes sur fond d'or. C'était un jaillissement de couleurs et de lumière, d'où montaient, le long des miniatures, les colonnettes à chapiteaux. Je m'émerveillais devant la course des chameaux des Mages qui étaient de couleur verte, j'interrogeais des yeux l'astronome, entre le clerc et le copiste, qui brandissait l'astrolabe du mystère des astres. Le Christ en majesté paraissait descendu d'un tympan de portail. Chaque page découvrait un décor, un vitrail.

Un soir où mon psautier m'emmena dans le jardin des Oliviers, une peine immense me fit tomber en pleuraison devant l'agonie du Christ. La reine entra dans la chambre et se fit consolatrice. Elle

m'expliqua que la tristesse était un péché, le septième péché capital :

« La Chrétienté a inauguré un temps nouveau, le temps de joie. À travers elle, se manifeste, dans sa plénitude, la joie de vivre, la joie d'avoir un corps, d'avoir une âme dans ce corps, et la joie d'exister. »

Ayant donné congé à mon chagrin, la reine résolut, pour la première fois, de m'introduire au mystère de la charge royale :

« Il y a deux petits hommes en vous. Il faut les élever ensemble : le futur pasteur de la cité terrestre et le sujet de la cité de Dieu. Lys de la maison de France, vous êtes aussi un simple membre de l'Église, une brebis du troupeau. »

Elle m'édifia, au fil de ses leçons, sur l'égalité des enfants de Dieu, qui faisait de moi le frère spirituel du serf, et même son serviteur qui apporte le cens à son maître. Cette égalité n'était pas une égalité de roture mais une égalité de chevalerie.

Ma mère ne m'entretenait que d'une seule noblesse, la noblesse donnée. Apprendre à servir en royauté ses semblables, tel fut l'un des trésors de cette éducation qui m'ouvrit à l'idée du commun profit.

Autour de moi s'empressaient, avec cette nuance de sourire que vieillesse adresse à enfance, les vétérans du service royal : frère Guérin, le vieux chancelier, dont un poète chantait qu'on n'avait jamais vu si bon évêque depuis le temps de Turpin et de Charlemagne ; Barthélémy de Roye, le chambrier, qui, à Bouvines, s'était tenu aux côtés de mon grand-père et avait relevé son courage ; mais aussi Mathieu de Montmorency, le connétable, dont les mérites furent ainsi mis en vers par un ménestrel :

Il n'est preux et de bon conseil

Qui n'ait en France son pareil.

Et puis le chevalier Michel de Harnes, gravement blessé à Bouvines par un coup de lance qui lui transperça l'écu, le haubert, puis la cuisse avant de le clouficher sur la selle de son cheval.

Ces guerriers de Bouvines, célébrés dans les rues par les trouvères, me hissaient en mes songes, chaque jour, à hauteur de leurs prouesses.

C'est à eux et à mon père, le roi Louis, qu'il revint de me dévoiler le mystère royal : par-delà les vertus privées, si précieuses, le prince doit cultiver les vertus tenant à la chose publique. Il en va ainsi de la candeur. Nécessaire à la vie de l'esprit, elle peut, sans la prudence politique, nuire à la survie du royaume. Il faut apprendre à lire dans le ballet des hommages et la componction des hommes liges qui tournent autour de l'astre royal comme ces Coucy, ces Dreux et autres Lusignan ; lire et deviner ce qu'ils dissimulent au revers de leurs compliments. Il y a toujours, derrière chacun d'eux, tapi dans l'ombre de leurs intrigues, un Anglais, un Allemand ou un Espagnol, prêt à happer une parcelle du royaume. Au hasard d'une alliance ou d'une conjuration, ce qui a été lié au couchant peut être ainsi délié au levant.

Le frère Guérin allait me répétant :

« Sire, quoique roi, l'infortune vous guette. Soyez assez valeureux pour mériter un jour d'être malheureux avec dignité. »

La reine Blanche me baillait courage en mes ascensions royales :

« Louis, mieux serait pour vous de périr que de commettre quelque péché mortel à escient.

— Mais, est-ce péché, pour le roi, d'aller chercher la force pour être le plus fort afin de se garder ?

— Non, car seule la violence est un péché. La force est une vertu. Mais à quoi sert-il d'être le plus fort si ce n'est pour soulager le plus faible ? Quand vous croirez être au-dessus des hommes, songez que Dieu est au-dessus de vous. Entre un roi et un malheureux, il n'y a qu'une ligne de distance ; entre Dieu et un roi, s'étend l'infini. »

Selon ma mère, le secret du creuset royal repose sur le don absolu, il vient se loger dans la plus haute forme de tous les abandons : si le souverain porte la Couronne et l'habite en son cœur, alors à son tour la Couronne le porte et l'élève. Ce sont les grâces d'État. « C'est un creuset d'humilité. » Le péché, pour un monarque, c'est la *superbia*. Le temps efface le roi de l'instant pour ne retenir que la trace de l'œuvre séculaire. Les rois sont comme les quatre architectes qui ont successivement travaillé à Reims, il n'en paraît point. Mais l'unité de l'œuvre est au prix de leur abnégation. La royauté est d'essence sacrificielle. Car son point culminant est le sacrifice de toute sa personne.

Le creuset informe le délicat alliage de qualités contradictoires, qui se trouvent rarement réunies chez le même prince. Le chancelier m'explique que cet alliage reflète une harmonie trinitaire : les attributs du roi sont la *potentiel*, la puissance, qui commande le pouvoir de punir, et la *benignitas*, la bonté, d'où découle le pouvoir de miséricorde. Le roi doit donc être investi d'un tiers attribut, la *sapientia*, la sagesse, qui empêche la *potentia* de virer à l'arrogance et la *benignitas* de dégénérer en dissolution et en désordre. Les attributs royaux vont parfois par deux : « La Bonté sans la Justice cesse d'être une vertu », me rappelle le frère Guérin.

Il me paraissait cependant difficile de concilier, d'un même élan, les deux cités, celle du Ciel et celle de la Terre. Le Ciel

exhortait à se mettre à la dernière place. Mais que signifie cette exhortation lorsqu'on monte sur le trône de France ? Et comment accorder l'ostension royale – on appelle le roi, on veut le voir, le toucher, ou être touché de lui – et l'humilité des grands dépouillements cisterciens ? Où est donc l'équilibre entre la dérobée et la monstrance ?

Mon père m'enseignait que l'harmonie du creuset royal porte un nom, la *majestas*. La Couronne sert le Bien commun et le Bien commun, c'est le royaume.

Je ressentais le poids indicible de cette prérogative d'honneur et de grâce, exaltante et accablante à la fois, tel le cri terrifiant de saint Jean Chrysostome, ouï un matin en oraison à Pontoise : « Chrétien, tu rendras compte du monde entier ! »

Le bail

LA PARTANCE s'affichait joyeuse. Pour d'heureuses retrouvailles. Quelques feuilles dansaient sur le chemin. L'automne tardait à effacer l'été, en ce mois de novembre 1226. Les chevaux sommers, qui tiraient nos chars, semblaient participer de la même impatience que toute la mesnie. Nous chevauchions vers l'Auvergne pour y rejoindre mon père, le roi Louis. Les dernières nouvelles préparaient nos cœurs à saluer la gerbe des victoires de ses campagnes du Midi toulousain où il avait lutté pour l'unité du royaume, comme Philippe Auguste – et pour l'unité de la Foi, comme le roi Alphonse à Las Navas. Je marchais en tête du cortège, devant la litière de la reine Blanche et des autres enfants. Soudain, j'aperçus le vieux chancelier de France, qui venait vers nous. Il semblait dévasté, le chaperon de voyage à la main. Sans aucune précaution, il héla ma mère :

« Un grand malheur vient d'arriver, Madame. Le roi est trépassé... à Montpensier.

— Comment est-ce possible ?

— Il est mort dans son lit. On ne sait pas... une fièvre... Les médecins ont pourtant fait diligence. »

Le frère Guérin n'alla pas plus loin. Il tomba à genoux. Ma mère s'effondra. Puis elle se mit à hurler. Elle tremblait, chancelait. Il fallut la porter. Le cortège fit demi-tour.

La litière funèbre de mon père et son escorte cheminaient tristement vers Paris. La reine, hors de sens, adressait au Ciel un murmure de détresse. Le frère Guérin hasardait, en vain, quelques mots pour lui rendre un peu de vie.

Le malheur entra en la maison de France. Nous étions tous blottis contre ma mère. Et elle nous serrait contre son cœur dans un râle d'agonie, devant les conseillers de la Curia, bouleversés, désarmés, qui entouraient la litière, écartant importuns et curieux. La reine criait sa douleur. Elle semblait absente à notre monde et n'entendait rien aux paroles de consolation des seigneurs proches.

Je voulais voir mon père. Rien ne me fut épargné, malgré mes douze ans. Les valets de chambre à qui la charge incombait de préparer le mort pour le voyage – si loin du cimetière aux rois – avaient pris la dépouille, et pour conserver le corps, l'avaient découpé et fait cuire si longuement en eau et en vin que les os en churent tout blancs et nets de chair pour pouvoir être ôtés sans employer la force.

Ce qu'il restait du cadavre gisait au fond d'une charrette, enroulé dans des cires toilées et des cuirs de bœuf.

Durant le voyage, ma mère ne dit mot. Elle semblait s'abandonner, les yeux mi-clos. Je craignais qu'elle ne trépassât de chagrin. Le cortège funèbre arriva à Saint-Denis. On inhuma mon père, Louis VIII, auprès du roi Philippe, mon aïeul. Il avait trente-neuf ans. La reine, qui en avait trente-huit, enceinte, errait dans le palais. Elle avait le regard obscur, la figure pâle et portait sur le visage un peu de cette nuit qui était dans son cœur. Les vétérans du Palais se désespéraient de cet accablement qui l'éloignait de tous. Le couvent Saint-Jacques où elle se rendait chaque matin la rappela à ses devoirs. Un dimanche, après la messe, elle se redressa soudain, mit un peu d'orpiment sur ses joues et fit quérir les conseillers fidèles, qui attendaient ce moment pour l'entretenir des questions les plus pressantes. C'est elle qui, la première, s'enquit de la situation de la France :

« Le roi a-t-il eu le temps de décider quelque chose pour les affaires du royaume ?

— Oui, répondit le vieux Barthélémy de Roye. Votre seigneur le roi, se sentant faiblir, a fait réunir les princes dans sa chambre d'agonie : son demi-frère Philippe Hurepel, comte de Boulogne, les comtes de Blois, Soissons, Sancerre, les sires de Bourbon et de Coucy et tous les autres étaient présents à son chevet.

— A-t-il laissé une charte ou la trace écrite d'une promesse ?

— Oui, la voici.

— Était-il encore maître de lui-même ?

— Oui, mais sa voix faiblissait, sa tête roulait sur les coussins. Nous l'assistions de notre présence autour du lit. Il fit signe aux évêques et barons d'approcher. Il les regarda s'agenouiller un à un devant son lit, puis un à un signer de leur nom et sceller de leur cachet la charte de succession. Chacun lui jura fidélité et promit de faire couronner Louis, fils de Louis. Vingt-neuf sceaux, appendus au bas de l'acte, portent témoignage de cet engagement.

Un autre acte, adressé à tous les prélats du royaume, place son successeur et fils, le royaume et ses autres enfants, sous le "bail de la reine Blanche", ce qui veut dire sous votre garde et en votre soin, Madame la reine. »

Évidemment, je devinais le sens de ce que les notaires royaux avaient écrit sous la dictée du mourant. Et je voyais le destin se précipiter sur moi. Le malheur me prenait dans ses bras. L'enfant-roi devenait le roi enfant. La reine Blanche m'embrassa tendrement : « Mon pauvre petit, tu ne seras pas seul ! » Elle souriait de mon désarroi pour mieux dérober à mes yeux d'enfant son propre trouble.

Le lendemain, je la sentis plus soucieuse encore. Toutes sortes de rumeurs circulaient dans les rues de Paris. La ville s'enivrait de

crédulités de taverne. Un trouvère brandissait, debout sur un tonel, un parchemin vieilli, en dégoisant une prophétie de Merlin : « Le Lion pacifique mourra sur le mont de la panse. » Le « mont de la panse », c'était Montpensier. Et le Lion pacifique, c'était le surnom de mon père : « Louis le Lion pacifique », mort à Montpensier.

Beaucoup de jongleurs répandirent le soupçon sur la cause cachée de cette fièvre suspecte, trop brutale. Et tout à coup, la rumeur prit corps et enfla, ricochant sur tous les colombages : « Thibaud, le comte de Champagne, qui accompagnait le roi, lui fit boire un breuvage empoisonné, car il brûlait d'un amour ardent et illégitime pour la reine. Dans l'emportement de sa passion, il ne pouvait souffrir de plus long délai. Le roi tomba malade après le départ du comte Thibaud qui quitta l'ost royal à Avignon le 15 août. Ce départ signait l'acte. Le poison vineux – une atroce mixture de venins de vipère – prit tout le temps nécessaire pour venir se glisser jusqu'aux sources de la vie. »

On avait beau répondre que le roi était mort de dysenterie, rien n'y faisait, non plus que l'extrême lenteur de l'action du présumé poison – trois mois – une fable !

Mais il y avait plus grave encore. Quelques clercs vagants, courant les paroisses, confiaient aux fidèles leur angoisse biblique. Ils allaient reprenant l'imprécation de l'Ecclésiaste : « Malheur à toi, terre dont le roi est un enfant. » Malédiction sur le royaume ! C'était pain bénit pour les seigneurs d'intrigue : « On ne peut pas remettre le royaume à un enfant, à une estrangère et à un vieillard. » Le vieillard, c'était le chancelier ; l'estrangère, c'était ma mère ; et l'enfant, c'était moi. On voyait partout s'agiter les fief-feux barons.

C'est dans ces circonstances que j'appris que mon grand-père avait un fils naturel, légitimé par le pape, demi-frère du roi défunt, mon oncle Philippe Hurepel. Le Palais redoutait ce jeune prince de

vingt-six ans, plein d'ardeur et de ruse, qui ne pouvait voir sans envie, entre les mains de sa belle-sœur, un pouvoir lui semblant échu. Le surnom de « Hurepel » – Peau de Hure, le Rude, ou encore le « Mal Peigné » – laissait deviner son instinct impétueux.

Au fil des jours, j'apprenais à vivre dans ce monde brutal des vanités où choses dites et choses pensées ne se recouvrent pas. Ma mère m'appela un jour à la chambre aux plaids. Je trouvai, auprès d'elle, les survivants de la vieille garde de Philippe Auguste.

Ce fut mon premier conseil. La reine m'avait placé juste à côté d'elle. Délicatement, elle me sollicitait du regard. Elle voulait me faire grandir en mes discernements. Il faisait froid et humide. Elle ne quitta pas son mantel de fourrure qui descendait jusqu'à ses pieds, recouvrant sa longue tunique. Elle semblait pressée et posa une seule question à la petite assemblée des fidèles, forts d'expérience et de sagesse :

« Beaux seigneurs, que faire ?

— Se hâter, répondit « le Ressuscité de Bouvines », Michel de Harnes, soutenu par un murmure d'approbation.

— Et pourquoi donc ?

— Pour ne pas laisser de temps aux conspirateurs. Il faut à tout prix les devancer.

— Comment ?

— Se rendre à Reims sans tarder !

— Pour y sacrer le roi ?

— Oui. Pour conjurer toute convoitise des féodaux et étouffer les mauvais bruits qui empoisonnent l'air de Paris. Les gerfaux guettent leur proie, et leur proie, c'est le royaume.

— Mais qui va écrire les lettres de convocation et les signer ?

— Il faut que ce soient les seigneurs et les évêques du serment de Montpensier. Nous les mettrons au mot de leur serment. »

Le roi Louis avait rendu l'âme le 8 novembre 1226, soit le dimanche après l'octave de la Toussaint, et le sacre fut fixé au 29 du même mois.

Mais il fallait d'abord m'armer chevalier. Le futur chef de l'armée devait être adoubé. On me convoya à Soissons, avant de rejoindre la ville du sacre.

La riposte ne tarda pas. Les défections du baronnage pleuvaient : « Trois semaines seulement ? Quel dommage que le délai soit si bref, sinon nous serions venus ! » Certains vassaux, confits en hypocrisie, arguèrent de leur trop grand émeuvement pour ce couronnement hâtif. Ils voulaient laisser du temps aux larmes, avant la fête du sacre. Le deuil du roi et le déconfortement du règne imposaient à leur conscience de ne pas se mettre en chemin si tôt.

Le comte de La Marche réunit les seigneurs du Poitou : « On nous fait venir à Reims pour nous arracher un sceau d'allégeance qui nous lierait les mains. N'y allons pas. » Les moins scrupuleux cherchaient à se faire payer leur présence en revendiquant des fiefs d'ancienne appartenance ou de vieille et obscure coutume.

Les messages s'amoncelaient sur la table de la reine. Refus polis, ironiques, déshonnêtes. Le plus brutal fut celui du comte de Bretagne, Pierre Mauclerc. On le surnommait « mauclerc », le mauvais clerc, parce que, dans sa jeunesse, ayant reçu les ordres mineurs, il avait jeté le froc aux orties. Il se fit l'interprète de toute cette gentilhommerie des fiefs, froissée, contrariée : car, depuis le roi Philippe, elle avait été écartée des délibérations royales, au profit de petits nobles de basse extraction ou d'humbles bourgeois qui n'étaient guère nés.

Tous ces grands vassaux affectaient de plaindre la pauvre France abâtardie qu'une femme prenait à bail. Ils croyaient le

temps venu de revenir à la loi franque : « Le roi doit être choisi par ses pairs. » Les barons d'Angleterre avaient donné l'exemple, avec la Grande Charte extorquée à Jean sans Terre, onze ans plus tôt. Le mauvais clerc de Bretagne en appelait au roi d'Angleterre, Henri III : « Le roi de France n'est qu'un enfant, il n'a pas l'âge de porter la couronne. D'ailleurs, il ne sera pas couronné par l'assemblée des barons, mais contre leur gré. C'est pourquoi, dans le cas où vous marcheriez contre lui, personne n'irait à son aide et vous seriez certain de regagner ce que votre père, Jean sans Terre, lui avait abandonné. »

La régente Blanche passa outre son chagrin. Elle balaya les boursouflures et faussetés de ces hommes avides de pouvoirs usurpés.

Ce n'était plus la même femme. Dans ses veines, elle sentait à présent couler la royauté comme un sang nouveau.

Elle ne prenait conseil qu'auprès des preux de Bouvines et prud'hommes des seigneuries fidèles.

La reine louve, revisitée par sa nature, s'était dressée pour défendre son petit, « son fils Louis, fils de Louis ».

Elle se disait habitée par une seule pensée : « Faire couronner l'enfant. » En hâte. Quand bien même il faudrait empiéter sur le temps du deuil...

L'adoubement

JE METS pied à terre. Un escuyer d'écurie se saisit de mon palefroi fourbu.

Sous le porche aux armes de la ville, le comte de Soissons m'attend, près de la flamme d'or de Bouvines, entouré de quelques tuniques rouges des Hospitaliers et d'un grand concours d'échevins, de prévôts et de baillis. Le chancelier, le bouteiller de France et le chambrier – le chevalier picard Barthélémy de Roye – me font escorte solennelle jusqu'en la cathédrale. Je marche entre les maréchaux, les compagnons de La Roche-aux-Moines et de Montpensier.

Je ne parviens pas à identifier ceux de la seconde haie. Ma petite taille m'en empêche. Je ne distingue que le premier rang où je vois défiler des têtes empanachées, des caparaçons armoriés, bariolés de damiers, de losanges, de flèches, de cercles et de vagues qui flottent comme des étendards. La chevalerie française est là. Elle m'attend.

Beaucoup de ces combattants aux traits mûrs ont reporté l'affection qu'ils avaient pour mon père sur le petit garçon que je suis.

Parmi eux, je reconnais les héros du Midi, burinés par les ans, que j'ai déjà croisés au Louvre ; ils me saluent. Ce sont les survivants de modestes dynasties de petite roture. Ils viennent d'obscurs lignages que mon père et mon aïeul ont élevés, élus, pour leur valeur, dans les cercles choisis de la maison de France. De tous les pays du royaume, beaucoup de ces preux sont venus témoigner leur attachement et celui de leur mesnie à la maison

royale : le maréchal Clément, neveu d'Aubry mort glorieusement à Saint-Jean-d'Acre, me sourit, ému. Les chevaliers conseillers de la famille Gautier sont là aussi, aux côtés d'Ours, le chambellan.

Sur mon passage, tous ces géants au cœur forgé de souvenirs glorieux inclinent le regard pour m'accompagner de leurs yeux protecteurs jusqu'au parvis. Pour la plupart d'entre eux, l'ordre de la chevalerie leur a été conféré il y a bien longtemps, quand ils ont eu dix-huit ou vingt ans. À l'âge d'homme. Pour un enfant roi, l'adoubement précède le sacre car un roi se doit d'être chevalier. Cette prime dignité, celle de pontife du point d'honneur, donne accès au commandement militaire. Elle précède l'onction. Nul ne naît chevalier. Le moyen d'être anobli sans lettres est donc de recevoir cette dignité. C'est une grandeur française également ouverte à toutes les conditions – fils de serf ou de grande maison –, qui se fonde sur l'honneur juré. Adoubé avant d'être roi pour devenir chevalier sur tous les autres chevaliers.

Il n'y a ni carillon, ni chants, ni liesse, car la mort de Monseigneur Louis VIII interdit les réjouissances publiques. Feu le roi mon père avait reçu de la main du sien – Philippe – le baudrier de chevalier. Je n'aurai pas cette chance, puisque mon père a quitté l'ost pour rejoindre le royaume éternel. Ma mère est sur la route et prépare le sacre.

Me voilà seul. Seul sur cette terre, face au royaume qui m'attend et me regarde. Seul, dès ce soir. Et pour la vie. Le roi, toujours entouré, est pourtant toujours seul. Le parvis se vide. Le portail s'ouvre. J'entre. Seul. La cathédrale de Soissons se referme sur moi. Comme une tombe. Pour dépouiller le vieil homme. Seul jusqu'à l'aube, face au tabernacle et aux grandes ogives silencieuses, je traverse lentement, l'écu pendu au col, l'immense vaisseau plongé dans la nuit profonde. Je me laisse guider par la

petite flamme rouge, là-bas, au fond du chœur, qui tanguent un peu ; elle est comme moi, elle tremble. Quelques luminaires jettent des lueurs pourpres et de furtives flambées sur les immenses colonnes de la nef qui se répètent et s'enfuient au-dessus de mon petit pas mal assuré. Je m'agenouille sur un coussin, devant le maître-autel. Demain matin, on me chaussera les esperons d'or, et seulement lorsque j'aurai reçu la collée, je serai armé chevalier. Cette nuit va être interminable. Jusqu'à l'aube, je devrai lutter contre le sommeil.

Je perds pied. Je peine à maintenir ouvertes mes paupières gonflées par la fatigue. Ô mère ! Je suis perdu. Tourmenté. Angoissé en ces obscurités, où il me semble qu'on m'enterre vivant. Mon corps est transi. Je grelotte. Le froid humide me pénètre les os. On m'a dépouillé de mon mantel de fourrure et revêtu d'une simple toile de lin, qui touche à ma peau, une chemise toute de blancheur « pour que j'espère ma chair de toute souillure ».

Un petit cierge timide, juché sur un prie-Dieu, me fait l'aumône de sa lumière sur mon ordène de chevalerie. Je l'ouvre : « Sois un guerrier pacifique. » Un guerrier ? Mais l'épée de la collée, qui est sous mes yeux, aussi grande que moi, posée sur l'autel, l'épée « Joyeuse » qui fut celle de Charlemagne, est bien trop lourde pour mon bras chétif. Je ne pourrai même pas la soulever demain matin. Je lis encore... « Le jeune chevalier retrouve en lui, qui sort des fonts, lavé, purifié, l'enfançon. » Je n'ai pas besoin de le retrouver. Il est encore en moi, cet enfançon de Poissy... Je suis si jeune... Mes yeux se ferment par instants. Il est tard.

Il est tôt. Mon regard finit par se perdre au fond de l'abside. Je m'évade. Là-bas, les stalles de chanoines en bois sculpté et la cathèdre épiscopale, des deux côtés de l'autel, me transportent

dehors, loin de la cathédrale, vers les hauteurs d'où les âmes vagabondes prennent leur envol plus près des anges. Je cours après ces chevaliers d'enfance qui chevauchent en vain, dans leur quête de la coupe sacrée de la Cène. Ils s'en reviennent avec moi, au crépuscule, et reprennent leur place dans les stalles, tout autour de la Table qui a parcouru le monde. Mais un des sièges est vide. Une image me saisit : c'est le fameux « siège périlleux », que personne n'a jamais occupé, celui du chevalier-archange qui retrouve le très précieux vase. Que signifie donc le présage de cet égarement ?

Ô chevalier Galaad, toi qui, le premier, connus l'extase au fond du ciboire, élève-moi, de degré en degré, sur le siège périlleux, jusqu'au jardin des Oliviers, en lequel vient se fondre ce soir mon jardin d'insomnie ; où, comme les apôtres, je m'assoupis et perds le fil qui unit la Terre au Ciel. Mes genoux s'engourdissent. Je penche la tête, je lutte, mon corps assombri s'affaisse. Je me retourne. Juste à côté de moi, sur une marche de l'autel, j'aperçois une miniature qui retient mon regard distrait : une tunique de bure grossière, ceinte d'une simple corde, tranquillement s'avance dans la brousse vers la terre de la Croix. C'est un moine soldat. Il ressemble au Poverello d'Assise, le frère François dont ma mère m'a beaucoup parlé et qui est mort il y a quelques mois. C'est elle qui aura déposé là cette représentation. Tendre attention maternelle. Ma prière monte vers ce frère mineur, déjà au Ciel. En lui, s'incarnait la double image du pauvre et du chevalier. Sous la miniature, est inscrite en lettres ambrées d'or la règle de l'ordre cordelier qu'il venait tout juste de fonder : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. »

Les loups m'attendent de tous côtés. Ils guettent le roi enfant. Déjà, depuis Soissons, on devine l'écho de la meute qui se rassemble à Reims. La prophétie de l'Ecclésiaste se répand dans

tous les fiefs. Elle me saisit d'épouvante : « Malheur au royaume dont le prince est un enfant ! » Me voici comptable des temps à venir. Malheur à tous les petits dauphins de France pour la suite des temps. Malédiction dynastique sur les enfants capétiens ? Mon sang se glace. On m'appelle le « benoît Louis » – Louis béni. Alors j'implore saint Benoît. Le chapelain du Palais m'a souvent dit que ce saint-là fut un homme vénérable dès l'enfance, et qu'il portait un cœur de vieillard. Mon ordène parle de « prouesse ». Y aurait-il donc des prouesses sans armes ?

Mon exploit de chevalier à moi serait de vieillir en une nuit. Puisqu'un roi n'a pas d'âge, il peut les prendre tous. Il suffit de choisir. Je demande au Ciel d'exaucer mon vœu : devenir, au matin, un roi vénérable. Sortir demain du porche de l'aube sous les traits d'un enfant vieillard, sage et sensé en toutes choses, forçant le respect.

La fatigue a déjà commencé sur mon corps son ouvrage de vieillissement. Elle me courbe comme un géronte. Je relève la tête. Au-dessus du maître-autel, une statue de la Vierge me regarde, qui a le soleil pour mantel. Je la supplie d'intercéder. Soudain, la grande verrière aspire mon regard et m'éblouit. C'est l'aurore de l'Orient. Le jour se lève. Je fixe de mes yeux, peu à peu inondés de lueurs ardentes, le grand vitrail de la rosace. Il raconte le songe de Salomon. Le jeune roi supplie ainsi Yahvé :

« Seigneur, vous m'avez fait régner à la place de David, mon père. Mais moi, je ne suis qu'un petit enfant, au milieu d'un peuple infini. Je n'ai pas la sagesse...

— Jeune Salomon, répond Yahvé, tu ne m'as demandé ni les richesses ni les âmes de tes ennemis. Que veux-tu donc ?

— Je veux, moi qui suis un enfant, être capable de discerner ce qui est juste...

— Alors, à toi l'enfant roi, Salomon, je donnerai la Sagesse. »

Parole d'En-Haut. Illumination. Vitrail flamboyant. Ruissellement de lumière en mon for intime. Le voilà, le signe, le signe du Ciel ! Seigneur, envoyez-moi la sagesse de Salomon, la sagesse d'un ancien prud'homme dans un corps d'enfant.

La rosace surabonde de clartés nouvelles, transfigurée par les rayons de l'aube naissante. Mon regard glisse de vitrail en vitrail. Il se pose enfin sur l'image de Jésus au temple de Jérusalem, qui enseigne les docteurs de la Loi. C'est l'inauguration de sa vie publique. Quel âge peut-il bien avoir ? J'attends que le soleil levant éclaire la légende du vitrail : « L'enfant croissait et se fortifiait en âge et en sagesse. Il avait douze ans. » Douze ans ? Mais c'est aussi mon âge. Voilà encore un signe. « Il n'y a pas de hasard », dirait ma mère. On peut donc être un enfant de sagesse à douze ans ? Je me redresse : « Ô Jésus au Temple, qui resplendissez de prudence sur cette mosaïque de lumière, je vous demande de m'accorder un peu de cette Sagesse éternelle. »

Déjà, j'entends les bruits extérieurs, l'impatience, les murmures de la foule. On se presse aux portes de la cathédrale. La cérémonie des esperons d'or va commencer. Mon âme s'apaise. Mon armure est prête. La vertu de force a pénétré en mon cœur. Prière de grâce. La dernière prière pour ma personne. Le salut personnel du nouveau chevalier va bientôt disparaître pour se fondre dans le salut du royaume. Ma prière s'élargira aux dimensions d'une prière dynastique. Je ne demanderai plus rien pour moi. Je supplierai pour ma lignée. Je gouvernerai pour tous les royaumes de mon lignage, le royaume d'hier et celui de demain. Le roi est celui des morts autant que celui des vivants. Je prierai pour tous les rois défunts et les rois à venir ; pour ce petit dauphin de tous les siècles, cet autre moi-même qui, comme moi, se sentira trop petit pour voir derrière

le premier rang. Le temps, pour la France, ne s'arrête pas, le temps est long, royal en ses renouvellements.

Je prie pour la gent que j'aurai à commander et pour les peuples de France, toutes les familles de ma famille. J'entends monter vers moi, du fond de l'avenir, cet appel impérieux des gentilshommes fidèles.

À chaque fois désormais que je descendrai en moi-même, dans mon for intime, ce sera pour y déposer les seules intentions du royaume. Je prie pour m'effacer, ne rien retirer, ne rien retenir.

Je prie pour être un roi donné.

Je supplie Celui qui, dans les immensités, plantureux en miséricorde, libéral en grâces et prodigue en récompenses, incline toujours, du haut des Cieux, les yeux de Sa majesté vers la petitesse du monde et regarde, par bénigne considération, le peuple de France.

Donnez-moi la ferme créance. Donnez-moi vigueur de patience, roideur de pénitence et beauté de conscience.

Le moment est venu, pour moi, de lire la bulle personnelle, confiée à la reine Blanche, que le pape m'a adressée sur la mission du royaume : « Comme autrefois la tribu de Juda, préférée à celles des autres fils du patriarche, fut enrichie d'une bénédiction spéciale, le pays de France, plus que tous les autres peuples de la terre, a reçu une prérogative d'honneur et de grâce. » Ainsi parle le chef de l'Église. Mission écrasante pour un petit roi Moïse.

Un autre vitrail, éclaboussé de lumière, porte une image qui fait écho à cette *epistula* papale. Une image terrible : c'est cette même tribu de Juda, à genoux, prosternée devant le Veau d'or. Désolation. Offense incommensurable. La tribu de Juda s'est déshonorée. Péchés contre l'Esprit. Elle a préféré les idoles. Ô peuple de France, je veux t'esgarder du veau d'or pour que tu conserves en

tes mains l'Arche de la nouvelle Alliance. Je te protégerai du péché contre l'Esprit.

Le sacre

LA ROUTE DU SACRE, tortueuse et moult crevassée, s'annonçait comme une épreuve pour ma mère. L'équipage, dépourvu de toute pompe, escortait notre charrette risquée, qui sautait à chaque esperon de granit à travers les bois de Senlis et de Château-Thierry, dans les froidures d'un automne hivernal.

La reine, enceinte, craignant pour l'enfant à venir, avait invité notre char à une course prudente. Enveloppée d'une cotte fourrée d'hermine, elle tenait sur sa tête sa guimpe blanche et la petite couronne qui la coiffait. Elle semblait douloureuse, éreintée par les contrariétés de la prise à bail ; elle me fit tout partager pendant le voyage. Aux portes de la ville du couronnement, on me hissa sur un palefroi caparaçonné de lys. Ma mère monta sur un petit destrier blanc. Le mors était de pur argent fin, ainsi que le poitrail et les estriers. La selle ornée d'ivoire était assortie d'une étoffe d'un blanc satiné.

On pria saint André ; c'était le 28 novembre 1226, veille de sa fête. Au palais épiscopal, la préparation de la cérémonie incombait à Jacques de Bazoche, archevêque de Soissons, qui devait officier en qualité de premier suffragant, assisté du frère Guérin, évêque de Senlis. Il y eut une brève disputation sur le nouvel ordonnancement : le chancelier tenait en effet à ce que « le roi fût oint *avant* même d'être acclamé et non plus *après* ». Symbole nouveau d'une grande portée. Les cloches resteraient muettes à l'entrée, par respect pour le défunt roi Louis VIII.

On commençait à avoir une idée plus précise des présences et défections. La baillistre, ma mère, dressait le compte des fœux

insolents : Pierre de Bretagne et Hugues de La Marche avaient entraîné dans leur défaillance tous les seigneurs du Poitou.

Un seul des grands vassaux avait fait marquer ses logements dans la ville ; c'était le comte de Champagne. Mais la reine savait que des liens secrets l'attachaient au parti de nos ennemis. Par une contradiction entre le cœur et la raison, cet adversaire de Blanche soupirait après elle, ce pourquoi la calomnie cherchait à la flétrir elle-même.

On racontait que si le comte Thibaud avait empoisonné le roi, c'était par jalousie non pas du souverain mais du mari. Ma mère n'y croyait guère. En revanche, le comte de Champagne avait bel et bien abandonné le roi Louis VIII en Avignon – c'était un fait avéré –, il avait méprisé ses ordres et s'était préparé ouvertement à lui résister. Par ces motifs, la reine se persuada qu'elle ne devait pas souffrir la présence de Thibaud au sacre de son fils. Cette résolution mit la capitale de Champagne en émoi : Blanche manda au maire de Reims et à la milice des communes de renvoyer les gens du comte et d'entraver son entrée dans la ville. Les sergents de Champagne, sommés de se retirer, répondirent qu'ils n'en feraient rien sans le bon plaisir de leur maître ; Thibaud approchait de l'enceinte ; Reims appartenait à son domaine propre, il était donc chez lui. La reine renouvela ses ordres, le maire hésita puis s'exécuta : le logis ayant été envahi de force, les enseignes, effets et sergents du comte furent boutés hors de la ville.

À défaut des grands vassaux absents, la régente savait que la Couronne pouvait faire appel à l'assistance de la gent des soldats, qu'on n'avait pas coutume de voir figurer au milieu des pompes de la royauté. Quand on craignait devant elle les places vides, elle confiait en souriant : « J'ai pris soin de convoquer toutes les milices des communes les plus proches de Reims. » La relève des

seigneurs et de leurs chaises vides serait ainsi assurée par les sergents et par le peuple.

Après la veillée dans la cathédrale – comme dans une tombe – commença le rituel de la nuit qui précède le sacre, dans une loge nue du palais de Tau – appelé ainsi à cause de la croix de tau du Calvaire.

Cette nuit m’invitait à mourir, en mon sommeil, à mes dernières demeurances enfantines, pour renaître, au lever du jour, en la vesture du roi. À nouveau, je me trouvais seul, pour renaître à moi-même et devenir un autre. Rite de passage de la mort à la vie, pour se renouveler en « un corps glorieux. » La reine m’avait accompagné jusqu’à ma porte, au seuil de ma nouvelle vie. Elle cherchait des mots que sa tendresse lui refusait. Elle souffla la dernière chandelle de mon enfance :

« Louis, souvenez-vous que vous êtes un enfant choisi, la Providence demande davantage à cet enfant-là qu’au fils d’un pauvre laboureur.

— Je le sais, mère... J’en mesure le fardeau. Mais pourquoi ne suis-je pas le fils d’un simple laboureur ?

— C’est un mystère, un grand mystère que Dieu a mis à hauteur d’homme, de petit homme. Bonne nuit, mon Louis. »

Elle était si émue qu’elle vacillait, s’appuyant au bras de sa servante pour descendre l’escalier.

Impossible de fermer l’œil. L’aube se lève. Nous sommes le dimanche 29 novembre 1226. Le jour qui monte ordonne ma vie. Mon enfance touche à sa fin. La cérémonie va commencer, dès le chant de prime. Deux des pairs ecclésiastiques, l’évêque de Laon et celui de Beauvais, viennent me chercher au palais de Tau. C’est la levée du corps, non pas d’un corps mort que l’on mène à sa dernière demeure, mais d’un corps vivant qui s’éveille.

Je ne perds rien de l'échange rituel, suivi à la lettre, entre le chantre de la cathédrale et les pairs. Le chantre frappe avec son bâton à la porte de la chambre du premier chevalier du royaume que je suis devenu depuis la nuit à Soissons :

« Que demandez-vous ? questionne une voix derrière la porte.

— Le roi ! répond l'évêque de Laon.

— Le roi dort ! » affirme la voix.

Le chantre frappe une deuxième fois contre la porte.

« Que demandez-vous ? questionne la même voix.

— Le roi ! répond encore l'évêque.

— Le roi dort », dit la voix pour la deuxième fois.

Une troisième fois, le chantre heurte la porte de son bâton :

« Que demandez-vous ? » interroge-t-elle.

Alors, suivant le rituel, l'évêque répond autrement :

« Nous demandons Louis, que Dieu nous donne pour roi. »

La porte s'ouvre. Les deux évêques piétonent lentement jusqu'à ma chambre. Ils me lèvent, symboliquement ; et m'entraînent en procession jusqu'en la cathédrale.

Je mesure, à tant de déploiements autour de moi, la charge à venir. Le lignage biblique et la traduction grecque du mot « oint », *christos*, parlent d'eux-mêmes : oint veut aussi dire marqué, choisi, envoyé pour accomplir quelque chose... Mais que peut-on bien accomplir lorsqu'on n'a que douze ans ?

Je vais devenir celui que l'archevêque de Soissons appelle « une personne composée, un vicaire royal ». Face aux évêques du dedans, je serai l'évêque du dehors. Celui qui résume en lui tout le peuple dont la charge lui est confiée pour la vie. Je ne parviens pas à comprendre ce sacramental. La rosée de sagesse de Salomon est restée là-bas, à Soissons. Elle s'est dissipée dans le vitrail. Ma mère me rassure : c'est un mystère. Et les mystères n'épargnent

aucun âge. Il y a des choses qu'on ne comprendra jamais, mais qu'il faut déposer en soi-même, pour en vivre.

Devant le grand portail de la cathédrale, l'archevêque m'attend, entouré de toutes les mitres et crosses du royaume. Je vois s'avancer trois cents chevaliers, armés de toutes pièces et montés sur leurs destriers ; ils accompagnent, au milieu de leurs rangs serrés, l'abbé de Saint-Rémi qui porte la sainte Ampoule. Le baptistère de Clovis est tout près. J'ai lu et relu le récit de son baptême, marqué par le miracle de l'huile venue du Ciel : « Une colombe plus blanche que neige apporta dans son bec une petite ampoule, pleine de saint Chrême, dont l'odeur suave, supérieure à celle de l'encens et des cierges, frappa tous les assistants. »

Un chant nouveau, créé pour le sacre – *Gaude, Félix Francia* : « Réjouis-toi, bienheureuse France » –, fait cortège à la procession de la sainte Ampoule, abritée sous un dais de soie blanche soutenu par quatre moines. La solennité est bien présente. Mais pas la liesse. On le devine dans les regards inquiets. L'absence des barons pèse lourd. Il me suffit de glisser le regard du côté de ma mère, qui est aux aguets, pour le saisir. Les augustes chants, les arcs de triomphe de feuillages, les cortèges d'escoliers et d'apprentis, les vivats couvrent mal la tension. D'ailleurs, il bruine. Une pluie fine, insidieuse, infiltre les cœurs, éteignant l'éclat des cimiers d'or hérissés de plumes, d'aigrettes et de panaches.

Les seigneurs de haut lignage restés fidèles, vêtus de carmin, de samit ou de fourrure d'automne, ont déjà pris place à l'intérieur de la nef. Ceux-là ont résisté au chantage des vassaux hargneux et avides, que la baillistre du royaume avait devancés – tous ces régents imaginaires –, au prix d'un couronnement précipité et d'une assistance clairsemée. J'aperçois la dame de Beaujeu, le comte de

Blois. Et, un peu plus loin, le roi d'outre-mer, couvert d'un mantel levantin, orné de broderies et d'émaux, qui s'incline à l'orientale ; dans le chœur, le cardinal Frangipani de Saint-Ange, légat du pape, qui siège aux côtés du patriarche de Jérusalem, lance à ma mère un regard préoccupé.

J'entre à mon tour, accompagné de la reine, et gagne l'échafaud dressé en avant du chœur. L'épée de Charlemagne, que je porte dans son fourreau de légende, retenu par un baudrier qui me cordonne le buste, entrave ma marche dans la nef et m'oblige à un gros effort. Enfin, arrivé devant l'autel, j'ôte la longue robe recouvrant ma camisole de satin pourpre. Mais plusieurs seigneurs bourdonnent car ils ne sont pas à la bonne place, trop loin de l'échafaud, à un rang inférieur au leur en la dignité. L'ordre des préséances des chambellans a été battu en brèche, on se croirait à la foire du Lendit. On se vole les places. Les pauvres pages, affolés, courent dans tous les sens. Ils viennent au-devant des invités furieux qui échangent entre eux des menaces, puis des jurements et même des blasphèmes, prêts à tirer l'épée du fourreau.

La reine se retourne, excédée. On entend des glapissements à peine étouffés : les comtesses de Flandre et de Champagne se disputent un tabouret près de l'autel.

Car c'est à qui sera le mieux installé. La mêlée est presque générale, chacun étale ses armoiries, son arbre d'ascendance, ses quartiers mérovingiens et fait claquer à haute voix ses titres de gloire. Les hérauts d'armes auront grand-peine à ramener le calme parmi les rangs intempestifs.

Je ne cesse d'interroger du regard ma mère, assise près de moi, toute de marbre et de solennité dans sa longue robe de soie blanche, sa chevelure noire coiffée de deux grandes tresses. Elle me répond par des battements de paupières. Un feu obscur brûle au

fond de ses yeux sombres. Ses mains suivent ses pensées : elles tremblent de courroux. Je ne soupçonne rien encore de ce qui peut ainsi la troubler. De temps en temps, elle parcourt d'un coup d'œil oblique les rangées de ces mauvaises bouches et de ces poings fermés. Elle cherche de la loyauté là où ses yeux inquiets ne croisent que feinte docilité. Elle me l'expliquera, dès le lendemain, pour m'esgarder de mes candeurs : « La méchanceté existe... Il faut que vous appreniez à lire le fond de l'âme humaine. »

En face de moi, s'est assis le Mal Peigné – mon oncle Philippe Hurepel. Il me sourit d'une moue lippeuse de musaraigne. Je ne soupçonne pas, en regardant sa main griffeuse étreindre son fermail d'or, qu'il puisse convoiter une autre place que la sienne, qui est fort honorable. Et qu'il eût désiré – s'il n'avait été bâtard – tout simplement la mienne.

Je me prosterne pour le *Te Deum* en m'allongeant humblement sur le sol, les bras en croix ; les évêques s'inclinent à leur tour, puis me relèvent. Je promets à voix haute de prescrire toujours, pour le peuple, l'équité et la miséricorde.

Monseigneur de Bazoche, l'archevêque consécrateur, m'interroge alors :

« Acceptes-tu de maintenir la foi et de l'observer dans tes saintes œuvres ?

— Oui, je l'accepte.

— Veux-tu être le gardien et le défenseur des saintes églises et de leurs ministres ?

— Oui, je le veux. »

Puis l'oraison du prélat rattache le petit rameau que je suis à l'Arbre de Jessé : « Seigneur, donne à notre roi Louis, bientôt en possession du sceptre de David, ton inspiration, tout comme à Salomon tu as accordé la paix pour son royaume. »

L'abbé de Saint-Denis dispose ensuite sur l'autel les instruments qui ont été, en grand arroi, apportés à Reims.

Debout devant l'autel, je me défais de mes vêtements. Le grand camérier me met aux pieds les chausses brodées de lys et le duc de Bourgogne m'attache les esperons d'or. L'archevêque tire alors l'épée de mon fourreau et me la donne pour que je la dépose moi-même sur l'autel. Puis je la confie à mon oncle Hurepel qui la porte nue pendant toute la cérémonie. On m'a expliqué qu'elle symbolisait l'axe du monde, dont je suis le gardien, le ciel et la terre, la justice et la paix.

Monseigneur de Bazoche ôte le bouchon de la sainte Ampoule ; il prélève un peu d'huile à l'aide d'une aiguille d'or et la mélange soigneusement au chrême. On me dégrafe la tunique devant et derrière. Agenouillé, je reçois Fonction sur le sommet de la tête, la poitrine, les épaules puis les bras. J'entends le célébrant prononcer les paroles solennelles :

« Je te fais roi au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

— Amen », répond à l'unisson le chœur des fidèles.

Alors monte, sous la voûte de gravité, le chant « Vive le roi pour l'éternité ».

Le grand camérier me revêt de la tunique d'hyacinthe – la couleur du vêtement des grands prêtres de l'Ancien Testament. Puis c'est la remise de l'anel, insigne de la dignité royale et signe de l'union conclue entre Dieu et le peuple de France.

L'archevêque me place alors le sceptre dans la main dextre et la main de justice en ivoire dans la main senestre. Il prend enfin la couronne royale sur l'autel. Elle pèse de tout son poids symbolique, c'est la couronne fleurdelysée à tiare « de Charlemagne » portée par mon grand-père Philippe Auguste. Il la dépose sur mon chef en prononçant le rituel traditionnel :

« Dieu te ceint de la couronne de gloire et de justice. » Tous les pairs – laïcs et clercs – s’approchent, posent la main sur la couronne et la soutiennent de toutes parts en manière de dais vivant. On me conduit sur le trône. Les cloches sont revenues et carillonnent à toute volée. Le peuple entonne le *Kyrie eleison*. « Seigneur, prenez pitié ! » La messe, invariable en son faste, suit la cérémonie du sacre. À la fin de l’office, on lâche des colombes dans la cathédrale. Et puis, c’est la sortie rythmée par l’hymne « Réjouis-toi, France bienheureuse ». Tout le peuple qui se presse aux portes de la cathédrale me couvre de ses cris : « Longue vie au roi Louis ! »

Je dépasse le portail orné d’un Jugement dernier terrifiant où la séparation des élus et des damnés met en scène un roi trônant dans le Ciel et son royal vis-à-vis, déchu, conduisant la procession des damnés vers la chambre de l’enfer.

Sur le parvis, je m’attarde un peu. On vient en foule vers moi. Je ne peux plus faire un pas. On veut toucher mon mantel de velours. Et on me supplie d’effleurer les malades, exhortant à la guérison des scrofules : « Le roi te touche, Dieu te guérisse. »

Je suis le roi, pour ma vie entière, *coram Deo, clero et populo* – devant Dieu, le clergé et le peuple.

Un roi des temps derniers – me dit-on. Je ne comprends pas. Je ne sais ce qu’on attend de moi. Enfin seul avec ma mère, plus tard, je l’interroge :

« Quelle est donc la mission d’un roi ? Le salut de son peuple dans l’Au-delà ou les bonheurs ici-bas ? Les fins premières ou les fins dernières ? »

Ma mère me regarde tendrement puis me répond : « Vous savez, Louis, ce qu’on attend d’un roi, ce n’est point d’apporter les

bonheurs domestiques mais d'abord d'éloigner les malheurs publics. »

Le nid de vipères

ELLE SEMBLAIT épuisée. Perdue en ses appréhensions. Mon petit frère Charles était sur le point de naître. Le retour à Paris lui pesait. « Je suis seule, mon fils. Seule avec toi. Si seule ! » Ainsi parlait ma mère, qui sentait monter les périls.

Les salles du palais retrouvaient pourtant les apparences d'une paix laborieuse. Les valets de chambre avaient remisé dans les armoires les brocarts et les mantels d'hermine. Je revenais à mes magisters.

Un beau matin de dévotion et de givre piquant, le grand connétable vint au Louvre informer la reine que de puissants bannerets avaient retourné leurs oriflammes et leurs serments ; ils se livraient à des brigues secrètes, aux ordres de leur chievetain véritable, tapi sous une peau de léopard Plantagenêt, le nouveau roi d'Angleterre, qui avait juste vingt ans.

La régente se tourna vers le conseil :

« Que dois-je faire ?

— Envoyer une semonce à tous les seigneurs des terres en royauté, afin qu'ils rejoignent l'ost royal.

— Et moi qui croyais qu'avec l'onction du sacre, l'esprit de félonie s'éteindrait », ajouta-t-elle.

Ô candeur !

Il fallait revenir sur terre, déposer le missel pour ceindre l'épée, revêtir le haubert et « compter nos chevaux », comme disait le connétable – le comte de l'étable –, c'est-à-dire mesurer nos forces.

Avant de conduire le peuple au salut éternel, l'urgence commandait de fourbir les armures, et d'affûter fers et lances.

Ma mère, elle, retournait à son enfance espagnole des citadelles assiégées, elle retrouvait l'instinct de son père, Alphonse de Castille. Très tôt, elle avait dévidé le fil des conjurations des féaux dans l'écheveau des fidélités proclamées, Qui était avec qui ? Elle le savait et plaisantait sur cette danse suspecte des masques des barons – la « carole de la Couronne » –, cette ronde de « fieffeux fielleux », mal dissimulés, qui tournaient en se tenant la main : il y avait là l'ombre de Pierre Mauclerc, le comte de Bretagne qui s'abouchait avec Hugues de Lusignan, qui prenait langue avec le comte de Dreux, qui s'acoquinait avec le comte de La Marche, lequel à son tour s'entendait avec le comte de Champagne. Quelle furieuse sarabande ! La ronde de l'envie !

La reine fauve sortit ses griffes. Je la voyais, je la sentais qui tressait les cordes de l'arbalestre :

« Nous allons rompre la belle ronde, fâcher les compères entre eux et leur mettre le feu au surcot. »

Pour Mauclerc, la chose semblait aisée : il était fragile. La seule terre où on le considérait encore, c'était une terre anglaise, le comté de Richmond, qu'il tenait du roi d'Albion, dont il cultivait évidemment la bienveillance. Ses conflits avec le clergé breton l'avaient affaibli aux yeux des grandes familles, les Vitré et les d'Avaugour. Il reprochait à ma mère d'être une étrangère. Alors qu'il était lui-même anglais de cœur et d'inclination ! Le jeune roi Henri III s'amusait de sa légèreté : « Le Mauclerc tient dans le creux d'une seule de mes mains. » Quant aux barons mitrés, ils désignaient sa ruse au diable : « Le mauvais clerc a perdu la foi. Il a gardé la mauvaise foi. » Le gros chat anglais lâcherait un jour sa souris sur la lande. Et la laisserait se noyer.

Le pacte concernait aussi le sire de Lusignan et les principaux seigneurs poitevins qui oscillaient, selon l'intérêt du moment, entre Plantagenêts et Capétiens. Pauvre Lusignan ! Sa femme, Isabelle d'Angoulême, le menait au licol comme un baudet du Poitou. Histoire singulière que celle de cette mesnie : Isabelle était sa fiancée lorsque le roi d'Angleterre, Jean sans Terre, vint l'enlever pour l'épouser. Après la mort du royal ravisseur, elle revint à ses premières amours et épousa son ancien fiancé, le comte de La Marche, Lusignan. Elle lui accordait ses dernières braises. Il lui faisait grande chère. Mais elle gardait ses humeurs anglaises. Les baisers ne lui suffisaient pas. Elle voulait reconquérir les biens des Plantagenêts pour son cher fils de vingt ans, son petit Henri, roi d'Angleterre. Décidément, le parti des rebelles parlait anglais.

Quant au troisième baron du complot, Enguerrand de Coucy, il prétendait descendre de Louis VI le Gros par sa mère Alix de Dreux. Depuis qu'il avait marié sa fille avec le roi d'Écosse, il ne cachait plus son dessein, tellement assuré de son succès qu'il avait déjà fait sculpter par ses orfèvres une couronne royale. Ma mère le brocardait : « Il la garde dans son coffre, à portée de la main, pour le jour où... » Sa devise lui faisait tourner la tête :

*Roi ne suis,
Prince, ni duc, ni comte aussi :
Je suis le sire de Coucy.*

Et puis il y avait Thibaud, le comte de Champagne, dont les félons se méfiaient car ses sentiments galopaient en tous sens, franchissant toutes les clôtures. Il suffisait d'un vers ou d'un sourire pour l'attirer dans le champ d'à côté.

Les terres insurgées couvraient la Bretagne et le Poitou. Les rebelles comptaient sur le débarquement du roi d'Albion qui faisait construire des galères. La reine se décida bientôt à convoquer l'ost royal. La semonce des seigneurs valait aussi pour son fils. Elle m'invitait à l'accompagner à la tête de la gent. Je revêtis une armure neuve, pour mener ma bataille inaugurale. À treize ans. C'était mon premier exercice de chevalerie, avec de vrais ennemis, et non plus des archers empaillés de quintaine dans les jardins du Louvre.

Je descendis la Loire, aux côtés du Ressuscité de Bouvines, Michel de Harnes, auprès des ingénieurs de Nemours qui manœuvraient leurs machines de guerre, derrière les bannières rouges et les cottes fleurdelysées du grand maréchal Clément caracolant sur son destrier. Près de lui, une femme, montée sur une haquenée blanche, caparaçonnée de velours immaculé, chevauchait avec assurance. C'était la reine Blanche. Quelle fierté pour moi !

Les barons déloyaux ne s'attendaient point à pareille offensive. Quand l'ost royal arriva à Tours, les conjurés hésitèrent. La régente entra en pourparlers avec certains d'entre eux pour les désunir, selon ses plans.

Et voici que le comte de Champagne, le célèbre trouvère devant l'Éternel, le « Thibaud des chansons », anticipant nos desseins, tomba, devant moi, aux pieds de la reine, bouleversé par le remords et comme foudroyé, esbaudi de sa beauté. C'est elle qu'il voulait servir, c'est pour elle qu'il voulait mourir. Il se pâma, sous mes yeux, comme dans un roman de courtoisie, agenouillé devant sa dame. Ma mère s'étonnait de le voir ainsi s'abandonner entre ses mains. Il lui récita un poème mêlé de longs soupirs :

Celle que j'aime est de telle seigneurie

*Et de telle chevalerie
Que sa grande beauté
Me fait outrepuider.*

Le félon transpercé outrepuidait ainsi loin de ses comparses et désertait les parages des autres Ganelon. D'un regard appuyé, doucement, la reine ferra le poisson :

« Ami Thibaud, me jurez-vous fidélité ?

— Jusqu'à l'enfer », répondit, en sautant comme une carpe, le paladin chansonnier. À le voir prosterné en son armure, on aurait dit Lancelot, Perceval, Gauvin et tant d'autres chevaliers servants tombés en pâmoison.

Dans les jours suivants, la régente fit comparaître les barons. Un tribunal ? Oui. Avec un acte d'accusation : « On ne négocie pas avec Ganelon. » On le juge et on le punit.

Mauclerc et Lusignan se rendirent à la sommation à Vendôme, le 16 mars 1227, pour faire leur soumission.

Quelques mois plus tard, un sergent apporta à la reine un billet de Mauclerc et de Lusignan qui, malgré leur récent repentir, ravivaient la flamme de la révolte : « Les barons maintiennent, contre le roi, que la reine Blanche, sa mère, ne doit pas gouverner si grande chose que le royaume de France. » Ils entendaient « retirer le royaume des mains de gens de féménie ». Ils se mirent en aguets, ayant pour dessein d'attraper le monarque, c'est-à-dire de me capturer par-devers eux afin de me tenir en leur garde et seigneurie.

Ma mère m'avait mandé de chevaucher sur les terres d'Orléans en faible compagnie :

« Allez voir le peuple de Bouvines. »

J'étais d'abord allé me recueillir sur la tombe de la reine Ingeburge, qui m'avait baillé mon premier psautier. Parvenu à Châtres, j'appris par un colporteur qui revenait de Corbeil qu'une armée hostile s'y rassemblait. La route de Paris était désormais coupée.

Je mandai à la reine qu'elle m'envoyât secours et aide. Quand elle ouït la nouvelle du risque de mon enlèvement, elle appela les hommes les plus puissants de l'île de la Cité. Le château de Montlhéry était là tout proche, avec ses tours imposantes. Un refuge possible selon mes sergents, qui avaient reconnu au loin les couleurs de Dreux, celles de Bretagne et de Lusignan. Mais, surtout, ils avaient deviné l'écu sur fond d'or à trois besants de gueules qui était l'âme du coup de main. C'était Boulogne, Hurepel, le Mal Peigné, l'oncle Philippe qui, moins de deux ans auparavant, tenait mon épée, au sacre de Reims. Il se voyait sans doute à la place de ma mère, pour prendre le bail du royaume après l'avoir écartée.

En hâte, je me rendis à Montlhéry, fis lever le pont-levis et garnir les créneaux. J'envoyai un cavalier qui galopa à franc estrier jusqu'à Paris.

La reine Blanche assistait à la Confrérie Notre-Dame, qui réunissait clercs et laïcs, devant la façade toute neuve et la galerie ajourée de la cathédrale. C'est de là qu'elle en appela aux bourgeois et aux communes de France. Elle fit donner le boute-selle dans les casernes du Louvre, envoya des messagers par tout le pays environ et fit tinter les clochers de la ville. Ainsi s'assemblèrent de toutes parts, autour de la Cité, les chevaliers de la contrée et les autres bonnes gens, milices et jurandes aux enseignes flottantes. Ils s'armèrent en hâte, sortirent de Paris et firent chemin droit vers Montlhéry.

Depuis le donjon de mon refuge, je vis, avec anxiété, cet afflux de monde sur la route :

« Quelle est donc cette procession ? Que veulent ces gens en armes ?

— Ce sont gens à vous, gens de Bouvines, qui viennent vous chercher, me répondit un sergent.

— Me chercher ? Et pour aller où ?

— À Paris, au Louvre, auprès de Madame votre mère. Elle réclame son enfant et nous, nous voulons notre roi. »

Alors la herse s'abaissa. Je me laissai entraîner dans le cortège, tout en rangs serrés et appareillé pour combattre. Stupéfait, je regardais tout ce petit peuple venu me chercher. Il s'était arraché à son ouvrage, puis avait saisi les outils et armes de fortune qui lui tombaient sous la main. Les tailleurs brandissaient leurs ciseaux, les drapiers leurs aunes, les maçons leurs truelles. Il y avait même des broches de cuisine et des rouleaux à pâte qui tournoyaient au-dessus des têtes.

Les barons de félonie, comprenant qu'ils n'avaient point assez grande force pour m'enlever à cette armée des humbles, se départirent. En un tour de soleil, ils s'étaient tous ensauvés.

De part et d'autre du chemin vers Paris, les gens m'acclamaient : « Longue vie au roi Louis ! » Toutes les maisons se paraient de lierres et de rameaux verts, les tapis pendaient aux murs, et ceux qui n'avaient pas de tapis accrochaient leurs draps, leurs robes ou leurs écharpes. Les escoliers entonnaient des chansons latines un peu crues, ils jetaient en l'air leurs bonnets, faisaient mille cabrioles et buvaient gaillardement le vin du Chardonnet. Tout le pays faisait la haie. Les villages se donnaient la nouvelle entre eux. La foule reprenait en chœur l'*Ave Mans Stella*.

Je voyais flotter, au loin, une forêt de becs de corbin qui prolongeaient les cannes des confréries, des jurandes et de leurs vivats. Toute la gent des marchands avait fermé boutique pour se joindre au cortège : les escuellers, les cervoisiers, les fripiers, et même les tisserands de Flandre, se regroupaient par enseigne et chantaient à tue-tête. En arrivant à Paris, ce fut une immense ballerie. Les rues dansaient jusqu'au dernier pignon. Les jeunes fillereses venaient accrocher des roses de tissu au chanfrein des chevaux ainsi que des mimosas au chapel de cuir des arba-lestriers et sur les heaumes des chevaliers. Les crieurs publics battaient le pavé, un broc à la main, offrant le vin du roi – le clos Sainte-Geneviève – aux passants altérés.

L'esprit de Bouvines, toujours aussi vif, soufflait sur tous les voisinages du Louvre. Car c'est ce peuple de Bouvines qui, une fois encore, avait sauvé la Couronne.

Le premier assaut

« MAIS DE QUOI DONC se mêle l'Église ? » questionnait la régente, glaciale, le jour de la fête des Rois, juste après la Noël 1228, en pointant le cardinal, aussi rouge de confusion que son chapel.

« Mais... l'Église se mêle des affaires de Dieu, balbutiait en réponse le légat du pape, Frangipani de Saint-Ange, semblant y perdre son latin. Et, en cette période, Madame la reine, l'Église fête Noël, la naissance du Prince de la paix. »

Ma mère, furieuse, ne se contentait pas de cette explication. Elle l'avait fait appeler en urgence, au palais de la Cité, ayant appris ce qui venait de se passer à la cour d'Oxford, dans la nuit de la Nativité : alors qu'on y banquetait et qu'on y choquait le broc avec le vin de l'Aquitaine, voilà qu'un des seigneurs de la table s'était levé, le hanap à la main. Or ce convive n'était autre qu'un prélat français, l'archevêque de Bordeaux. Que faisait-il à Oxford, en pleine fête de Noël ? Quelle était donc la raison de cette hâte à traverser la Manche ? Le légat ne savait trop comment justifier le voyage et la soirée :

« Sans cloute est-il venu pour apaiser le jeune suzerain anglais, dont la tête s'échauffe souvent trop vite, et pour l'inciter à prolonger une trêve de Dieu si nécessaire entre les deux royaumes ?

— Non, Éminence, répliqua ma mère. Dans le hanap de l'archevêque, il y avait du sang royal. Il est venu pour proposer un présent à Henri III, le plus beau des cadeaux de Noël qu'on pût

jamais offrir à l'Angleterre. Il est venu offrir la France. Par une déclaration d'allégeance. »

La reine Blanche sortit de son aumônière un petit parchemin portant le sceau du diocèse de Bordeaux. Elle en fit lecture avec application : « *Sire, quand vous voudrez bien la prendre – sachez-le – la France sera à vous. Nous vous attendons. Au nom des barons de Normandie, de Guyenne, du Poitou et de Gascogne, je vous invite à venir promptement réclamer l'autorité sur ce pays qui vous revient de droit. Nous sommes tous prêts. À votre signal, nous semonçons nos vassaux, nous armerons nos sujets et ferons sonner nos cloches. Vous n'aurez plus qu'à hisser l'étendard de l'Angleterre.* »

Pitoyable félonie d'un baron mitré, parmi tant de traîtres et de conjurés qui, cette fois-ci, allaient tramer un plan redoutable, heureusement éventé : le comte de Bretagne entrerait le premier en lice. Face à cette menace, la reine Blanche serait tentée de convoquer l'ost royal ; les barons répondraient sans retard à la semonce, mais au lieu d'amener à leur suite leur contingent ordinaire d'hommes d'armes, ils ne prendraient avec eux qu'un ou deux chevaliers ; dès lors, l'ost serait insuffisant pour faire front. Cette ruse du baronnage conspirateur se servait de la loi féodale pour mieux la tourner. Il n'y avait pas d'entaille aux apparences formelles de la coutume qui était ainsi respectée en sa lettre même : aucun vassal ne manquerait au service d'ost lié à l'hommage-lige. Mais ce piège laissait la défense de la France sans autre gent que celle des milices communales. Cette feinte négligence, qui désarmerait la reine, ouvrirait la voie au roi Henri III : il n'aurait plus qu'à franchir le bras de mer pour allonger la main et cueillir le fruit mûr, dans sa paume, le morceau de France des provinces perdues après Bouvines.

Cependant, la dernière étape de la conjuration butait sur une question décisive : qui à la fin porterait la couronne ? Le Mal Peigné, Philippe Hurepel, se voyait déjà sur le trône. Les autres rebelles l'excitaient, contre « cette femme odieuse à tous les seigneurs », à faire valoir que la garde du royaume lui appartenait par les droits du sang. Il fit savoir qu'il se tenait à la disposition du haut-baronnage.

Mais la ligue des rebelles aiguïsait d'autres appétits. Enguerrand de Coucy avait sorti de son coffre – « par précaution », disait-il – sa couronne d'or, et, prêt à la ceindre, la tenait à la main jour et nuit.

Cependant chacun des camps s'organisait pour le choc. Par lettres patentes, la reine avait déjà sollicité le serment des communes entre la Seine et le comté de Flandre. Fidèle au plan du complot ourdi par les grands, le Mauvais Clerc ouvrit les hostilités. Il rassembla grande foison de Bretons en une armée de gens de pied qui entrèrent en terre de la maison de France, puis commencèrent à la gêner et à bouter le feu aux villes et châteaux. Partout, les peuples en étaient épouvantés et couraient sur les routes.

Blanche voyait tout le péril où menaçait de s'abîmer le royaume. Nous pouvions certes compter sur les milices bourgeoises des communes, mais le maréchal Clément les savait incapables de lutter seules contre la chevalerie des fiefs.

Ma mère fit semondre, par ban royal, les barons – le comte de Boulogne en premier – d'aller contre le comte de Bretagne. L'hiver sévissait dans toute sa rigueur. On me commanda un gamboison de fourrure, à mettre sous ma cotte. Nous quittâmes le Louvre, avec la ferme intention de couper la route entre les deux Bretagnes, celle du Mauvais Clerc et celle d'Henri III.

La bannière du royaume fut plantée au lieu du rendez-vous assigné aux contingents féodaux sur la route du Perche. La plupart des seigneurs se présentèrent, comme cela était prévu dans le plan breton, avec une poignée d'hommes d'armes, les plus misérables, les plus mal équipés qu'on pût voir. Certains arrivèrent même au camp avec un seul escuyer. Je regardai ma mère, un brasier dans un bリアud de glace :

« Ce sont là les seuls régiments que vous nous amenez ? » demanda-t-elle, feignant la surprise.

La réponse se perdit en ricanements et en simulacres : ils n'avaient pas assez de vassaux pour lever plus de soldats... on avait oublié de leur dire combien de gens de pied et de cavaliers ils étaient tenus de fournir.

La reine donna un coup d'estrier, laissa là l'échange et, détournant la tête, les couvrit de son mépris castillan :

« Messieurs, nous n'avons pas besoin de vous. Je vous donne congé. Retournez à vos petites brigues, dans vos taupinières. Les régiments royaux n'ont que faire de vos renforts. »

Quand les hauberts rebelles eurent fait demi-tour, Blanche se tourna vers le connétable de Montmorency et le maréchal Clément :

« Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Il faut frapper. Frapper les premiers. »

Les milices bourgeoises et les garnisons des communes vinrent rejoindre les troupes régulières. La reine me fit inspecter chevaliers et gens de pied. Un bachelier vint nous apporter un renseignement précieux : les conjurés s'étaient rassemblés au château de Bellême. Ce fut donc au gîte qu'on résolut de piéger l'animal. Qui croyait prendre serait pris.

Les escadrons s'élancèrent au galop vers la forteresse du Perche. Les machines de guerre roulaient lentement, lourdement,

sur les routes défoncées, fermant la marche. Partout la neige, le givre, la glace. À nouveau, la reine chevauchait sur sa haquenée blanche au milieu de notre état-major. Je marchais à ses côtés, du même pas qu'elle, sur mon destrier, enveloppé d'une housse de loutre, où flottaient les panaches de mon casque et les pennons de ma lance. Les fourrures sous mon haubert faisaient rempart au froid intense qui nous déchirait les lèvres et nous crevassait les joues.

Soudain, les éclaireurs envoyés pour reconnaître la route revinrent sur leurs pas et nous avertirent qu'une troupe de cavaliers venait à notre rencontre. L'ennemi ! Le maréchal Clément mit tous les régiments royaux en ordre de bataille, puis bailla aux chevaliers l'ordre de baisser leur visière. Ils assurèrent leur écu dans la main senestre et empoignèrent résolument, à dextre, la lourde lance de l'assaut. On entendait le sol gelé vibrer sous le galop des assaillants. C'était un bonheur de voir Michel de Harnes, le Ressuscité de Bouvines, siffloter devant le premier peloton, tout à la joie de retrouver un champ de bataille où il pourrait pourfendre.

Quand les cavaliers d'en face apparurent à travers une brouée givrante, ma mère sursauta. Car elle distinguait déjà les couleurs des oriflammes et des caparaçons. Le maréchal Clément s'exclama :

« Les Champenois ! J'espérais pourtant qu'ils s'abstiendraient de participer à cette guerre contre nous.

— Pauvre Thibaud ! soupira la reine. Il y a deux soldats en lui, qui se battent l'un contre l'autre, portant deux emblèmes : le cœur et la raison.

— Attention, commanda Michel de Harnes, préparez-vous à charger ! »

Surprise ! Au lieu d'abaisser la lance et de hausser l'écu, les Champenois se mettent à agiter, en criant, leurs oriflammes, et le « Thibaud des chansons », pour dissiper toute méprise, pousse seul sa monture au-devant de nos troupes. Il appelle la reine Blanche et s'incline :

« Voilà, Madame, les troupes que je vous amène. Trois cents chevaliers de bonne noblesse, avec de belles armes et des cœurs francs. Qu'ils vous aiment tous comme moi-même je vous aime. »

La reine n'en croyait pas ses yeux. Une nouvelle fois, le poète l'avait emporté sur le feudataire, le cœur sur la raison. Aucune puissance au monde ne lui ferait tirer l'épée contre ma mère qui, d'ailleurs, en remerciement, lui manda de venir se placer à ses côtés.

Le château de Bellême dominait déjà l'horizon alentour. C'était un poste avancé du comte de Bretagne, d'où le signal de la première rébellion était parti et dont l'accommodement de Vendôme lui avait garanti la possession. Depuis lors, le comte s'était appliqué à augmenter les défenses de l'imposante forteresse. Elle passait pour inexpugnable. Nous savions qu'il y avait, à l'intérieur des murs, une bonne gent pour la défendre et d'abondantes vitailles, viandes et poissons séchés.

Nous manquions de bois pour le matériel de siège et de pierres pour les machines. La reine Blanche donna donc l'ordre d'abattre des arbres dans la forêt de Bellême et de les convoier jusqu'au camp.

Les tentes des soldats les protégeaient à peine du grand froid qui menait l'assaut de nos corps transis. La reine me manda de relayer l'ordre d'entretenir de grands feux pour soulager les hommes et les chevaux qui souffraient de la gelée. Il fallait casser la glace des abreuvoirs pour faire boire la bestaille. J'apprenais à

commander ou plutôt à répéter les commandements qu'on me soufflait à l'oreille. Les soldats faisaient mine de m'obéir à moi.

La forteresse, fondée sur le roc vif, bordée de fortes murailles et flanquée de tours, présentait une égale difficulté à l'escalade et à l'assaut de nos machines de jets, nos pierrières, mangonneaux et trébuchets.

Les premières charges de nos projectiles furent vaines. Une averse de rochers, de carreaux d'arbalestre, de flèches et de balles de frondes balayait les chemins de ronde. Elle rabattit les défenseurs ennemis à l'intérieur des tours massives. Mais le château ne bronchait point. Chaque jour, une nouvelle attaque tentait d'ébranler les murs. Je regardais, apeuré, les béliers, à l'abri de leurs tabliers de poutre, qui frappaient violemment à la porte. La fureur de leurs saillies n'entamait pas la fiance des assiégés. Le château de Bellême justifiait sa réputation : il semblait imprenable. Les remparts restaient roides, les longues échelles vacillaient, les cœurs des assaillants aussi, en proie au doute, engourdis par la froidure. Le maréchal passa la main au maître des engins, Philippe de Nemours.

Dans la tente royale, j'assistai à un petit conseil, dit « le Conseil de la Mine ». Un nouveau plan d'attaque fut alors décidé.

Les taupins se mirent au travail, ils minèrent la base de la muraille, sous la protection des archers. Mais ils durent prestement s'égayer et se disperser sous le tir nourri des assiégés. Le maître des engins restait confiant, car ses hommes avaient réussi à saper la base du rempart. On attendit le lendemain pour une nouvelle offensive des tours roulantes, des balistes et des trébuchets. Cependant, les taupins continuaient à creuser, sous la terre gelée, de longues galeries qui serpentaient jusqu'au pied des tours. On

percevait, au bruit, que les pioches progressaient. Elles arrivèrent bientôt sous les fondations du château.

Un pan de mur s'effondra. Une tour s'ouvrit, crachant ses cadavres mutilés. Une autre brèche fendit le rempart. Une béance. On ne voyait plus les assiégés, sans doute repliés, retranchés dans le donjon qui se lézardait. Les blocs projetés par les machines étaient de plus en plus lourds. Après quelques jours de cet impitoyable assaut, la forteresse finit par crier grâce.

La nouvelle de cette victoire se répandit dans tout le royaume. La Couronne avait attaqué les rebelles sur les terres mêmes du comte de Bretagne. Elle s'était emparée de l'invincible Bellême.

À l'annonce de cette défaite cinglante, les Anglais, occupés à débarquer, furent saisis de terreur. Ils se crurent trompés par leur allié breton et se rembarquèrent précipitamment sans vouloir rien entendre.

Sous la tente royale, ma mère me prit dans ses bras ; elle murmura :

« Voilà ce qu'est capable de faire une chivetaine de Castille. »

Elle riait de bon cœur.

« Je pense à votre grand-père. Il doit être fier de vous. Il avait exactement votre âge – quinze ans – quand il mena son premier combat.

— Mais je n'ai fait que regarder les autres se battre.

— Dans la vie d'un prince, seul compte le moment de la première confrontation : premier coup d'œil, première flèche, première victoire. Les barons, eux, désormais y regarderont à deux fois avant de s'approcher de vous. »

Roi mendiant

LA REINE BLANCHE tourna ses regards vers le Languedoc. Le mauvais exemple des Poitevins et des Bretons avait réveillé là-bas des velléités d'indépendance. Raymond VII de Toulouse, fidèle aux traditions de sa mesnie, protégeait les Albigeois. Un grand enthousiasme se répandait dans les sanctuaires cathares où les « Parfaits » adjuraient les fidèles de combattre et de mourir pour leur foi. « Dieu est Amour, disaient-ils, la mort nous donne à contempler plus vite et plus sûrement le Pur Esprit. »

Le comte de Toulouse comptait sur l'appui de la Bretagne et le débarquement du roi d'Angleterre. En vain. Il finit alors par capituler lui aussi. Il s'en vint à Paris faire sa soumission, prosterné aux pieds du légat pontifical et de la Couronne, associés en une même victoire.

Le jour du vendredi saint 1229, Raymond VII se présenta devant le porche de Notre-Dame, vêtu d'une simple chemise, la corde au cou et un cierge à la main. Il baisa le sol en présence de tous les assistants, puis, versant des larmes de repentir, promit de partir pour la croisade, se confier au Saint-Sépulcre.

Il abandonnait ainsi entre les mains de la France tout ce qui lui restait d'indépendance. Le chef rebelle déposait les armes, jurant de ne les reprendre désormais qu'au service du roi. Il conservait ses domaines et ses titres – suprême caudècle de ma mère –, mais il me prêtait l'hommage-lige, se faisant mon vassal. La querelle entre le Nord et le Sud touchait à sa fin. Le Languedoc rentrait au bercail, le comte de Toulouse promettait même de donner plus tard

en épousailles sa fille et unique héritière, Jeanne, à mon petit frère Alphonse, comte de Poitiers.

De la Manche à la Méditerranée, de l'Atlantique aux Vosges et aux Alpes, la France, pacifiée, faisait reposance.

Je savais à présent que je serais le premier roi à régner sur les deux moitiés si contrastées du royaume de France, celle du Septentrion et celle du Midi. Le grand dessein du roi Philippe se réalisait enfin : le domaine royal accédait à la Méditerranée.

Raymond VII avait accredité auprès de la cour de France l'abbé de Granselve, Hélie Guérin – un homonyme du fameux frère Guérin qui, hélas, avait rendu les sceaux au Tout-Puissant en 1227. C'est à ce moine cistercien zélé que nous devons d'avoir la paix.

Il séjourna plusieurs semaines au palais de la Cité. La reine et moi l'interrogions chaque jour sur l'hérésie cathare. Ces conversations nous découvrirent un homme troublé, qui ne croyait guère à une paix durable en Languedoc :

« Nous avons apporté la réponse en droit. Reste à trouver la réponse du cœur.

— Mais les frères prêcheurs Font donnée, cette réponse du cœur...

— Oui. Pourtant règne encore une vaste confusion. Il y a trop d'opulence là où devrait être le dépouillement. Et tous les chargés d'âmes – clercs et laïcs – doivent s'interroger en vérité : pourquoi ce trouble des esprits ? Pourquoi est-il si aisé de déposer dans le cœur du peuple ces hérésies qui se répandent sur toutes les routes du pays ? Soigner l'effet sans soigner la cause, c'est masquer la lèpre avec du fard blanc ou une décoction de violette. »

Les récits qui parvenaient jusqu'au Palais donnaient du relief aux inquiétudes de l'abbé de Granselve : pour le peuple, il n'y avait pas si loin de la doctrine du « Pur Amour » des Parfaits à

celle de saint François. Leur radicalité, sous une autre vesture, puisait au même zèle : ici, c'étaient des prêtres vêtus de tuniques noires flottantes qui imitaient celles des Mages, coiffés de tiaras persanes, conduisant, par des gestes ensommeillés, les « fidèles » vers la trouble béatitude des vies immolées. Là, c'étaient les petits frères de Dieu, qui chantaient à tue-tête les cantiques du Créateur. Tandis que les premiers célébraient leur culte dans les ténèbres de la nuit, les « jongleurs de Dieu » cabriolaient sur les places, en plein midi, débordants de tendresse. Ils célébraient toutes choses créées : « Loué sois-tu, Seigneur, pour mon frère le Soleil !... »

Ma mère avait accueilli à Paris les frères mineurs, les Jongleurs de Dieu, dans toute la ferveur de sa piété castillane. Elle m'amenaient souvent chez les dominicains jacobins ainsi que chez les franciscains cordeliers. Ils arpentaient pieds nus, vêtus de bure grossière, les voies populeuses, du quartier Saint-Jacques à la rue Saint-Martin ; ils mendiaient et prêchaient la pauvreté. Ma mère encourageait leurs fondations et les aidait à créer oratoires et moutiers. Mais il y avait, selon elle, trop d'enfantillages, trop de fantaisies et même trop de bouffonneries chez les cordeliers. Elle se retrouvait mieux dans une foi plus âpre, plus sombre et plus tourmentée, habitée par un sens de la souffrance et de la mort qui s'enracinait dans la Chrétienté castillane. Elle préférait les Espagnols de Dominique de Guzman aux Italiens du *poverello* Francesco. Elle avait ainsi secondé tous les efforts du frère Dominique et favorisait en France l'essor de son ordre naissant.

L'évangile cathare excitait cependant ma curiosité : je m'efforçais de comprendre ce qui était au cœur de la « doctrine du Pur Amour ». Un matin, à l'aube, quand le cor du guet eut réveillé, depuis le Châtelet, les deux ponts et la Cité, ma mère m'accompagna au couvent Saint-Jacques, afin d'y engager avec un

moine jacobin, frotté de théologie, une disputation sur l'hérésie cathare.

Je compris ce matin-là pourquoi le pape encourageait le zèle des frères prêcheurs. Ce qui favorisait la séduction des Parfaits n'était pas de l'ordre de la raison mais du cœur. Les Purs vivaient de privations et touchaient ainsi les âmes de pauvreté. Ils prêchaient par l'exemple.

Les prélats qui allaient chercher le peuple vivaient au contraire dans la profusion des richesses. J'avais souvenance de mon père quand il avait fustigé devant moi certains évêques :

« Comment le peuple ne serait-il pas tenté de préférer les Parfaits qui pratiquent jeûne et abstinence et vont à pied, humblement vêtus, aux prélats qui se déplacent à cheval en grand arroi ? »

Le peuple ne se privait pas d'opposer la vie frugale des Parfaits à celle des dignitaires de l'Église que leur opulence égarait. Hélas, trop souvent, l'Église avait l'esprit de son temps. Elle se taillait de beaux domaines dans la société féodale. Les moines, que leur humilité avait mis au-dessous de tous les hommes, se trouvèrent avoir des sujets et des vassaux. Et quant à leurs abbés, ils avaient acquis le rang de seigneurs et de princes. Beaucoup d'entre eux en étaient venus à confondre les droits de la religion avec les prestiges de leur seigneurie.

Il fallait revenir à la vie des apôtres. L'intuition créatrice des ordres mendiants était toute contenue dans l'exposition malheureuse de ces abus des seigneurs mitrés, qui prospéraient, comme les autres seigneurs, sur les terres d'abondance.

L'ordre monastique lui-même en tremblait sur ses fondations. Le trouble s'invitait en tous les cœurs innocents. Alors se répandirent les appels fulgurants de ces nouvelles communautés qui

mendiaient leur pain, au hasard de leur chemin. Les frères prêcheurs et mineurs allaient, sans chausses, pratiquant l'aumône, contre l'esprit de ce temps où la terre portait en elle le sceau et les fruits heureux d'un bien respectable, et la mendicité le soupçon d'une paresse déguisée. C'était une rupture fondatrice. Un retour évangélique à l'essentiel.

Au seuil de mon règne, je sentais, hélas, que la confusion des deux cités, terrestre et céleste, avait conduit beaucoup d'évêques et d'abbés à se comporter comme des barons de la crosse, princes autant que prélats.

Le détachement des biens de ce monde devenait une urgence spirituelle. Mais cette exigence s'étendait aussi au cercle temporel, qu'il fallait dépouiller à son tour de l'esprit de possession.

Je conçus le secret dessein, à ce moment de ma vie, d'agir pour le pouvoir temporel comme les frères prêcheurs le faisaient pour le pouvoir spirituel. Je voulais me changer en roi d'infortune, en roi de pauvreté, devenir un roi mendiant détaché des grandeurs matérielles, plus occupé désormais de l'*auctoritas* que de la *potestas*.

C'est mû par ce désir que je décidai de porter, chaque vendredi, comme les prêcheurs, des chausses avec des avant-pieds sans semelles. Mais je ne désirais pas que mon zèle fût remarqué. Personne ne s'en aperçut sauf ma mère qui devinait que j'étais méseuse. Elle en fut attendrie et me prédit en riant :

« Tu seras un roi jacobin ! »

Dès que mon temps royal me le permettait, j'aimais me rendre dans les couvents écouter les sermonnaires, franciscains et dominicains. Depuis leurs chaires, ils tonnaient contre tous les abus. Ils prêchaient en tous lieux, devant un éventaire, une borne montoie de cailloux, sur un char ou même un tonel.

Ils suppliaient qu'on censurât certains commerces douteux comme, par exemple, celui des dés à jouer, parce que – disaient-ils – le jeu est corrupteur. Ils s'attaquaient aussi au commerce des armes parce que les balistes, les carreaux, les flèches et les couteaux de combat sont des engins de mort.

Ils ne ménageaient ni les taverniers, ni certains hosteliers qui attiraient les clients et les pèlerins crédules pour les détrousser. Ils s'en prenaient aux usuriers changeurs et aux orfèvres qui peuplent le Grand-Pont de Paris, corrompant la monnaie pour en faire varier les cours, rognant sur les deniers les plus lourds un peu de précieux métal. Ils sermonnaient aussi les laitiers qui frelatent le lait et trempent leur fromage dans du bouillon gras pour lui donner un aspect onctueux, les bouchers qui vendent du veau mort-né pour du veau de lait et qui, à la Saint-Jean, font passer de la chèvre pour du mouton ou soufflent la viande pour la faire gonfler, les mareyeurs qui colorent les ouïes des poissons avec du sang de porc pour leur donner une apparence de fraîcheur, les boulangers qui, abusant de la levure, vendent pour du pain des bulles d'air.

Ces nouveaux moines laissaient affleurer leur âme rayonnante, secourant chaque jour les corps miséreux et les cœurs las.

Ils voulaient instruire les jeunes de la montagne Sainte-Geneviève. Mais ils dérangent le clergé séculier. Ils semblaient n'avoir peur de rien ni de personne.

Le frère Dominique était mort quand j'avais sept ans – l'âge de raison –, le frère François, qui parlait avec les oiseaux, s'envola aux cieux lorsque la colombe m'apporta le saint Chrême, dans les semaines du sacre.

Il n'y a point de hasard. Ces moines d'infortune nous furent envoyés au moment où la terre d'ombre eut besoin des lumières du Ciel. Je méditais leur parole. Dans notre mesnie, on m'avait appris

qu'à l'échelle des biens éternels, « ceux qui possèdent tout n'ont pas grand-chose ». Et voici que ces prêcheurs rendaient plus absolue cette vieille leçon en ajoutant : « Ceux qui n'ont rien possèdent tout. »

La clergie en fête

C'EST LE LUNDI GRAS que tout a commencé, soit le 26 février 1229. Les faubourgs de la Cité, sur les deux rives de la Seine nourricière, se voyaient assiégés par des trousseurs qui saccageaient les clos des vignobles de Saint-Victor et des Arènes. Le prévôt venait pourtant de fermer le Châtelet qui donnait accès au Petit-Pont, dont les bourgeois avaient guerpî. Les maîtres en bonnet de docteur et les parcheminiers fuyaient en tous sens. Dans les rues Troussevache et Qui-qu'en-poist, les merciers avaient abaissé leurs auvents, saisis de frayeur en oyant là-haut les cris des tignasses en nid-de-pie à carrure de portefaix qui dévalisaient les étals d'aumônières et de couteaux ciselés. Les escoliers couraient, laissant tomber parfois derrière eux leurs écritoires ou leurs parchemins roulés, pendus à leur ceinture. La rue était jonchée de patenôtres. Beaucoup d'élèves en perdaient leur latin en chemin. Ovide et Cicéron gisaient sur le pavé.

Paris basculait dans le chaos. La nef d'abondance et de paix sortait de ses armoiries et chavirait dans les boveries du carnaval. C'était une ancienne tradition qui revenait tous les ans ; ce jour-là les sergents du guet ne paraissaient pas. Ils fermaient les yeux sur les outrances de parlure des francs-buveurs. Chacun comprenait qu'il fallait profiter du mardi gras avant la sainte carantaine du carême, annonçant son cortège d'austérités, de jeûnes et d'aumônes quotidiennes.

Le prévôt se montrait alors plein d'indulgence pour les facéties et jolivetés qui, pourtant, incommodaient les bourgeois, dont la plainte venait mourir dans les remous de la Seine.

Dès le matin, ma mère se lamenta : dans la boue de la rue de Fouarre et de la place Malbert, ainsi nommée à cause du maître Albert, une équipée de jeunes chevaliers avait rejoint la clergie en fête. Ils passèrent leur journée à baller, démener bachelierie, à béhourder et tournoyer, au milieu des vuideurs de brouet. On regardait passer, qui tenait la rue, toute une lie d'écornifleurs et de coupeurs de bourse, venus profiter de l'aubaine. Jusqu'au Louvre.

Le soir venu, on vit sortir des greniers du pays latin, descendant des sublimes misères de la Montagne, les cocardeaux et les mauvais garçons : autour de ribaudes espoitrinées paraient des gandins à l'aspect douteux, portant leurs cheveux roulés au fer sur les oreilles, au visage fardé, aux sourcils épilés, qui mâchaient des pastilles parfumées en distribuant des œillades. À la vesprée, la procession se forma, comme de coutume. Elle passa tout près du palais, on entendait chansonner du Virgile un peu cru sous les fenêtres ; les cantilènes lascives montaient jusqu'aux tournelles. Puis les clerks repartirent par les rues tortueuses de Saint-Jacques et de l'Estrapade. Et le cortège des robes noires s'évanouit bientôt dans le silence de la nuit.

Le lendemain, on vint me conter la suite de cette trouble soirée : les escoliers s'étaient rendus au bourg Saint-Marceau. Il faisait beau. C'était la nation picarde qui marchait en tête.

Après s'être récréés et ébattus, les goliards entrèrent dans une taverne. Quelque peu avinés, ils se querellèrent avec le tavernier sur le prix de la boisson.

Les escoliers refusèrent de payer leur broc. Ils rossèrent le cabaretier qui cria au meurtre. Le guet accourut, les gens du bourg l'avaient appelé au secours. Revenus à la ville en lambeaux, les clerks excitèrent leurs compagnons de clergie à les venger.

Ils revinrent le lendemain à Saint-Marceau, armés d'épées et de bâtons, et firent irruption dans la maison du tavernier, lui brisèrent tous ses vases à vin, défoncèrent ses tonels et répandirent l'hydromel sur le pavement de la maison.

Puis, s'en allant par les rues et les places, ils donnèrent la chasse à tous ceux qu'ils rencontrèrent, hommes et femmes, les laissant à demi morts.

Saint-Marceau dépendait d'une abbaye dont le doyen porta plainte auprès du légat, Frangipani de Saint-Ange, et de l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, sous la juridiction duquel l'Université se trouvait placée. Celle-ci formait avec les maîtres et les étudiants un corps libre qui jouissait, entre autres privilèges, de l'indépendance, même pour les crimes, de la juridiction séculière.

C'était donc à l'évêque de Paris de juger cette affaire et de punir les excès commis par les escoliers ; et il revenait au légat, représentant la puissance ecclésiastique, de rappeler à l'évêque qu'il y avait là, pour lui, un droit et un devoir.

Mais l'évêque, qui avait maille à partir avec l'Université et cherchait à s'affranchir de sa propre autorité, était bien aise de la voir humiliée. Le légat, quant à lui, gardait rancune aux escoliers de l'envahissement de son hostel et des violences dont ils l'avaient menacé quatre ans auparavant. Il était dans la rancœur.

Ni l'un ni l'autre ne voulurent agir. Ils redoutaient leur ombre. Ils renvoyèrent la plainte à la reine. Ma mère ne semblait guère disposée à l'indulgence envers les escoliers turbulents qui lui rappelaient l'insurrection du baronnage récalcitrant, mais cette fois-ci, à quelques traits d'arbalestre du palais. Ma jeunesse m'inclinait à comprendre les débordements du mardi gras. Certains maîtres du quadrivium chargés de mon instruction nous invitaient à la prudence : « Quand chaudron de jeunesse bouillonne, il vaut

mieux laisser mourir le feu plutôt que de pousser le foyer dessous. » Je tentai donc de retenir le bras de ma mère. Il ne fallait pas enflammer la montagne Sainte-Genève. Avec un peu de tact, toute cette jeunesse excessive aurait retrouvé le chemin du trivium et des crayons à plomb. Mais la reine bâtissait des plans de rue. Son esprit impérial, si précieux dans les situations menaçantes, la retenait de m'écouter. Elle avait la tête en guerre, contre « les petits barons de la Montagne ». Elle voulait attaquer au manganèse un simple château de cartes et, jurant malemort à « l'ennemi », traita les clercs vagants comme des archers anglais, brisant le sceau de l'Université.

Elle donna l'ordre au prévôt de la Cité et à quelques-uns de ses hommes de rechercher aux alentours de la ville les auteurs de troubles et de les châtier sans rémission. Les sergents, prompts à commettre toute cruauté, franchissant en armes les portes de la Cité, trouvèrent derrière les remparts, se livrant à leurs ébats, des escoliers qui n'avaient eu aucune part aux méfaits commis la veille. Ceux qui avaient provoqué les scènes de tumulte et de combat venaient des lointaines régions de Flandre. Ceux-là étaient picards. Malgré cela, les gens d'armes, se ruant sur ceux qu'ils rencontraient, innocents et sans armes, blessèrent les uns, les rouant de coups, et occirent les autres sans autre forme de procès. Quelques-uns prirent la fuite, ils se réfugièrent où ils purent. Parmi les blessés, deux clercs de grande renommée ne survécurent pas, un Flamand et un Normand.

La reine n'avait pas mesuré la cruauté des hommes chargés de faire justice aux bourgeois... Elle regrettera plus tard sa résolution si entière. Mais il était trop tard. Le chaudron d'huile bouillante avait bel et bien pris feu.

La maldisance

HORS la montagne Sainte-Geneviève, l'an 1230 s'annonçait sous de bons auspices : tous les pignons étaient tendus de courtines ; des encensoirs d'or et d'argent se balançaient au travers des rues, poussés par les vents de Seine qui balayaient le bourdon de Notre-Dame. Paris fêtait Bellême. Et notre retour. Ma mère m'invitait à saluer les fenêtres qui s'ajouraient sur notre passage.

Mais la reine louve, qui ramenait son petit louveteau au palais, revenait épuisée, lasse, alourdie de toutes les inquiétudes du royaume ; elle écoutait les rugissements des fauves aux aguets qui, alentour, rôdaient auprès de la tanière royale, excités par les léopards anglais.

Sa tunique blanche qui tombait jusqu'aux pieds et son diadème orné d'un rubis lui donnaient encore fière allure. Mais elle se plaignait « de sa quarantaine passée » qui l'obligeait – avouait-elle – à abuser du jus de patience et d'absinthe pour tromper l'œuvre du temps sur son visage pourtant resplendissant, que même les dernières relevailles de 1227 avaient épargné.

Les acclamations du retour lui témoignaient l'amour du peuple. Dès l'âge de seize ans, j'avais compris qu'elle appliquait aux affaires du royaume les leçons apprises en voyant à l'œuvre son beau-père, Philippe Auguste, le roi des communes :

« Il faut tourner le donjon des grands. Et nouer une alliance de cœur entre la Couronne, les mésaisés et les non-puissants, les bourgeois et les laboureurs. Pour faire sentir aux humbles que la Couronne n'est l'apanage de personne, sinon du peuple, celui de Tolbiac, celui de Bouvines, de Montlhéry et de Bellême. »

Malgré le cœur qu'elle mettait à l'administration avisée de la Couronne, ma mère désespérait de l'état du domaine de France, cerné de toutes parts, et sans cesse guetté par l'ambition et la trahison.

« Plus on tape du bâton sur le nid de vipères, plus il sort des aspics des autres buissons. Et si on leur coupe la tête, la queue repousse. »

Elle ne croyait pas si bien dire. Le domaine de la Couronne n'était pas seulement convoité de l'extérieur par les barons et leurs feintes de serpents venant se lover dans les murs du palais, il était aussi miné de l'intérieur par la maligne rumeur et la maldisance.

On accusait la reine de confondre le palais de la Cité avec un monastère : « Elle veut faire de chaque page un frocard. » Les troubadours repartaient déconfits, poussés vers la porte au premier refrain leste par quelque chapelain ou la servantaille espagnole. On soupirait : « Ah ! du temps du roi Philippe, on chantait au Louvre ! Il y avait de la belle toilette et de la vesture aux couleurs vives et criantes ! »

Un soir, Blanche résolut de m'affranchir sur les agissements de tous ces taupins de la calomnie qui s'évertuaient à creuser leurs malignes galeries sous le palais.

« Ils cherchent à vous dresser contre moi. Ils feignent de vous protéger contre la baillistre, votre mère, en instillant l'adage : "Bon petit roi, mauvaise mère." Mais quand ils m'auront abattue, ils se partageront le royaume sous vos yeux. Chacun viendra détacher une pierre de la couronne. »

J'entendais les murmures et menteries qui montaient autour du Palais, raillant la « reine nonne » :

« Ce n'est pas ainsi qu'on élève des fils de roi. Car plus tard, ils deviendront juste bons à marmonner des patenôtres et à

promener au bras des braises d'encens. Ce dont le royaume a besoin, ce sont de jeunes preux capables de se battre et non de petits clercs confits en dévotion. »

Les « petits clercs » ainsi désignés, c'était notre mesnie. Elle n'avait cessé de s'élargir, depuis la naissance de ma petite sœur Isabelle en l'an 1224 et celle de Charles, le dernier-né, en l'an 1227.

Jean et Philippe-Dagobert avaient, hélas, une petite santé et trépassèrent, le premier en l'an 1232 et le second en 1235.

Robert – le futur comte d'Artois – était par l'âge mon frère le plus proche. Quand je fêtai mes seize ans, il en atteignit quatorze. Alphonse – le futur comte de Poitiers –, pour sa part, n'avait que dix ans.

Depuis la mort de mon père, en 1226, on me regardait comme le chievetaïn de la famille. Je veillais sur chacun de mes frères et sœur. Robert avait l'humeur inconstante, en proie à ses étourdissements, on lui reprochait de suivre son cheval au galop plutôt que de le tenir aux esperons. Souventes fois, sa légèreté le mettait dans un mauvais pas. Mais il n'y restait pas longtemps car elle l'en retirait aussi vite qu'elle l'y avait précipité. Quant à Alphonse, sensible de poitrine au premier vent, frêle de corps, moult incommodé par une toux traînante qui menaçait de l'étouffer, il en appelait, lors des changements de saison, au physicien du Palais. Beaucoup plus réfléchi que Robert, il préférait les livres d'heures aux courses en Seine. Et puis il y avait la perle de la fratrie, notre petite sœurette, Isabelle, « la fée du Lac », dont les charmements enchantaient tous les communs de l'hostel qui riaient de ses fableries. Elle avait coutume de dire ses prières, à l'aube, pelotonnée dans ses draps ; un matin, un valet mal réveillé, venu enlever son lit pour une pérégrination de toute la mesnie à

Rocamadour, n'avait point deviné la petite forme mince sous les couvertures ; d'un geste machinal, il roula les draps sans s'apercevoir que la princesse restait emballée à l'intérieur. Il resta esbahi, en voyant tout à coup que son ballot s'agitait et criait. Tout le Palais se gobergeait de sa méprise.

À chaque vesprée, ma mère, qui avait le bail du royaume mais aussi celui de ses enfants, venait nous visiter après complies. Nous l'attendions. Nos impatiences portaient vers elle notre tendresse. Elle nous prenait dans ses bras. Elle appelait ses fils « ses petits Capétiens », et Isabelle, « son trésor de Castille ». Elle lui offrait souvent un chapel de fleurs fraîches au parfum de Tolède. Avec sa petite cotte de soie blanche et sa couronne de violettes, Isabelle caracolait dans les jardins du Louvre. C'était grand ravissement de l'ouïr chanter un virelai ou un rondeau sous les sycomores de Chypre. Le seigneur Bouteiller la dénommait « la reine du petit palais ». Elle seule avait encore le pouvoir de faire rire ma mère, accablée par les affaires du royaume.

Car Paris était devenue la capitale de la rumeur ; la rue se vautrait dans les débordements de boue. L'ironie allait son train, emplissant ses fioles de venin au bourg Saint-Germain puis les vidant à Saint-Sulpice. On chargeait les ânes de mots douteux et de petits bestiaires cinglants. On lâchait les pourceaux dans le caniveau. Les ménestrels brandissaient le *Roman de Renart*. Ils y désignaient une figure qui, selon eux, ressemblait trait pour trait à ma mère : la femelle du loup, Dame Hersent. Le sobriquet s'échappa des tavernes, courant les quartiers puis les campagnes.

Je surprénais même des conseillers qui, devant moi, sans précaution ni vergonde, parlant de ma mère, la nommaient ainsi « Dame Hersent » et clignaient de l'œil avec un sourire entendu

d'odieuse connivence. La reine n'affichait qu'indifférence et mépris :

« Oui, je suis comme Dame Hersent, une femelle fauve, intrépide et même féroce quand il s'agit de vous, mes enfants. Car vous êtes désormais ma seule joie dans ce monde vil. »

Le temps passait. Mais le soupçon, se nourrissant de lui-même, prospérait, rampait et enflait. Un poète célèbre, Hugues de la Ferté, promenait ses vers, les mains sur la gorge comme s'il eût porté un serpent autour du col :

*Telle que vous la voyez,
Barons, seigneurs, regardez :
La France abâtardie
Qu'une femme a en baillie.*

Pensant que les railleries mourraient de leur belle mort, Blanche laissait dire et maldire. Hélas, la salissure se fit plus insidieuse, s'armant de nouvelles fantaisies. Les trouvères entonnaient un refrain qui suspectait la souveraine de dilapider le trésor royal en Espagne et en Champagne :

*Cette dame, généreuse vraiment,
Aime tant son petit enfançon
Qu'elle ne veut pas l'épuiser trop souvent
À partager l'avoir de sa maison.
Mais elle en donne et partage à foison
Elle en envoie beaucoup en Espagne
Et en met beaucoup en Champagne...*

Bientôt, devant le silence du Palais, franchissant un pas de plus, les jongleurs, stipendiés par les barons, lancèrent « l'appel au roi » :

*Sire, appelez vos barons
Entendez-vous avec eux,
Remettez en avant les pairs
Auxquels il convient de confier la France
Et faites retourner les clercs
En leurs églises chanter.*

Cependant ma mère ne s'émeuvait pas. Elle se refusait à descendre dans l'arène de Lutèce :

« Les jongleurs sont là, dans la fosse, pour jongler. Et la reine, sur les hauteurs, pour gouverner. »

Mais la rumeur se propageait comme une mauvaise fièvre. Elle menaçait, après les villes, d'empoisonner toutes les campagnes. Enfin le vieux Barthélémy de Roye, lors d'un conseil, supplia la reine :

« Il faut couper la tête à tous ces canards de basse-cour. Ils font grand mal et troublent les bourgs... Il est temps d'y répondre.

— Je m'y refuse.

— Pourquoi donc ?

— Répondre, c'est déchoir. On ne tue pas une rumeur. La démentir, c'est l'entretenir. Elle mourra toute seule de mort naturelle. »

La reine Blanche ne percevait pas que derrière les poètes fredains qui fabriquaient les maldisances se dissimulaient les ennemis de la Couronne.

Il suffisait pourtant de bien écouter :

*Roi, ne créez pas
Un parti attaché à une femme,
Mais faites appeler ceux qui aiment porter les armes.*

Le message était limpide : le parti des barons voulait salir la régente et les clercs qui faisaient rempart au peuple contre les assauts nobiliaires. Bien sûr, il fallait répondre. Je le dis à ma mère. Elle haussa les épaules. J'étais beaucoup trop jeune pour avoir du sens à ses yeux. Tous ces gens qui battaient le pavé et tapissaient de pervers rondeaux les hauts murs des châteaux, tous ces ménestrels et leurs seigneurs qui les tenaient à bail, n'étaient pas le peuple. Le peuple, lui, voyait bien que la Couronne favorisait la fin du servage, que ma mère n'était pas une louve féroce et que la Curia protégeait les petits artisans et laboureurs contre les prétentions seigneuriales.

En désavouant la souveraine, les adversaires de la Couronne espéraient la remplacer par un autre baillistre favorable à leurs desseins.

Blanche résistait. On lui accordait les apparences d'une femme forte et inébranlable. Mais les choses se gâtèrent. La reine tirait un profit honnête et sans retour de la passion amoureuse du comte de Champagne pour disloquer les ententes du haut-baronnage. Comment pourrait-on penser à mal ? Il avait des traits ingrats, le visage traînant d'un homme boursoufflé ; ma mère avait belle contenance et était de treize ans son aînée.

Mes frères se moquaient de cet amoureux dolent et éconduit, qui écrivait à la « reine veuve » des lignes enflammées où il déposait les armes de la passion : « Par ma foi, Madame, mon cœur et mon corps et toute ma terre sont en votre commandement. Il

n'est rien qui puisse vous plaire que je ne fasse volontiers. Je n'irai jamais contre vous ni contre les vôtres. » La Champagne valait bien un sourire. Ce n'était pas cher payé. Les poèmes du comte chansonnier arrivaient chaque jour au Palais :

*Dame, en la vôtre baillie,
J'ai mis mon cœur et ma vie.*

À chaque fois qu'il implorait la reine de le protéger du Mal Peigné, du Mauvais Clerc ou du duc de Bourgogne, elle dépêchait un détachement de lost royal.

Les traîtres accusaient « le chansonnier » de trahison. C'était à s'y perdre. Et lui ne rêvait que de pincer le luth en rimant des lais en l'honneur de « sa dame ».

Pour affaiblir la France, les barons voulaient soumettre le rimeur de Champagne. Ils faisaient écho aux accusations d'empoisonneur du roi à Montpensier.

*Comte Thibaud, doré d'envie,
garni de félonie ;
votre renom ne vous vient pas de vos exploits
de chevalerie
mais de votre savoir de chirurgie !*

Le pire restait à venir. La flétrissure arriva de l'Université. Une épigramme dévalait les pentes de la montagne Sainte-Genève : « Hélas, nous nous mourons, on nous abat, on nous enchaîne, on nous noie, on nous dépouille. Et c'est la lubricité du cardinal Frangipani de Saint-Ange qui met ce désordre à Paris. »

Voilà donc que les goliards désignaient le légat du pape comme amant de la reine Blanche. C'est alors que le pire du pire arriva : la reine veuve fut soupçonnée d'avoir été enceinte par le cardinal-légat.

La foudre s'abattait sur le Louvre. L'honneur de ma mère était sali. Elle vint me voir un matin, effondrée. Elle pleurait toutes les larmes de son corps, elle voulait partir à Cîteaux, s'enfermer, renoncer. Ce regard du soupçon, gourmand et oblique, elle ne le supportait plus. Elle se sentait frappée de mort royale. Ils avaient fait de l'Ampoule du Chrême un jet de purin dont ils aspergeaient la Couronne.

Les escoliers ne répandaient point seuls la calomnie. Le ménestrel de Reims, Milon de Nanteuil, admiré comme tous les jongleurs qui s'amusent de la malaventure des grands, parlait lui aussi de « l'enfant du chansonnier », nourrissant une vilaine jalousie de rimeur à succès.

Au Palais, on ne parlait de rien mais le soupçon s'invitait partout, jusque dans les cuisines. Tous les regards et les mines pincées que je croisais en disaient long sur les complaisances mauvaises des gens de cour : « Si elle ne répond pas, c'est peut-être que... enfin... »

Je le dis à ma mère :

« Ne pleurez pas, Madame, ma chère mère que j'aime tant.

— Mon petit Louis. Je ne pleure pas sur moi. Je pleure sur la reine. Et sur vous, le roi. Sur la Couronne, déshonorée. »

Soudain, elle se leva, s'essuya les yeux.

« Ah ! tous ces gens du Palais, en qui j'avais toute fiance ! Ils veulent savoir ? Ils sauront ! Ils veulent voir ? Ils verront ! »

Elle avait le regard enflammé.

« Venez avec moi, me dit-elle en m'attrapant par le bras. Je vais leur répondre, à la castillane. On s'occupe de mon ventre ? Toute la France va le voir, mon ventre ! »

Elle gagna sa chambre royale en plein jour. Elle descendit en chemise, revêtue d'un simple mantel. Et se présenta devant les princes et les prélats convoqués en parlement. Toute la Curia l'attendait.

Elle se fit annoncer par les huissiers, grimpa sur une table et interrogea :

« Alors, seigneurs de France, vous voulez savoir ? Savoir si la reine est enceinte ? Regardez-moi. Approchez-vous donc. »

Étrange Curia qui baissait les yeux par pudeur ou par vergonde. Elle se tourna et se retourna devant tous les seigneurs. Puis elle disparut, en éclatant de rire.

Ainsi mourut, de sa belle mort, l'indigne rumeur.

Premier conseil de guerre

NUL BESOIN d'espion de la Couronne pour deviner ce qui se tramait outre-Manche. Ma mère pressentait tout. Elle lisait dans les cœurs anglais et anticipait les entraînements de la cour aux léopards. La reine Aliénor l'avait édifiée, et le sang Plantagenêt qui coulait dans ses veines parlait à son instinct. Elle avait failli devenir reine d'Angleterre du temps de ce Jean sans Terre et sans tête qui avait exaspéré, chez lui, les barons des hautes falaises.

Elle raillait le nouveau roi, le jeune Henri III : « Dommage qu'il n'ait gardé des Plantagenêts que leurs défauts. On le répute plus habile à la coupe qu'à l'épée. Mais on le dit surtout incertain, embarrassé, indécis devant l'obstacle. Jamais il ne se porte en première ligne, il se retranche sans cesse derrière les balistes, à l'abri d'un bouclier breton. » Ce jeune roi inspirait peu de crainte. Jusqu'au jour où un message préoccupant parvint au Louvre : « Le roi d'Angleterre a résolu de tenter en personne la fortune des armes contre la France. » Il réunissait la plus grande masse de chevaliers et de gens de pied qu'on n'eût jamais rassemblée sous aucun de ses aïeux.

La reine Blanche se vit bien obligée de puiser quelques besants d'or dans le trésor royal pour adouber de grandes oreilles. Ses intuitions en effet ne suffisaient plus.

Un renseignement alarmant suivit le premier message, venant de Portsmouth et de Douvres : dans ces deux ports, étaient affourchés trois cents navires de gros tonnage ; sur le quai, s'amoncelaient d'énormes quantités de vivres et de carreaux d'arbalestre. Henri III avait minutieusement préparé chaque étape de son expédition, la

traversée puis la chevauchée, et jusqu'à la cérémonie grandiose qui devait fêter la victoire. Il avait déjà songé à commander un mantel royal en soie blanche, une couronne, un sceptre et des gants de sacre.

Le 3 mai 1230, il débarquait à Saint-Malo avec l'ambition de recouvrer ses terres de France.

Le Mauvais Clerc, qui lui tendait les bras, me fit adresser, par un chevalier du Temple, un acte dans lequel il m'annonçait qu'il passait dans le camp d'en face : « Le comte de Bretagne fait savoir au roi de France qu'il ne se tient plus pour son homme. Il se retire de son hommage-lige et entend par là le défier. » Il transportait ainsi l'hommage qu'il me devait en tant que vassal, au roi d'Angleterre, qu'il reconnaissait dorénavant comme le nouveau suzerain de la Bretagne.

Pour le royaume de France, le coup porté semblait rude ; pour l'Angleterre, la prise était splendide. À mettre en perce tous les tonels d'Aquitaine ou de cidre normand. Selon un vieux chevalier de la Curia, la prétention anglaise à la suzeraineté de la Bretagne datait d'un ancien traité par lequel Charles le Simple avait concédé la Normandie aux chefs des pirates normands, en 912 ! Il y avait joint le fief de Bretagne. Le Mauvais Clerc se vengeait ainsi de Bellême.

Il avait changé de maître. C'était un mauvais présage.

La reine se disposa donc à la lutte. Depuis quelque temps, elle m'associait à toutes ses résolutions et même à ses doutes. Elle savait désormais qu'elle aurait à mener, au printemps, un guerroiement bien plus périlleux que les précédentes escarmouches. Les réunions au palais s'étaient transformées en des conseils d'art militaire. À cette occasion ma mère m'enseigna

qu'une bataille est déjà à moitié gagnée quand elle a été bien pensée :

« Il faut aller mettre le désordre dans la maison de celui qui s'apprête à venir le mettre chez vous. »

Depuis quelques mois déjà, les agents royaux manœuvraient ainsi secrètement aux ordres de la reine parmi les populations d'Aquitaine pour y fomenteur quelque révolte contre le Plantagenêt. Mais ils s'en vinrent nous rapporter que leur action rencontrait peu d'écho. Les seigneurs aquitains et les bourgeois de Bordeaux demeuraient, hélas, inféodés à l'Angleterre qui prenait soin d'acheter leurs vins et flattait, sur le port, leur instinct du commerce. Ces liens-là, qui cerclaient tous les chais, paraissaient bien trop solides pour se distendre. Ainsi, dans les vignobles, on ne voulait pas des guerroiements anglo-français qui contrariaient les ventes. Les marchands de Bordeaux avaient au cœur, qui imprégnait leur jugement et bornait leur destin, une seule pensée secrète : écouler le vin.

En Bretagne, le terrain semblait plus favorable. Le Mauvais Clerc avait gâté les affections de ses vassaux. Il pressurait les clercs et les nobles l'avaient en piètre estime.

J'ai gardé souvenance d'un conseil secret, en présence de l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne : la reine s'était tournée vers lui et l'avait désigné pour une partance immédiate. Il quitta donc le palais, muni des pleins pouvoirs pour ouvrir le trésor royal à tous les seigneurs qui se rangeraient derrière sa bannière. Il emportait avec lui le sceau royal pour traiter ou authentifier la réparation des pertes engendrées par l'expédition.

Il obtint un franc succès : les seigneurs de Vitré, de Fougères, Châteaubriant, Ancenis, et beaucoup d'autres, lui engagèrent leur parole. Ils ne supportaient plus le Mauclerc, ce frocard parjure.

D'après un autre principe qu'elle m'avait découvert et qu'elle appliquait invariablement, ma mère écartait sans hésitation la guerre de réplique :

« Il faut s'inviter chez l'ennemi et mettre le couvert à sa table, avant qu'il ne s'invite à cuire son pain chez vous. »

Je méditais cette vieille leçon espagnole. Elle venait de ces peuples qui cherchaient à bouter hors de leurs terres les convives qui y faisaient bonne chère, les Maures.

C'est en mon nom que fut assemblée en Anjou l'ost réunissant la chevalerie du domaine et les milices communales. L'invasion redoutée semblait réveiller chez les barons quelque ancienne fibre, comme une fierté blessée. Ils n'appréciaient guère que les Anglais vinssent racasser auprès de leurs terriers.

On avait beau battre les fourrés, l'Anglais ne paraissait pas. Blanche avait convoqué à Ancenis les seigneurs bretons qui s'étaient engagés à servir le royaume. C'est à moi qu'elle délégua la mission de les recevoir. Je ratifiai les traités passés avec eux par l'évêque de Paris et reçus leurs hommages. Mais elle alla plus loin. Elle voulait frapper fort. Elle fit donc appeler à une cour de justice extraordinaire les évêques et les barons présents à l'armée. Et m'invita à parler le premier. J'exposai alors notre grief, qui tenait à cet hommage du comte de Bretagne transporté au roi d'Albion :

« Je vous somme de choisir et de juger entre le comte et le roi. »

Tous reconnurent Mauclerc coupable de félonie. Il fut donc déclaré déchu de son bail sur la Bretagne, déliant aussitôt ses vassaux de leur serment de fidélité.

Ainsi c'étaient les pairs, assemblés en la cour du suzerain, qui avaient jugé l'un des leurs. Cet important arrêt fut scellé des sceaux

des seigneurs et prélats. Apprentissage précieux pour moi des rouages de la justice féodale.

On vint cependant nous avertir que le camp d'en face commençait à vaciller. Henri III tombait de la falaise de ses crédulités : ses alliés de terre ferme lui avaient promis un soulèvement général de la Normandie, de la Bretagne et du Poitou, aussitôt qu'il aurait mis pied sur le rivage français. Or les défections se multipliaient chez les vassaux bretons du comte Mauclerc, désormais pleinement attachés au service du roi de France ; les Normands attendaient de voir ce que ferait le Poitou, et les Poitevins affichaient une prudence de Normands.

Les seigneurs de Normandie supplièrent qu'on leur baillât deux cents chevaliers anglais. Tout l'ost royal en riait sous le haubert : « Les Normands sont toujours prêts à se battre... jusqu'au dernier Plantagenêt. » Nous suivîmes l'Anglais à la trace. On aurait dit un limaçon cherchant une salade dans un verger royal. Henri III traversa l'Anjou et le Poitou, puis pénétra chez lui en Gascogne. Il obtint une seule victoire, la prise du château de Mirebeau ; après quoi il s'enferma dans les murs de Nantes.

Lassée de ces atermoiements, ma mère résolut de partir quérir au nord un accommodement sur la Champagne : il fut convenu que le comte Thibaud, en expiation de sa conduite devant Avignon où il avait abandonné mon père Louis VIII, prendrait la croix et irait servir en Terre sainte avec cent chevaliers. La durée de sa croisade et la raison de sa partance relevaient de sa libre résolution.

La reine Blanche s'employait partout : le comte de Bar et le duc de Lorraine soumettaient leurs différends à son arbitrage ; elle réconciliait aussi les comtes de Boulogne et de Flandre. Pour cela, elle paya au Mal Peigné huit mille livres parisis. Elle achetait des bouts de paix aux quatre coins de la France et cherchait une issue à

chaque querelle : « Paix boiteuse vaut toujours mieux que guerre hasardeuse. »

Elle organisa alors une cérémonie de serment où il fut juré par moi-même le roi de respecter tous les droits légitimes de nos vassaux et de rendre justice à chacun, conformément aux bonnes coutumes du royaume. C'était, pour moi, comme une nouvelle prise de possession du trône. Et aussi la solennelle reconnaissance de la baillistre, ma mère.

Pendant ce temps-là, les Anglais, oisifs, se livraient à des francherepues avec moult échauffures, comme s'ils célébraient à toutes vesprées les fêtes de Noël. Ils gargotaient à plein tonel les vins blancs des coteaux nantais qui leur tourmentaient les foies. Beaucoup d'entre eux, après avoir dilapidé tous leurs biens, puis vendu leurs chevaux et leurs armes, en furent réduits à une vie misérable.

Henri III avait compris que l'espoir fondé sur les divisions des grands vassaux de France s'évanouissait petit à petit et que l'idée d'un soulèvement général des anciennes provinces anglaises n'était que chimère. Il décida donc de laisser cinq cents chevaliers et mille sergents soldés en Bretagne. Le 26 octobre 1230, il abordait à Portsmouth, entouré d'une noblesse ruinée. Il avait tout perdu : son argent, son honneur militaire et son autorité.

Ma mère voulut mettre à profit ce présent inattendu pour réunir à Melun « la cour du suzerain », le parlement, une grande assemblée des vassaux. Avec un sens inné des symboles, dont je m'imprégnais à ses côtés, elle voulait consacrer la paix jurée autour du trône de son fils. Tout le faisceau des forces de France était là. Je trônais.

Les choses avaient bien changé depuis le sacre. J'allais sur mes vingt ans. J'apprenais moins que je ne cherchais à comprendre. La

reine allait prestement. Je serais bientôt majeur. Elle s'y préparait et me prédisposait à tenir le sceptre, à l'incliner ou le garder roide selon l'instinct du moment. Son bail allait prendre fin.

Elle avait donné, dans son gouvernement, des preuves de vigueur qui lui assuraient enfin, aux yeux mêmes des barons de renfrogne, toute fiance et autorité.

À travers la sagesse de ses choix, hors le champ de l'Université, elle montrait qu'elle savait distinguer et punir. Elle avait à la fois l'épée tranchante et les ressources d'habileté d'une femme de haute patience. Son cœur de Castille brûlait désormais pour la France. La terre de son enfance avait cédé la place, toute la place à sa terre d'adoption. Dans ses veines coulaient tous les sangs d'Occident. Dans son cœur se répandait l'ardeur française, mêlée à son amour de mère d'un petit roi de France.

Je cherchais la clé de ses succès et de ses tournolements. Sa manière de conduire les opérations militaires me révélait chaque jour son juste entendement des rouages et des passions de l'âme qui la portait à connaître les défauts des hommes, et parfois même à les entretenir comme d'utiles et précieuses faiblesses. Avec elle, il y avait toujours trois temps impératifs dans la confrontation militaire : couper les jarrets de l'ennemi avant même l'engagement ; aller le chercher chez lui au réveil, en chemise, avant qu'il n'ait revêtu la cotte d'armes ; ne jamais prendre son reste, savoir résister à la tentation de l'humiliation et surprendre par sa débonnaireté, car la vanité blessée est bien la première cause des guerres recommencées. « Largesse vaut mieux que prouesse », disait-elle souvent.

Plus personne, en France, ne parlait de « l'étrangère ». Partout on disait « la reine, la reine de France ».

Avec les officiers de la maison royale, le grand bouteiller et le grand chambrier, elle m'exerçait aussi à conduire les destinées du royaume ; elle n'était ménagère ni de ses leçons, ni de ses conseils. Je la révérais. Il m'arrivait de trouver le bail trop pesant. Elle voulait tellement voir pousser en moi les fleurs de bonnes œuvres et prévenir la mauvaise herbe de mes jardins secrets ! Mes pensées s'échappaient parfois des tournelles et couraient au-delà du Châtelet, attirées par les fleurs sauvages. La fougue de ma jeunesse semait alors d'autres fleurs que les lys. Ma mère veillait à les couper elle-même, sous mon pied. Mais le pourrait-elle encore longtemps ?

Sapience s'en va

LE MAÎTRE Vincent de Beauvais, qui venait souvent m'enseigner au logis royal, avait à cœur de m'inculquer tous les jours la leçon du frère Albert et des frères prêcheurs : « La science ne nuit pas à la foi, elle l'éclaire et la fortifie. Seules les ténèbres, où prospèrent les fausses croyances, sont dissipées et confondues par la lumière. La description des phénomènes de la nature, leur explication par leurs causes, leurs propriétés et leurs effets, leur contemplation poétique, religieuse et philosophique sont autant d'hymnes élevés à la gloire du Dieu créateur. » Il faut donc encourager la science, au nom même de la foi.

Le privilège royal d'autonomie, tel qu'accordé naguère – en 1200 –, me paraissait légitime et son abolition inique.

La transgression royale de cette ordonnance de Philippe Auguste parvint aux oreilles des maîtres de l'Université. Ils se réunirent en présence du légat, de la reine et de moi-même. Après avoir suspendu leurs leçons et leurs disputes, ils nous prièrent instamment qu'on leur fit justice d'une pareille injure. Car ils estimaient qu'à l'occasion d'une cause si légère, la faute de quelques étudiants blâmables ne devait pas rejaillir au préjudice de l'Université tout entière.

Je parlai à l'oreille de ma mère. Elle s'agaça de mes conseils et refusa, soutenue par le légat et l'évêque de la Cité, toute espèce d'accommodement. La réaction ne se fit pas attendre : docteurs et escoliers se dispersèrent. Pas un seul ne s'attarda dans la Cité et la ville demeura privée de ses étudiants, dont elle avait coutume de se glorifier. La montagne Sainte-Geneviève s'abîma alors dans la

nuit de l'esprit. Les demeures des clercs restaient désormais désertes. Les rues aussi.

Le porte-parole de l'Université ne craignit pas d'assigner un délai à la souveraine : si, aux prochaines Pâques – le 15 avril –, maîtres et clercs n'avaient pas obtenu réparation, la fin de l'enseignement prendrait effet pour six ans. La reine Blanche ne voulait rien ouïr. J'insistai auprès d'elle sur le bien-fondé du privilège clérical jadis octroyé par le roi Philippe.

« Il nous est interdit, ainsi qu'aux sergents royaux, de porter la main sur les escoliers... »

Elle ne me laissa pas poursuivre :

« Il n'est jamais interdit de revenir sur une erreur. Votre aïeul fut bien imprudent d'accorder tant de privilèges à l'Université. À présent, ces méchants maroufles abusent de notre bienveillance et se servent des franchises qui abritent leur vilénie. Ils maltraitent la police, malmènent les bourgeois, troussent les dévergoigneuses et effrayent les vieilles dames. Et quand on veut les punir de leurs méfaits, ils déroulent de beaux parchemins qui les exemptent de toute justice. Cela ne peut pas durer. J'ai dompté les barons rebelles, je ferai de même avec tous ces ribauds.

— Les maîtres – les miens – sont en train de quitter Paris, la première Université du monde, pour gagner les escholes de Reims, d'Orléans et d'Angers. Vous parlez des barons, mais ce sont justement eux qui récupèrent les escoliers, en Bretagne ou à Toulouse, dans la cité languedocienne ; et certains maîtres prestigieux ont même reçu toutes facilités pour faire demeure dans le royaume d'Angleterre ou à Cologne. »

Mais rien n'y faisait. La reine ne m'entendait pas. Elle n'écoutait que l'évêque de Paris qui joignait ses plaintes à celles du cardinal ; prenant appui sur la faveur royale, les deux prélats se

croyaient au-dessus des lois et raillaient les tribunaux. Ils se tournèrent vers ma mère :

« Ce serait sagesse de ramener ces goliards à la loi commune pour mettre fin à tous les désordres entretenus par l'indulgence dont on a trop usé envers eux. Soyez impitoyable, Madame, et ils rentreront docilement dans le droit chemin.

— Que puis-je donc faire maintenant qu'ils sont partis ? demanda la reine.

— Supprimer pour toujours leurs franchises et toutes leurs lois privées, répliqua le légat. Il vous suffit d'ordonner qu'ils dépendent, comme tous les sujets, des tribunaux ordinaires et non plus des tribunaux religieux. Qu'on permette enfin aux défenseurs de la tranquillité publique de châtier ces perturbateurs. Il faut que le guet, au Quartier latin, se sente soutenu dans sa rudesse. »

Ce fut mon premier grave discord avec ma mère :

« Ce sont des étudiants, pas des malfaiteurs ou des émeutiers. On ne peut pas les attaquer à la lance ou à la perrière. Je me sens proche d'eux. Hier soir, on m'a assuré que la Seine roulait des corps juvéniles mutilés par des argousins. Mon aïeul, le roi Philippe Auguste, voulait assurer la liberté de la culture et l'indépendance du savoir. Pour lui, les franchises des facultés avaient la même signification que celles des églises et des couvents : elles témoignaient de la nécessaire distinction entre la puissance publique et l'Église, entre le pouvoir des lois et la sagesse. Notre gouvernement s'arrête à la porte des chapelles et des moutiers. Il doit aussi s'arrêter au portique de sagesse. »

Quelle tristesse de voir défiler sous mes yeux les docteurs de l'Université, en robe fourrée et bonnet carré, cheminant vers le Louvre dans une lente et noble procession pour nous supplier de restaurer les franchises établies en 1200 par le royaume. On me

rapporta la brutalité avec laquelle le prévôt avait châtié ces escoliers bruyants, par ailleurs attachés de tout leur cœur à la Couronne. J'adjurai ma mère d'éloigner les soldats et de rendre les franchises. Sa réponse obstinée m'exaspéra. Elle s'enferma au palais et ne voulut ouïr que le cardinal et l'évêque. Je fis le siège. Je secouai la herse en vain.

La reine Blanche vieillissait mal, sa morgue espagnole lui gâtait le caractère, naguère habile et souple. Elle se cabrait comme un cheval andalou. La querelle stupide entre un escolier et un cabaretier avait ainsi dégénéré en un conflit où la puissance de l'esprit et le pouvoir temporel bataillaient jalousement pour leurs droits respectifs. Une université libre pouvait mettre en péril l'autorité royale. Certes. Mais il fallait courir ce risque. Car une université enchaînée paralyserait à coup sûr le rayonnement du savoir et de la pensée. Le débat qui avait d'abord suscité la turbulence de la clergie conduisait à une sorte d'oubliette où le royaume venait d'enfermer la matière et l'esprit. Et voilà l'Université close, les portes des facultés verrouillées. Toute la population studieuse avait fui Paris. Bologne, Wittenberg et Oxford festoyaient et ouvraient grands leurs bras accueillants. Le Quartier latin déserté ressemblait à une cité que la peste et la lèpre auraient vidée de ses habitants.

Les boutiquiers du voisinage, qui s'étaient plaints souvent des mauvaises farceries que leur jouaient les escoliers, rognonnaient à présent contre la reine, lui reprochant leur désœuvrement à la suite de la partance de ces jeunes boursiers qui faisaient travailler, au pied de la Montagne, relieurs, enlumineurs, mais aussi crieurs de fruits et taverniers.

La Providence avait orné la France de trois pétales de l'esprit : foi, sagesse et chevalerie. À la différence, hautement symbolique,

des royaumes voisins, notre emblème à nous n'était ni une tour crénelée, ni une gueule ouverte d'aigle aux serres éployées, ni un léopard affamé. C'était bien une fleur qui s'ouvrait, peinte sur mes armes et sur nos gonfanons, une fleur de lys trifoliée, comme si nous voulions dire à l'univers : la foi, la sagesse et la prouesse servent, de par la provision et la grâce de Dieu, notre royaume plus abondamment que toutes les autres vertus qui inspirent la crainte. Les deux feuilles du bas, qui symbolisent la sagesse et la chevalerie, gardent et défendent la troisième qui les surmonte et signifie la foi, car la foi est éclairée par la sagesse et défendue par la chevalerie.

J'étais, au plus profond de moi-même, ancré en une ferme intuition : tant que ces trois vertus formeraient ensemble un heureux bouquet en le royaume de France, il en tirerait force et fermeté d'âme. S'il advenait qu'elles en fussent séparées ou arrachées, le royaume tomberait en grande désolation.

Pendant plus de deux ans, nous fûmes dans notre dispute, ma mère et moi, de chaque côté de la montagne Sainte-Geneviève, chacun sur le versant de ses acharnements. Je ne comprenais pas qu'elle pût confondre les floueurs et musards du Quartier latin avec tous ces humbles escoliers qui étaient de pauvres fils de paysans ou d'œuvriers, en qui l'Église avait reconnu une appétence et des capacités. Grâce aux bourses qui leur étaient accordées, ils reliaient, enluminaient et historiaient eux-mêmes leurs livres, loin des grandes lampées de vin gris. Je connaissais bien certains d'entre eux qui apprenaient les arts libéraux avec moi, sous l'autorité du même maître. Ils descendaient dès l'aube de leur grenier où, quelquefois, faute d'huile, ils étudiaient aux rayons gracieusement offerts par la lune. Ils passaient devant les vendeurs de suif et de chandelles sans avoir en poche le premier denier pour

leur acheter de la lumière. Comment pouvait-on priver la France des Abélard et Albert le Grand à venir ?

C'est finalement de Rome que vint le fin mot de la querelle : le pape Grégoire IX connaissait notre différend. Il trancha dans le vif et, par une bulle délivrée en 1231, rétablit explicitement à l'Université les privilèges du for, c'est-à-dire ses libertés. Il fallut beaucoup de temps pour faire revenir les maîtres des sciences de l'esprit ainsi que les corps et nombres qui les régissent.

Peu à peu, Paris retrouvait sa couronne aux beaux esprits. La nef d'affluence de tous biens renouait avec son Université. Après tout, ce n'était que justice : l'Italie avait le Pape, l'Allemagne, l'Empereur, la France, l'Université.

Hyménée

QUAND vint le temps du carême, l'année de mes vingt ans, je fis distribuer, pour la première fois, quarante-cinq mille harengs aux pauvres des bourgs de Paris. Je commençais à prendre seul certaines résolutions. Ma mère me laissait faire. Elle avait l'air absent, le cœur meurtri par la mort, en 1232, deux ans auparavant, de mes deux petits frères, Jean et Philippe-Dagobert.

Alphonse, son neveu, fils de la reine du Portugal, la fameuse Urraca, pour lui réjouir le cœur et tenter de lui relever l'humeur, se multipliait en mélodies perlées de Castille.

Mais c'était peine perdue. Ma mère n'y prêtait guère attention, elle ne souriait plus jamais : trop de deuils, trop de trahisons, trop d'amertumes. Elle voulait s'effacer.

Le jour de mes vingt ans, elle me transmit le pouvoir qu'elle avait reçu en bail de son mari, le roi Louis VIII. La maison des mesnies de France dont elle me remettait les clés vivait prospère, pacifiée à l'intérieur comme à l'extérieur. N'était la faute malheureuse commise sur les franchises universitaires, l'œuvre était admirée pour ses beaux fruits.

« J'ai servi, ainsi qu'une reine doit servir, me confia-t-elle. Beau seigneur Louis, c'est à vous de régner. En votre nom. Seul. Depuis mon union avec mon seigneur votre père, je n'ai aimé que deux choses au monde : la France et mes enfants. Je vous rends cette terre que j'ai reçue moi-même et que j'ai enrichie de précieuses sénéchaussées, Beaucaire, Carcassonne, Toulouse. Il ne manque pas un seul ducat dans les coffres, pas une lance au râtelier, pas un pouce de sol fertile au domaine.

Je vous ai élevé comme un cèdre. Vous en avez la taille, les épaules, la noblesse et les racines. C'est à vous qu'il revient de régner maintenant. »

J'avais vingt ans. Je gouvernais depuis huit ans, à ses côtés. Mon esprit courait parfois après quelques mouvements désordonnés de l'âme et des sens. Lorsque venait la fête de l'Amour de mai, je cueillais volontiers les sourires de libre courtoisement.

Je sentais monter en moi de nouvelles sèves : le cèdre découvrait les fleurs des champs. Le lys s'ouvrait aux fleurs de compagnie en mes jardins secrets.

Mon cœur se tournait vers de nouvelles compositions et l'aiguillon de la prière laissait parfois mon corps sans défense contre celui de la chair.

C'est la reine qui voulut s'occuper du bouquet. Elle descendit vers le sud, en terre d'empire, quérir quelques fleurs provençales. Il y en avait – disait-on – de resplendissantes. Dans le seul parterre du comte de Provence, s'épanouissaient au mistral quatre sublimes fleurs en bouton, des fleurs de reines.

J'avais demandé à Gilles de Flagy, mon envoyé en Languedoc, d'ajouter une étape de reconnaissance jusqu'à la Provence afin d'y rencontrer le comte et l'une de ses filles, âgée de treize ans, réputée pour son ardent caractère et sa grâce. Le message du retour ne tarda pas : « Une enluminure de lavande au milieu d'un concert de cigales. » Un air parfumé de chansons allait s'inviter au Louvre.

« Et comment s'appelle-t-elle ?

— Marguerite...

— Comme la fleur ?

— Oui. Comme la petite fleur des champs. Et elle est belle à cueillir. »

Ma mère ne voyait qu'avantage à soustraire à l'Empire les domaines de Provence ; elle avait donc décidé de la trouver belle avant de l'avoir vue.

Dans les jours qui suivirent, je mandai au comte Raymond-Bérenger qu'il acceptât de me destiner sa fille Marguerite. Je la voulais épouser.

Il fut convenu que les deux cortèges arriveraient en même temps, celui du roi fiancé partirait de Paris, celui de la princesse promise, de Provence. La cérémonie des épousailles et du couronnement serait célébrée à Sens. J'aurais préféré Reims, mais ma mère me fit remarquer que l'archevêque de la ville du sacre, Henri de Dreux, était le frère de Pierre Mauclerc – le Mauvais Clerc. C'eût été une maladresse de flatter cette famille d'intrigants. D'ailleurs, la ville de Sens était sur la bonne route entre Aix et Paris.

On vint me prévenir que la future reine avait quitté la Provence. Ses parents l'avaient laissée à Lyon, le 17 mai au soir. L'archevêque de Sens, Gautier Cornut, un fidèle de la dynastie royale, ainsi que l'oncle maternel de la fiancée, évêque commandataire de Valence, ouvraient la marche, accompagnés d'un corps de ménestrels, de tambourinaires et d'une troupe de trompettes de la cour du comte de Provence.

Marguerite devait réparer ses fatigues en l'abbaye de Tournus où dort le reliquaire de saint Philibert, repoussé par les Vikings depuis Noirmoutier. Elle aimait les reliques. Elle pria le saint. Après quoi elle se remit en chemin et remonta la vallée de la Saône.

Le convoi royal descendait de Paris à la rencontre du cortège provençal. Notre route passa par Fontainebleau, Pont-sur-Yonne.

Un char nous devançait, empli de vêtements royaux mais aussi de bijoux du couronnement ainsi que de force surcots et fourrures.

Les principaux barons étaient partis en avant pour faire apprêter leurs demeures, lesquelles consistaient le plus souvent en des logeries de toile de lin, des gîtes de passage.

À l'arrière du convoi traînaient les roncins lourds de vaisselles et de tentures. Un sommier – un vieux cheval de somme – portait la chambre de la reine. Les litières se bouscuaient. Les valets de forge disputaient leur chemin aux celliers et aux porte-barils. La fruiterie, l'échansonnerie, la paneterie, tout le logis, toutes les blanchisseuses de l'hostel, toute la maison royale étaient sur la route, chargés de nappes, de matelas à courtepointe, de pièces de literie et de tréteaux.

Ma mère s'entretenait avec ses gens des distributions de costumes et des préparations de cuisine. Rosette, la lavandière, et Eudeline, sa demoiselle, veillaient sur elle. La dame d'Amboise, Mincia l'Espagnole, s'inquiétait de sa pâleur. Le physicien espagnol de l'hostel, Geoffroy Miniez, les rassura ; il avait saigné la reine, comme de coutume, anticipant sur les fatigues de la chevauchée et par soin d'hygiène en ce printemps précoce.

La présence des grands officiers de la maison de France me touchait profondément. Elle étendait sur moi l'ombre portée des rois défunts. En tête du cortège, marchait le chambrier Barthélémy de Roye, celui qu'on appelait le « gras chevalier », le conseiller de Philippe Auguste ; près de lui, cheminait le chambellan Jean de Beaumont. L'escorte, qui comprenait aussi vingt-quatre arbalestriers et une vingtaine de sergents, eut à déclencher l'assaut contre les loups, au camp volant, dans la forêt d'Othe.

Derrière les arbalestriers roulait un gros charroi qui portait une forge, pour réparer les armes et renouveler les ferrures des

chevaux.

C'était un bonheur de savoir mes frères à mes côtés : Robert, âgé de dix-huit ans, et Alphonse qui en avait quatorze. Ils s'amusaient de leurs brunettes noires dont l'élégance attirait les regards des jouvencelles des campagnes traversées. Isabelle, qui n'avait que onze ans, et Charles, qui n'en avait que huit, n'étaient pas de la fête. Ils demeuraient au palais en raison des fatigues qu'eût engendrées, pour de si jeunes enfants, un tel périple.

Le cortège grossissait. La noblesse du Vermandois, du Soissonnais, du Gâtinais, ainsi que les chevaliers du duc de Bourgogne et du comte de Nevers avaient galopé, depuis leurs terres, pour se joindre à nous.

D'autres invités, qui venaient de Paris, avaient remonté la Seine jusqu'à Melun. Ils quittèrent les bateaux que j'avais albergés pour eux et firent chemin à notre suite.

À Sens, notre arrivée fut triomphale. Ma mère avait tout préparé : une véritable héberge de branches – une feuillée – abritait le trône royal recouvert de soie.

Elle avait fait dresser partout des échafauds devant la cathédrale Saint-Étienne, toute drapée, magnifique en son élan naissant. Robert et Alphonse s'interrogeaient sur la belle-sœur à venir ; ils faisaient écho à mon angoisse, avant la grande rencontre.

J'allais jouer ma vie sur un coup de dés. Comment était donc ce bouquet de lavande ? La couleur de ses yeux ? Son sourire ?

Comme une princesse arabe des Mille et Une Nuits, Marguerite ne révélerait qu'au dernier moment le mystère de son visage et le charme de sa voix. Insupportable attente. Et puis, comment réagirait ma mère ? On disait Marguerite piquante, gaie, solaire. Je pressentais qu'elle serait glacée par sa belle-mère, sous l'empire d'une probable jalousie.

La ville, pavoisée, parée de mille resplendissements, nous attendait : les rues étaient jonchées de glaïeuls et de menthe. Les façades des maisons se couvraient de bannières et d'enseignes armoriées. D'un pignon à l'autre, les marchands avaient tendu des guirlandes de feuilles et de fleurs aux couleurs chatoyantes.

Les enfants dévalaient les ruelles attenant à la cathédrale, répandant partout sur leur passage des pleines poignées de marguerites séchées. Toute la cité de Sens s'était mise en fête. Je redoutais ce moment, rongé par la crainte d'être déçu. Ceux qui connaissaient Marguerite me rassuraient : « Il n'y a pas plus gentille femme entre les deux mers, ni plus belle et courtoise demoiselle. »

Deux reines

SOUDAIN, le soleil chancela. Ce fut un éblouissement. Elle était là, en face de moi : son sourire nimbé de retenue lui donnait l'air d'un bouquet de fleurs d'ivresse. Un fil d'or n'eût pas jeté autant d'éclat que ses cheveux dans la lumière de mai. Elle avait les yeux vifs et tendres, le nez haut, les lèvres vermeilles, les dents blanches et menues. Ses petits seins soulevaient son vêtement, fermes et semblables à deux grosses noix. Sa taille était si fine que j'aurais pu l'enclorre de mes deux mains.

Nous nous regardions en feignant tous les deux de regarder ailleurs. Je prononçai le premier quelques mots. Elle ne connaissait pas le dialecte francien. Elle ne parlait que sa langue provençale et le latin. Nous naviguions entre les « oïl » et les « oc », les « oui » de Provence et de France. Sa voix me charmait l'oreille, les mots lui chantaient dans la gorge ; c'était délectable. Puis, engageant les sérieuses conversations, nous fîmes parler en latin. Elle avait eu, dans son enfance au château comtal, un maître latinier qui lui avait appris la langue de Rome.

Les heures passèrent, l'enchantement grandissait. La joie débordait de nos cœurs. Un rien nous faisait rire. Nous avions aussi des mouchements d'émeuvement. Elle était bien apprise et en même temps espiègle et poétique. Un petit troubadour au regard brillant, laissant échapper, dans l'expression, un semblant mauresque qui lui venait – disait-on en s'amusant – de son ascendance d'Aragon.

« Toute la famille a du sang sarrasin dans les veines. Je suis votre sultane !

— Non, ma houri !

— Pourquoi votre houri ?

— Parce que les houris sont des beautés parfaites que l'Alcoran promet aux mahométans quand ils montent au paradis d'Allah !

— Alors je suis une fille de Provence qui vit déjà au paradis. »

Elle riait et elle pleurait, se préparant à quitter pour toujours sa terre natale. Comme si elle mesurait déjà les amertumes de l'exil, elle me parlait de son pays qu'elle embrassait d'un regard d'adieu et de larmes : les rochers arides du Luberon, le massif boisé des Maures, la fraîcheur des Alpilles et le bleu de la Méditerranée. Mais, surtout, les parfums sauvages et la lumière éclatante et profonde. Toute cette Provence d'enfance allait bien sûr lui manquer.

Elle se révélait rieuse, intuitive. Ses yeux pers chantaient, sa bouche joliment ourlée appelait à la vie et à l'amour.

En quelques heures, Marguerite devint ma reine de cœur. Nous évoquions nos familles et nos héritages. Sa lignée paternelle la rattachait à la Provence, mais aussi à l'Aragon, aux maisons de Barcelone et de Toulouse. Sa mère, Béatrix, descendait des seigneurs de Maurienne, devenus les comtes de Savoie, qui possédaient un morceau de la Lombardie. Elle se faisait appeler « la Dame lombarde », c'était sa coquetterie.

Puis Marguerite me parla de ses sœurs ; elle avait l'œil sur chacune d'elles, car elle était l'aînée. Elle me présenta Éléonore, avec laquelle elle avait passé toute son enfance. Une autre enluminure. Elle prétendait qu'un ménestrel avait prédit aux quatre sœurs qu'elles épouseraient quatre rois. En Provence, on aime les contes de fées, et, à la cour raffinée du comte Raymond-Bérenger, on avait coutume d'accueillir les troubadours qui venaient

présenter leurs poèmes lyriques, dans cette langue qui fait fredonner la marjolaine et le mimosa.

Quel contraste avec la maison royale et ses austérités cérémonieuses ! Seul mon frère Robert se montra grogneux et grinchu de ces accordailles. Il persiflait sur les étoffes exotiques de Marguerite, qui aimait les robes de Gênes, de Venise ou de Byzance :

« On verra bien, dans la forteresse du Louvre, si la cigale chante encore. »

J'ai tout de suite senti que, pour ma mère, Marguerite serait une rivale. C'était la Castille contre l'Aragon. Deux lignages ibériques hauts en couleur. Deux maisons d'Espagne aux fiertés anciennes et sourcilleuses. Il y aurait « la reine » et « la jeune reine ».

Marguerite, si vivante, ravissait les louanges à la reine castillane, envieillie. Pis, elle allait lui enlever son fils et l'incliner aux séductions de la chair. Marguerite, petite fleur de poison ! Le voisinage, au palais, serait rude.

La cérémonie commença à l'extérieur de la cathédrale. L'archevêque de Sens vint nous accueillir devant le portail surmonté d'une imposante statue de saint Étienne. Il proclama le dernier ban. Sa chasuble tissée d'argent ajoutait à la solennité de l'instant. Coiffé d'une mitre épiscopale dorée, il était entouré des chanoines du chapitre et d'une pléiade d'enfants de chœur qui, de leurs petites mains d'anges, déversaient sur le parvis des paniers de fleurs.

Je ne quittais pas des yeux Marguerite. Elle portait le mantel royal de France, brodé d'azur et orné de fleurs de lys d'or. Sa tunique, qui laissait deviner ses attaches fines sous des manches brunes, était rouge et traînait à terre, ne dégageant que l'extrémité de ses souliers dont la pointe s'allongeait fort longue et menue.

Elle portait une couronne tressée qui lui ramenait les cheveux en arrière. Je ne voyais qu'elle. J'étais moi-même revêtu d'écarlate rouge et de perse bleue.

Marguerite, sans doute sur le conseil d'un troubadour de Provence, avait fait dessiner une guirlande entrelacée de lys et de marguerites. Et elle avait fait sertir ce relief sur l'anel nuptial, avec ces mots gravés en la pierre de saphir : « Hors cet anel, il n'y aura point d'autre amour. » Cette devise se répétait sur l'agrafe de son mantel royal.

Pendant la cérémonie, elle pleurait à chaudes larmes ; son oncle Guillaume, l'évêque, ne cessait de la reconforter du regard. Elle sentait bien que c'était la fin, pour elle, des fêtes de famille, la fin de son enfance et l'adieu à sa Provence. Ses parents lui manquaient déjà. Elle cherchait dans l'assemblée sa sœur Éléonore, de deux ans sa cadette. À l'offertoire, je sentis sa main qui tremblait quand je lui donnai la charte nuptiale et treize deniers, le « treizain », selon l'ancienne coutume qui autorise ainsi l'épouse à puiser l'argent de ses aumônes dans le trésor du couple.

C'est seulement le lendemain qu'eut lieu le couronnement de la jeune reine, le 28 mai 1234.

Tous les invités retournèrent à la cathédrale. Juste avant la messe, Marguerite, vêtue de soie, prit place sur un échafaud placé à senestre du chœur ; j'étais en face d'elle, à dextre, sur un autre échafaud, un peu plus élevé.

L'archevêque de Sens sacra la reine. L'onction se fit avec une huile bénite qui n'était pas celle de la sainte Ampoule de Reims, réservée au roi seul.

Puis l'officiant plaça sur la tête de Marguerite, prosternée, abîmée dans la prière, une lourde couronne d'or que soutenaient les grands du royaume.

Après ces deux cérémonies, la cour de Provence offrit la fête des épousailles. Le repas de noce dura longtemps, trop longtemps au goût de la jeune épouse. Les crus poivrés et épicés nous montaient à la tête. On nous avait assis devant une coupe d'or et un drageoir de cristal, sur des fauteuils à dais sculptés, drapés de soie et de damas éclatants. Les tables disposées, derrière la cathédrale, le long des trois côtés de la grande pelouse, recouvertes de nappes blanches festonnant et tombant jusqu'à terre, ornées de pièces d'orfèvrerie et de gerbes de fleurs, croulaient sous les mets décorés ; les échansons jonglaient avec les cruchons de vins provençaux ; les valets portaient de longs plats de cygnes et de paons rôtis et reconstitués.

Le comte de Toulouse, qui riait aux éclats sans raison, renversa son hanap sur sa brunette violette. Il avait abusé du vin. Il est vrai qu'il faisait chaud. Les fourrures n'étaient plus de saison.

Deux troubadours, qui chevauchaient une paire de bœufs drapés d'écarlate, venaient sonner de la trompe à chaque mets apporté sur la table. On criait, on chantait. Les chapels de feutre volaient parfois au-dessus des tréteaux et des convives.

Puis ce fut le moment des joutes et tournois d'esprit, la cour d'amour. Le psaltérion le disputait à la viole, à l'olifant et au flagol. Toute la ménestrandie de la cour provençale avait fait le voyage pour les entremets, avec ses fabliers et ses conteurs. La reine Blanche avait voulu reconstituer le porche de la Gloire de Saint-Jacques-de-Compostelle, orné de musiciens bibliques.

Des jongleresses couraient devant les tables, tenant leurs traînes de soie bordées de futaines à grains d'orge. Elles défiguraient leur corps par des contorsions, avant de présenter la fameuse carole des écureuils et la parade des marçassins-chanteurs accompagnés par un chœur de rouges-gorges et une chèvre-harpe.

Enfin, à la nuit tombée, les histrions de Forcalquier se mirent à improviser des vers. L'un d'entre eux s'approcha de notre maître-dais ; il me regarda et déclama en riant :

*Deux jours heureux l'homme a sur terre.
Quand il prend femme et qu'il enterre...*

Ce fut une explosion de rire chez les hommes. Marguerite ne goûta pas cette drôlerie facile. Alors, un autre poète vagant vint effacer le mauvais effet des audaces de son compère :

« Regardez le vitrail de l'hyménée de la cathédrale : on y voit un fourreur qui étale un mantel d'hermine aux yeux de la mariée éblouie... La figure du mari s'allonge, inquiet de la dépense. Puis sur un deuxième vitrail un peu plus bas, la femme est revenue seule pour acheter le mantel. L'homme a disparu. Il a été obligé de payer la blanche pelisse, sur l'ordre de sa femme. Il a obéi. Belle Dame sera toujours plus forte que son homme. » Applaudissements chez les dames cette fois-ci. Quand la fête s'éteignit, une litière nous ramena à Paris.

Les affaires du royaume m'appelaient. Marguerite regrettait déjà la grappe d'or des orangers, les bragalons des garrigues, le romarin et les odeurs du basilic. Elle épousa les sévérités du palais, mais voulut cependant aménager la chambre verte, autour d'un grand lit bien paré, couvert de courpointes et de draps blancs – un lit bassiné avec soin – qui fleuraient la braise chaude. La chambre conjugale tendue de tapisseries aux mille motifs s'enveloppait désormais de tentures ensoleillées et de coussins imprégnés de parfums balsamiques.

Le sol était parsemé d'herbes coupées pour éviter les échardes. C'est là que nous avons tous les deux notre petit royaume de

tendresse.

Il ne fallut pas huit jours cependant pour que la première dispute éclatât entre la jeune reine et la reine. Ma mère cherchait à me confisquer à ma femme. J'étais tiraillé entre la bru et la belle-mère. Marguerite était « l'intruse », qui avait enlevé à sa mère son dû, sa part d'affection filiale. Elle voulait introduire un nouvel esprit à la cour et faire chanter le Palais ; apporter de la couleur. Elle entendait diriger le roi par ses baisers.

Ma mère reprochait à Marguerite ses fréquentations de ménestrels et de troubadours, comme ce fameux Catelan qui lui dédiait des rimes enamourées.

Ma femme était vive et remuante. Elle se plaisait aux beaux atours et aux agréments de la vie. Elle veillait à fleurir ses lèvres et à faire étinceler ses dents. Elle aimait la musique, la compagnie des jongleurs, et se plaisait à accueillir au Louvre toutes les célébrités de la rime : l'illustre Malapareillé, le jeune Pelé, ou encore le fameux Quatre-Œufs, ménestrel du sire de Courtenay. Les vesprées des joutes poétiques empiétaient parfois sur les horaires des complies.

Les duretés que la reine faisait subir à Marguerite attristaient la famille. Ma mère me reprochait de n'écouter que ma femme – qui m'en voulait de n'écouter que ma mère. Blanche ne supportait pas que son fils allât en compagnie de son épouse.

Au château de Pontoise, nous lui échappions, dans un recoin de l'escalier à vis, pour des baisers furtifs. Nous étions même convenus avec les huissiers qu'ils frapperaient les marches avec un tisonnier pour nous prévenir de l'arrivée impromptue de ma mère.

Celle-ci poursuivait Marguerite, qui ne s'en laissait pas conter :

« Où allez-vous, Madame ?

— Je vais où le roi va. Je suis la reine. »

La jalousie gagnait des deux côtés. Le troubadour Catelan mit en vers cette guerre du Palais qui faisait commérer toute l'île de la Cité :

*Deux marmites au feu font fête.
Mais deux femmes font tempête.*

La tempête ne s'apaisa que lors de la venue de notre premier enfant, en 1240. C'était une fille. On l'appela Blanche. Ma mère, flattée du prénom choisi par notre affection, lui trouva bien vite un petit air castillan qu'elle s'attribua et qui la désarma. La jeune accouchée s'en montrait ravie et soulagée. On souriait au Palais. Précieux répit qui ne devait guère durer.

Hachichins

ÉLÉGANTE, raffinée, drôle, Marguerite découvrait Paris et Paris la découvrait. Elle ouvrit les fenêtres de l'enceinte fortifiée sur les arts et fit entrer dans le palais un air du Midi. Tous les soirs, on y accueillait des poètes invités à vieller des lais et à chanter des gestes en l'hostel de la reine.

Elle s'entendait bien avec mes frères et sœur, à l'exception de Robert, imprévisible et souvent grossier. Un soir où se tenait une soirée de poésie, dans la grande salle de la Curia, il ordonna à ses valets de couvrir d'immondices, de vieilles fripes et même de fromage blanc le comte poète Thibaud de Champagne qui était venu déclamer. L'assistance, en voyant entrer le pauvre Thibaud tout empuanti, riait sous le mantel de voir ainsi le chansonnier au visage maculé de fromage en faisselle molle.

Chaque soirée apportait son lot de surprises. Le ton chaud et chantant des troubadours de la langue d'oc éclipsait les subtilités normandes et la verve gaillarde des Picards.

La nouvelle reine ouvrait le Louvre au monde des nations. Elle demanda que soient colorés et enlaidis les pavements et que soient sculptées les solives de la grande salle, encortinée de tentures et d'armoiries brodées. Elle recouvrit tous les sièges du conseil d'étoffes brillantes. La Méditerranée et l'Orient s'invitaient à tous les étages : le damas de Syrie, la mousseline de Mossoul, la gaze de Gaza, le baldaquin de Bagdad...

Partout, elle mettait de la clarté, de la gaîté et de la jouvence. Mais elle savait aussi accompagner les tristesses du peuple qui lui adressait regards et suppliques : un an après notre mariage, une

grande famine survint en France, au point que, selon le comte de Poitiers, mon frère Alphonse, les hommes mangeaient les herbes des champs, comme les animaux. Le setier de blé valait cent sous dans le Poitou, où beaucoup de miséreux moururent de faim et souffrirent du mal des ardents.

Le royaume faisait face aux misères et aux tracas des cités et des campagnes. Mon autorité s'affirmait sur tous les seigneurs. Chacun de mes frères s'occupait de son apanage : Charles en Anjou, Alphonse en Poitou et Robert en Artois faisaient fructifier leurs domaines.

Et l'Occident tout entier fut pris d'une soudaine folie matrimoniale. Dans les palais princiers où s'éveillaient les penchants, les cœurs vibraient, les secrètes pensées s'unissaient aux arrière-pensées. C'est mon union avec Marguerite la Provençale qui avait déclenché cette grande frénésie de noces.

L'Angleterre cherchait depuis longtemps à prendre à revers le domaine capétien en s'appuyant sur le royaume d'Arles. La Provence, terre d'empire, échappait désormais aux influences anglaises mais aussi allemandes. La riposte du Plantagenêt ne tarda pas. Il décida de marier sa sœur Isabelle à l'empereur Frédéric II. Puis Marguerite m'annonça, un matin de l'automne 1235, la nouvelle des accordailles de ses sœurs : Éléonore allait s'unir au roi Henri III, le 14 janvier 1236 à Westminster, et il était prévu que la petite Sancie épouserait son frère, Richard de Cornouailles.

Un troubadour du Rouergue, Hugues de Saint-Cirq, écrivit un rondeau qui chantait notre encerclement :

*Le faucon, fils de l'aigle qui est le roi français,
Apprit que Frédéric a promis aux Anglais
Qu'il leur rendra Bretagne, Anjou et Thouarçais*

*Et Poitou et Saintonge, Limoges et Angoulême,
Touraine et Normandie, le Perche et la Guyenne.*

Les grandes manœuvres ne passaient plus par les flèches des routiers mais par les cœurs transpercés.

Quand Marguerite accoucha, l'évêque de Paris, qui m'annonça la naissance de ma fille, ajouta ainsi son onction à l'esprit du temps :

« Réjouissez-vous, Sire, car, ce jourd'hui, la Couronne de France a gagné un roi...

— Et pourquoi donc un roi ?

— Parce que vous avez une fille. Et que son mariage vous donnera un royaume de plus alors que si c'eût été un fils, vous auriez dû lui donner un grand comté. »

La reine Blanche, ma mère, retrouva là son office. Elle entreprit de ménager des alliances à mes frères. Jeanne de Toulouse fut destinée au prince Alphonse. Robert reçut l'ordre de chevalerie, avec cent quarante nobles, et épousa, au mois de juin 1237, à Compiègne, Mathilde, la fille du duc de Brabant et de Marie de Souabe. Ce fut, à la Pentecôte, une grande cérémonie. Tout le baronnage de France avait été invité. Robert restait un jeune homme belliqueux, insouciant, facétieux et gai. Les fêtes de Compiègne débordaient de cette gaîté. La petite cité pouvait à peine accueillir entre ses murs toute cette meute de seigneurs et d'escuyers qui tendaient dans les prairies et les vergers leurs tentes où scintillaient l'or, l'azur et le sinople.

Toute la famille était là, autour des robes de candal des nouveaux chevaliers. Mon petit frère Charles portait une étoffe d'écarlate rayée, trop ample pour ses dix ans. La reine Marguerite, la nouvelle comtesse d'Artois et la fiancée d'Alphonse, toutes trois

parées d'estanfort fourré d'hermine et de zibeline, encourageaient les passages du nouveau chevalier au destrier fringant, un cheval liard gris pommelé que je lui avais offert pour l'occasion.

C'est à moi qu'il revint de donner à Robert la collée, avec mon épée de roi sur son épaule dextre.

Le repas fut agrémenté de mille surprises : un danseur de cordes avalait du feu et un musicien frappait des clochettes avec son marteau sur sa cithare. Les instruments montaient sur tous les tons. Un joueur de cornemuse de l'empereur Baudouin de Constantinople, accompagné de sonneurs de trompes byzantines, remporta un grand succès de curiosité.

Lorsque le repas prit fin et que les nappes furent ôtées, on apporta aux convives des miroirs et chacun put s'arranger à sa guise.

Je suivais la fête d'un regard bienveillant mais j'avais l'esprit ailleurs, très loin de Compiègne. Dans les montagnes de la Perse et de l'anti-Liban. J'avais peur. Je ne vivais plus.

Je surveillais, juste à côté de moi, deux invités d'honneur, deux envoyés du Vieil de la Montagne. Je n'avais pas fiance en eux. C'étaient deux officiers ismaéliens qui étaient arrivés à ma cour pour me prévenir d'un danger auquel j'étais exposé : il y avait une menace de mort suspendue sur ma tête, qui pouvait se réaliser d'un moment à l'autre.

L'histoire que ces deux messagers m'avaient contée me paraissait confuse, embrouillée, empreinte d'une fantaisie toute orientale : le Vieil de la Montagne, qui exerçait un pouvoir despotique entre Antioche et Damas, sur une tribu fanatique de croqueurs de hachich, les Hachichins, avait été faussement renseigné et croyait que je m'étais croisé, avec l'intention de prendre la tête des forces de tout l'Occident pour aller soumettre

l'Orient à la loi du Christ. Il avait alors voulu ruiner d'avance cette expédition menaçante en faisant disparaître celui qui en était l'âme. Il avait ainsi dépêché deux de ses sicaires, avec ordre de parvenir jusqu'à moi et de m'occire. C'est la ville de Compiègne qui avait été choisie et le moment même du repas de la noce, sans doute pour profiter de mon divertissement, désarmant mon esprit de garde.

Par une circonstance providentielle, grâce aux Templiers qui avaient surpris et éventé le dessein du Vieil de la Montagne, celui-ci avait appris que cette rumeur de croisade était fausse. Il avait pensé alors que ma mort ne pourrait qu'attirer contre l'Islam une guerre plus prompte et plus terrible que celle qu'il redoutait. C'est pourquoi il avait expédié aussitôt deux de ses principaux officiers avec mission de rejoindre ses premiers envoyés et d'arrêter leur entreprise. Ces deux messagers faisaient diligence auprès de ma personne. Je les gardais tout près de moi, afin qu'ils pussent reconnaître et arrêter à temps leurs comparses.

Derrière les tentures de la fête constellées de regards d'archers soucieux de ma protection, j'avais fait poster des sergents armés de masses d'airain qui veillaient sur moi jour et nuit. Je m'attendais, d'un instant à l'autre, à l'irruption des sicaires.

Mes deux voisins de table, les officiers ismaéliens, m'expliquaient que le Vieil de la Montagne choisissait les jeunes gens les plus disposés à l'exaltation religieuse pour en faire les instruments de ses terribles vengeances. Ces jeunes gens, soumis à l'action enivrante du hachich – substance tirée du chanvre qui procure des extases et des rêves délicieux –, étaient placés dans des jardins enchanteurs où des apparitions, habilement ménagées, leur donnaient un avant-goût des voluptés du paradis d'Allah. Replongés au sortir de là dans les conditions ordinaires de leur vie pauvre et rude, ils ne vivaient que pour jouir encore des félicités

célestes que le pouvoir mystérieux de leur chef pouvait seul leur procurer. On les persuadait aisément, parce qu'ils croyaient en avoir vu la preuve, que s'ils obéissaient aveuglément aux ordres de ce chef, ils étaient assurés de posséder ces jouissances et, s'ils mouraient en lui devant obéissance, de les posséder éternellement dans l'autre vie. De là leur soumission absolue, leur dévouement qui allait jusqu'à l'impatience même de la mort. De là, ces coups imprévus, frappés à longue distance, au nom du Vieil de la Montagne, par des hommes que rien n'arrêtait, qui ne demandaient qu'à recevoir eux-mêmes la mort, en échange de celle qu'ils donnaient. D'ailleurs, plus d'un prince était tombé sous leurs couteaux.

Les deux sicaires furent repérés puis emprisonnés à Marseille. Je comblai de faveurs mes convives ismaéliens de Compiègne et les chargeai de remettre à leur seigneur, le roi des Hachichins – en langue d'oïl des « Assassins » –, de riches présents en signe de paix et d'amitié.

Roi de la fève

LES ROCHES DE GRANIT étaient lourdes, le mortier et la chaux aussi. Il fallait sans cesse charger et décharger le brancard sur le chantier, après l'office de tierce. Le père abbé marchait devant moi. Nous portions la civière jusqu'aux fondations qui s'élevaient de jour en jour. Mes frères plus frêles, plus jeunes, souffraient davantage que moi. Robert, qui allait chercher des cailloutis dans les buissons, avait les mains escrafinées par les ronces ; il montait les piliers du cloître, Alphonse, les murs du réfectoire, et Charles, les baies de la future abbatale. Il m'arrivait de les chapitrer quand ils prenaient quelque répit pour se récréer à mi-chemin ou s'ébattre. Les moines, en effet, observaient chaque pas de la mesnie royale.

Le temps pressait, la consécration solennelle devait avoir lieu à l'automne 1235. La construction coûta près de cent mille livres parisis. C'était mon grand œuvre. Tel le cerf épuisé de fatigue qui désire l'eau d'une source, je voulais voir couler, dans le diocèse de Beauvais, une fontaine de louanges perpétuelles où l'homme intérieur pût venir se ressourcer. L'humble filet de l'ordre que j'avais choisi avait commencé à sourdre dans les bois de Cîteaux, dès le XI^e siècle ; il était devenu un fleuve immense qui répandait ses eaux vives jusqu'aux extrémités du monde connu.

C'est ainsi que sortit des ventrilles de la terre de Cuimont cette abbaye qui prit le nom de Mont-Royal et qu'on appela plus tard Royaumont. Elle devint, pour notre mesnie, une sorte de caveau de famille. Le premier membre qui y fut enterré dans le clos des moines, à côté de la sépulture du frère Liger le lépreux, ce fut

Philippe-Dagobert, mon petit frère. Plus tard, ma fille aînée Blanche, qui ne devait vivre que trois ans, serait déposée dans l'église, près du maître-autel. Je viendrais souvent me recueillir devant la petite plaque de cuivre émaillée qui représentait ma jeune princesse revêtue d'une robe losangée où alternaient les fleurs de lys, les tours de Castille, les armoiries du Poitou, de l'Anjou, de l'Artois et de la Provence, à jamais confondues et bientôt ternies par l'oubli, devenues bien vite illisibles. Comme chacune de nos pauvres existences, qui ne laissent que piètre souvenance dans le cœur des vivants.

À l'abbaye de Royaumont, je faisais souvent halte, depuis mon manoir d'Asnières. Le frère Henri – le père hostelier – m'accueillait à la nuit tombée ; je laissais mon cheval à l'entrée. J'échangeais, à la porterie, ma vesture royale contre une humble chape de laine et je rejoignais une petite cellule au bout du dortoir des moines, tout près de l'escalier qui conduisait à l'église d'où je pouvais apercevoir les contours du transept.

Quand sonnait la cloche pour matines, je descendais à l'abbatiale et me mêlais au chœur des moines, ma lanterne sourde à la main.

Il m'arrivait d'aller à la salle capitulaire pour entendre le sermon de l'abbé. Je m'asseyais par terre, près d'un pilier, sur la paille.

Prenant mon tour dans le service de repas des moines, je venais au petit guichet de la cuisine chercher des escuelles ainsi que la pitance de pain et de vin. Je servais. Le réfectoire était un magnifique vaisseau, partagé en deux nefs de six croisées, où la lumière pénétrait à flots par d'immenses fenêtres en tiers-point.

À chaque séjour, j'entrais à l'infirmerie. J'appelais les physiciens de l'abbaye qui apportaient les électuaires aux frères

malades. Ils leur donnaient conseil et indiquaient aux pauvres moines souffrants comment ils se devaient gouverner en leur maladie.

Un jour, à la Saint-Rémi, où j'étais en compagnie du comte de Flandre et de quelques gentilshommes, je visitai une petite maison séparée où un moine mangeait seul. Il devint mon ami. Il me demandait, à chacun de mes séjours, de venir le visiter. Il avait nom frère Liger. Il était diacre en l'ordre et m'enseignait sur la vertu de paix dans la souffrance. La sienne était hors des forces humaines. Car voyageaient sur lui toutes les répugnances de la nature : la lèpre lui avait arraché les peaux, ses yeux étaient si gâtés qu'il ne voyait goutte ; il avait perdu son nez, ses lèvres étaient fendues et les pertuis de ses yeux étaient rougis de sang, hideux à voir. J'avais pris l'habitude de lui couper sa chair de viande et de le faire manger. Un dimanche, pour sa fête, je lui fis apporter une perdrix rôtie. Je salais les morceaux que je lui mettais ensuite dans la bouche. Mais le sel le blessait à cause des crevasses de ses lèvres, le pus en sortait et lui coulait sur le menton. Il me pardonna volontiers ma maladresse.

Je fus bientôt le seul à franchir l'huis de cette maison de douleur. J'entrais en purgatoire. J'apprenais à révéler le Christ en ses membres souffrants. Avec une cuiller de bois, je lui mettais du pain en tranches dans du bouillon. Je l'appelais le « prince de Royaumont ». J'étais son ami d'outre-terre. Il m'exerçait à devenir un roi serviteur, un roi d'aumône et de consolation, pitoyable à ceux qui sont dans le méseuse et la misère, et à les regarder comme des fils de lumière.

Je voulais aller vers ce peuple des abîmes, ce petit peuple purulent et fétide, tout enflé et troué. Pour le soulager. Je choisissais à escient les pauvres mal-voyants pour qu'ils ne me

reconnaissent pas et ne soient pas tentés de dévoiler au grand jour mes bienfaits.

Mais il y avait tous les autres, frappés de ces maladies étranges que les navires arrivant d'Orient rapportaient en germes dans leurs cales, avec des sacs d'épices ou des ballots d'étoffes, et qui se répandaient sournoisement des ports aux villes et des villes aux campagnes environnantes : la peste, le mal des ardents, la mort noire et la mort rouge.

Cet huis de la maison du frère Liger, que plus personne ne se risquait à franchir, était comme une porte du Ciel. Les pauvres sont faits du même limon que nous et portés par les mêmes songes que les nôtres. Mais leur grâce, souvent, leur donne d'élever les yeux plus haut que nos aveuglements. Ils ont la lumière intérieure.

C'est pourquoi je devinais, dans le zèle des frères mendiants, un nouveau modèle de sainteté pour notre temps » à travers la quête des plus grands dépouillements ; j'aimais leur compagnie, la forme de charité nouvelle, de pauvreté savante dans laquelle ils vivaient ; ils représentaient ce qu'il y avait de plus intelligent, de plus pur, de plus audacieux en curiosité dans la société temporelle, une forme neuve de gouvernement des esprits, le gouvernement spirituel de ceux qui allaient pieds nus. C'étaient les mendiants qui m'aidaient à composer mes prières de roi : « Soyez prud'homme plutôt que dévot. »

Et ce furent eux qui m'encouragèrent à enluminer le royaume, comme le copiste, au secret de son encre d'or, embabue le livre d'azur ; je voulais couvrir la France d'un tapis historié de maisons-Dieu, de couvents, de maladreries et d'aveugleries.

Par un étrange signe du destin, à travers le mystère des anges de pierre, j'étais né dans l'embrasement des cathédrales. C'est autour de 1214 que les plus radieuses avaient péri dans les flammes :

celles de Chartres, Reims, Amiens, Beauvais étaient à reconstruire. J'allais devenir le capitaine d'une immense flotte de vaisseaux renversés.

La prud'homie commandait d'élever l'âme vers les sages et de tenir les corps en respect. Je m'exerçais donc aux privations de la table et m'habituais aux potages mal assavourés. Je retranchais de mes repas tout ce qui pouvait flatter le palais. Je coupais mon vin avec de l'eau et en versais dans les saveurs des plats pour altérer la générosité des sauces.

Il m'arrivait de jeûner, en carême ou quand j'étais dans la désolation, par exemple lorsqu'on m'annonça que le saint Clou de la Croix, rapporté par Charles le Chauve de Rome à Saint-Denis, avait disparu dans le cimetière aux rois. Plusieurs sages commençaient à redouter qu'une perte si fatale, survenue au commencement d'un règne, n'annonçât de grands malheurs ou des épidémies sur les terres du royaume. Bientôt, heureusement, on retrouva le saint Clou. Je mangeai un poissonnet pour rendre grâce au Ciel.

Je m'efforçais de mettre en œuvre les charités enseignées par ma mère. Aux hautes vigiles des fêtes solennelles, je faisais manger et boire les pauvres et les estropiés. Je leur donnais la même nourriture que la mienne. J'étais leur page en mon palais. Et je voulais qu'ils fussent mes commensaux.

Aux paroles sacramentelles « Le roi te touche, Dieu te guérisse », j'ajoutais désormais un signe de croix sur la partie malade des chairs offertes à ma main pour que la guérison qui suivrait fût naturellement attribuée à la puissance de la Croix plutôt qu'à la majesté royale. Louis de Poissy était un roi de passage, un roi provisoire, en regard de l'éternel partage.

Un soir de la Chandeleur où l'on tirait les rois, en mangeant la galette des Mages, un familier du Louvre se prit à blâmer ce détachement d'une si grande chose que la couronne ; je lui répondis en riant :

« Je me considère comme un roi de la fève, dont la royauté ne dure qu'un soir. »

La Non-Pareille

MA MÈRE se retirait peu à peu des tâches quotidiennes. Cependant, elle continuait à suivre, sur l'écheveau des affaires, l'issue des trames qu'elle avait entrepris d'ourdir. Je n'aspirais à rien d'autre qu'à poursuivre son œuvre. Elle s'en montrait touchée et m'encourageait. Elle rappelait souvent le fin mot de Louis VII auquel on reprochait au palais son manque de faste : « Nous autres, à la cour de France, nous n'avons que du pain, du vin et de la gaîté. » Avec la reine, la gaîté s'en était allée pour un temps. Mais elle était revenue avec Marguerite.

Dans la litière qui nous conduisait à Saumur, Isabelle travaillait à tisser des liens entre les deux reines : ma mère multipliait les attentions pour sa petite-fille d'un an, notre Blanche, mais elle manquait toujours de tendresse pour la jeune mère dans l'éclat de ses vingt ans.

Ma chère sœur, la petite Isabelle, avait bien grandi. Sa beauté naturelle la dispensait des fards ; portant une simple chemise de lin violette, un hoqueton de Syrie, surpiqué de coton, elle rechignait à s'ébattre avec les dames de la cour, préférant lire les Écritures, travailler de ses mains à ouvrir la soie ou coudre des étoles et des parements pour le couvent Saint-Jacques. Elle était pieuse, se privait en secret de nourriture et ne mangeait jamais son saoul de pain. Je me sentais proche d'elle. Quelques années plus tard, le poète de la Cité, le jeune Rutebeuf, chanterait ses vertus dans les rues de Paris :

Miroir d'innocence,

*Et de pénitence,
Rose de patience,
Lys de charité,
Fontaine de piété.*

Quel contraste avec notre frère Robert, le nouveau chevalier de Compiègne, devenu comte d'Artois. Il était désormais, par son mariage avec Mathilde de Brabant, le cousin de l'empereur Frédéric II ainsi que le beau-frère du landgrave de Thuringe et du duc de Bavière. Mais il continuait à galoper, sauter les haies, brouillon, vantard, allant son train, falourdeur et jurant à la manière des Français. Il était pourtant mon frère préféré, nous avions ensemble tant de souvenirs enfantins – nos *fioretti* dans les vergers royaux du temps de Marie la Picarde.

Charles, le plus jeune, n'avait que quatorze ans ; déjà preux en fait d'armes, grand et musclé, il avait un long nez carlovingien et un teint olivâtre, castillan ; il dormait peu, ayant l'habitude de dire que le sommeil n'est que temps perdu. Il nourrissait par ailleurs une ambition effrénée. On le disait hanté par la figure de Charlemagne. Ses apanages du Maine et de l'Anjou ne lui suffiraient pas longtemps. Mais je le rappelais pour l'heure à l'obéissance. Il allait épouser la deuxième sœur de Marguerite, Béatrix de Provence, qui le ramènerait dans le giron de notre mesnie.

Quant à Alphonse, mon second frère, la reine Blanche, ma mère, avait veillé à son mariage avec Jeanne de Toulouse, la fille de Raymond VII ; cette union permettait d'en finir avec la question albigeoise. Au contraire de Charles le fougueux et de Robert le batailleur, Alphonse était un homme chétif et de santé fragile ; il se plaisait davantage dans la société des scribes et des légistes que dans celle des hommes de guerre et des religieux. Il aimait

l'Histoire de France et avait commandé à un de ses ménestrels du Poitou une « Grande Chronique de France », rédigée à partir des compilations latines des abbayes. L'épître dédicatoire annonçait son intention de faire cesser l'ignorance générale qui planait sur l'histoire du royaume. Ce livre fit impression, c'était un monument ; on comparait son auteur, dont j'ai oublié le nom, à Hérodote, Plutarque et Tite-Live.

Alphonse tournait donc ses dilections vers les livres, les copistes et les travaux des clercs de l'Université. Les poètes vagants le célébraient. Rutebeuf lui adressa, dans une touchante « Complainte du comte de Poitou », quelques justes compliments : « Faisant largesse et aimant les pauvres, il est un miroir de chevalerie. » Mais il préférait remuer les vieilles chartes et les précieux parchemins que de s'exercer à la lance ou à l'épée de tournoi.

Alphonse n'était pas encore armé chevalier ni déclaré en possession de son apanage. Pour lui conférer l'ordre, j'avais décidé de tenir une cour plénière à Saumur. Le choix de cette ville tenait à sa situation sur les confins des terres futures de mon frère, au sein même d'un pays naguère tout aux Anglais. En attendant de recueillir l'héritage du comté de Toulouse, Alphonse devenait comte du Poitou et d'Auvergne. Ce titre de comte du Poitou sonnait comme un défi aux oreilles anglaises puisque le frère d'Henri III, le prince Richard, revêtu du même titre, le portait encore. C'était une nouvelle flèche de Bouvines dans le jardin anglais.

C'est pourquoi j'accordai grande attention à son acte d'investiture : il fallait que la cour de France y déployât ses fastes et se montrât dans toute sa pompe.

Les grands vassaux avaient tous répondu à ma semonce pour le 24 juin de l'an 1241 et participaient à cette cour plénière de

Saumur, que ma mère appela « la cour sans pareille », tant elle fut éblouissante. On me reprochait la modestie de mes goûts qui engourdisaient le royaume de mes austérités ; je ne négligeai donc rien pour que la splendeur de cette cérémonie surpassât, en cette occasion, toutes les cours d'ancienne renommée. C'était une solennelle prise de possession d'un pays conquis sur le roi d'Angleterre. Il convenait donc de marquer les esprits des nouveaux vassaux de la Couronne de France, pour faire en sorte qu'elle ne leur parût inférieure ni en magnificence, ni en largesse, à la Couronne rivale.

Jamais on n'avait vu telle rutilance d'étoffes de soie brochées, battues de célèbres blasons. Les seigneurs d'apanages et même les barons de la mitre ou du bâton abbatial, prodigues en leurs atours, concouraient à cette fête merveilleuse où nul n'avait regardé à or ou à argent pour sa dépense.

J'avais choisi de faire dresser les tables dans les belles halles que le roi Henri II d'Angleterre avait naguère bâties, justement dans le seul but d'y faire célébrer de telles solennités.

Alphonse avait revêtu une robe de pourpre d'Espagne doublée de candal que ma mère lui avait offerte en cette occasion. Les chevaliers adoubés en même temps que lui portaient des robes de samit satiné ou des peaux de genette et d'écureuil.

Marguerite avait revêtu une zibeline d'Antioche. Elle avait le teint légèrement éclairci par une farine de froment qui cachait sa peau halée sous le soleil de juin.

C'est ma mère qui prépara, avec sa cuisinière, l'ordonnance du repas. Si grande foison de chevaliers y soupaient qu'on craignait le manque de vin, qui venait de Saumur – le clos des Cordeliers.

Je regardais la reine Blanche qui surveillait sa table, disposée face à la mienne. Trois jeunes seigneurs la servaient : Alphonse du

Portugal, son neveu, le comte de Saint-Pol et un jeune baron allemand, le fils de sainte Élisabeth – cette fameuse Élisabeth, fille du roi de Hongrie et épouse d’un seigneur de Thuringe qui, trépassée toute jeune dix ans auparavant, avait été canonisée seulement quatre ans après sa mort.

Je vis ma mère embrasser le front de ce jeune homme par dévotion. Elle lui expliquait :

« Je baise ce jeune front qu’une sainte – votre mère – a dû si souvent embrasser ! »

Elle s’était agacée de ma vesture, discordante selon elle. J’avais pourtant revêtu un mantel de samit vermeil fourré d’hermine. Mais c’est mon chapel de coton qui lui déplaisait, car il manquait selon elle à l’éclat royal et mal me seyait.

J’avais un œil sur les convives, mais l’esprit ailleurs, vagabondant entre Carcassonne, au sud – où le vicomte de Béziers, Trencavel, venait de recommencer la guerre en assiégeant la cité fortifiée –, et les ports anglais, au nord – où Henri III préparait à nouveau ses nef.

Dans cette brillante assemblée de Saumur dont j’épiais les moindres gestes, il y avait, derrière les rires élégants, les mines festines et le ballet des cuillers, sous les nappes brodées qui débordaient d’apprêts, des couteaux aux lames aiguisées.

J’avais placé à portée de mon regard le comte de La Marche, Pierre de Bretagne, le Mauvais Clerc, coiffé d’un chapel d’or – et le comte de Champagne devenu roi de Navarre. Aucun de ces barons rebelles qui avaient gâté les premières années du bail de ma mère ne manquait à l’appel. Jusqu’à Enguerrand de Coucy, venu sans sa couronne dormant au fond de son coffre. Vendôme, Montlhéry, Bellême résonnaient en moi comme des rappels à la vigilance. Je les sentais empruntés, ces vassaux, sur leurs gardes,

l'œil torve. Chacun d'eux était venu entouré de sergents qui tenaient grand espace. Devant moi, servait du manger Robert mon frère qui ne se doutait de rien, tout à ses réjouissances de table, et tranchaient du couteau le comte de Soissons, Jean le Bœuf, ainsi qu'un jeune sénéchal de Champagne, m'égalant de taille, le sire de Joinville.

Ma mère avait aposté, à la table des barons, un agent aux grandes ouïes, un jeune bourgeois de La Rochelle, bien introduit parmi les familiers du comte et de la comtesse de La Marche ; il avait mission de tendre l'oreille et de tout lui rapporter.

À une autre table, adossés à la paroi du cloître, siégeaient vingt tant évêques qu'archevêques. Tous ces gens bien endentés et sans vergonde enventraient gaillardement les cretonnées de petits pois, les tourtes d'espinoches et surtout les paons farcis à l'image du vif, qu'on eût dit s'envoler sur les tables.

De l'autre côté se trouvaient les tentes immenses des cuisines, bouteilleries et paneteries. Depuis ces pavillons de toile, on se servait, devant moi, de chair, de vin et de pain. Peut-être y avait-il trois mille chevaliers, arrivés dès le matin, avant la messe où on fêtait la nativité de saint Jean-Baptiste.

Quand le repas prit fin, une geste de musique et de volerie fut présentée par l'arroi de fauconnerie d'Alphonse.

Les fameux troubadours Totoffe et Ribouy, qui venaient du Puy-du-Fou en Bas-Poitou, faisaient danser un faucon liégeois et une chouette harfang, blanche comme neige, aux yeux luisants. Elle s'appelait la « dame blanche ». Ma mère était ravie, car cette chouette si sage qui portait son prénom dérobaient dans les airs les pattes de poussins d'un aigle d'empire et d'un hibou grand-duc, appartenant à un équipage Plantagenêt. Le grand-duc anglais céda

devant la dame blanche, à qui appartenait les airs. Heureux présage.

La cour plénière se dispersa dès le lendemain. Je me rendis de Saumur à Poitiers pour présenter Alphonse à ses vassaux et pour que lui soit rendu l'hommage féodal. La Marche, la Saintonge et l'Aunis relevaient du Poitou. Jusqu'ici, le comte de La Marche avait refusé de s'incliner, excité à la rébellion par sa femme. Il finit cependant par plier et prêta l'hommage-lige en ma présence, puis il nous reçut même en son château de Lusignan.

Alphonse s'installa à Poitiers au palais ducal. Après notre départ, la femme du comte de La Marche, la belle Isabelle d'Angoulême, furieuse, fit déménager par esprit de vengeance tous les objets des chambres dans lesquelles nous avons dormi, sous les yeux de son époux, désolé, désarçonné même, par la fougue de son impétueuse et impitoyable épouse.

Isabelle, l'ancienne reine d'Angleterre, ne pouvait souffrir une telle humiliation. Devant nous, elle apostropha le pauvre Hugues de Lusignan :

« Allez-vous-en ! Partez loin de mes yeux, être vil entre tous ! Vous venez de recevoir avec honneur ceux qui vous ont déshérité ! Je ne veux plus vous voir jamais ! » Son chariot s'ébranla. Elle s'enferma dans son château, à Angoulême. Hugues chercha à la rejoindre. Elle refusa de le recevoir. Il guettait le moindre signe, lui envoyait messages et cadeaux sous les linteaux. Elle finit par accepter de lui ouvrir sa porte, mais ce ne fut que pour l'humilier davantage :

« Misérable que vous êtes ! N'avez-vous pas même remarqué qu'à la cour plénière de Poitiers on m'a fait attendre trois jours, pour le plus grand plaisir du roi et de la reine mère ? Quand je suis venue devant eux, dans la chambre où le roi trônait, vous auriez pu

relever qu'il ne m'a pas fait appeler pour m'asseoir auprès de lui ! Et cela, malignité, pour me mettre à terre devant les seigneurs. Moi, la reine d'Angleterre, la mère de deux rois, apparentés aux plus grandes cours occidentales, on m'a laissée debout comme de la serventaille ! Ni à mon arrivée, ni à mon départ, ils ne se sont levés pour moi. Je n'ai essuyé que vil mépris...

— Dame, commandez-moi, répondit son mari, et je ferai tout ce que vous ordonnerez.

— Hugues, si vous n'entrez pas en ma soumission, vous resterez à jamais à la porte de ma couche. Je me refuserai à tous vos embrassements. »

Pour le jeune Lusignan, cet avertissement valait promesse du feu de l'enfer. Ses sens en frémissaient d'avance. Car il lui faisait grande chère.

Isabelle d'Angoulême voulait retrouver son Poitou, où elle avait exercé la souveraineté comme reine d'Angleterre. Pour satisfaire et calmer sa femme, Lusignan revêtit le surcot du conspirateur. Il multiplia les réunions secrètes, à Pons-en-Saintonge et à Parthenay. L'envoyé de ma mère, le messager de La Rochelle, revint vers nous l'oreille pleine : un complot ourdi avec soin prenait corps.

Un peu plus tard, un nouveau message parvint au Louvre : « Hugues de Lusignan, comte de La Marche, s'est mis en mer et est passé outre. »

Il rejoignit ainsi la cour du roi anglais pour lui « faire entendre que le roi de France le voulait déshériter et prendre ses terres à tort et sans raison ».

Les lumières de Saumur s'éteignaient une à une. Comme les chandelles de la fête, doucement la paix se mourait. Malgré moi.

La cavalerie de Saint-Georges

JE NE VOULAIS PAS de cette guerre. Mais avais-je encore le choix ? L'aumônier du Palais allégea mes scrupules en me rappelant un passage de *La Cité de Dieu* de saint Augustin : « C'est l'injustice de l'ennemi qui arme le sage pour la défense de la justice. » La Marche était fief de France depuis Clovis puisque celui-ci avait conquis toute l'Aquitaine sur le roi païen Alaric. Comment pourrais-je tolérer qu'Hugues de Lusignan, comte de La Marche, qui prétendait tenir terre sans seigneur, cessât de se soumettre aux lois des fiefs de France ?

Juste guerre ? En ma conscience, certainement. Cependant les fêtes de Noël approchaient. La patience m'invitait à accueillir le Prince de la paix, avant de tirer l'épée. Mon cœur saignait déjà et Marguerite pleurait : ce serait une guerre de famille car la reine d'Angleterre allait débarquer sur le sol français. Deux sœurs face à face, deux reines : Éléonore était la sœur bien-aimée de Marguerite. Il fallait à tout prix éviter ce déchirement provençal de nos lignages enlacés par le sacrement du mariage.

Mais en refusant de rendre l'hommage au comte de Poitiers, le comte de La Marche s'était engagé dans une voie funeste. Il n'y avait, pour lui, d'autre issue que le triomphe ou l'humiliation. Comment pourrais-je moi-même sacrifier le droit de mon frère ? Cela reviendrait à payer le prix d'une paix injuste.

De l'autre côté de la Manche, c'étaient aussi les liens du sang qui parlaient à la cour anglaise : la comtesse de La Marche, la veuve de Jean sans Terre, excitait les colères et jalousies de son fils aîné, Henri III.

J'appris que le comte de Toulouse, Raymond, s'engageait sur les voies du parjure ; malgré sa fille, Jeanne de Toulouse, il se disait prêt à combattre son gendre, Alphonse de Poitiers. La ligue s'élargissait aussi au roi d'Aragon. Des émissaires chevauchaient partout en Occident et portaient des brouillons de traités secrets jusqu'aux portes du palais impérial, où Frédéric souriait d'aise, dans un silence de composition prudent. Alphonse, mon frère, tenant sa cour pour la première fois, ne manqua pas de convier aux fêtes de Noël la noblesse de son apanage.

Tous les hôtes du comte de Poitiers et de la comtesse Jeanne avaient rejoint le palais ducal du Poitou. Un soir, ce fut la surprise : ils virent arriver le comte de La Marche, monté sur un destrier caparaçonné de ses armoiries mêlées au blason anglais, sa femme en croupe derrière lui, escorté de ses hommes d'armes, eux aussi à cheval, l'arbalestre au poing. Alors, le comte de La Marche s'adressa sur un ton insolent à mon frère Alphonse :

« J'ai pu, dans un moment d'oubli et de faiblesse, songer à te rendre hommage. Mais je te jure maintenant, d'un cœur bien résolu, que jamais je ne serai ton homme lige.

— Mais je suis ton seigneur ! répliqua Alphonse.

— Non, car tu as indécemment dérobé ce comté à mon beau-fils, le comte Richard de Cornouailles, au moment même où il était parti combattre fidèlement pour Dieu en Terre sainte et qu'il délivrait là-bas nos captifs. La Normandie, le Poitou et l'Anjou appartiennent au royaume des Plantagenêts. »

Alors, il fit violemment écarter, par ses sergents, les chevaliers qui lui barraient le passage et courut, par une dernière insulte, mettre le feu au logis que mon frère Alphonse avait ménagé pour lui. Suivi de ses gens, il quitta Poitiers au galop. Lui et sa femme allèrent de suite assurer le Plantagenêt qu'une fois sur le sol de

France, il trouverait de l'aide autant qu'il voudrait et que les Poitevins ne souhaitaient rien d'autre que de se retrouver sous sa suzeraineté.

À Pâques, je publiai mon ban de guerre pour convoquer l'ost royal ; toute la chevalerie de France, réunissant quatre mille armures de fer et vingt mille autres combattants, se mit en route dès le mois d'avril.

Marguerite savait tout ce qui se passait à la cour d'Angleterre, autour d'Henri III, ce bâton de roseau brisé. Éléonore, dans sa candeur, la renseignait sans voir à mal. Elle aimait écrire et Marguerite se plaisait à la lire.

La comtesse de La Marche avait mandé à Henri III de ne point s'embarrasser de la chevalerie ni des hommes d'armes anglais. Elle arguait que les Poitevins et les Gascons, prêts à se ranger en foule sous sa bannière, lui fourniraient une redoutable armée. Il suffisait qu'il apportât l'argent pour les solder et qu'il se rendît au milieu d'eux. Elle lui assurait d'ailleurs que le roi d'Aragon et le comte de Toulouse n'attendaient que son arrivée pour se déclarer. La comtesse Isabelle d'Angoulême avait signé ce billet du nom de son mari. Lorsque cette épistelle fut connue en Albion, elle déclencha colère et indignation car elle blessait l'amour-propre des Anglais si fiers de leur chevalerie, en même temps qu'elle sollicitait d'eux une chose dont ils étaient ménagers plus que de leur sang, leur monnaie. Le Parlement, qui s'était réuni à Londres, protesta contre l'aide pécuniaire ainsi réclamée : « Comment le comte de La Marche peut-il montrer tant de mépris des chevaliers anglais, réputés pour leur bravoure et leur fidélité ? Et comment peut-il traiter ainsi le roi d'Angleterre en ne lui reconnaissant pas d'autre valeur que celle d'un courtier ? »

Henri III ne put réunir sous sa bannière que trois cents armures. Mais, chargeant sur son navire trente tonels, trente muids d'esterlins, ce qu'on appela « la cavalerie de Saint-Georges », pour entretenir le zèle de ses amis de France, il mit à la voile et débarqua dans ses domaines de Guyenne, à l'embouchure de la Gironde, à Royan, le 20 mai 1242. Toute la noblesse d'Aquitaine fut aussitôt appelée aux armes. L'agent de ma mère nous rapporta le mot d'accueil sur le rivage de la mère d'Henri III, la comtesse Isabelle :

« Beau fils, lui dit-elle en le baisant moult doucement. Vous êtes vraiment de bonne nature de venir secourir votre mère que les fils de Blanche d'Espagne veulent malement fouler et tenir sous leurs pieds. »

Henri eut l'audace de m'envoyer des ambassadeurs pour se plaindre de ce que j'avais rompu la trêve renouvelée récemment entre les deux Couronnes. Je lui fis répondre : « Ce n'est pas enfreindre la trêve que de châtier un seigneur rebelle. » Je lui offrais même de lui restituer, par esprit de justice, une partie de l'héritage des Plantagenêts que mon aïeul Philippe Auguste leur avait ravie, à la condition qu'ils acceptent un traité de paix définitif. J'éprouvais toujours, au fond de ma conscience, quelques scrupules quant à la légitimité des conquêtes de Bouvines ; d'ailleurs mon père, Louis VIII, m'avait confié avoir promis aux Anglais de les leur restituer. Henri ne daigna même pas considérer mes propositions. J'étais donc quitte des promesses paternelles. Je fis mander de nombreux charpentiers pour construire force machines de trait et mangonneaux, ainsi que des châteaux roulants et des barbicanes légères. Je pressentais que la guerre à venir serait une guerre de siège où l'approche des murailles ferait la

décision, avec tous ces petits châteaux poitevins inclinant pour les rebelles.

J'appris que le frère du roi d'Angleterre, Richard de Cornouailles, qui prétendait lui aussi au Poitou, avait à son tour jeté l'ancre au large de Royan. Trois cents chevaliers anglais montés sur de splendides destriers, suivis d'archers, de piquiers et d'arbalétriers, se déversèrent des galères qui portaient le pavillon *Aux lions passant*. Ils projetaient de rejoindre le comte de La Marche et d'attaquer mes troupes qui avançaient rangées sous l'oriflamme de Saint-Denis.

Je m'emparai de quelques petits châteaux forts sur mon passage, Montreuil-Bonnin à la fin du mois de mai, puis Fontenay-le-Comte et Vouvant au mois de juin.

Un matin, on vint m'informer que deux hommes suspects avaient été surpris dans la nuit, rôdant dans les cuisines du campement royal. Les valets et marmitons, qui les avaient soupçonnés, les auraient pris en flagrant délit au moment où ils jetaient du venin dans la viande et dans le vin préparés pour mon souper. Lorsqu'on les interrogea, ils avouèrent la préméditation d'un crime. C'étaient des familiers de la comtesse de La Marche. Elle leur avait destiné de riches présents contre la promesse d'empoisonner la famille royale. Ils prétendaient même avoir reçu le poison des mains de la comtesse elle-même. Ce fut une chance que, voulant accomplir leur damnable malice, ils fussent pris sur-le-champ, entre les marmites, au moment où ils jetaient les poudres mortelles sur les viandes royales. La vérité confessée, ils furent pendus du fait de leur mauvaiseté.

On nous rapporta que la vénéneuse comtesse, apprenant la nouvelle, déchira son guimble, s'arrachant des touffes entières de

cheveux, et mena tel deuil qu'elle en fut longuement alitée, sans que quiconque parvînt à la reconforter.

Le comte de La Marche recourut alors aux moyens les plus barbares pour intimider ses ennemis : sur toutes les terres de France qu'il traversait, il faisait incendier les réserves de grain, saccager vignes et vergers, combler puits et fontaines ou corrompre leur eau.

Un peu plus tard, une terrible nouvelle arriva jusqu'à mon campement : le sang des miens coulait. Un carreau d'arbalestre à tour avait grièvement blessé Alphonse au pied. Partout ailleurs, cependant, notre course semblait victorieuse : les villes s'ouvraient, les murailles tombaient, nos pierriers triomphaient.

Après Aigres, Saint-Gelais, Tonnay-Boutonne et Matha, les garnisons n'attendirent même pas une première sommation pour se rendre. Le fils du comte de La Marche, quarante chevaliers, quatre-vingts sergents et autre menuaille furent faits prisonniers.

Autour de moi, des voix s'élevaient pour m'inciter à venger mon frère. On me fit requête de les pendre. Je refusai :

« Un fils ne peut mériter le trépas pour avoir obéi à son père. Ni des vassaux pour avoir servi fidèlement leur seigneur. »

Je donnai en revanche des ordres impitoyables pour faire raser les défenses de pierres et les donjons, afin de consolider nos conquêtes.

Les envois d'ambassades et de lettres de défi se multipliaient de part et d'autre. Je gardais secrète une alliance que j'avais nouée en Saintonge avec le sire de Taillebourg, Geoffroy de Rancogne. Il voulait se venger du comte de La Marche pour un grand outrage dont ce dernier s'était rendu coupable. Il avait le chef hérissé d'une longue tignasse qui lui tombait jusqu'aux épaules et lui couvrait le surcot. Il avait juré sur les saints que jamais il ne se ferait tondre à

la guise des chevaliers, mais qu'il porterait plutôt des bandeaux, ainsi que faisaient les femmes, tant qu'il ne se serait point vengé de La Marche.

Jézabel

LE 19 JUILLET 1242, après avoir subjugué tout le nord des États du comte de La Marche, je vins asseoir mon camp dans les généreuses plaines de Taillebourg, avec l'intention de passer sur le pont de cette ville et de franchir ainsi la profonde Charente, une male rivière, inguéable. Le roi des Anglais et le comte de La Marche se tenaient à quelque distance de là, avec seize cents chevaliers et environ vingt mille autres combattants accourus dans la nuit. Ils avaient campé dans les prés de la rive méridionale du fleuve. Le lendemain matin, nous les aperçûmes en face de nous sur l'autre bord ; eux-mêmes regardaient, mal assurés, l'oriflamme de Saint-Denis, les étendards de mes bannerets et la multitude de nos tentes semblant une grande et populeuse cité. Geoffroy de Rancogne, tout à sa vengeance, après avoir distrait Henri III par des pourparlers sans objet, fit entrer, le 20 juillet, les Français dans la place.

Nous avons débarrassé les terres du royaume de tous les rebelles. Nous avons emporté de vive force ou reçu à composition quatorze places, où, après notre partance, demeuraient des garnisons françaises. C'est à la Charente que s'arrêtaient les limites de mon domaine. Sur l'autre rive, on foulerait le territoire anglais du duché de Guyenne. Le comte de La Marche ne possédait plus rien dans le Poitou et nous allions attaquer le roi d'Angleterre jusque chez lui.

À vingt-sept ans, combattant pour mon droit et prenant ma part du danger, je rendais grâce à ma mère qui m'avait appris l'art de la guerre. Je n'avais rien demandé à l'épargne de mes vassaux et

ils savaient qu'ils seraient récompensés de leurs besognes et de leurs fatigues.

La feinte soumission de Geoffroy de Rancogne nous ouvrit la voie vers le pont. Partout ailleurs, le fleuve, étroit et rapide, n'offrait aucun gué praticable. Rien n'eût été plus facile pour l'ennemi que d'empêcher le passage si le roi d'Angleterre y avait mis quelque entrain. Mais il recula. On l'entendait, de l'autre côté de la Charente, s'en prendre au comte de La Marche, son beau-père :

« Mon père, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Où est donc cette nombreuse chevalerie que vous vous étiez engagé à lever pour moi quand vous m'écriviez que mon seul souci devait être d'amasser de l'argent ?

— Je n'ai jamais dit cela, répondit le comte.

— Et pourtant, si. Vous l'avez bien dit et vous me l'avez même écrit, reprit le comte Richard, qui était à côté de son frère, Henri. Et j'ai même là dans mon bissac un message authentique signé de votre main. »

C'était une fière empoignade sur l'autre rive de la Charente. Lusignan jurait :

« Jamais cette lettre n'a été faite de mon aveu. Prenez-vous-en à votre mère, ma femme. Par la gorge-Dieu, tout cela s'est tramé à mon insu. »

Au moment où il prononçait ces mots, cinq cents sergents français et arbalestriers se jetèrent impétueusement sur le pont, le franchirent et attaquèrent avec fureur les Anglais qui en gardaient l'extrémité. Les Français l'emportèrent. L'ennemi reculait. L'armée traversait la Charente. Je donnais de l'épée au milieu de la mêlée, dans l'emploi de guerrier plutôt que de souverain, fidèle à mon serment : jamais on ne combattrait mes hommes que mon corps ne

soit avec. Je fus un des premiers à atteindre l'autre rive. Je faisais tourner, au-dessus de ma tête, une masse d'acier à ailettes tranchantes. Les Anglais se montraient beaucoup plus nombreux. Heureusement, ce pauvre Henri III n'avait guère de résolution et semblait paralysé, comme frappé de stupeur. Il se tenait immobile à deux portées d'arbalestre de la rivière. Mes soldats passaient en foule sur la rive senestre. Alors le Plantagenêt députa auprès de moi son frère, Richard de Cornouailles. Ce prince revenait de croisade où, lors d'un désastre subi par les chevaliers francs à Gaza, il avait lui-même racheté moult chevaliers des mains des Sarrasins. Marchant vers mon camp, le comte Richard franchit le pont sans arme. Il n'avait qu'un bâton à la main. Mes soldats le laissèrent libre de son mouvement, s'inclinant parfois sur son passage, car ils reconnaissaient le chevalier de Terre sainte. Certains faisaient même escorte à celui qui avait été leur libérateur, leur sauveur. Le prince parvint jusqu'à ma tente royale. Il m'exposa le motif de sa démarche qui était d'obtenir une trêve. Je la lui accordai. En le congédiant, je l'avertis :

« Seigneur comte, je vous ai baillé une suspension d'armes. Pour quelques heures, afin que vous ayez le temps de délibérer à part vous, sur ce qui vous reste de mieux à faire désormais. »

Le comte Richard me répondit :

« C'est pour cela que j'ai demandé cette trêve d'une nuit. »

Un de mes soldats entendit le conseil que Richard, à peine revenu de l'autre côté de la rive, donna secrètement à l'oreille d'Henri :

« Vite, vite, retirons-nous d'ici car nous sommes en grand danger d'être pris. »

La retraite des Anglais sur Saintes s'avérait périlleuse pour leur ost, mais j'entendais respecter la suspension d'armes que

j'avais accordée.

Guerrier par devoir et non par plaisance, je résistais aux emportements de mes soldats, aux fièvres du combat et aux ivresses du succès. Je voulais la paix, sans pour autant laisser à l'ennemi le loisir de se fortifier.

Les Anglais croyaient se mettre en lieu sûr derrière les murs de Saintes. Leurs archers, épuisés, claudiquaient et les bêtes n'avaient rien mangé de la journée. Le roi d'Angleterre, monté sur son destrier, se départit honteusement ; en fuyant, il n'épargna point ses espérances. Il ne s'arrêta que dans l'enceinte de la ville. Maladroitemment, le comte de La Marche voulut s'en prendre à mes fourrageurs. Mal lui en prit. Au premier choc, il vit son enseigne abattue. Le châtelain de Saintes qui la portait périt sur le coup. Henri III, prévenu que son beau-père livrait bataille, accourut aussitôt à son secours. Les deux lignes de troupe se trouvèrent bientôt face à face. On se chargea avec fureur. Du côté des Français, au cri de « Montjoie ! Montjoie ! », et du côté des Anglais, au cri de « Royaux ! Royaux ! ».

Le terrain ne favorisait guère le déploiement de notre cavalerie. On se battait dans des champs coupés de haies, des rangées de hautes vignes et des chemins de contrebas où les chevaliers ne pouvaient progresser. Ce fut une bataille magistrale, accompagnée d'une grande occision de soldats. Un choc âpre et dur. Les Anglais ne purent soutenir longtemps les assauts des Français et commencèrent à fuir. Quand le roi d'Angleterre pressentit le désastre, il en fut esbahi et s'en retourna au plus tôt vers la cité de Saintes, laissant derrière lui chariots dételés, meubles et literies de voyage brisés. Les Français poursuivaient leur avantage et multipliaient les prisonniers anglais – chevaliers, prélats et sergents.

On me rapporta soudain la résolution du Plantagenêt d'abandonner sur-le-champ son refuge de Saintes. Les habitants de la ville firent fort peu de zèle pour sa cause. Craignant de courir les risques d'un siège, il quitta l'enceinte dans la précipitation, avec tous les siens, pour rejoindre Pons. Une députation des habitants vint alors jusqu'à moi pour m'apporter les clés de la cité et m'annoncer que le château, vide de ses défenseurs, se tenait, pont-levis abaissé, à ma disposition.

La ville de Saintes, depuis qu'elle se fit anglaise, relevait directement du roi d'Albion : elle était « chambre royale ». Elle préférait cependant l'impôt français à l'impôt anglais, trop lourd et inégal.

Maître d'une ville importante, je goûtais de m'établir ainsi sur une terre anglaise. Les combats de Taillebourg et de Saintes, puis la fuite lamentable du roi d'Angleterre, achevaient de perdre la cause rebelle.

Hugues de Lusignan se présenta, avec sa femme et ses enfants, au campement royal. Il venait quémander le pardon de ses méfaits :

« Très doux roi débonnaire, ayez pitié de nous, car nous sommes allés malheureusement et par orgueil contre vous. »

Je le relevai en lui accordant ma grâce. Quand la famille Lusignan sortit de mon pavillon, elle eut à traverser tête basse la fête des Français. Le sire Geoffroy de Rancogne, monté sur un tréteau, ôta ses bandeaux et se fit rogner le chef en ma présence. Il s'en jugeait ainsi vengé. Les heaumes volaient, les brocs se vidaient, les chansons pouvaient comme le vin des Charentes, on riait jusqu'en haut des murailles. Rancogne força Isabelle à reprendre avec lui le couplet :

Les Poitevins, les Gascons, les Anglais

*Gardèrent mal le pont de Taillebourg
Et laissèrent passer les Français
Qui les chassèrent et les mirent en retour.*

Les sergents se donnaient la main et tournaient autour d'Isabelle d'Angoulême, qu'ils appelaient « Jézabel », en signifiante de sa cruauté.

Un peu plus tard, on vint m'apprendre la nouvelle résolution de la reine ainsi détrônée : elle se retirait en l'abbaye de Fontevraud. Comme avaient quitté le monde tant d'autres avant elle, maîtresses femmes aux passions refroidies, devenues moniales, tournant leurs fièvres en ferveurs.

L'autre couronne

« SIRE, si vous ne m'aidez pas, Byzance risque de tomber.

— Et pourquoi donc tomberait-elle ?

— Parce que la menace vient de toutes parts : les Bulgares, les Tartares de Gengis Khan, les princes grecs dépossédés par la seconde croisade... L'Empire byzantin ne tient plus qu'à un fil, celui de Chrétienté.

— Au lieu de vous répandre en gémissements, pourquoi ne levez-vous pas une armée ?

— Je n'en ai plus les moyens. »

Il était aux abois. Et me suppliait à genoux. Il voulait de l'argent, des secours. Et se traînait tel un empereur mendiant, la main tendue. Ce pauvre Baudouin II de Courtenay, l'arrière-petit-fils de Louis le Gros, dégringolé de tous ses anciens prestiges, en était réduit à faire l'aumône.

Je voulus en savoir davantage sur la situation du glorieux empire chancelant, qui avait, au fil du temps, accumulé tant de richesses. Je le questionnai longuement. C'est alors que tomba le terrible aveu : son trésor était vide. Il ne renfermait plus que des reliques, qu'il avait elles-mêmes mises en gage auprès de nobles patriciens de Venise. Il avait mandé au duc, dont il attendait la réponse, une somme considérable contre ces « dépouilles » d'incalculable valeur :

« Mais de quelles dépouilles parlez-vous ?

— De la Couronne d'épines...

— Que dites-vous ? La Couronne d'épines ? Auriez-vous osé mettre en gage la Couronne d'épines ? Sacrilège des sacrilèges !

— Je n'ai pas eu le choix. Mais je vous offre de vous la céder, si vous m'en payez le prix.

— Mais c'est interdit. Le commerce des reliques relève d'une pratique passible de l'excommunication. Il s'agit d'une simonie. »

J'étais indigné. Et, en même temps – dois-je le confesser ? –, en proie à l'empressement le plus vif. C'est l'archevêque de Sens, Gautier Cornut, qui imagina la voie de conformité aux canons de l'Église : pas de vente ni d'achat, mais un simple échange de donations.

Il fut convenu que l'empereur Baudouin me donnerait la couronne en pure libéralité et que je lui remettrais moi-même un secours d'argent pour Byzance. Deux moines jacobins, accompagnés d'un envoyé de Baudouin, furent chargés par mes soins d'aller quérir la précieuse relique et de la rapporter en France.

En débarquant à Byzance, ils trouvèrent accompli l'engagement de la couronne aux Vénitiens ; il fallut la dégager en remboursant la somme avancée. Le tout, avec les frais de voyage, me coûta douze mille livres parisis. Somme dérisoire par rapport à la valeur du trésor que le domaine de France s'apprêtait à accueillir.

Quelques mois plus tard, des messagers vinrent m'annoncer que la couronne arrivait à Troyes. Aussitôt, nous nous mîmes en route avec ma mère, ma femme et mes frères, pour venir à la rencontre de la sainte relique, accompagnés de Gautier, l'archevêque de Sens qui avait béni mon union avec Marguerite, de Bernard, l'évêque du Puy, et des autres barons et chevaliers que j'avais réunis à la hâte.

À cinq lieues de Sens, dans un petit bourg nommé Villeneuve-l'Archevêque, je retrouvai mes envoyés chargés du trésor que j'étais impatient de ramener en France.

On ouvrit un premier écrin taillé de bois et fermement scellé. On devinait, autour d'un second coffret d'argent, les sceaux des barons byzantins. Les envoyés royaux me donnèrent alors, ainsi qu'à Baudouin, les lettres patentes munies des sceaux de ces mêmes seigneurs. Confrontation faite des sceaux apposés sur les lettres et de ceux qui fermaient le coffret de la sainte Couronne, on les jugea exactement conformes, ce qui authentifiait la relique. Après avoir brisé ceux-ci, ainsi que le sceau du duc de Venise qui, pour plus de garantie, avait lui aussi été appendu, on résolut d'ouvrir le coffret d'argent.

S'y trouvait une cassette d'une grande beauté, ceinte de l'or le plus pur, qui renfermait la Couronne christique. Le couvercle soulevé, celle-ci apparut, perle d'un prix inestimable, à l'assistance royale. Ce n'étaient, autour de moi, que soupirs et dévotions. Tous les fidèles pleuraient à genoux et, prosternés, demeuraient immobiles à la regarder. Abîmés dans un transport d'amour, pénétrés dans leur âme d'une ferveur si profonde qu'il leur semblait avoir devant les yeux le Seigneur, couronné de ces mêmes épines.

Dans mon cœur s'entrelaçaient les deux couronnes : celle de France et celle de Jérusalem. Et résonnait, en mon for, le murmure du saint récit : « Ils le dépouillèrent et l'enveloppèrent d'un mantel d'écarlate ; ils tressèrent une couronne d'épines, la mirent sur sa tête, lui donnèrent un roseau dans la main dextre ; puis, fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient en disant : "Salut, roi des Juifs !" Et ils le souffletaient. »

Voici que la couronne de Jérusalem venait rejoindre la couronne de France et peut-être s'échanger contre elle. Le royaume changeait de cap, aspiré vers le Golgotha. Il fallait l'élever pour qu'il supportât la couronne d'épines. Et celui qui portait la

couronne de France devait accepter de porter aussi l'autre couronne. Pour la rapporter un jour à Jérusalem.

En ma pensée la plus intime, le dessein de partir et de me croiser surgit à cet instant comme une irruption de lumière. Je me levai, fis replacer la couronne dans les coffrets scellés du sceau royal. C'était le 10 août 1239, jour de la fête de saint Laurent, martyr. Nous marchions derrière le précieux trésor, au milieu d'un concours universel de peuple qui se pressait sur la route. La joie et l'émeuvement transportaient cette multitude de toutes les conditions.

À l'entrée de la cité de Sens, l'archevêque m'invita à me débarrasser de mes chausses. J'avançai donc pieds nus, seulement vêtu de ma tunique, avec mon frère, le comte Robert, aussi humblement appareillé ; chargeant sur nos épaules le trésor sacré, nous en devenions les portefaix. De nombreux chevaliers, eux aussi pieds nus, nous suivaient. À notre rencontre, sortaient de leurs maisons les villageois et citadins qui se signaient, dans la liesse et l'exultation. Le clergé s'avançait en procession. Les prêtres, vêtus d'ornements de soie, et les moines, en bure solennelle, portaient, avec les vases sacrés, les corps des saints et toutes les reliques que peut imaginer la dévotion du peuple.

Ils faisaient retentir à l'envi louanges et chants d'action de grâces. La ville, ornée de draperies, exposait ce qu'elle avait de plus précieux. Elle résonnait de tous ses carillons, de ses orgues et des cris de joie du peuple qui allumait, sur toutes les places et dans chaque rue, des haies de cierges et de torches. La sainte Couronne, conduite jusqu'en l'église du proto-martyr Étienne, fut alors découverte aux yeux de tous, faisant déborder l'atmosphère d'allégresse et d'encens oriental.

Le lendemain, portant l'insigne coffret, je menai le cortège jusqu'à Paris. De tous les champs, le long du chemin, montaient des salves d'applaudissements.

Le huitième jour, vendredi 19 août, le coffret fut disposé sur un échafaud, construit hors les murs, près de l'église Saint-Antoine, au milieu d'un vaste espace herbé. Plusieurs prélats, le clergé revêtu d'aubes immaculées, portant, visibles aux yeux de tous, les reliques des saints, entouraient l'échafaud. Puis on transporta la Couronne d'épines à l'intérieur des murs de la ville, mon frère et moi, toujours dépouillés de nos habits, fors notre tunique.

Les évêques, les clercs, les religieux et les chevaliers qui nous précédaient avaient eux-mêmes ôté leurs chausses. La joie éclatait partout. Après une brève halte dans le chœur de l'église pontificale Notre-Dame, l'insigne trésor fut enfin déposé dans la chapelle royale Saint-Nicolas.

J'appris, hélas un peu plus tard, que l'Empire latin de Byzance retournait à l'abîme. L'empereur Baudouin, pour se soutenir, continuait à faire argent de tout. Il était revenu à son commerce de reliques. Il me proposa de me céder un morceau de la vraie Croix, à peu près de la longueur d'une aune. Comme la Couronne d'épines, cette relique avait été mise en gage entre les mains de riches Vénitiens. Bien sûr, je n'hésitai pas à la quérir, et lui fis, à Paris, une réception solennelle.

Dans cette cérémonie, pour laquelle j'avais décidé d'officier moi-même, les plus illustres mains me paraissaient à peine dignes. Je voulais que tout le peuple regardât la majesté royale s'humilier devant les instruments de la Passion du Sauveur.

Accompagné de ma famille et, là encore, entouré de tout ce que je pus réunir d'évêques, de religieux, de chevaliers, j'allai

recevoir le bois sacré que je pris dans mes bras. J'avais le chef découvert et les pieds écorchés par la route.

Je marchais comme un roi sans couronne, couvert d'un simple mantel de laine, après un jeûne de trois jours qui m'avait préparé à cette procession. Mes frères, dans le même appareil, portaient la Couronne d'épines. Monté sur l'échafaud, j'élevai la Croix en l'air pour la montrer au peuple qui tomba ensemblement à genoux.

La France ne battait plus que d'un seul cœur, uni au cœur de Jésus. Le clergé entonna l'hymne *Ecce crucem Domini* : « Voici la Croix du Seigneur. »

Quand on se dirigea vers le palais, les chevaliers nous soutenaient les bras sur le trajet, de peur que, vaincus par la fatigue, mes frères et moi laissâmes échapper leur précieux fardeau. Cette cérémonie eut lieu le vendredi saint, 29 mars 1241.

C'est un peu plus tard qu'il fut donné au royaume d'accueillir l'Éponge avec laquelle le Christ mourant fut abreuvé, le fer de la Lance qui lui perça le côté, ainsi que d'autres vénérables dépouilles de sa vie terrestre et de sa Passion.

Le chapelain du Palais me raconta le long chemin emprunté, au fil des siècles, par la vraie Croix : elle avait été découverte par l'impératrice Héléne, la mère de Constantin ; l'empereur, séjournant à Jérusalem, fit abattre le temple et l'idole de Vénus qui profanaient le lieu du Calvaire. On y exhuma, après les fouilles, le sépulcre, la croix du Christ, le titre portant *INRI* ainsi que les clous. Héléne envoya ensuite une part de la Croix à Constantinople et laissa l'autre à Jérusalem. Et voici que cette croix se trouvait au cœur de la Cité, dans un reliquaire de la chapelle Saint-Nicolas.

Ce trésor des souvenirs du Christ m'appelait à vivre d'une nouvelle royauté, car il me désignait, moi, le nouveau détenteur de la Couronne et des insignes sacrés du Sauveur et de la Mère de

Dieu, comme l'héritier de l'empereur, un nouveau Constantin, et, peut-être plus encore, un autre Moïse, ainsi désigné comme le chef du peuple élu renouvelé, successeur d'Israël.

Lumière de l'Orient

J'entendais résonner en moi ce psaume d'exhaussement :

*Si je t'oublie jamais,
Ô Jérusalem,
que je sois moi-même
oublié des hommes.*

La souvenance de Godefroy de Bouillon me revenait au cœur. Premier chef des croisés, il avait accepté cette charge mais refusa l'honneur d'être roi. Il ne voulait pas ceindre une couronne d'or, là où le Christ n'avait porté qu'une couronne d'épines. Il prit donc le titre le plus commun d'« avoué du Saint-Sépulcre ». Quant à moi, je voulais devenir l'avoué de l'avoué, troquant ma couronne d'or contre la couronne d'épines. Pauvre couronne royale, ciselée, ornée de pierreries qui éblouissent les hommes, à la manière d'un bijou de brillante apparence auprès de celle du supplice et de la gloire éternelle.

Je sentais monter en mon âme l'esprit du sacrifice. C'est ta Jérusalem céleste qui venait vers moi, à travers cette châsse d'or et d'émaux abritant les saintes reliques. Elle m'appelait au pèlerinage outre-mer pour aller délivrer la Jérusalem terrestre.

Ô Jérusalem, où culmine le long chemin des croisées mystérieuses de la terre et du ciel, du visible et de l'invisible, de l'humain et du divin. Ce tombeau vide qui m'appelle là-bas au Saint-Sépulcre, je le vois, je le devine, déjà je le visite en mon cœur.

Le royaume de France m'a donné la plus haute de toutes les couronnes, celle des lys. En Orient, je rapporterai l'autre, la plus précieuse, qui repose en ma chapelle, la Couronne d'épines qui illumine mon palais. Je repense à la nuit de mon adoubement et à ces vitraux de lumière, au dépouillement du vieil homme, à mon serment de chevalerie.

Voici que mon royaume change de nature : l'une des deux couronnes, subsidiaire, est de ce monde, l'autre ne l'est point. Plutôt que la pourpre de César, aurai-je le courage de choisir le mantel dont la valetaille a revêtu Jésus, par dérision, avant la montée au Calvaire ? À la couronne, pourtant si rare, que le Ciel me décerna par l'onction, oserai-je préférer la couronne d'épines, celle de l'*Ecce homo* ? Oh, oui ! Contre mon sceptre lourd de bijoux, j'échangerais volontiers le vulgaire roseau que les soldats moqueurs, en une cinglante parodie, placèrent entre les doigts du Fils de Dieu. Je voudrais que mon habit royal devînt une tunique déchirée. Je brûle de revêtir la pèlerine à coquille et l'humble sandale du Golgotha.

Que vais-je faire de ces trésors royaux, de ces reliques du plus pauvre des pauvres – cette ronce tressée, ce morceau de la vraie Croix, cette Éponge qui sua le vinaigre, le fer de la sainte Lance qui fit jaillir l'Eau et le Sang ? La chapelle Saint-Nicolas manque de dignité pour recevoir la Jérusalem céleste. Elle est trop matérielle. D'ailleurs, je ne veux pas d'une chapelle, je rêve plutôt d'un reliquaire, un testament vitré, une verrière d'apocalypse, l'expression de ce royaume de Dieu vers lequel le roi chrétien prend à tâche de conduire son peuple. Je veux être un roi de la fin des temps.

J'appelle auprès de moi mon ami Pierre de Montreuil, l'éminent architecte qui vient de finir les travaux du beau réfectoire

de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. J'aime fonder, il aime bâtir. Je lui esquisse les voies d'une architecture nouvelle :

« Dessinez-moi un tabernacle de lumière. Construisez-moi, Pierre, une vraie châsse translucide, ornée, ciselée comme un bijou introuvable, pour abriter ce qui est unique au monde. Je veux qu'elle symbolise, par sa légèreté et sa sveltesse, la victoire absolue de l'esprit sur le corps et du vide sur le plein. Que cette arche exprime l'ineffable. Qu'elle soit un écrin fleuri comme un reposoir de nos enfances et de nos prairies. Souvenez-vous de saint Bernard : "Ce que je sais de la science de Dieu, je l'ai appris dans les bois et dans les champs. Je n'ai d'autres maîtres que les hêtres et les chênes." Ne mettez pas de feuilles d'acanthe. Je voudrais faire reposer les statues, qui porteront les douze apôtres, sur des chapiteaux où s'épanouissent le chêne, l'érable, le houx et l'aubépine. Je veux qu'on entende les oiseaux du frère François jusque dans le chœur. »

Pierre de Montreuil m'interrompt :

« Il faudra bien que je construise un pourtour extérieur, des contreforts pour soutenir la poussée des voûtes, donc des murs.

— Non, Pierre, je n'en veux pas, sauf s'il s'agit de murs de lumière où la grâce se joue de la pesanteur. Ne bâtissez pas une église, mais dessinez plutôt un écrin lumineux digne du plus haut trésor royal, celui du roi des Cieux. Je rêve que cette chapelle des âmes s'élève comme une flamme incandescente, que les regards y cherchent la lumière en suivant la lumière et que, le long des ramures et de la nature, monte l'appel des anges, tout là-haut, où le Céleste est capturé.

Il vous faut concevoir une symphonie de verre où se rencontrent les lueurs de Méditerranée, d'Égypte et de Syrie. Avec comme seule monture, la vitrerie. Pour que le soleil, en traversant les

verrières, jette sur les dalles l'ondoyante richesse des tapis du Levant et des terres brûlantes visitées par le Christ.

Je voudrais, Pierre, que vous imaginiez une châsse de l'Orient. Au-dessus d'elle, je rêve que respandisse un immense bouquet de diamants, de saphirs, de rubis, d'émeraudes. Afin d'en oublier le ciel gris et voilé de Paris. Et que les hautes baies fassent voyager les fidèles de passage vers les lumières brûlantes, dans l'éclat des éternelles verdure et la splendeur des montagnes lointaines.

Je rêve qu'éclatent les bleus d'azur, les vermillons, les pourpres.

Je veux que vous, Pierre, pensiez une arche de lumière. À vous de la commander au maître verrier, auquel, finalement, vous vous soumettez. Jusqu'à présent c'est toujours la pierre qui a commandé à la lumière, il est temps que ce soit la lumière qui commande à la pierre et qui en triomphe. Suggérez au verrier du Palais de faire bon usage de nos soleils si timides. Il faudra que, dans les baies exposées au nord, prédominent les bleus qui laissent passer la lumière, et, au sud, les rouges qui la retiennent. À vous de choisir l'orientation et au maître verrier de disposer des couleurs, les souffrances de la lumière.

Je forme le vœu que les hautes verrières soient des écritures divines qui versent la clarté du vrai soleil dans la Sainte-Chapelle, c'est-à-dire dans le cœur des fidèles : "Et la vie était la lumière des hommes et la lumière brillait dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas éteinte. La lumière de l'Orient s'est répandue par la grâce du Seigneur et nous a rappelés d'entre les morts." Toutes les églises regardent vers l'Orient, celle-là par-dessus toutes. L'abbé Suger l'avait fait graver sur la porte de bronze de Saint-Denis. Ce doit être la trame même de votre travail : "Par la beauté sensible, l'âme engourdie s'élève à la vraie beauté et, du lieu où elle gisait

engloutie, elle ressuscite au Ciel, en contemplant la lumière de ses splendeurs.”

Faites en sorte que ce tabernacle de lumière soit un reflet de la perfection radieuse de la Jérusalem céleste, une respiration élégante entre le limon de la terre et la pureté du ciel. Ne m’imposez ni fenêtres, ni murailles. Sacrifiez, Pierre, sacrifiez tout à la lumière. À la lumière de l’Orient qui donne au monde son cap d’espérance. Que chaque rayon capté par le verre soit, pour les âmes prosternées, comme une caresse amoureuse du Ciel.

Que cette chapelle soit un reliquaire d’outre-mer et d’outre-terre, une céleste pérégrination. »

Le 26 avril 1248, l’évêque de Paris consacrait le reliquaire du reliquaire. Longtemps, toute la famille, debout à l’entrée du portail de la chapelle, resta prosternée, au pied d’un Christ bénissant, tenant un globe dans la main senestre, symbole de l’univers recueilli dans la main des Cieux. Sur les soubassements latéraux, surmontant un semis de fleurs de lys et de châteaux de Castille, de petits bas-reliefs représentaient diverses scènes empruntées à la Bible. Le tympan s’illustrait d’un Jugement dernier.

Au-dessus de la chapelle, s’élevait une flèche légère. Comme le mât d’une nef qui vogue vers l’Orient, elle s’élançait dans le ciel. Elle était en bois de cèdre. Un arbre de Terre sainte. Un mât. Un sillage et un appel.

Un esperon de l'Asie

« QUE FERA-T-ON, mon cher fils, s'ils arrivent jusqu'à nous ? »

Ma mère, la tête enfouie dans les mains, vacillait. Hélas, la venue de ces monstres nous promettait une lamentable ruine. Les nouvelles se succédaient, effrayantes.

Je ne savais que lui répondre, hors notre commun appel à la Providence :

« Mère, soutenons-nous par l'espérance des consolations célestes. S'ils viennent jusqu'à nous, nous les renverrons en Tartarie, l'enfer d'où ils sont sortis...

— Ou bien ce sont eux qui nous enverront au Ciel ! » reprit ma mère en joignant les mains vers le Tout-Puissant.

Je fis sonner les cloches de la cathédrale Notre-Dame, appelant les Parisiens à se rassembler pour supplier le Ciel d'épargner le royaume. Il ne fallait à aucun prix revivre les horreurs inoubliables des meutes barbares d'Attila. La paix royale qui rayonnait sur le beau pays de France chancelait. Les lugubres grondements qui venaient de l'Asie annonçaient le Temps de la Fin. L'ordinaire de gaîté et de bonne humeur qui tenait à l'ancien fond gaulois avait déserté les campagnes, terrifiées par l'arrivée prochaine des nouveaux Huns. Le Louvre, où battaient le cœur le plus profond et l'esprit le plus actif du pays de France, abritant des conseillers sages et avisés, allait tous les jours aux nouvelles. Des courriers arrivaient chaque matin. Ils parlaient du galop lointain de ces hordes jaunes montées sur de petits chevaux velus qui, dans les contrées sauvages de l'Asie centrale, semaient l'épouvante, déplaçant grands remous de tribus et de nations.

Depuis quelques mois ou quelques années, ces hauts plateaux de sable et de sel où soufflait un vent violent – nous disait-on – déversaient dans les plaines des bandes qui, sorties du chaudron des géhennes, s'étaient mises en marche avec femmes, enfants et troupeaux, leurs marmites de bronze traînant sous les chariots, courant derrière des guerriers rasés sur le front jusqu'à la fontanelle, une seule touffe de cheveux garnissant l'occiput infernal.

Mes conversations avec mon grand-père, quand j'avais neuf ans, me revenaient par bribes. Il m'avait annoncé l'arrivée de ces peuples barbares descendus des montagnes d'Asie. Il ne suffisait plus, pour moi, de veiller à la paix du royaume. Il fallait maintenant dresser l'oreille, écouter le bruit sourd des grandes eaux du déluge à venir, le murmure des cataractes du ciel qui enflait et venait jusqu'aux portes de la Cité.

Les Mongols s'étaient ébranlés depuis le nord et, peu à peu, se répandaient par toute l'Asie. Ils chassaient devant eux, avec leurs troupeaux sauvages, les formes les plus élémentaires d'humanité, plantaient leurs yourtes puis repartaient, avec le seul dessein d'effacer de la terre toute cité ou trace de culture. Les récits des quelques moines qui revenaient de Sibérie, de Chine ou de l'Oural étaient effroyables.

Ces barbares voulaient refaire du monde une libre prairie où ils pourraient désormais errer sans obstacles. Ils entendaient rendre l'empire de Chine, par l'incendie de toutes les villes et l'égolement de millions d'hommes, à cette beauté primitive des solitudes du monde naissant. Quand ils ne pouvaient pas détruire les cités, parce qu'ils étaient trop pressés d'aller piller les villages d'à côté, ils se dédommageaient par le massacre des bourgeois ; témoins, ces pyramides de têtes de morts qu'ils firent élever dans

la plaine de Bagdad, selon l'épistelle d'un Franc d'Orient. On nous les décrivait comme des archers redoutables qui portaient avec eux des barques de cuir grâce auxquelles ils pouvaient franchir tous les fleuves. On les réputait robustes et impies, mais surtout plus vifs que les scorpions d'Arabie. Ils portaient, par-devant, une armure épaisse, mais n'en avaient aucune par-derrrière afin de n'être jamais tentés de fuir.

On ne savait que peu de chose quant au berceau de leurs origines. On les prétendait descendants de sorcières chinoises et de démons du désert. Leur férocité méticuleuse, qui détruisait tout sur leur passage, avec une précision d'insectes, avait quelque chose de diabolique. Les habitants de la Gothie et de la Frise, redoutant leurs attaques, n'osaient plus quitter leurs rivages et s'éloigner de leurs femmes ou de leurs enfants tremblants pour aller pêcher le hareng sur les côtes d'Angleterre. L'Occident tout entier était comme pétrifié, suspendu à l'issue de leur course fatale.

Le fléau avait un nom : Gengis Khan. Préférant qu'on l'appelât « l'Empereur Océan », son ambition portait des fruits mortels ; il avait rassemblé de son bras maléfique toutes les tribus d'Asie centrale avant de se lancer à la conquête du monde. Il voulait vassaliser l'Empire chinois, la Russie, la Perse et l'Occident jusqu'à l'Océan : « Il faut raser toutes les villes, proclamait-il, pour que le monde entier redevienne une seule steppe où des mères mongoles allaiteront des enfants libres et heureux. » Partout, les Mongols répandaient la parole du grand Khan : « Il n'y a qu'un Dieu au ciel et un seul souverain sur terre, Gengis Khan. »

La paix de Chrétienté n'offrait plus qu'une parenthèse d'agonie. Je prêtais en même temps une oreille fiévreuse aux appels désespérés de l'Orient chrétien. Les musulmans piaffaient aux portes de l'Occident, toujours prêts à un pas en avant depuis le sud.

Et voici que d'autres ennemis surgissaient, venus de l'est et du nord. Le frère prêcheur Julianus, en mission dans l'Oural, avait donné l'alerte : « Ils veulent marcher contre le Saint-Empire. Et ils projettent ensuite de conquérir Rome. » Guillaume d'Auvergne, l'évêque de Paris, vint me porter le billet d'un prélat hongrois qui signalait des espions tartares en Russie et en terre magyare.

Bientôt les armées succédèrent aux espions. Les moines tchèques donnaient d'épouvantables détails sur ces sauvages : « Ils ne craignent rien, ne croient à rien, et n'adorent rien que leur roi, le "souverain des souverains". Ce sont des guerriers inexorables, des brutes qui n'ont rien d'humain : altérés de sang et le gargotant avec délice, déchirant et dévorant la chair crue des animaux, des chiens et même des hommes, ils ont une tête énorme sur un corps difforme, une poitrine très large, des cuisses courtes et fortes. Vêtus de peaux de taureau, armés de lances de fer, ils sont infatigables, d'une étonnante bravoure ; à cause de la petitesse de leurs jambes, ils montent au moyen de trois estriers superposés, sur des chevaux grands et forts, d'une extrême vélocité, qui franchissent en un jour l'espace de trois journées et se nourrissent du feuillage et de l'écorce des arbres... Ils transpercent, empalent, et enclouent inlassablement. »

Les relations écrites de leurs chevauchées et la rumeur de leur immense multitude frappaient de torpeur les peuples de toutes origines. Comme ces animaux ennemis dont la rage cesse tout à coup lorsqu'ils pressentent un prochain cataclysme, les Sarrasins venaient se serrer en tremblant contre les chrétiens. Je vis arriver, à la cour du Louvre, leurs ambassadeurs et ceux du Vieil de la Montagne, qui imploraient ainsi l'alliance et les secours de l'Occident. Le Croissant venait chercher l'ombre protectrice de la

Croix, au nom des fils de Sem et d'Abraham, semblablement menacés.

L'immense péril montait au fil des épistelles. Le chef de guerre des Tartares, qui s'appelait Souboutaï, était un tacticien de génie. Là où les chevaleries manœvraient en masses pesantes, il lançait des armées – cent mille hommes en Pologne, deux cent mille en Hongrie – de soldats experts aux mouvements rapides. En trois ans, de 1238 à 1241, ce flot envahisseur avait imposé en Russie la souveraineté mongole. Après avoir ravagé la Moscovie, la Bulgarie, la Pologne et la Hongrie, les Tartares pénétraient en Bohême, en Moravie et en Autriche. Ils avaient brûlé Cracovie, Breslau, Neustadt, et commettaient partout d'in vraisemblables cruautés inouïes, dont le récit glaçait de terreur jusqu'aux habitants de l'extrême Occident.

Le cœur de l'Occident était sur le point de devenir un esperon de l'Asie. Je reçus un billet effrayé d'un Templier qui pleurait nombre de ses frères et de ses hommes d'armes : « Ces Tartares chevauchent tant en une journée qu'il y a de Paris à Chartres. »

Sans cesse le nuage paraissait avancer sur la France et sans cesse il semblait grossir. Les marchands de la Cité se plaignaient car le commerce se ressentait partout du trouble où la peur jetait les esprits. On croyait voir les Tartares près de soi, de tous côtés. On en aurait même reconnu un, chez un tanneur, au quartier Saint-Honoré. On fabriquait moins de marchandises que de coutume. En Allemagne, tous ceux qui pouvaient manier une lance ou tenir un glaive, jusqu'aux frères convers des couvents, avaient pris la croix, mais les Tartares renversaient les armées qu'on leur opposait, d'un seul choc de leur masse formidable. À peine s'arrêtaient-ils pour une bataille. Ils passaient sur les hommes et les récoltes, comme un immense torrent, et ne laissaient rien derrière eux que la

désolation. Ils s'adonnaient avec une sorte de délire à la dévastation du monde entier, mêlant à leurs cruautés des plaisanteries grossières à la hauteur de leur hilarité barbare : ils disaient qu'ils allaient à Cologne chercher les corps des Rois mages pour les rapporter dans leur pays. Ou bien qu'ils accomplissaient un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, ou encore qu'ils venaient apprendre le service de l'ost chez les Français.

Les moines grecs avaient imaginé de s'avancer à leur rencontre en procession, avec une grande croix, des cierges allumés et un vase d'eau bénite à la main. Le chef tartare se laissa asperger puis les fit tous brûler en criant : « Je les envoie retrouver leur Dieu. Amen. » Proclamant hautement le dessein de soumettre la terre entière à la domination de leur khan, il ne proposait rien d'autre à tous les rois que de devenir ses lieutenants. Le khan avait fait avertir l'empereur Frédéric que, s'il acceptait de se reconnaître son vassal, le chef tartare lui accorderait une charge à sa cour : « Dites-lui, répondit, grinçant, Frédéric, que je m'y entends en oiseaux et que je ferai à sa cour un excellent fauconnier. » L'ironie tentait de conjurer la peur.

Partout en Occident, c'étaient la débandade et la fuite. Le maître de la chevalerie du Temple, Pons d'Aubon, m'écrivit un jour une lettre aux accents tragiques :

Sachez qu'après les rois de Bohème et de Hongrie, tous les barons d'Allemagne et toutes gens de religion, là-bas, ont pris la croix contre les nouveaux Huns. Jacobins et frères mineurs se sont croisés pour aller contre les Tartares. Mais s'il advient que tous ces croisés soient vaincus, les Tartares ne trouveront personne qui leur puisse résister jusqu'à votre terre. Sachez

aussi que leur armée est si grande qu'elle tient bien dix-huit lieues de long et douze de large.

Un autre chevalier du Temple m'écrivait qu'au moment d'entrer en Hongrie, les Tartares consultèrent les démons en leur offrant un sacrifice pour savoir s'il était juste – dans l'ordre des démons – de pousser plus avant : « Allez en toute fiance, leur aurait-il été répondu, l'esprit de discorde et de mauvaise foi marche devant vous. »

Quand les Tartares, vainqueurs des Hongrois, eurent envahi la Bohême et pénétré au cœur de l'Allemagne, une anxiété universelle s'empara des plus fortes âmes et l'épistelle de l'empereur Frédéric, qui me fut adressée ainsi qu'à tous les princes chrétiens, y mit un comble :

Levez-vous, s'écriait-il, Germanie fougueuse, France, nourrice d'une vaillante chevalerie, Espagne guerrière, Angleterre féconde en hommes de vertu et protégée par les flottes, Souabe remplie d'impétueux gens d'armes, Danemark aux hardis nautoniers, levez-vous, corsaires invincibles de Grèce et de Toscane, Léone marécageuse, Norvège glacée ! Que toute noble région, qui gît sous l'hémisphère occidental, envoie son armée choisie sous la bannière de la croix contre les Tartares !

Hélas, la Chrétienté ne pouvait faire corps, déchirée jusqu'en sa cime par la grande chamaille mettant aux prises le pape et l'empereur.

Grégoire IX avait excommunié Frédéric II. Je ne pouvais l'approuver. Mais il advint que l'empereur fit capturer par les Pisans et jeter en geôle des prélats français qui, sur l'ordre du pape, se rendaient à Rome pour assister à un concile. Je lui fis alors signifier par un message : « Notre royaume n'est pas affaibli au point de se laisser mener par vous à coups d'esperons. »

Aucun des deux vicaires, spirituel ou temporel, ne regardait vers les Tartares. Ils se regardaient l'un l'autre, ne trouvant dans les dangers extérieurs que l'occasion de nouvelles empoignades.

Frédéric II me fit parvenir une longue lettre où il n'était question que de ses ennuis avec le souverain pontife :

Comment pourrions-nous repousser les barbares, lorsque nous avons toutes les peines du monde à nous dégager de nos ennemis intérieurs ? Nous nous étonnons, cher Louis, que votre prudence ne démêle pas plus subtilement que les autres les ruses du pape et ne devine point ses convoitises. Son ambition insatiable l'incline à soumettre à sa domination tous les autres royaumes chrétiens et, pour abaisser sous sa volonté la grandeur impériale, il ose, dans ses efforts présomptueux et son audace téméraire, prétendre me faire subir un outrage encore plus grand...

Le pape Grégoire IX, presque centenaire, achevait sa course en ce monde, pressé de tous côtés par les troupes impériales. Souffrant de la gravelle, éprouvant le plus impérieux besoin d'aller prendre les bains de Viterbe qui le soulageaient chaque printemps, victime des souffrances de son corps et de son âme, il ne trouvait plus assez de forces, hélas, pour infléchir ses résolutions à l'égard de Frédéric. Il expira le 21 août 1241 et l'Église demeura privée de souverain pontife pendant près de vingt mois.

Enfin une heureuse nouvelle arriva au Louvre : le Ciel avait détourné l'ouragan mongol qui se rabattait sur l'Asie. Le roi de Tartarie venait de trépasser et les hordes sanguinaires résolurent alors de retourner sur leurs pas, vers les immensités tartaréennes, les steppes de l'enfer. On pouvait enfin respirer.

Quelque temps seulement, car un souci en cachait un autre. On entendait au loin le murmure de Jérusalem qui appelait et de

Constantinople qui suppliait. Une menace s'était évanouie. Une autre revenait sur nous.

La fièvre

NOUS AVIONS pleuré un ange, la petite Blanche. Mais le Ciel consolateur nous avait envoyé une magnifique Isabelle née en 1242, à présent âgée de deux ans. Marguerite, à nouveau enceinte, voulait traverser la Manche et rejoindre sa sœur Sancier, qui était partie là-bas en grand appareil, dans un faste pompeux, le 13 novembre 1243. La mère des reines de France et d'Angleterre, Béatrix de Provence, tenait à la présence de toutes ses filles pour la cérémonie. Cette femme mûre aux dehors gracieux, d'une grande civilité, avançait en beauté, défiant les ans. C'est elle qui avait organisé les épousailles de sa fille – une troisième alliance royale, qui eut lieu dans l'abbaye de Westminster, le 23 novembre, en la solennité de saint Clément. Sancier épousait le frère du roi Henri III, Richard de Cornouailles. La paix anglaise, parfumée de lavande, faisait chanter les cigales à Oxford.

La guerre entre ma mère et ma femme connaissait une trêve depuis que chacune avait choisi son logis. Ma mère venait moins souvent à la cour car elle résidait désormais dans l'hostel de Nesle ; et, à partir de 1241, c'est à Pontoise que Marguerite avait décidé de vivre. Chacune des deux reines avait son idée de la France. Marguerite souhaitait l'union des deux royaumes – France et Angleterre – pour se rapprocher de ses sœurs. Le sentiment venait ainsi se mêler à la froide raison. La reine Blanche, quant à elle, poursuivait l'idée capétienne d'une France toujours plus vaste, qu'elle voyait poindre outre-Rhône, bientôt outre-Meuse et outre-Escaut. Je ne savais comment faire entrer en une harmonie royale les humeurs irritables des deux reines. Un dominicain de

l'Université, le frère Thomas, qui venait d'Italie, m'avait fait remarquer, au détour d'une matinale conversation, que la passion du pouvoir pouvait parfois éclipser toutes les tendresses, même au sein des mesnies les plus raisonnables.

Certes, c'est à la reine Blanche que l'on rendait grâce pour la paix avec les barons. Mais c'est bien à la reine Marguerite qu'on devait, depuis quelques mois, la pérennité du royaume, grâce à ce nouvel enfant qui venait de naître et qui était un garçon. Je fis mander Guillaume, l'évêque de Paris, pour le baptiser, et Eudes Clément, l'abbé de Saint-Denis, pour le tenir sur les fonts du baptistère. Je voulais que l'héritier s'appelât Louis, comme moi. L'avenir de la France était à présent assuré. Des messagers annoncèrent, par tout le royaume, la nouvelle de la naissance, qui remplit de joie le cœur de mes sujets.

Marguerite avait été blessée au moment des couches, délivrée au forceps par un jeune physicien de l'Eschole de médecine de Montpellier. Elle s'était évanouie et on l'avait crue morte. C'est avec grande difficulté que les physiciens la remirent sur pieds. Après ses relevailles, elle émit le souhait que toute la mesnie partît en pèlerinage pour rendre grâce au Ciel de la naissance de notre premier fils.

La litière royale nous amena à la falaise du causse de Rocamadour, où l'abbé de Tulle, Pierre de Malemort, nous attendait. Elle nous conduisit ensuite jusqu'à l'asile de la petite statue venue de l'Orient, qui m'appelait si fort, au-dessous d'un sycamore semblable à celui où avait grimpé Zachée, le collecteur d'impôts de Jéricho. Dans un repli de la haute roche, à peine visible, enveloppée de pénombre et de mousses humides, nous attendait la Vierge Noire de Saint-Amadour, dispensatrice de vie, douce, triste, les bras écartés, son fils assis sur le genou senestre.

Elle avait le visage et les mains recouverts de lamelles d'argent. Ma mère me glissa à l'oreille que ce fut justement la bannière de la Vierge de Rocamadour brandie, en désespoir de cause, à la bataille de Las Navas de Tolosa, qui sauva mon aïeul, par un revirement inespéré. Près de l'enfeu de Saint-Amadour, une épée rouillée était fichée dans la roche. Depuis mon enfance et mon premier séjour ici, quand j'étais venu avec mon père, j'avais appris cette légende : Roland avait lancé si loin son épée qu'elle vint se planter dans le mur de l'oratoire où le preux avait fait halte pour se recueillir quelques jours avant le désastre de Roncevaux.

À la sortie de la grotte, au pied de cette vieille montagne où suintaient les vestiges trempés de larmes pluvieuses, du temps de Charlemagne, un courrier m'attendait pour m'apprendre une terrible nouvelle, venue de Terre sainte : les Infidèles avaient enlevé Tibériade, Jérusalem, Ascalon et Damas. Ils avaient massacré jusqu'aux femmes, vieillards, infirmes et enfants qui s'étaient réfugiés dans l'église du Saint-Sépulcre.

Je titubais, le long de la haute paroi, pris de vertige au-dessus du vide, sur un sentier muletier aux vilaines crevasses, le cœur transpercé :

*Ô petite Vierge de l'Orient, petite Vierge Noire,
sur ce roc où montent les tristesses
et les humilités des hommes,
baille-moi ta bannière pour l'outre-mer.*

À notre retour, bouleversé, accablé, je tombai malade d'une forte fièvre doublée d'un flux de ventre, le 10 décembre 1244, jour de la Sainte-Luce. À peine rentré dans la résidence royale de Pontoise, on m'alita. Mon physicien, Jean Pitard, arriva à la hâte et

déposa près du baldaquin son bonnet doctoral et sa longue trousse d'où il sortit ses vases dont le nombre me laissa penser que l'affaire était sérieuse. Pendant plusieurs jours, il épuisa sa science sans le moindre signe de guérison. Il m'administra tous les onguents de la médecine qu'il avait emportés dans son étui panerol : un basilicon, l'onguent des apôtres pour raviver les chairs malades et un onguent jaune pour faire pousser les bourgeons charnus, forçant la sournoise maladie à s'exprimer sur les peaux pour se faire reconnaître. Mais le mal empirait. La scammonée était impuissante contre la fièvre qui montait. Il me fit alors enduire d'un baume à base de millepertuis. La reine Marguerite le suppliait de me donner de la tisane d'ortie blanche, avec un peu de miel du Palais. On alla chercher un autre physicien, sur le Petit-Pont, qui vint jusqu'à moi muni d'un recueil de médecine arabe. On me fit absorber des jaunes d'œufs battus dans du malvoisie avec des tranches de parricault et un peu d'ambre gris.

Peu à peu, je glissai dans une profonde léthargie. Je pouvais mesurer la gravité de mon mal à l'affluence des familiers assis près de ma couche. Toute la mesnie était là : Alphonse arrivait de Poitiers, Robert de l'Artois, Charles de l'Anjou et Isabelle de Longchamp. Mes jambes se raidissaient. De temps à autre ma mère, qui me prenait la main, poussait de violents soupirs. Soudain, ayant croisé le regard du maître Jean Pitard, quand elle vit que la médecine ne pouvait plus rien pour son fils, elle s'écria, d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Seigneur, sauvez ce jourd'hui le royaume de France. »

Un peu plus tard, en pleine nuit, je la vis appliquer sur mon corps la Couronne d'épines, la Lance et l'Éponge qu'elle avait fait venir du Palais afin que le Christ daigne me visiter et me rendre la

santé. Puis elle fit retirer de leurs caveaux, pour les exposer à la vénération des fidèles, les corps de saint Denis et de ses compagnons, saint Éleuthère et saint Rustique. La procession des reliques vint jusqu'à ma couche. Je n'eus pas le temps de dire adieu à mes frères et sœur, ainsi qu'à ma mère et à ma femme qui échangeaient, à l'oreille, des paroles de chagrin et de désolation. Je m'en allais. Doucement. Dans l'odeur des cires et le halo des cierges de miséricorde. Tout à coup, je sentis qu'on couvrait d'une gaze légère mon visage. On me fermait les yeux. Les évêques de Paris et de Meaux, agenouillés l'un et l'autre de chaque côté du lit, récitaient à voix basse les prières des agonisants. Depuis de longues heures, le mouvement de mon corps s'était arrêté, je ne parlais plus. C'est alors que je devinai une vive dispute, au milieu des soupirs et des sanglots. C'étaient les deux femmes du Palais qui veillaient à mon chevet. La première me croyait à telle extrémité qu'elle voulut tirer le drap sur mon visage. Elle disait que j'étais mort. Je le croyais aussi mais l'entendais tout de même parler. La deuxième dame, qui était de l'autre côté du lit, ne souffrit pas ce geste inaugural d'envoi dans l'autre monde. Elle me toucha le front, murmurant à voix basse :

« Je crois qu'il a encore l'âme au corps. »

L'évêque de Paris, qui n'entendit que la première voix, se retourna vers la chambre mortuaire :

« C'est fini... »

La promesse

LES DAMES qui me gardaient s'approchèrent pour la toilette du mort.

Je pensais, en ma demi-conscience : « Me voilà entre les deux Jérusalem, la céleste et la terrestre. S'il advient, Seigneur, que je revienne de la première, j'irai de ce pas délivrer la seconde. » Ce fut alors en moi comme un éblouissement. Ma main senestre murmura. Et serra le morceau de Croix du reliquaire sur ma poitrine qui, à nouveau, se gonflait. Je sentais descendre en moi un flux de chaleur qui me ramenait mes jambes. La voix me revenait, une voix creuse et sourde qui semblait sortir des profondeurs de l'abîme :

« Par la grâce de Dieu, le soleil de l'Orient est venu me visiter du haut des Cieux et m'a rappelé d'entre les morts. »

Cette voix de l'Orient, qui me redressa tout à coup sur mon séant, fit chanceler les deux évêques présents, dont le cœur était déjà entré en sépulture. Lentement, je leur fis signe de laisser la Croix sur ma chemise. Ma mère supplia l'évêque de Paris. Elle avait compris mon geste. Je voulais ma croix. Les deux prélats joignirent leurs prières à celles de la reine, une mère éperdue, tout à la fois de joie et d'inquiétude. Ils m'implorèrent d'attendre ma guérison avant de prendre une si grave décision.

C'étaient les mauvaises nouvelles du Levant qui avaient provoqué mon mal et m'avaient outragé le corps. Et c'étaient mon vœu et mon serment de me croiser qui m'avaient rappelé d'entre les morts. J'étais mort comme roi de la paix et me réveillais en pèlerin, en holocauste volontaire.

J'avais trente ans. L'âge du Christ, baptisé dans les eaux du Jourdain, où il reçut la plénitude de l'onction. Un nouveau règne s'annonçait pour moi. Je renaissais à la vie. Mais pour une autre vie. La maladie, au bord du trépas, avait dépouillé en moi le vieil homme. Elle me faisait mourir aux honneurs du monde. Je passais outre. À l'aube, je me levai. Je n'avais que faire de ces honneurs. Je marchais vers une autre terre.

Là-bas, les ossements de Godefroy de Bouillon avaient été livrés aux flammes et jetés aux immondices. On me remit le billet du grand maître du Temple et des prélats d'Orient, adressé à « Louis, le roi des rois terrestres ». Je lisais ma guérison comme un signe. Un signe de croix. Il fallait sans tarder se préparer à partir.

Jérusalem, tombée aux mains des Turcs kharezmiers, la Ville sainte des Francs moissonnés par l'épée, Jérusalem appelait au secours. La Syrie franque allait mourir. L'Islam débordait de tous côtés ; des rivages de l'Asie, des côtes de l'Afrique, de l'orient au couchant, il s'était élancé vers l'Occident ; il s'était imposé en Sicile, en Calabre. Il régnait partout.

Il fallait se rendre là-bas, prévenir les profanations, arracher, une nouvelle fois, le Tombeau du Christ des mains des Infidèles, restaurer le patrimoine commun de toute la Chrétienté, faire respecter le droit des habitants et rétablir la route des pèlerins. Mais il était urgent aussi de retrouver l'unité entre les Francs querelleurs.

J'étais revenu à la vie pour une nouvelle vie. Beaucoup de chrétiens qui avaient prié pour moi murmuraient : « Notre Seigneur opéra en lui. C'est par les pleurs et les oraisons des bonnes gens qu'il fut tiré à pitié. »

J'avais été rappelé. Pour aller vers eux. Rappelé d'entre les morts. Pour sauver la Terre sainte et la convertir. Je pensais au

vœu du frère François : « Si j'ai accompli ce vœu, ce n'était pas pour mon avantage mais pour le vôtre. J'avais pitié de vos âmes qui doivent périr. » Un jour, on avait aperçu, du haut des remparts de Damiette où veillaient les guetteurs enturbannés, ce moine qui marchait pieds nus, cheveux au vent, vêtu d'une longue robe d'étoffe grossière, que retenait à la taille une corde de chanvre. Et il chantait. Dans le sifflement des flèches et les hurlements des archers, cette voix faisait retomber la colère, et s'élevait plus haut : « Je suis chrétien, conduisez-moi à votre maître. »

Petit cordelier des hommes, saint François, écoute-moi.

*Aide-moi, je t'en supplie, à partir là-bas, où tu as marché
avant moi.*

Aide-moi à reprendre aux païens le fief de Dieu.

*J'emmènerai là-bas, avec moi, la fleur de seigneurie du
monde.*

J'avais demandé aux deux évêques de me remettre le signe des croisés. Effrayés, ils tentèrent de résister et déployèrent leurs efforts pour me détourner de cette idée. Mais j'insistai avec force. Il fallut donc m'obéir. L'évêque de Paris se résolut enfin à me donner une croix. Je la reçus avec transport, puis la déposai avec douceur sur ma poitrine encore tremblante. Autour de moi, je lisais les visages consternés des prélats, des barons et surtout de ma famille. Ma mère mena aussi grand deuil que si elle m'eût vu mort. Elle voulait me faire renoncer à mon dessein en me faisant valoir l'intérêt du royaume qui, en mon absence, demeurerait exposé aux plus graves dangers. Les prélats eux-mêmes me représentaient que c'était pour moi un devoir envers ma Couronne que de me racheter

de mon vœu formé dans l'altération de mes sens. « Une dispense, disaient-ils, est toujours possible. »

Un jour qu'ils renouvelaient leurs instances devant l'assemblée du Palais, je feignis d'en être touché :

« Vous prétendez que l'aliénation de mon esprit et le délire de mes fièvres ont été cause que j'ai pris la croix. Eh bien, comme vous me le conseillez, voici que je dépose la croix et que je vous la remets. »

Tout en prononçant ces mots, j'arrachai de mon épaule la croix que je portais et que j'avais fait coudre par ma sœur Isabelle, sur mon bリアud, au soir même de mon retour à la vie. Je la tendis à l'évêque de Paris :

« Seigneur évêque, voici la croix dont j'étais porteur. Je vous la remets de plein gré. »

On se pressa autour de moi pour me remercier. La joie se répandit dans le palais. Mais je repris aussitôt :

« Vous voyez de vos yeux que, n'étant plus malade, je suis à nouveau maître de moi. J'ai recouvré santé, raison et sens. Eh bien, maintenant je demande qu'on me rende ma croix. Car Celui-là en est témoin, qui sait toute chose, rien de ce qui se mange n'entrera dans ma bouche jusqu'à ce que j'aie été de nouveau marqué de ce signe. » L'assistance baissait la tête. Je repris ma croix. Isabelle souriait. Marguerite, angoissée, et en même temps toute à la joie de me retrouver, surveillait le regard de ma mère évidemment courroucée. Le baronnage ecclésiastique s'inquiétait d'avoir à payer les décimes du voyage. L'autre baronnage, le baronnage laïc, s'inquiétait de devoir partir et abandonner ses terres.

Dès le lendemain, je mandai au nouveau pape, Innocent IV, d'organiser la prédication de la croisade. Un parlement fut convoqué à Paris au mois d'octobre 1245. Les prélats et seigneurs

du royaume y assistèrent en grand nombre. Le légat, Eudes de Châteauroux, prêcha la croix devant cette illustre assemblée.

Puis je parlai avec ma mère pour la consoler. Son âge avancé lui faisait craindre de ne plus jamais me revoir. C'était un sentiment bien naturel, celui d'une mère à l'affection contrariée. Mais je voulais comprendre aussi pourquoi elle, la fille de Las Navas de Tolosa et de la Reconquista, exprimait une telle réserve quant à ce pèlerinage outre-mer. La force de sa parole me mit dans le doute. Elle m'expliqua d'abord que ma maladie m'exposait à de graves rechutes, car les accès de dysenterie, selon maître Jean Pitard et toute sa corporation physicienne, pouvaient être fatals dans un pays soumis à de terribles chaleurs et abreuvé d'eau putride. Elle pensait aussi au salut du royaume, dans un monde qui connaissait secousses et périls, et où la France était sans cesse la proie des aigles et des léopards. Soudain, elle évoqua l'outre-mer, avec des mots nouveaux qui me surprirent. Elle semblait penser que le temps des armes était révolu, elle, la petite-fille d'Alphonse de Castille qui avait fait reculer les Maures à Tolosa :

« Les dernières pérégrinations ont échoué. Là-bas, vous trouverez des roitelets aux âmes refroidies, des barons qui ressemblent à des barons, de vils petits seigneurs qui négocient avec quelque médiocre sultan et qui sont prêts souvent à porter le turban. Vous savez, mon fils, les choses ont bien changé. Le monde n'est plus à conquérir mais à convertir. Et même chez nous, nos amis les frères prêcheurs nous le rappellent tous les jours, dans le cœur des chrétiens, la conversion intérieure peut élever nos âmes vers une Jérusalem céleste qui rend moins nécessaire la reconquête de la Jérusalem terrestre.

— Certes. Mais les Infidèles ont asservi la Terre sainte. Pour rendre à Jérusalem sa dignité, il faut les en chasser.

— Vous n'aurez jamais leurs âmes au bout de vos épées. Mieux vaudrait les convertir, reprit ma mère. Si vous devez y aller vous-même, chargez vos nef s de frères mendiants plutôt que de chevaliers aux armes les mieux œuvrées ; et, là-bas, faites entendre aux Sarrasins cette mélodie nouvelle qui leur brûlera le cœur mieux qu'un feu grégeois. »

L'autre croisade

LE PATRIARCHE de Constantinople criait sa détresse au nom de l'Empire latin d'Orient. Les Tartares menaçaient l'Occident d'une invasion d'apocalypse, tous les cœurs frémissaient des malheurs de Terre sainte. Des témoins et des victimes de ces épreuves étaient même venus jusqu'à Lyon, implorer le secours des évêques réunis en concile. Mais le pape avait l'esprit ailleurs, tout occupé à entretenir la mésintelligence du siège apostolique avec l'Empire. Jérusalem appelait, Constantinople suppliait, mais le pape tisonnait ses braises, vitupérait, brandissant ce qu'il appelait « le glaive médicinal de saint Pierre ».

Les deux vicaires du Christ soignaient leur corps à corps. Alors à quoi pourrait donc servir d'obtenir du pape un légat pour prêcher la croisade, de la faire proclamer en plein Paris dans un grand parlement, de décider un moratorium sur les dettes en toute l'étendue du domaine et d'annoncer aux chrétiens d'Orient ma résolution de leur venir en aide, si la guerre du pape et de l'empereur devait détourner les vives énergies et le feu des âmes de la Chrétienté vers une autre croisade, celle d'Innocent IV ?

Il m'apparaissait nécessaire d'entretenir le pape. L'empereur me le mandait d'ailleurs comme un service de paix et de conciliation. Mais, comme il s'était réfugié à Lyon, où il avait transporté sa résidence, c'était à lui de venir vers moi. La rencontre fut convenue pour le mois de novembre 1245. Elle aurait lieu dans les murs de Cluny.

Le concile qu'Innocent IV avait réuni dans le réfectoire de l'abbaye de Saint-Just, au mois de juillet 1245, avait scellé la

sentence de déposition et d'excommunication de l'empereur Frédéric. Le pape pouvait ainsi le déclarer rejeté de Dieu, le dépouiller de ses honneurs et surtout dégager ses sujets de leur serment de fidélité. Les princes de l'Empire se voyaient invités à procéder à une nouvelle élection. Tous ces prélats étaient entrés dans le réfectoire, à la vesprée, au moment de l'exorde, tenant à la main des cierges allumés. D'une seule voix, ils prononcèrent la condamnation de l'empereur, le déclarant anathème ; puis renversant et éteignant leurs cierges, ils appelèrent sur sa tête les malédictions divines.

Alors Frédéric m'appela au secours : « C'est par nous qu'ils commencent, mais tenez pour certain, Louis, qu'on finira par les autres rois et par vous-même. Le pape vient de se glorifier publiquement, à Lyon, de n'avoir plus à craindre de résistance une fois notre propre puissance foulée aux pieds. La justice de notre cause est aussi la justice de la vôtre. Dans cette circonstance, notre intérêt est semblablement le vôtre et celui de vos héritiers. »

Il me semblait, dans cette querelle, que chacun des deux vicaires avait à la fois tort et raison. Frédéric visait juste quand il faisait entendre ses accusations contre l'avarice et l'ambition de l'Église. Innocent IV avait tort de se comporter comme un potentat plutôt que comme un père apostolique. Mais de son côté, Frédéric se laissait entraîner à l'excès lorsqu'il m'écrivait : « Il veut nous précipiter du trône. Nous ne sommes pas les premiers et ne serons pas les derniers. Comment, vous, Louis, roi de France, pouvez-vous faire preuve d'une telle docilité face à ces hypocrites de sainteté, quand leur cupidité les porte à croire que le Jourdain tout entier leur coulera un jour dans la bouche ? Quels services vous rendent en récompense ces prétendus pauvres du Christ, engraisés par vos dîmes et vos aumônes ? Plus vous étendez la main avec

largesse, plus ils saisissent goulûment, non pas seulement la main, mais le bras jusqu'au coude ! »

Hélas, Frédéric avait-il vraiment tort de me faire remarquer que les clercs romains s'étaient éloignés de l'Église primitive et de ses dépouillements ? « Regardez-les, ces clercs livrés au monde, enivrés par les délices, qui placent le Seigneur après tout le reste. Chez eux l'esprit de religion est étouffé par l'affluence des richesses. Vous devez, Louis, avec moi et les autres princes, mettre tous vos soins pour que ces hommes, délaissant leur superflu, servent désormais Dieu en se contentant de peu. » Il y avait dans ces épistelles un fond de vérité quelque peu gâté par l'outrance.

Son tempérament trop vif, son discours plein d'emphase et ses exaltations entraînaient Frédéric hors des chemins de la tempérance. Il faisait représenter son buste à l'antique, avec une tête laurée et une chlamyde retenue sur l'épaule par une fibule. Au physique, c'était un colosse. Sa puissance surpassait toute force humaine. On disait dans l'Empire que les animaux eux-mêmes tremblaient à son approche, reconnaissant à son pas les traces du lion. À la cour de Rome, les princes de l'Église l'appelaient « la stupeur du monde ». Mais une part de la vieille Allemagne des légendes revivait en ce prince souabe, beau et vaillant comme Siegfried, taillé pour décoller des géants et des monstres.

Il avait été élevé au cœur de l'Italie méridionale où la foi chancelait dans les âmes, au milieu d'un mélange de toutes les croyances et de toutes les races, héritage de la domination arabe en Sicile. Il vivait entouré de mahométans. Ses longs démêlés avec l'Église affaiblissaient encore ses sentiments religieux. Il s'était cependant croisé mais son passage outre-mer avait achevé de miner sa croyance. Le sultan égyptien avait gagné le cœur blessé de Frédéric. Il était reconnu là-bas comme un poète distingué, mais

surtout respecté parce qu'il parlait toutes les langues de son temps et qu'il semblait particulièrement versé dans les sciences philosophiques et naturelles. Son imagination vive et riante s'était éprise des brillantes apparences des savoirs arabes dans les arts et dans les sciences. Il se mit à vivre en Palestine comme un prince musulman et il en revint plus arabe que chrétien.

Après son retour, sa cour prit une tournure toute orientale. Les papes successifs lui reprochaient de s'entourer d'astrologues arabes qu'il consultait sans cesse sur les points les plus obscurs des sciences physiques, et même sur les chances de succès de toutes ses entreprises. Il avait une garde de Sarrasins, et l'impératrice une garde d'eunuques maures. Il confiait à des mahométans des charges de judicature, qui faisaient de tous les chrétiens leurs justiciables. Il fonda même une université arabe. On racontait aussi qu'il avait des concubines, ou tout au moins des danseuses arabes. Palerme était devenue un lieu où les savants de toutes nations, les troubadours et les artistes venaient chercher quelques largesses. Il prononçait des paroles impies qui le faisaient rire aux éclats, vantant ainsi les couchers de soleil de son pays et les ivresses italiennes des paysages de sa terre :

« Ah ! Si Dieu avait connu le royaume de Naples, il ne lui aurait pas préféré les roches arides de la Judée. »

Sur tout cela, le pape avait raison : Frédéric était un empereur libertin et même parfois sacrilège.

Innocent IV songeait à organiser une croisade de délivrance contre ce prince excommunié qui le menaçait jusque dans Rome. Il m'appelait à l'aide. Je jugeais cette croisade dangereuse au regard de l'urgence de délivrer le Saint-Sépulcre. Il fallait l'en convaincre et tenter de réunir les deux moitiés de la Chrétienté. La rencontre avec Innocent IV aurait donc lieu à l'abbaye de Cluny. Je

voulais m'assurer qu'aucune complication sur les terres occidentales ne viendrait accroître les difficultés de mon séjour en Terre sainte. J'espérais aussi que la papauté engageât une garantie de la part de l'Église contre une invasion du roi d'Angleterre sur mes terres pendant mon absence. Le pape, invité à s'avancer depuis Lyon – qui était terre d'empire –, arriva jusqu'à Cluny, en France.

La rencontre devait commencer à l'abbaye, le 30 novembre 1245. Ma mère m'avait donné un bon conseil : « Face à cet apôtre-là, il ne faut pas hésiter à montrer sa force – qui est une vertu – sinon il vous piétine de sa mule papale. »

L'escorte royale, qui arriva devant les hautes murailles dominées par les sept tours de l'abbatiale, avait fière allure. Elle défilait comme une armée. La beauté des vêtements, l'éclat des armures, l'ordre des bataillons offraient un magnifique spectacle, que j'avais pris soin d'orchestrer. En avant, marchaient cent sergents à cheval, l'arbalestre en main, montant de fiers destriers richement caparaçonnés, suivis de cent chevaliers aux hauberts étincelants, le bouclier pendu au cou. Une troisième troupe portait l'épée nue au poing. Les chevaux comme les hommes étaient couverts de mailles de fer. J'avais tenu à cet appareil guerrier pour envoyer des signaux à l'Occident tout entier, au pape et à l'empereur mais aussi à la Provence, car je voulais obtenir l'union de Béatrix, la troisième sœur de Marguerite, avec mon petit frère Charles. Ce n'était donc pas le moment de susciter la pitié.

J'entrai à cheval sous le porche de la prestigieuse abbaye de Cluny et allai me recueillir en l'église, la plus vaste de la Chrétienté. Les bâtiments monastiques étaient à la mesure de l'admirable vaisseau.

La suite du pape et ma cour avaient pu trouver à se loger sans perturber la vie conventuelle. C'est dire que la réserve de salles

était immense. Les moines conservèrent leurs dortoirs et leur réfectoire, tenant leurs chapitres comme s'il ne s'était agi que de la foule coutumière des grands pèlerinages.

Je fus accueilli par le légat, tout de pourpre vêtu, puis par l'abbé, habillé comme les autres bénédictins d'une gonne de laine surmontée d'une coule et d'un chaperon noirs. Mais il y avait là aussi quelques moines de Cîteaux, en robe blanche.

On me présenta de nombreux abbés d'autres monastères, vêtus d'étamine noire, qui s'étaient rendus à Cluny pour la circonstance, ainsi que les patriarches d'Antioche et de Constantinople.

Ce fut alors la première rencontre avec les prélats, revêtus de l'aube solennelle aux somptueux parements, de la dalmatique aux longues manches, de la chasuble aux formes ondulées, et tous coiffés de la mitre basse.

Le pape m'attendait et je vins à lui avec toute ma famille. Il portait sa tiare aux trois couronnes d'or et une ceinture blanche moirée, frappée à ses armes personnelles, génoises, d'argent et d'azur.

Après moi, ma mère s'agenouilla pour lui baiser l'anel. Puis vint le tour de mon frère Robert, ma sœur Isabelle, mes frères Alphonse et Charles. Plusieurs nobles de mon entourage m'avaient accompagné : le duc de Bourgogne, le comte de Dampierre, ainsi que les sires de Bourbon et de Beaujeu.

Le lendemain matin, l'assemblée se trouva réunie dans l'immense berceau abbatial, pour la messe de la Saint-André, célébrée par le pape en personne.

Je remarquai que les douze cardinaux étaient coiffés d'un nouveau chapel, sans doute à la suite d'une décision récente prise au concile de Lyon. On m'expliqua que la couleur rouge de ce couvre-chef signifiait qu'ils devaient être prêts à exposer leur tête

et à verser leur sang au service de la foi et de l'Église. Ainsi, le message était clair : le pape lui aussi alignait son armée.

Nous demeurâmes sept jours à Cluny. Les conférences avec le pape, où seule la reine Blanche fut admise, avaient lieu dès la fin du souper du midi et se prolongeaient souvent jusqu'aux complies.

Le serpenteau

LA FÉCONDITÉ des premiers échanges me donna l'espoir d'être entendu. J'obtins sans mal l'accord du pape sur l'outre-mer et le mariage provençal. Il apporterait volontiers le soutien de l'Église à ces deux urgences en encourageant la croisade ainsi que l'union de mon frère avec la dernière fille du comte de Provence.

Mais, bien vite, le ton changea. Innocent IV laissait peu de place à ma parole, qu'il écoutait à peine. Le caractère génois emporté perçait sous la tiare. D'emblée, il me semonça :

« Nous sommes venu à Cluny mander votre soutien et votre obéissance.

— Et moi, j'y suis venu quérir la paix. La paix entre vous, Très Saint-Père, et Frédéric de Hohenstaufen.

— Nous aussi, nous voulons la paix. Ce n'est pas nous qui faisons la guerre à l'empereur. C'est lui qui nous a cherché querelle, au point de contraindre le concile de Lyon à le déposer.

— Mais, Très Saint-Père, les membres de votre curie vous ont-ils informé des troubles que produit cette querelle en Occident ? Ces manifestes envenimés que vous échangez l'un et l'autre remuent profondément les esprits et réveillent les ennemis de la cour romaine.

— Vous sous-entendez que le roi de France soutient l'empereur plutôt que le pape ?

— Non. Je ne prends parti pour aucun de vous. Quand c'est vous qui avez été menacé, je vous ai protégé. Mais je viens entretenir le pape au sujet de l'offre que Frédéric m'a chargé de lui transmettre. Par ma voix, il propose à Votre Sainteté de se croiser,

de partir en Terre sainte pour ne jamais revenir, pourvu que son fils soit reconnu comme successeur légitime au trône du Saint-Empire romain germanique et que lui-même soit absous de tous ses péchés. Il se dit même prêt à marcher contre les Tartares. Souffrez, Très Saint-Père, que le roi de France presse un instant le pape de considérer cet accommodement.

— Combien de fois n'a-t-il pas prononcé de semblables promesses, ou de plus grandes encore, en les confirmant par serment, pour les violer ensuite ?

— Mais cette guerre à l'intérieur de la Chrétienté confine à l'absurde. Elle nous épuise et nous éloigne de la Terre sainte. Elle affaiblit tous ceux qui, comme moi, désirent se croiser. Les deux causes ne sont pas de même nature.

— Il y a autant de mérite à combattre Frédéric, ennemi de la foi, qu'à retirer la Terre sainte d'entre les mains des Infidèles.

— Non, Très Saint-Père, votre guerre reste une querelle de famille. L'autre croisade est une guerre de civilisation. Ne devinez-vous donc pas tout le danger de cette division qui compromet à la fois le repos de l'Occident, la survie des États latins d'Orient et l'autorité de l'Église elle-même ?

— Seigneur, roi de France, mon très cher fils, ce n'est pas seulement de notre cause qu'il s'agit, mais de celle de toute la Chrétienté. L'empereur s'est rendu, en tous points, indigne de créance. Comment comprendre ce qu'il a rédigé par écrit et scellé du sceau impérial de la topaze : "Par quel lien enchaînerai-je ce Protée aux mille formes ?" Voilà comme il nous traite. Il promet, il jure au péril de son âme, puis il se parjure.

— Très Saint-Père, ne lit-on pas dans l'Évangile que l'on doit ouvrir jusqu'à septante-sept fois le sein de la miséricorde à celui qui demande pardon ? Ce jour'hui, considérez le trouble des

temps qui s'annoncent, la Terre sainte glisse à l'abîme et sa délivrance appelle l'unité des chrétiens. Cette déposition de l'empereur me semble bien maladroite.

— Et en quoi l'empereur vous serait-il, pour votre croisade, d'un quelconque secours s'il n'était point déposé ?

— Frédéric est le maître des ports, des îles, et des vastes parcelles de terres qui touchent à la mer. Il promet beaucoup. Je vous le demande, Très Saint-Père, et en vous en priant, je vous le conseille, tant pour moi que pour des milliers de pèlerins qui espèrent une heureuse traversée : au nom même des intérêts de l'Église universelle et de la Chrétienté, recevez et acceptez la si grande humiliation d'un si grand prince, en suivant ainsi les traces du Christ dont vous êtes le vicaire sur la terre. »

Le seigneur pape rejeta la tête en arrière. Il se refusait à accorder à Frédéric la faveur que je lui demandais pour l'empereur. Devant ce visage sévère, inflexible, et cette tiare dédaigneuse, diamantée de ses entêtements, je changeai de ton :

« Si l'affaire de la Terre sainte éprouve demain des embarras, c'est sur vous qu'en rejaillira la faute. Quoi qu'il advienne, soignez la France comme la pupille de votre œil car, vous le savez, votre prospérité et celle de toute la Chrétienté dépendent de sa tranquillité.

— Tant que nous vivrons, nous tiendrons ferme avec la France contre notre vassal, le roi d'Angleterre, ou contre quiconque oserait porter la main sur le royaume de France, ou ses dépendances, en profitant de votre absence. Quant au serpentéau...

— Qui appelez-vous ainsi ?

— L'empereur !

— L'injure, inutile, ne peut que nourrir la rancœur...

— Vous n’entendez pas ce qu’il dit de nous : “Voilà donc le chef de ces pasteurs qui ne mènent point paître les brebis mais qui paissent eux-mêmes” ? Oui, Frédéric est un serpent. Savez-vous qu’il a été le nourrisson de l’Église romaine et que c’est notre illustre prédécesseur, Innocent III, qui accepta d’être le tuteur de ce petit orphelin ? Pouvez-vous comprendre la douleur de l’Église du Christ, l’Église qui l’avait reçu, pour ainsi dire, au sortir du ventre de sa mère, qui l’avait allaité de ses mamelles, porté sur ses épaules, puis l’avait instruit et arraché maintes fois aux griffes de ceux qui en voulaient à sa vie ? Hélas, l’Église du Christ croit élever des fils quand, souvent, elle nourrit, en son sein, des serpents qui n’ont de cesse de cracher sur elle leur venin. Vous ne voyez donc pas que ce serpenteau veut rétablir à son profit le pouvoir des César ?

— Et vous-même, Très Saint-Père, n’entendez-vous pas quelques-unes de ses vérités ?

— Quelles vérités ?

— Il dit ce que pourrait dire le roi de France : trop de clercs de ce temps, adonnés au siècle, enivrés de délices, laissent Dieu de côté parce que l’abondance de leurs richesses étouffe leur foi. »

C’était plus qu’il n’en pouvait entendre. Le pape se leva, mettant fin brusquement à l’entretien. Il fallut attendre deux jours pour renouer les fils. Je renonçai à ébranler ses résolutions contre l’empereur car d’autres sujets de discorde entre le royaume de France et la papauté me paraissaient tout aussi pressants à évoquer.

Le Grand Luminaire

TARD DANS LA NUIT, accoudé à l'huis fenestré de mon reclusoir qui surplombe les rosiers grimpants du vieux cloître, mon âme s'évade sur les toits des absidioles puis redescend dans les corridors chaulés de blanc de l'abbaye, où s'attardent encore quelques pas de louange tardive ou de soucieuse insomnie. Le poids du temps qui use la pierre, le poids du silence, massif – perpétuel lorsqu'on entre ici –, ce poids-là, on le sent avec le corps, qu'il délivre et allège par son mystère même.

Entre le dépouillement et les grâces bénédictines de Cluny, je perçois à peine, qui s'écoule doucement au milieu du cloître en un filet d'eau profonde, l'humble prière des sources, derrière ces voûtes basses en berceau brisé qui ont incliné aux plus grands effacements les plus beaux orgueils armoriés. Ce long murmure grégorien, qui monte nuit et jour le long des chapiteaux intimes, a poli tant de tourments et apaisé tant de caractères...

Par la pensée, je visite les fameuses salles du chapitre, parfumées de lys et d'encens, où flotte le souvenir encore si intense de Pierre le Vénérable, le premier sermonnaire qui appela les croyants à s'intéresser aux textes de l'Alcoran. Tous les agenouillements, tous les arts de la Chrétienté ont trouvé là leur moment, inscrit dans la pierre humide ; depuis des siècles, on a tiré la même corde, sonné la même cloche à l'heure du salut, pour le réveil ou le glas des moines transis, ensépulturés à même la terre, dans leur bure de labeur ou d'oraison.

Cluny s'élève comme un monument de l'âme, immémorial. Je ne dors pas. Je me transporte. Je vague. À quoi peut bien penser le

pape à cette heure ? Sans doute répare-t-il ses fatigues. Peut-être croit-il, en son sommeil, trouver de quoi redonner du lustre à ses obstinations pour l'aube à venir ? Ainsi passe la nuit.

Le lendemain matin, j'assemblai le conseil du royaume dans le réfectoire, pour mûrir la prochaine conférence. Les prélats et barons de France m'adjurèrent :

« Ne lui parlez plus de ses problèmes avec l'empereur. Entretenez-le plutôt de nos problèmes avec la papauté. » Tous les conseillers de la Curia geignaient semblablement sur les usurpations du Saint-Siège en matière de juridiction, ou encore sur les impositions exagérées des collecteurs pontificaux qui parcouraient la France et sur la trop grande fréquence des excommunications.

La seconde conférence se déroula dans la salle capitulaire. Elle s'engagea sur un ton vif. Je restai debout ; ma mère aussi. Nous attendions que le pape nous invitât à nous asseoir à côté de lui, sur un banc de pierre. Il ne nous donna aucun signe d'obligeance et d'aménité. Au contraire, il me toisa :

« En cette période difficile, nous mandons au roi de France de montrer l'exemple.

— De quel exemple, Très Saint-Père, voulez-vous parler ?

— De l'obéissance à l'Église.

— Elle vous est acquise – vous le savez – dans toutes les matières touchant à la foi. L'Église pourra toujours compter sur le zèle de la mesnie royale. Cependant, sur les affaires de gouvernement, le roi de France ne reconnaît pas de supérieur en son royaume.

— Pourtant, il existe bien, au-dessus de vous, un supérieur, c'est le Tout-Puissant. Et je suis son représentant en ce monde. Je suis de Dieu.

— Vous êtes de Dieu. Mais je le suis aussi.

— Vous n’avez votre part du Très-Haut que comme fils de Dieu, soumis au pape. Dieu est le roi des rois et il nous a constitué, sur cette terre, nous le pape, comme son unique mandataire universel.

— Vous n’êtes pas mon suzerain et je ne suis pas votre vassal. Je ne vous reconnais pas le pouvoir de destituer les empereurs, les rois et tous les seigneurs qui exercent l’autorité temporelle...

— Le temporel seul n’est rien qu’un corps sans âme. Le pouvoir spirituel est supérieur au pouvoir temporel comme la grâce est supérieure à la nature. Parce que sa finalité est plus haute.

— Certes, mais le temporel ne procède pas du spirituel. La grâce sublime la nature mais ne la supprime pas.

— La finalité de la nature est moins élevée. Car plus haut que la terre, il y a le ciel. On y voit le grand luminaire, le sacerdoce, qui, comme le soleil, éclaire par sa propre lumière. Et le petit luminaire qui, comme la lune, n’a qu’une lumière et une vertu empruntées...

— Et pourtant l’homme a besoin des deux. De même que l’âme s’élève plus haut que le corps, il est du devoir de ceux qui ont en charge le gouvernement des âmes de veiller à ce que les rois et les princes possèdent la plénitude de leur autorité sur cette terre. »

L’allégorie du grand luminaire m’avait atteint comme un trait fatal. Elle me troubla. Je ne savais que répondre. Tant qu’on resterait dans le ciel des idées, ce canoniste réputé aurait la victoire facile. Ma mère s’empressa de le faire redescendre sur terre :

« Très Saint-Père, votre royaume n’est pas de ce monde. Celui de mon fils, si. Or vous nous parlez parfois comme si c’était l’inverse.

— L'inverse, dites-vous ?

— Oui. Comme si le royaume des croisés se faisait pêcheur d'hommes, et le Saint-Siège pêcheur de deniers.

— Madame, c'est une injure !

— Daignez plutôt écouter un instant le roi de France. »

Le pape, courroucé, éleva une main tremblante. Il pointa le doigt de Moïse sur mon chef. Je convoquai en moi tous les courages de ma lignée pour qu'ils me vinsent en aide.

« Très Saint-Père, il m'est difficile d'accepter que l'on dépouille l'Église de mon royaume.

— Qu'on la "dépouille" ?

— Oui. Pour donner son temporel à vos amis italiens, parfois même à vos neveux, que nul ne connaît en France...

— Reprochez-vous à l'Église d'avoir quelque bien ?

— Non. Mais je reproche à la papauté d'appauvrir la France. En emportant tant de domaines hors du royaume, Rome la dépouille pour enrichir des protégés, qui n'ont même pas le devoir de demeurer en terre de France.

— L'Église possède comme toute autre institution ici-bas. C'est là la seule garantie de son indépendance : si on ne possède pas, on risque fort d'être possédé. Il est inouï qu'on lui en tienne rigueur.

— Ce qui est inouï, c'est plutôt que le Saint-Siège, chaque fois qu'il se trouve dans le besoin, impose à l'Église de France des contributions prises sur le temporel des églises qui ne relève pourtant que du roi et ne peut être imposé que par lui. Il est inouï aussi, Très Saint-Père, d'entendre par le monde cette parole : "Donnez-moi vos aumônes, ou je vous excommunie" ; de voir les prêtres les plus élevés en dignité, les successeurs des apôtres et, avec eux, tous les ministres de l'Église, taillés par ordre des

nonces apostoliques comme le seraient des serfs forcés de payer le cens à leur maître.

— Mais enfin, qu’attendez-vous de moi ?

— Que vous mettiez fin à toutes ces exactions. Et que vous respectiez le principe de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Surtout en matière de justice...

— Vous voulez fermer les tribunaux des clercs ?

— Non, mais j’entends que, dans les matières laïques, ce soit la justice laïque qui s’exerce, ne laissant à la justice ecclésiastique que les accusations d’hérésie, la validité des épousailles, le crime d’usure ou l’idolâtrie. »

Pour la première fois, Innocent IV semblait m’écouter. Sans doute comprenait-il que les colères du royaume de France n’étaient ni feintes ni infondées. Il avait de la science et de la sainteté, mais sa défense obsessionnelle de la liberté de la tiare, en ses envahissements, l’éloignait parfois des humilités de la vie en sacerdoce.

La conférence fut cependant suspendue par l’office de tierce, suivi de la messe pontificale. On pria pour ma partance et le salut des croisés. Quelques jours après, le pape reprenait la route de Lyon.

Il m’avait promis de protéger, après mon embarquement pour l’Orient, la terre de France – « Votre temporel sera préservé », m’avait-il assuré avec un sourire prévenant et paternel. Mais je n’étais pas dupe et pressentais que tous mes efforts pour réconcilier le pape et l’empereur couraient à l’échec.

Les dispositions de mon voyage n’en devinrent que plus difficiles car le pape, au lieu de m’aider, favorisait la dispersion des énergies de ceux-là mêmes qui auraient dû y participer.

Juste au moment où le combat contre les Sarrasins imposait l'accord parfait des armes et des cœurs, j'appris que des croisés rhénans et hollandais se mettaient au service de Guillaume de Hollande pour « l'autre croisade ». Pis, le légat Eudes de Châteauroux, qui avait mission de prêcher la partance pour la défense de la Terre sainte, en France, dans les îles Britanniques, et jusqu'en Scandinavie, s'était vu enjoindre par le pape de la prêcher dans l'Empire contre Frédéric.

Je gagnais malgré tout l'estime de chacun des deux vicaires : Frédéric m'écrivait sa reconnaissance pour mes efforts auprès du pape – saluant ma persévérance. Innocent IV se savait, à Lyon, grâce à ma protection, à l'abri d'un coup de main impérial. Les deux adversaires rivalisaient de compliments pour mes diligences. Frédéric me facilita ainsi les achats de chevaux ou de navires sur ma route, à Bari, Brindisi et Otrante ; j'appris plus tard que, dans le même temps, il renseignait le sultan d'Égypte sur mes préparatifs. Ainsi va la nature humaine, déloyale en ses ménagements. Je n'avais pas défendu l'homme – Frédéric, auquel le pape s'attaquait –, mais le principe, l'empereur.

En quittant Cluny, j'envoyai une partie de mes chevaliers vers le sud, avec l'ordre d'en ramener Béatrix, fille de feu Raymond de Provence et petite sœur de Marguerite.

Le comte venait de mourir et Béatrix, livrée à elle-même, devait affronter seule les troupes du roi d'Aragon, qui voulait se saisir d'elle pour la donner en mariage à l'un de ses fils.

Quelque temps après son arrivée à la cour de France, la demoiselle consentit à épouser mon frère Charles. Les cérémonies de l'union furent magnifiques.

L'année suivante, en 1246, le jour de la Pentecôte, au milieu d'un grand concours de barons, j'adoubai mon frère et lui donnai

les comtés d'Anjou et du Maine. Marguerite s'irrita grandement de cette alliance. Elle se prit à détester Charles, se laissant dominer par le sentiment qu'il lui volait sa chère sœur et sa douce Provence. Leur mésentente allait désormais aigrir le climat de la cour et donner à Marguerite une bonne raison d'afficher ouvertement sa préférence pour ses attaches outre-Manche.

Ma mère, elle, triomphait. Cette seconde alliance provençale était son œuvre. Et la reine étalait sa joie d'apprendre que le pape l'avait écoutée, lors de la troisième conférence de Cluny : elle y avait supplié le souverain pontife d'envoyer aux armées des Tartares une ambassade composée de quatre frères, deux mineurs et deux prêcheurs, ceux-là mêmes qui avaient ramené de Venise la Couronne d'épines. Par une longue épistelle, le pape conjurait les Tartares de mettre fin à leurs massacres, d'embrasser la foi catholique et de recevoir le saint baptême. Les frères missionnaires se voyaient également chargés, à cette occasion, de recueillir les renseignements les plus détaillés sur les mœurs, la vie, la religion et les agissements de ces peuples barbares.

C'était la première fois que l'idée de mission pour les âmes se frayait un chemin entre les champs de braise et le choc des hauberts. J'attendis avec curiosité le retour de cette première aventure. Une fois de plus, les frères mendiants illuminaient la route des hommes ; ils travaillaient à changer l'Église, à trémuer le royaume, à toucher les cœurs les plus endurcis. Et à convertir le monde.

La partance

LA FAMILLE s'agrandit encore avec la naissance d'un nouveau garçon en 1245, notre second fils, Philippe. Hélas, un autre enfant allait trépasser, qui n'avait vécu que quelques temps, le petit Jean. Nouveau déchirement ! On l'enterra à Royaumont, l'abbaye de nos deuils intimes, juste à côté de la petite Blanche. Tous deux reposaient, voisins d'éternité, à l'abri de modestes médaillons d'émaux en rinceaux délicatement sculptés sur leurs tombes. Jean avait les pieds posés sur un lion et Blanche sur un lévrier. Nous demeurions là à genoux et ils nous souriaient. Marguerite en appelait à la Providence et à ses voies impénétrables. Elle pleurait sur l'innocence de ces petits anges fauchés si tôt dans leur envol. Et sur notre vie d'épreuves qui n'en finit pas de payer son tribut, sa décime aux moissons injustes. Insondable mystère de ces petits sourires qui s'arrêtent en lisière et se figent pour toujours en nos entrailles meurtries !

Mais déjà il faut nous arracher à notre deuil. On nous attend. Il faut partir. J'ai appris à ensevelir mes propres tristesses pour n'accueillir en mon cœur pressé que celles du royaume.

Le moment survient de choisir la route du grand voyage. Par terre ou par mer ? La navigation a fait de notables progrès : désormais, on manœuvre un bateau aussi prestement qu'un cavalier tourne son cheval. On devine même où se trouve le nord, grâce à cette aiguille emprisonnée dans un fêtu de paille, qui flotte sur un bol d'eau. Et puis on peut transporter jusqu'à mille pèlerins par nef ; les cartes tracées sur parchemin relèvent les accidents et les

écueils. La prud'homie m'incline donc à choisir, pour le passage, la mer plutôt que la terre.

Y a-t-il quelque part un refuge enroché pour abriter mes nefes ? Oui, à Marseille, à Gênes ou Pise, mais tous ces ports sont terres d'empire. J'écarte cette issue, trop risquée.

Il n'y a aucun repli fortifié de la mer en France. Il faudra donc en dessiner un le plus vite possible. On me désigne un tertre sablonneux au milieu des marécages, dans le delta du Rhône. C'est le seul point par lequel le domaine royal touche à la Méditerranée ; il dépend de la sénéchaussée de Beaucaire. Les pêcheurs l'appellent Algues-Mortes. La tâche sera délicate à cause des marais salants et de la corruption de l'air. Malgré tout, on y creuse un bassin. Peu à peu, une ville s'élève, défendue par une tour qui servira de farot pour guider les marins et de citadelle pour les accueillir. Je fais aussi percer un canal pour joindre la lagune à la mer. Les charrois de pierre se croisent et parfois s'entrechoquent dans les rues traversières, autour de la grande place où on édifie l'église Notre-Dame-du-Sablon. J'exempte les bourgeois qui viennent habiter en cette ville nouvelle. Je les déclare francs de tous impôts, péages et chevauchées.

J'adjure les princes chrétiens à me venir en aide. Henri III d'Angleterre manque de moyens et de volonté, malgré les pressants billets que lui adresse Marguerite. Les princes espagnols, trop occupés par la reconquête sur les Maures, ne feront pas le moindre geste non plus. Quant à l'Allemagne et l'Italie, elles ne songent qu'à surveiller les menées du pape et des Hohenstaufen qui recrutent leurs propres armées pour nourrir leur chamaille. Les épistelles que j'envoie en Bohême, en Hongrie, en Silésie, en Moravie et en Dalmatie demeureront sans réponse, car là-bas, tous les princes pansent leurs propres plaies ouvertes par les invasions

mongoles et ne s'emploient qu'à leurs voisinages et à leurs fièvres. J'obtiens seulement l'envoi d'une poignée d'archers anglais, allemands et norvégiens. Le pape a fait délibérer le concile de Lyon sur une suspension d'armes pendant quatre ans. J'apprends qu'il passe son temps à attirer des croisés français dans son parti, en leur offrant les mêmes indulgences que pour le pèlerinage en Terre sainte.

Chacun demeure dans sa vigne et y taille ses sarments. Personne ne regarde au-dessus de la treille. Je resterai donc seul sur les coteaux de mon royaume, entraînant les Francs de France pour vendanger les vignes du Seigneur. Malgré tout, de nombreux vassaux et vavasseurs prennent la croix. Mes frères décident de m'accompagner. Mais aussi le mauvais cleric, Pierre de Bretagne, ainsi qu'une foule de barons, quelques crosses épiscopales et même la comtesse de Flandre, avec son fils aîné. Devenu le porte-enseigne de la Croix, je ne néglige aucune occasion de solliciter les pèlerins volontaires.

Quand approche le temps de la Nativité, je mets à profit une tradition ancienne, celle des étrennes, afin de grossir mes troupes. Selon un vieil usage de Chrétienté, les suzerains offraient, le jour de Noël, des mantels à tous les vassaux attachés à leur mesnie. C'est pour cette raison qu'on appelait Noël « le jour des robes neuves » et ces robes « des livrées », car elles se livraient de la main et des deniers du suzerain. J'avais donc fait disposer une quantité considérable de ces chapes ornées de fourrure de vair. Tous les officiers de la cour et les barons qui assistaient à la messe dans la chapelle se virent offrir, lorsqu'ils se présentèrent au portail, un mantel neuf « de la part du roi ». Ils s'empressèrent de le revêtir. Mais quand les premiers rayons du jour se furent glissés au travers des vitraux, chacun découvrit avec étonnement qu'une

croix secrètement brodée avec des fils d'or déliés se trouvait cousue sur l'épaule de chaque livrée. Habillés pour l'hiver, ils n'avaient plus le choix. La décence leur interdisait de découdre ces croix. Alors, éclatant de rire, le Mauvais Clerc s'exclama, devant l'assistance esbaubie :

« Voici qu'aux pieds du roi des Cieux qui vient de naître, le seigneur roi de France est allé chercher en Orient les étrennes des Mages, pour les déposer, devant la crèche de saint François, sur l'épaule des barons.

— Et les Mages repartirent d'où ils étaient venus, apporter la bonne nouvelle, il fallut les suivre en Orient », ajouta plaisamment le duc de Bourgogne.

J'étais devenu pêcheur d'hommes. Ma barque étoilée de saint Pierre était pleine de pèlerins. La flotte pouvait désormais lever l'ancre. Je ne pensais plus qu'à mon embarquement, à mon voyage, à mon armée, au Saint-Sépulcre, au Golgotha, à la Couronne d'épines.

Je voulais malgré tout laisser derrière moi la maison bien rangée et le royaume en ordre. Je refusais que meurent dans le sillage de mes nefes des supplications sans écho, des appels dans le vide ou quelque iniquité.

Je voulais partir la paix au cœur et sans laisser penser ou chuchoter, dans la plus humble chaumière du royaume : « Il est parti, avec ses angoisses et sans les nôtres. » J'entendais chasser toutes les amertumes et effacer jusqu'à mes propres maladrances, faire remonter au Palais les détresses portées par ces faibles cris qui s'éteignent en souffles imperceptibles, même si, rapportés à la marche du monde, à ses soucis et ses immensités, ces cris étouffés, si loin du roi, ne semblent que pleurs de biche aux abois.

C'est ainsi que je dépêchai des enquêteurs par tout le royaume pour entendre les griefs, relever les abus et apaiser les discordes. Je voulais réparer jusqu'aux torts de la Couronne afin de m'embarquer l'âme en paix.

Les baillis, qui contrôlaient les jugements des prévôts, avaient été investis de toute ma fiance. Tous ne la méritaient pas. Beaucoup de plaintes ainsi parvenues jusqu'au Louvre concernaient des exactions perpétrées par les agents de la cour. Assurément, la royauté devait en être tenue pour responsable, en vertu de l'adage : « Là où est le bailli est le roi. » Quelques prévôts se comportaient en véritables tyrans : ils mettaient à rançon des hommes dont le seul tort était d'être fortunés. Parfois même, cédant à la tentation de s'enrichir, ils pratiquaient la rapine.

Grâce aux enquêtes, souvent confiées à des franciscains ou à des dominicains, au-dessus du soupçon commun, le dernier des sujets, le plus démuné, le plus timoré, eut accès à la justice suprême, celle du roi. J'exigeai de lire tous les rouleaux d'enquêtes que je mandais par lettres patentes. Les conseillers avaient affaire directement au peuple. Et le peuple avait affaire à moi.

Les plaintes contre les abus des forestiers et des sergents s'étaient multipliées. Les mécontentements surgissaient de partout et visaient parfois la royauté. C'est ainsi que les moines de Pont-Audemer eux-mêmes se plaignaient de ce que cinq mille harengs que la prévôté aurait dû leur livrer ne leur avaient jamais été baillés, ce qui leur causait un dommage estimé à cent livres tournois par an. Les chartes des archives de la Trappe étaient là pour faire foi de leur bon droit. D'ailleurs, mon aïeul Philippe Auguste avait consenti à leur verser chaque année vingt livres parisis en réparation. Mais, depuis sa mort, en 1223, les versements avaient été suspendus. C'était grande injustice.

D'autres moines – ceux de Bonport – se plaignaient de la mise en labour, sur mon ordre, de nombre de leurs terres. Ils y avaient perdu beaucoup de bois. Pour les dédommager, je leur fis bailler cent acres de prairies et une rente de cinq muids de grain.

Les relevés d'abus, des plus flagrants aux plus infimes, concernaient souvent des petites gens du commun, que personne jusqu'ici n'avait daigné écouter. Des serfs venaient se plaindre. J'ordonnai leur émancipation partout. Les parchemins relevaient des troubles, devenus, par leur absence de réponse, des drames de mesnies entières. Des pauvres gens répondant au nom de Guillaume Boit-L'aive et Étienne Malemouche avaient eu leurs terres saisies, confisquées sans discernement parce qu'ils se trouvaient en Angleterre au moment du siège de Bellême.

Des réquisitions avaient parfois eu lieu sans remboursement. Des marchands avaient envoyé du blé en Angleterre, à l'ost royal, du temps de mon père, pour approvisionner l'armée. Ce blé ne fut jamais payé. Marie La Saunière se plaignait qu'on lui ait pris, pour les escuyers, une couverture et un oreiller. C'était tout son trésor. Simon, un pauvre juif d'Arles, avait cédé par réquisition son mantel de drap brun fourré de lièvre. Un de ses frères, que Marguerite avait en amitié, un juif de Béziers, David, spolié d'un mas provençal par le sénéchal Guillaume des Ormes, en demandait la restitution pour ses enfants. Je punis le sénéchal. Heureusement, une bulle papale, du 7 juillet 1247, qui prenait les juifs sous sa protection, me bailla les armes pour que ma justice pût poursuivre ceux qui convoitaient leurs biens, comme les commerçants de Poitiers, que mon frère Alphonse renvoya à leurs étals.

Avec ma mère, qui m'aidait à dépouiller les rouleaux d'enquête, je veillais à ce que le peuple ne fût point défoulé par les riches et gardât justice.

Je voulais que chacun retrouvât son bien, au moment où les hauts barons abandonnaient leur temporel pour se confier à la vague et à la Providence.

Quand le Palais eut achevé les derniers préparatifs de ma partance, je résolus de m'alléger des biens superflus de ce monde et cessai de porter des robes de soie écarlate, brune ou verte ; je les remplaçai par de sobres surcots en drap de couleur noire ou foncée, comme le camelin ou le pers. Je bannis les selles richement ornées et les estriers dorés, l'un ou l'autre étincelants pour le voyage. Mon équipement ne consistait plus désormais qu'en quelques vestures aux teintes unies et pâles. Je devenais un pèlerin parmi les pèlerins. Un simple soldat au milieu de mon ost.

C'est le 12 juin 1248, vendredi après la Pentecôte, qu'eut lieu la partance. Une nouvelle vie commençait. À trente-quatre ans déjà, j'allais enfin accomplir mon vœu le plus intime. C'était le vœu de Pontoise. Le vœu du Graal et du « petit Charlemagne ». La promesse de ma vie.

L'écharpe

TOUT EST PRÊT. La journée s'annonce lumineuse. Selon les augures des Anciens, ce ciel haut nous réserve un été clément et un blé tendre. Nous célébrons ce jourd'hui la fête de la Trinité. Et, déjà, tous les beffrois des douze paroisses voisines offrent aux vents du petit matin, en un présent de partance, leurs volées de fête. On dirait une mer sonore aux ondes de bronze qui s'avance au-devant des croisés. Dernière prière, émouvante, en présence de toute la mesnie royale devant les reliques de la Sainte-Chapelle, dédiée il y a quelques semaines, le dimanche de Quasimodo, 26 avril 1248. Au-dehors, la foule nous attend pour la grande liturgie pénitentielle qui va commencer à la sortie du palais. Près du Châtelet, gardé par mes sergents, nous accueille Messire Eudes, le cardinal-évêque de Tusculum. Avec ma mère, Marguerite et mes frères, nous cheminons vers les prélats et les vassaux. Il a été résolu qu'Alphonse, qui s'est croisé comme moi, demeurera pendant une année encore avec ma mère pour veiller sur le royaume.

Je quitte la Cité en marchant vers Saint-Denis où nous recevons l'oriflamme des mains du légat. Je serre contre moi cet étendard si précieux de vermeil samit relevé de houppes de soie verte. J'ai revêtu le bリアud des pèlerins. Sur le chemin, les paysans nous font escorte de leurs attendrissements et s'en viennent souventes fois puiser de l'eau dans les bornes-fontaines pour emplir nos gourdes. Toutes les confréries forment la haie de leurs vexilles : les augustins de Montmartre, les carmes, les Filles de Dieu, les moines de Longchamp et de Lys, les jurandes franciscaines et,

naturellement, le couvent Saint-Jacques. Au bord de la route, les corporations et leurs vieux maîtres aux longs cheveux carlovingiens exaltent les bannières de leurs métiers. Beaucoup de pauvres esmoignonés nous disent au revoir de la manche, et même la truandaille des bas quartiers vient nous saluer. C'est l'adieu de la France à ma gent.

Dans l'église abbatiale, Eudes de Châteauroux, après nous avoir bénis, me remet le bâton et l'écharpe, puis je lève l'oriflamme en signe de mise en marche de l'ost royal. La procession se rend maintenant à Notre-Dame-de-Paris pour y entendre la messe. Les comtes d'Artois et d'Anjou me suivent à pas lents.

Je vois arriver de partout, qui rejoignent le cortège et viennent eux aussi quérir l'imposition liturgique des robes pour le saint voyage, les seigneurs et chevaliers qui se sont croisés. Ils marchent déchaux, une simple laine sur le corps. Je ne les reconnais pas tous, mais retrouve parmi eux les grands barons, aux sagesses tardives, qui avaient troublé le royaume du temps de ma minorité : ainsi le Mauvais Clerc chemine à mes côtés, s'employant enfin à son salut ; La Marche est là aussi. Il ne manque qu'Isabelle d'Angoulême – Jézabel – tout juste trépassée. Ces poitrines armoriées, qui s'apprêtent à déposer leur vie à l'ombre des pèlerins de Gethsémani, ont tout abandonné, leurs anciennes besognes, leurs courtines et leurs mesnies.

Et les voilà, pieds écorchés, couverts de poils de chèvre ou de peaux de lièvre, qui portent leurs pas au-devant de la souffrance, dans l'absolu dénuement. Ils se sont approvisionnés en chevaux et en vivres. Ayant frété des navires pour la grande traversée, ils ont pris sur eux de pourvoir à toutes les nécessités d'une expédition lointaine, incertaine.

Pour les hommes de leur bannière qu'ils entraînent à leur suite, ils ont dépensé les revenus du domaine. Souventes fois, ils ont sacrifié leurs terres mêmes, qui serviront de gages aux prêts usuraires des Lombards. Certains d'entre eux se sont rendus à d'autres expédients : ainsi beaucoup de vilains de leurs apanages, enrichis par l'épargne, leur ont racheté leur liberté et celle de leur champ. Des villes se sont aussi affranchies du joug féodal, acquérant plus aisément des chartes de communes. Tous ces chevaliers qui renoncent à leurs affections accomplissent le maître mot de Cluny : « La richesse d'un homme est la rançon de son âme. » Ils partent avec un cœur de pauvre, s'arrachant aux biens de ce monde et de l'esprit même des semailles d'où jaillissent les moissons à venir. Ils savent qu'ils ne verront plus jamais la récolte. En quittant leurs barbacanes, ils n'ont pas osé se retourner vers leurs châteaux, ni leurs enfants, de peur que leur humeur ne s'abîmât sur tout ce qu'ils laissaient, leurs tendresses et leur sollicitude. Une nouvelle pensée les tourne vers le mystère de l'Orient qui les habite, non plus l'orgueil de leurs donjons mais la délivrance des Lieux saints. Ils quittent leurs vergers pour un autre jardin, celui des Oliviers. Ils ont disposé leur cœur pour ce passage outre-mer, comme pour un voyage sans retour, en lisière de leur propre vie. « On se reverra un jour... au Ciel. »

Ils n'attendent rien de mes largesses. C'est à eux de puiser dans leur trésor d'hommes libres les ressources nécessaires au voyage. Ils ont instruit leur fils : « Tiens le domaine en ma place. Comme je l'ai tenu de mon père et celui-ci du sien. » Ils ont entendu, derrière eux, au moment d'embrasser leur femme, la voix déchirante d'un voisin qui sanglotait : « Qu'il était beau ! Qu'elle était gentille ! Ah ! Sire Dieu, pourquoi donc les as-tu départis ? » Dans cette marche pénitente vers la Terre de promesse, je forme le vœu que l'on

n'oublie jamais la figure de ce chevalier croisé des derniers temps qui se prépare à trépasser là-bas. Il sait où est Jérusalem et combien de cadavres sillonnent le chemin de croix qui y conduit, semé de mille périls : la soif, la fièvre, les courses des cavaliers sarrasins qui, dans leurs jaillissements, font voler les sables du désert, les longues solitudes escarpées qu'il faudra traverser sur un cheval épuisé, estropié, sous une armure embrasée. Malgré tous les dangers dont il a recueilli le récit auprès des plus anciens, le chevalier a tenu bon, il s'est croisé. Dans la joie du terme, certain de s'agenouiller un jour, après la dernière montjoie, devant le Tombeau du Christ. Il sait ce qui l'attend : le triste spectacle des jalousies entre les chrétiens d'Orient et peut-être, au retour, la lèpre hideuse, inexorable, qui ajoure un caveau d'ombre sur les survivants. Il sait tout cela ; mais il part malgré tout et s'adresse ainsi à Dieu : « Vous avez souffert pour moi, je vais souffrir pour Vous ; ainsi nous serons quittes. » Entre le plus haut devoir qui ordonnait de partir et l'amour qui commandait de rester, il a fallu se résoudre à un choix insensé ! Tramé dans un seul doute, toujours le même, inexprimé : « La reverrai-je ? Reviendra-t-il ? »

À la suite de la conférence de Cluny, le pape m'a accordé de lever une décime sur les clercs du royaume pendant trois ans. J'ai donc fait acheter d'immenses avitaillements de vin, de blé et d'orge sur les contrées les plus fertiles de l'Occident, en les États de Venise, ainsi qu'en Pouilles et en Sicile. Mon nouveau connétable, Humbert de Beaujeu, a ensuite expédié ces vivres sur des navires loués aux Vénitiens dans l'île de Chypre, où je compte assigner aux croisés le point de rencontre de tous, que j'annoncerai à Aigues-Mortes.

Sous un ciel d'inquiétude, on m'apprend, en chemin, une bonne nouvelle : l'empereur Frédéric vient d'ordonner que je puisse

librement tirer du royaume de Sicile tout ce qui me sera nécessaire en chevaux, armes et vitailles.

Hélas, je constate autour de moi des rapines abritées par l'inviolabilité attachée à la personne des croisés. Innocent IV, que je sollicite, envoie un bref remplaçant sous l'empire du droit commun les chevaliers qui se rendraient coupables de forfaits avérés. Le royaume ne peut pas accepter la spéculation sur les choses de l'esprit. On me rapporte que les marchands d'épices font accroire, dans les foires, que les Sarrasins ont empoisonné le poivre destiné à la consommation de l'Occident. Ainsi, les chalands n'achètent plus que du vieux poivre et les épiciers vendent avantageusement leur fonds de magasin. Je fais poursuivre les artisans de ces indignes aubaines.

La reine, ma mère, qui demeure près de moi, me convoie pendant les trois journées qui préparent mon arrivée à Corbeil. Nous mettons en ordre le Palais, puis convoquons à Paris tous les barons ; ils prêtent serment de garder foi et loyauté à mes enfants si jamais je ne revenais pas d'outremer. Le chancelier a frappé un sceau d'absence, pour le temps de mon séjour en Terre sainte. Ce « sceau du roi lointain » manifeste, pour le baronnage, la continuité de l'État. Il est à la garde de la Curia, sous le bail de ma mère qui signera les actes du gouvernement, scellés de cire verte sur lacs de soie rouge pour les lettres patentes, ou de cire jaune sur double queue pour les mandements. J'emmène avec moi mon chauffe-cire. Les légistes du Palais, Guillaume de Nesle et Pierre de Fontaine, ont ainsi rédigé les actes du nouveau bail : « À notre très chère dame et mère, la reine, nous concédons qu'en notre absence à la croisade, elle ait pleins pouvoirs de se saisir des affaires de notre royaume. » Je lui remets le pouvoir d'instituer les baillis, de

nommer les forestiers, mais aussi de conférer les bénéfices ecclésiastiques vacants.

Quand j'eus quitté Saint-Denis et atourné ma voie, je pris mon écharpe et mon bourdon pour marcher vers Notre-Dame-de-Paris ; toutes les congrégations et le peuple de la Cité nous convoyèrent en larmes. Face à nous, la cathédrale toute neuve dressait ses deux tours comme deux bras d'allégresse levés au ciel. Oh ! que Notre-Dame est belle ! On dirait une enluminure de livre d'heures. J'embrasse du même regard les façades et la flèche de cèdre de la Sainte-Chapelle qui leur répond, dominant tous les clochers. Nous entrons sous le triple portail où les apôtres semblent m'accueillir en éternelle procession. Je me suis attardé un instant sur le tympan central, la galerie haute des rois de Judas, sous le regard de légions d'anges et de tous les bienheureux, peut-être des Francs de Terre sainte sans sépulture, aux visages extasiés, sourires éternels, comblés de sublime récompense. Le chantier de la cathédrale est juste achevé. Pour les siècles, au cœur du royaume.

Avant de pénétrer dans la nef, tous les pèlerins déposent la lance et l'épée pour ne garder que la besace et le bâton. Chacun médite sur sa pauvre vie, posant doucement la main sur sa modeste croix de laine rouge qui brille comme un cri ardent sur les bリアuds.

Après la messe de Notre-Dame, la procession du peuple nous accompagne jusqu'en l'abbaye royale de Saint-Antoine-des-Champs. Sur la route, me revient en mémoire la figure de son fondateur, le curé de Neuilly, Foulques, célèbre prédicateur de la première croisade. L'esprit n'est plus tout à fait le même. Je mande aux religieuses d'intercéder pour nous dans leurs prières quotidiennes ; puis je quitte l'abbaye à cheval pour aller dormir au palais royal de Corbeil. Je fais halte pour me recueillir sur la tombe d'Ingeburge, la reine de mon psautier. Je le garde avec moi

pour le grand voyage. On me fait signe, je suis en retard. Ma mère m'attend. Je la rejoins pour l'adieu.

Adieu, ma mère

C'EST DEVANT L'HOSPITAL, en la ville de Corbeil, que je quitte ma mère, dans la splendeur d'une belle journée de juin et d'une cité en pleine prospérité.

La reine, assistée de mon frère Alphonse qui va demeurer encore un an auprès d'elle avant de gagner à son tour la Terre sainte, suit des yeux le cortège descendant la côte vers la Seine et l'Essonne.

Le martèlement des pas des palefrois dépouillés de leurs estriers, mors et esperons dorés, n'y souffrant que de simples fers, s'ajoute au bruit assourdissant des roues des moulins sous les arches des ponts. Le soleil s'amuse avec les flèches de la grande église Notre-Dame et la coquette chapelle de la commanderie de Saint-Jean-en-l'Isle. Tous pennons déployés, chevaliers et sergents remontent l'autre versant de la colline et, lentement, le cordon s'étire sur la route.

Les seigneurs du Midi se joignent aux seigneurs du Nord. Quel symbole ! Les deux langues – d'oïl et d'oc – parlent d'un même cœur.

Ma mère me serre dans ses bras. Elle a le regard tragique d'une *mater dolorosa*. Comme si les pointes de sept glaives déchiraient la chair de son cœur et épuisaient sa vie en gouttes de sang :

« Ô, mon fils ! mon cher enfant ! murmure-t-elle en trébuchant.

— Belle, très douce mère, par cette fiancée que vous me devez, retournez maintenant à Paris. Je vous laisse mes trois enfants, Louis, Philippe et Isabelle. Prenez soin d'eux.

— Je vous promets de les bien garder, comme le royaume que vous m’avez confié. Adieu, mon fils que j’aime tant. Vous serez toujours mon petit Louis de Poissy. Adieu...

— Pourquoi dites-vous “adieu” ?

— Parce que mon instinct de mère m’enseigne que je ne vous reverrai plus.

— Mais je reviendrai...

— Je ne serai plus là. Avec mes cinquante-six ans, je suis entrée en âge périlleux. Laissez-moi demeurer avec vous au moins jusqu’à Sens, Vézelay et Aigues-Mortes. Je n’imagine pas de vous quitter. Ô, très doux enfant ! Comment mon cœur pourra-t-il souffrir la partition entre vous et moi ? Vous m’avez été le meilleur fils qui jamais fût à sa mère ! »

À ces mots, la reine s’affaissa, elle se pâmait. Je la redressai. Dès qu’elle fut revenue à elle, elle se mit à genoux, me suppliant encore :

« Ne me laissez pas seule...

— Évidemment non. Je vous ai confié le petit Louis, l’héritier du royaume et, pour vous assister dans toutes vos tâches, ma sœur, votre chère fille Isabelle. Elle vous donnera toutes les attentions.

— Et vous, Louis, qui donc veillera sur vous ? Je suis la seule à vous savoir si fragile. Vous êtes de faible complexion depuis vos premières années. Vous ne supporterez pas les épreuves d’un tel périphe.

— Mais j’emmène avec moi Marguerite.

— Ah, Marguerite ! Elle est venue hier s’entretenir avec moi. Je lui ai demandé pourquoi elle vous suivait dans cette aventure si hasardeuse.

— Et que vous a-t-elle répondu ?

— “Je vais où le roi va. Et cette fois-ci, j’y vais seule.”

— Eh bien, n'est-elle pas la reine ?

— Mais elle est mère, d'abord ! Est-ce bien la place d'une femme d'aller tirer l'épée contre les Sarrasins ? Connaît-elle la barbarie des mamelouks et des Bédouins ? De quel secours sera-t-elle pour vous ? Vous aurez bien autre chose à faire que de retourner vers elle votre bouclier et de la chercher du regard sur le champ de bataille.

— Elle est ma femme, j'ai besoin d'elle et elle le sait.

— Joviale comme elle paraît, on dirait qu'elle part en voyage de noces !

— Ma mère, c'est la première fois, depuis nos épousailles, que nous allons nous gouverner l'un l'autre et partir tous les deux. Ensemble.

— Son ingratitude me déchire le cœur. Mais je ferai face aux devoirs du bail dont vous m'avez confié la garde. Pourrai-je seulement continuer à aider les fondations pieuses, je vous le mande ?

— Oui, Madame, je vous accorde le droit de prélever sur mon domaine trois cents livres de rentes pour les leur distribuer. À partir de cet instant, c'est à vous que je laisse le gouvernement du royaume.

— Je garderai la France, beau et tendre fils. Mais vous, je vous perds ce jour'hui. »

Il fallait se quitter. Elle tomba à nouveau en pâmoison. Elle qui savait se montrer si solide et si dure, voilà qu'elle s'effondrait au bord de la route comme une jouvencelle. Moi aussi, je savais que je ne la verrais plus jamais. C'était un pressentiment de toute mon âme.

La rumeur d'une foule nombreuse montait cependant de la rue. On entendait hennir les chevaux et cliqueter les esperons. Je me

détachai des bras maternels qui tentaient de me retenir. Je ne pouvais pas voir ses larmes ruisseler sur son pauvre visage bouleversé et je ne voulais pas qu'elle me regardât. Car, moi aussi, je pleurais. Elle trouva dans son épuisement assez de force pour un dernier sourire :

« Adieu, mon fils !

— Adieu, ma mère ! »

Quand elle vit qu'on m'amenait mon destrier, son courage l'abandonna et elle se laissa à nouveau choir sur le pavement. Les croisés m'attendaient : un alignement de deux mille cinq cents chevaliers, autant d'escuyers et de valets d'armes, une dizaine de milliers de fantassins, cinq mille arbalétriers. Un ost de vingt-cinq mille hommes et huit mille chevaux. Il n'y avait plus ni selle d'apparat ni housse brodée. Les pèlerins connaissaient les étapes du voyage, tous savaient que le port d'embarquement serait Aigues-Mortes, mais aucun chevalier n'avait deviné mon dessein en la Méditerranée. L'ennemi ne saurait rien puisque je ne savais pas encore moi-même.

Je balançais entre deux routes. La première nous conduisait sans détour vers la Terre sainte, mais l'issue des précédentes croisades avait prouvé le risque d'une telle voie. Les colonies franques survivaient, mais isolées les unes des autres par de larges espaces de terres arides que pouvaient parcourir rapidement les Infidèles. Les villes ne constituaient plus de bons points d'appui. Une attaque ainsi conçue risquait de se solder par un irréparable échec.

La deuxième route nous conduisait en Égypte : la croisade menée trente ans plus tôt par Jean de Brienne avait montré le parti que l'on pouvait tirer d'un débarquement sur cette terre ; en m'emparant des entrepôts du delta et de la cité de Damiette, je

pourrais ensuite contraindre le sultan à me rétrocéder en échange le royaume de Jérusalem et les Lieux saints. Je penchais donc pour le Nil.

La première escale de l'expédition serait Chypre. J'y avais déjà envoyé mes fourriers pour préparer les greniers, les celliers et les étables.

Mes proches conseillers pensaient que l'Égypte et Damiette étaient la clé de la Palestine. Les Mongols avaient rejeté les Turcs khareziens vers la Syrie. Mais ceux-ci étaient entrés au service du sultan d'Égypte, lui fournissant le renfort nécessaire pour reprendre Jérusalem et acculer le royaume latin à une mince frange littorale. Je pris secrètement ma résolution : ce serait Damiette.

Dans le convoi qui nous conduisait à Aigues-Mortes, j'avais fait charger des charrois de herses, de bèches et de charrues. Mon rêve visait à installer en Égypte un peuplement chrétien. Ce qu'avait déjà voulu faire Jean de Brienne en construisant une église à Damiette. Je resterais là-bas, en Orient, après nos succès égyptiens, pour y diriger une œuvre de mise en défense des terres chrétiennes du Nil. Puis j'irais au Saint-Sépulcre par le Nil, comme fit le peuple d'Israël.

Mon galop en terre de France, du côté de la Bourgogne que notre cortège traversait, emportait déjà mon esprit outre-mer. Puis je retrouvai Sens, la ville de notre union. Quatorze ans déjà.

« Ce n'est plus elle, c'est moi qui chevauche maintenant à côté de mon roi », me glissa à l'oreille Marguerite.

« Elle », c'était ma mère... Je priai Marguerite de laisser là sa baliste et ses traits. Lorsque je m'approchai du couvent des franciscains, tous les moines vinrent à ma rencontre pour m'accueillir avec honneur. Je reconnus le frère Rigaud, titulaire d'une chaire magistrale à Paris et archevêque de Rouen. Il sortit du

couvent le premier, revêtu des ornements épiscopaux, la mitre sur la tête et le bâton pastoral à la main. Je refusai la pompe royale et marchai en la vesture d'un simple pèlerin, avec la besace et le bourdon au col, car je me souciais fort peu d'être escorté de nobles Bourguignons et prisais davantage les oraisons et les suffrages des pauvres.

Mes frères, les trois comtes, me suivirent jusqu'au chapitre général des franciscains. Toutes les bures se disposèrent en cercle autour de moi. Assis par terre, je leur dévoilai mes entreprises, puis recommandai à leurs prières la dame reine, ma mère, et mes enfants demeurés au Louvre. Le ministre général, Jean de Parme, m'accompagna ensuite au réfectoire avec les frères. Nous mangeâmes d'abord des cerises, avec du pain blanc et du vin digne de la munificence royale. Puis on nous servit des fèves fraîches avec du lait d'amande et de la poudre de cannelle, des anguilles rôties, des tartes et des fromages dans de petites corbeilles tressées.

Quelques heures après Sens, nous fîmes à Vézelay. À nouveau, je m'assis par terre dans la poussière car l'église n'avait ni dalles ni pavés. Par une ancienne tradition, on tenait qu'était ensevelie dans le chœur une part du corps de sainte Marie-Magdeleine. Juste au-dessous du maître-autel, on avait pieusement conservé la châsse contenant quelques-unes de ses reliques. Je me recueillis plusieurs heures en pensant à la vie de cette sainte, lavant avec ses larmes les pieds du Sauveur et les baignant d'huile parfumée. Je l'appelai à mon secours :

« Ô, sainte Marie-Magdeleine,
toi que le Christ a tant aimé,
j'invoque ta protection contre les mahométans.

Nous ne souffrons pas que ta belle église, élevée par les chrétiens en ton honneur à Magdala, ait été transformée en une vile étable de bêtes brutes ; et que l'autre église, qui porte aussi ton nom à Béthanie où Jésus a rappelé de sa tombe le pauvre Lazare – ton frère –, cette autre église, envahie de fumier, soit devenue elle aussi une étable de bêtes brutes !

Accompagne-nous pour la rendre à Notre Seigneur. » En quittant Vézelay, après un *Salve Regina*, l'armée s'arrêta à Lyon où le pape séjournait encore. Je lui fis une courte visite pour le saluer et solliciter sa bénédiction.

De Lyon, je me rendis à La Roche-de-Glun. Il y avait là un château fort qui dominait le Rhône. Le seigneur du lieu avait coutume d'y dépouiller les voyageurs qui passaient sur ses terres. Or il eut l'audace de dépouiller certains de mes gens qui marchaient en avant pour disposer le ravitaillement de l'armée. Je m'emparai de la forteresse et en fis raser les murailles. Puis je poursuivis ma marche jusqu'au port d'Aigues-Mortes. Il me tardait d'y séjourner et d'y entendre mon conseil avant le passage outre-mer.

La baie des Eaux-Mortes

DEPUIS LA NOËL de l'an 1244, je progresse en ma pérégrination intérieure. Durant ces quatre dernières années, je ne vis que dans la pensée de l'appareillage, avec mon connétable et mon architecte. Ils m'attendent là-bas, entre les deux lagunes, la première qui donne accès à la mer et la seconde qui, par les étangs, rejoint le Rhône. Les travaux des remparts s'achèvent. Je pénètre par la porte des Cordeliers, sous une énorme échauguette, sur le front oriental de la ville nouvelle. Deux herses qui se lèvent devant moi protègent la cité. Je me rends à la tour de Constance qui domine et surveille le port.

La baie des Eaux-Mortes revit sous mes yeux. Avec un grouillement de peuplements bigarrés. Les guetteurs déambulent sur les courtines. Pour rendre plus faciles les courses des charrois et le va-et-vient des croisés, j'ai fait ouvrir dix portes dont cinq, plus imposantes, sont cantonnées de deux grosses tours. Chaque ouverture correspond à une entrée de la ville. Je vais rejoindre Marguerite dans les appartements royaux qui sont installés au premier étage de la tour de Constance.

Dans les rues charretières, je vois, qui se croisent, des Provençaux, des gens de la côte et de l'arrière-côte, mais aussi des Génois et des Catalans. La croix du Languedoc, emblème des comtes de Toulouse, surplombe les remparts.

Je retrouve ici ma gent. Le comte de Toulouse me confie, désolé, qu'il n'y a pas assez de vaisseaux pour transporter tous les croisés et qu'on a été contraint d'en renvoyer chez eux. Hélas, si la cité portuaire est bien française, la flotte, elle, ne l'est pas. J'ai dû

la nolisier – la louer – à la République de Gênes. Me voilà ce jourd'hui soumis aux humeurs des capitaines qui vont la conduire, deux Génois, Hugues Lartaire et Jacques de Levant – le bien nommé. Les trente-huit grands navires et les grosses barques que j'ai commandés, c'est-à-dire ma flotte particulière, tardent à arriver. Les barons et chefs de bannière ont traité, de leurs deniers, avec toutes sortes de propriétaires de navires pour leur propre traversée et celle de leurs hommes. C'est pourquoi on s'embarque aussi à Marseille, à Gênes et en d'autres ports de Méditerranée. Chacun fera route vers le point de rencontre général fixé à Chypre.

Les Pisans et les Génois entretiennent d'étroites relations avec la Syrie depuis de nombreuses années. Cette route d'écume est à eux. Ils y font commerce de leurs fantaisies et de leurs attermoiements. On patiente donc en guettant la livraison des navires de transport. La plupart des nefes de haut bord attendent l'armement de leurs avirons. Les paradis de l'avant et de l'arrière sont à la finition. Les bâtiments s'équipent, pour leur grément byzantin, de voiles latines fabriquées en Italie. Les artemons et les mestres arrivent lentement à Aigues-Mortes. J'ai nolisé aussi, à Rome et à Byzance, des galées de combat, seules capables de remonter le grau d'Aigues-Mortes, grâce à leur fond lisse et leur faible tirant d'eau. Je les emploierai au débarquement, sur les sables d'Égypte, car elles savent glisser et s'échouer sur les grèves. Je les attends dans la lagune. Hélas, les nautoniers d'Italie, qui sont à présent maîtres de la Marine française, prennent tout leur temps et ne respectent aucune des chartes de nolisement aux solennelles signatures. Décidément, ces Italiens n'en font qu'à leur tête.

Un matin de printemps, on m'annonce enfin que les étendards armoriés flottent aux mâts des galée et nef de *La Reine* et *La*

Damoiselle. Je les visite : leurs coques ventruës sont garnies de boucliers étincelants.

C'est à ce moment-là qu'arrivent les renforts envoyés par les princes francs des terres orientales, provenant de cette France du Levant où les plus beaux noms de l'armorial gaulois voisinent avec les titres féériques des royaumes sarrasins : Henri de Lusignan, roi de Chypre, se met ainsi à ma disposition avec ses chevaliers ; Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, en amène quatre cents ; plusieurs barons de Syrie se rassemblent pour équiper mille lances, et l'impératrice de Constantinople m'envoie ses régiments au service de la Croix.

J'ai désiré que la nef royale ait nom *La Montjoie* en souvenir de ces chemins de Paris à Saint-Denis, jalonnés de petites croix qui indiquent la route et que l'on appelle des montjoies. « Montjoie Saint-Denis », la devise du royaume de France, scelle ainsi l'union personnelle entre l'abbaye de Saint-Denis, le saint patron, et le roi. Je ne sais depuis quand ces petits monticules de pierres et de terre surmontés d'une croix – ces montjoies – et l'oriflamme de France ont composé ensemble le cri de ralliement des croisés.

Un maître nautonnier me confie que le retard des armateurs génois est dû à ce que leurs bateaux avaient été loués à d'autres, pour ne pas rester inemployés. Car ces vaisseaux sont nés pour le commerce. Les marchands génois n'ont pas attendu l'appel des croisades pour faire affaire avec les mahométans. Ils ont osé nolisier les mêmes navires deux fois ! Ce sont les usuriers de la mer. Ils vendraient de l'eau salée à un noyé.

Quand les deux châteaux de la nef royale *La Montjoie* eurent accroché leurs derniers ornements, Marguerite descendit de la tour de Constance pour gagner le port, laissant derrière elle cette belle

couronne de murailles fortifiées au milieu des étangs et des brumes. Elle se recueillit un instant dans un petit oradou – un oratoire provençal. Le calcaire de Beaucaire, la pierre blanche et chaude des maisons, faisait chanter en elle, sous le ciel limpide, un air de souvenance de ses jeunes années.

Marguerite vivait, tout comme moi, dans la crainte de la mer. J'avais trente-quatre ans, elle en avait vingt-sept. Elle était de plus en plus belle et, même s'il y avait un risque à l'emmener avec moi et à la priver de nos plus jeunes enfants, je la savais heureuse d'être ainsi soustraite à la tutelle de la reine et à ses animosités. Bien sûr, nous pensions à Isabelle, qui n'avait que sept ans, à Louis, cinq ans, et à Philippe, trois ans. Mais la Providence, qui les avait pris sous son aile, veillerait sur leurs jours au palais.

C'est sur la nef royale et dans ce paradis – ainsi appelait-on la chambre de mer sur le pont arrière, notre petit paradis – que Marguerite devint vraiment la reine. La jeune reine de *La Montjoie* qui allait danser sur la mer, emportée par le vent si loin du pays natal. Nous embrassions tous deux le même horizon, pensant parfois que le soleil se levait depuis l'Orient pour nous seuls.

Le bourdon sonnait l'ébranlement de la flotte des Francs. Partout, on chargeait nourritures et boissons, ainsi que des fours et pressoirs, des moulins à vent, des brouettes et berquils d'abreuvoir, des hottes pour le transport des pierres de fortification. On embarquait aussi des appareils de levage et de forge, des treuils, des poulies, et des roues élévatrices toutes nouvelles qui venaient du Mont-Saint-Michel – des poulains. On n'oublia rien, on chargea même des carreaux, des masses d'armes, des haches, des piques et des pioches. Le chargement des balistes et des pierrières s'avéra plus délicat, de même que la répartition

des cinquante mille fers à cheval que j'avais fait forger pour la cavalerie et qui lestaient les nefes d'un poids démesuré.

Et puis vint le moment d'embarquer les destriers dans les huissiers, ces navires-écuries. Il fallut ensuite étouper les huis, les ouvertures, comme des tonels qu'on noie parce que, en haute mer, la partie où elles s'étaient passe tout entière sous l'eau. Quand le dernier cheval fut poussé à bord, les maîtres mariniers lancèrent à leurs hommes qui étaient à la proue de toutes les nefes :

« Êtes-vous parés ?

— Oui, nous le sommes.

— Que les clerks et les prêtres montent à bord. »

Les prêtres s'embarquèrent alors et entonnèrent le *Veni Creator Spiritus*. Juste à côté de moi, un pilote cria à ses nautoniers d'une voix forte :

« Faites voile de par Dieu. »

Les huissiers s'ébranlèrent en premier, puis les brisses, les buzzomans, les pamphyles, les bâtiments de soutien et d'escorte, et enfin les tarides – des nefes de transport légères aux murs verticaux.

La Montjoie, qui portait toute ma famille, formait une étoile avec une quarantaine d'autres navires. La première nuit, on chercha le sommeil dans les creux et les bosses. Ah, ce n'était plus la Charente à traverser ! L'aumônier, Guillaume de Chartres, m'avait averti :

« En mer, il vaut mieux être en état de grâce. Car lorsqu'on s'endort le soir, on ne sait si l'on ne se réveillera pas le matin au fond de l'eau. »

Il faut s'armer d'une audace folle pour oser se mettre en tel péril, comme le fit saint Paul, emporté dans son élan évangélique sur une barque naufrageuse.

Malgré tout, beaucoup de croisés chantaient et gargotiaient. Ils scrutaient les lointains, de leurs yeux brûlés par le sel marin, sous le ciel étoilé. Chacun obéissait, en son for, à l'injonction des Écritures : « Il faut, après le Sauveur, passer sur la terre comme un homme errant car il n'est point ici de demeure sûre. »

Marguerite restait étendue, accrochée à sa planche, incommodée par quelque vertige. Les comtes d'Artois et d'Anjou, mes frères, jouaient aux dés. La comtesse d'Anjou, qui accordait son vague à l'âme aux creux du roulis, s'entretenait avec le légat des fins dernières et du péché contre l'Esprit.

Il avait fallu beaucoup de temps pour quitter le port. Les navires de charges, lents à la manœuvre, répondaient à deux longues rames qui tenaient lieu de gouvernail. Les nefes, trop lourdes, s'enfonçaient dans l'écume. On entendait les chevaux hennir furieusement ; ils oscillaient avec les navires, au bout de leurs sangles ; ils devaient étouffer à l'entrepont ; les fers des sabots raclaient le bois et il fallait les faire fouetter pour leur dégourdir les jambes et les forcer à ruer ; ces puissants destriers n'étaient pas des passagers de bonne fréquentation pour la haute mer.

La flotte s'étirait, grandiose. C'était une procession de couleurs vives, de grandes voiles timbrées de croix rouges, un cortège de forteresses flottantes avec leurs boucliers-blasons, leurs châteaux crénelés, surmontés d'étendards frétilants sur leurs joues rebondies.

Nous avons attendu le vendredi 28 août 1248 pour que Dieu nous accordât le bon vent. À peine sortis de la lagune, un souffle puissant gonfla nos voiles et nous déroba à la vue de la terre. Une seule immensité d'eau et de ciel s'offrait désormais à nos regards.

Quelques jours plus tard, il nous arriva en mer une chose étonnante : nous aperçûmes un sommet tout rond qui surgissait devant la côte de Barbarie. C'était à l'heure de vespres. Nous naviguâmes toute la soirée. Après avoir fait plus de cinquante lieues, nous nous retrouvâmes devant cette même montagne et cela nous arriva deux ou trois autres fois. Les marins, effrayés, vinrent m'avertir que nos nef couraient un grand danger. Je n'en étais pas surpris. Je n'aimais pas les océans, ils m'inspiraient grande méfiance. Mon psautier, qui m'avait donné l'idée de la création de l'univers, décrivait la mer comme le monde du chaos, où habitent les bêtes infernales. La terre n'avait plus de secrets pour nos songeries. Mais la mer restait sauvage. Comme un mystère des abysses. Je me souvenais d'une page enluminée sur le Léviathan avec ces dragons qui vivent dans les tourbillons verdâtres et en sortent pour le plus grand effroi des hommes. Les chimères des profondeurs me rappelaient mes lectures sur les hydres de l'Apocalypse. Devant cette montagne surgie de nulle part, qui n'était peut-être qu'un miroir d'illusion, je voyais sortir de la mer une bête à sept têtes, avec sur ses cornes des diadèmes, et sur ses têtes des titres blasphématoires.

Nos esprits s'évadaient au loin. Nous voguions vers le lac de Tibériade, ce lac soumis aux caprices du vent. Au creux de chaque vague, se dessinait la geste préfigurée d'un naufrage. L'aumônier, Guillaume de Chartres, s'efforçait de nous rassurer en nous confiant à la nef de saint Pierre, qui connut lui aussi les épreuves des flots.

La mer trempait nos courages et éprouvait nos dernières vanités. Elle inscrivait sur les voiles et les nuages de nos embarras, l'humble précepte du Krak des Chevaliers :

À toi la richesse, la sagesse, la beauté aussi.

Mais garde-toi d'orgueil, qui seul tout pervertit.

Face à la mer, l'homme n'est rien. La nef royale, soulevée et projetée comme une épave, tanguait dans la main de la Providence comme une coquille de pèlerin de Saint-Jacques.

Chypre

C'EST DANS LA NUIT du 17 au 18 septembre 1248 que nous jetâmes l'ancre au large de l'île de Chypre. Après vingt jours de mer, le débarquement s'opéra au petit port de Limassol, entre les bancs de sable, à marée basse.

À peine descendus des nefs, nous fûmes accueillis par le roi Henri de Lusignan. Chypre était passée entre toutes les mains ; Richard Cœur de Lion l'avait conquise sur les Grecs puis l'avait vendue aux Templiers qui la cédèrent à leur tour au grand-oncle de ce jeune roi, mon vassal de la maison de France.

Henri multiplia les attentions pour Marguerite, éprouvée par la traversée de cette mer aux hoquets très courts. Il nous emmena, dès le petit jour, dans sa capitale, Nicosie, où il nous réserva un accueil simple et familial en son palais.

L'armée campa un peu partout au bord de la mer, près du village de Camenoriaqui. Il fallait la nourrir et aussi l'entraîner. Car les archers et les arbalestriers perdent vite la main s'ils demeurent trop longtemps sans tir d'exercice.

J'avais choisi cette île comme une étape de quelques marées parce qu'elle fournissait une base d'opérations idéale, tout près des côtes de Palestine, d'Asie Mineure et d'Égypte, là où on réputait les Latins maîtres de la mer, à l'abri des incursions sarrasines. On y pouvait respirer, réparer ses fatigues, avant de choisir le point de débarquement définitif. La halte serait brève. L'affaire de quelques jours, pensait-on. Nous y restâmes des mois.

Dès le lendemain de notre arrivée, je réunis le conseil, composé des principaux barons de France et de Chypre, pour

évoquer mon dessein de gagner l'Égypte sans tarder, afin de toucher le bénéfice de l'effet de surprise. Mais on me fit valoir que moult corps de bataille manquaient encore à l'appel et que les croisés cypriotes eux-mêmes ne s'étaient engagés qu'à partir du printemps. Les barons représentèrent que la saison était trop avancée, car, de novembre à février, la mer devenait méchante. La raison du passage par l'Égypte parut, à tous, la plus raisonnable : c'était le seul débris de l'empire de Saladin qui formait un véritable État ; les autres principautés musulmanes, qui pressaient la Palestine et la Syrie de tous côtés, avaient succombé à la désunion : Damas, Alep, Krak, Hamah, Émèse et Baalbek secouaient en vain le joug du sultan de Babylone – la Babylone du Caire, en Égypte – et s'exerçaient à la jalousie et aux manœuvres déloyales. C'était au cœur qu'il fallait frapper la puissance des Sarrasins, suzeraine de l'Égypte et de Jérusalem. Soumettre le Nil pour libérer la Terre sainte, c'était la trame secrète.

Une campagne en Judée eût été stérile. Selon les Francs des anciennes croisades, qui en avaient fait la cruelle expérience, cette terre, brûlée par le soleil, où les chevaliers suffoquaient sous leurs lourdes armures, dotée de trop rares points d'eau pour abreuver les hommes et les chevaux, se prêtait mal à une guerre offensive. En revanche, les connaissances bibliques des clercs concordait avec les témoignages d'anciens pèlerins : l'Égypte était prospère et fertile. Elle prenait jour sur la mer par deux grands ports, Damiette et Alexandrie, les deux yeux du Nil. L'absence de forteresses dans le delta favorisait une marche sur Babylone-Le Caire – el-Qahira, la Victorieuse.

Hélas, le séjour en Chypre se prolongeait. Et, malgré mon avis, le conseil délibéra qu'on passerait l'hiver dans l'île. Ce fut le pire des choix. Il laissait aux Sarrasins tout le loisir de nous voir venir.

Et cette longue attente inclinait mes soldats à l'oisiveté en ce petit coin de mer où les reposesances voluptueuses portaient les hommes aux dissipations.

Comment donc pourrais-je ensuite commander une armée de croisés sur les sables de cette île d'intempérance, qui, jadis, fut la résidence d'Aphrodite ?

Durant l'hiver, je dépensai plus de temps à maintenir la discipline et même la santé autour de moi qu'aux préparatifs de l'expédition égyptienne.

Il y avait trop d'abondance. Dès notre arrivée, nous trouvâmes grande foison d'approvisionnements que, depuis un an, j'avais fait apporter en Chypre. Mes gens avaient amassé, sur le rivage, au milieu des champs, venant de mes celliers, de grand tas de tonels de vin. De loin, on aurait dit des granges. Les monceaux de froments et d'orges, eux aussi entassés au milieu des plaines, semblaient à l'horizon de généreuses collines ; car la pluie, qui avait battu les blés depuis longtemps, les avait fait germer par-dessus, si bien qu'il n'y paraissait que l'herbe verte. Un peu plus tard, quand il fallut charger les vivres sur les nefes et abattre les croûtes herbues, on retrouva les froments et les orges aussi frais que si on venait de les battre.

Les amollissements de ce climat trop doux inclinaient mes hommes à partager avec les habitants leurs moments de faste et d'excès. Les femmes cypriotes se faisaient remarquer par la vivacité de leurs yeux et leur coiffure haute, composée de plusieurs mouchoirs formant un casque flottant qui fascinait ma gent. Tout semblait facile. Il suffisait de se pencher pour cueillir les fruits les plus délicats. Les terres de l'île passaient pour grasses et généreuses mais les habitants les cultivaient avec indolence. Marguerite me fit découvrir les oranges et les coloquintes ; nous

cheminions, au soleil couchant, parmi les premières fleurs de printemps, sur d'épais tapis colorés de jacinthes, d'anémones et de narcisses. Mes frères avaient renoué avec la chasse. Ils sacrifiaient avec nous aux traditions de la table cyprïote où on confit, dans le vin de Chypre – au nom évocateur d'archevêque des vignes –, des cailles, des becfigues et d'autres petits oiseaux bouillis dans des pots de terre cuite.

L'armée hiverna dans l'île jusqu'au mois de mai 1249. La querelle des Pisans et des Génois, qui devaient fournir les bateaux de transport, nolisés par mes soins à grands frais, retardait l'exécution de leur stipulation.

Une vie de société s'était créée à la petite cour des Lusignan, à Nicosie. Je retrouvai le sénéchal Jean de Joinville, rencontré à Saumur lors de l'adoubement de mon frère Alphonse. Une vraie nature. Il dominait par la taille tous les chevaliers. Il était aussi grand que moi – près de six pieds de haut –, un cèdre du Liban. Il avait dépensé toutes ses ressources. Je le pris à mes gages pour deux mille livres tournois par an. Il connaissait le psaltérion, goûtait la poésie et avait l'esprit vif ; il paraissait avisé en ses intuitions, raisonneur, censeur un peu bavard. Impropre aux combinaisons compliquées, peu accessible aux idées de quelque étendue. Son amitié me semblait aller au-delà de ma fonction et sa perpétuelle bonne humeur dans les pires traverses s'accordait à notre temporaire insularité. Il notait tout. Je ne sais ce que sont devenus ses carnets, sans doute mangés par les rats dans quelque grenier oublié de la Champagne.

Je pressais mes preux de quitter Chypre : Simon de Nesle et Jean de Soissons voulaient encore attendre et le connétable Humbert de Beaujeu fit d'ailleurs remarquer que les bateaux n'étaient pas prêts. Pierre le Chambellan, Geoffroy de Surgères, au

contraire, partageaient mes impatiences. Mon confesseur, le dominicain Geoffroy de Beaulieu, s'en remettait à la volonté de Dieu ; il attendait un signe du Ciel et m'aidait à un accommodement entre le roi d'Arménie et le prince d'Antioche. Ce dernier réclamait six cents arbalétriers pour repousser les assauts des Turcomans. Une autre réconciliation s'imposait aussi à notre aumônier, Guillaume de Chartres, celle des deux ordres militaires du Temple et de l'Hospital. Les Hospitaliers soupçonnaient les Templiers de ménager singulièrement les puissances sarrasines. On les accusait même, depuis Nicosie, d'entretenir des intelligences secrètes avec les Infidèles ; ils semblaient servir avec plus de soin les intérêts privés de leur ordre que ceux de la foi chrétienne.

Un événement inattendu marqua du plus favorable augure les derniers jours de l'année 1248 : le roi de Chypre me fit part d'un billet reçu du connétable d'Arménie – un certain Sinibald – qui effectuait un voyage en Tartarie. Le signataire de ce message, le connétable arménien, annonçait que le khan des Tartares avait embrassé le christianisme et qu'il adorait les Rois mages.

Le débarquement en Chypre d'une ambassade des Tartares qui venait des terres d'Asie Mineure confirmait la bonne nouvelle. Au nom du « khan, glaive de la Chrétienté, victorieux défenseur de la religion des Apôtres », les Tartares se proposaient d'assiéger le calife de Bagdad, aux prochaines fêtes de Pâques. Ils me priaient d'attaquer en même temps l'Égypte, afin que le sultan ne pût venir au secours du calife.

Ces nouvelles surprenantes me remplirent de joie. Elles tenaient du miracle. Je décidai de composer à mon tour une ambassade de trois frères dominicains, autour d'André de Longjumeau, que j'avais jadis chargé de rapporter de Constantinople la Couronne d'épines. Je leur confiai un présent à

offrir au khan, une belle tente à l'asiatique, de fine écarlate, en forme de chapelle ; sur les rideaux de velours était brodée l'image des principaux mystères de la foi chrétienne. Le frère André savait la langue persique et pourrait donc se faire comprendre de ces peuples barbares. Mes ambassadeurs quittèrent Nicosie pour leur prometteuse mission. Cet échange d'amitiés insolites ne manqua pas de ravir les croisés. Mon confesseur se répandait au campement :

« Voilà le signe que nous attendions : le Ciel a choisi. En nous donnant les Tartares comme alliés. »

Mais nous découvrîmes bientôt que la visite des envoyés du khan ne relevait en réalité que d'une grossière fourberie. Les Tartares voulaient juste en savoir plus sur mes forces et mes dispositions. Ils craignaient l'arrivée de mon armée en cet Orient qu'ils entendaient dépecer à leur guise.

Plusieurs chefs de bannière traînaient leur misère. Il fallut les prendre à ma solde ; comme je l'avais fait pour Joinville. La peste commençait à ravager l'île. Il était temps de lever le camp. Cependant les visites se multipliaient.

L'impératrice Marie de Constantinople nous fut envoyée par son mari, à la recherche d'argent et de soldats. Marguerite la reçut avec tous les égards, en présence du sénéchal de Joinville : le pauvre empereur latin de Constantinople n'avait plus, pour se chauffer, que les poutres de son palais. Réduit à implorer le secours des Comans, un peuple sauvage, il avait dû jurer amitié à leur roi, la main sur son chien mort.

L'impératrice, désemparée, ne portait qu'une chape sur les épaules. Marguerite, touchée par une si grande infortune, lui donna une robe de consolation, avec une tiretaine et du taffetas. On

n'avait plus les moyens de tout sauver, la Terre sainte et Byzance. Elle le lui dit. L'impératrice quitta Chypre, dolente mais résignée.

Les nefes et vaisseaux que j'avais nolisés aux Italiens arrivèrent enfin en Chypre, déversant sur la plage moult barons, chevaliers et pèlerins, établis pendant l'hiver dans les villes voisines.

Le samedi après l'Ascension, je montai à bord de ma nef. J'y assemblai, entre les deux paradis, ma mesnie et mon conseil. Les bruits les plus divers couraient sur notre destination. Je les encourageai à prospérer pour tromper l'ennemi. On stationna plusieurs jours dans le port, en attendant un vent bienveillant pour naviguer. Alors les mariniers levèrent les voiles et nous quittâmes Limassol en grande compagnie de nefes.

C'était un spectacle étonnant : cent vingt gros vaisseaux, une nuée de galées et de petits bâtiments, et près de dix-huit cents voiles couvraient la vaste étendue des flots. Deux mille huit cents chevaliers, vingt mille hommes d'armes et une foule de pèlerins encombraient le pont des navires.

Quelques jours après notre sortie du port, la tempête se leva. Un vent contraire rejeta beaucoup de pèlerins du côté de Paphos et les obligea à rebrousser chemin jusqu'au port de Limassol, d'où ils étaient partis.

Ils y trouvèrent les vaisseaux du prince de Morée, qui venait se joindre à nous pour marcher au secours de la Terre sainte, ainsi que le duc de Bourgogne, qui avait passé l'hiver en Italie. Je n'avais plus, autour de moi, que sept cents chevaliers. Les autres erraient dans la tempête.

Nous faisons voile vers l'Égypte. Le moment du Grand Passage arrivait enfin.

Le débarquement

LES MARINIERS ont gagné le bord. La flotte attend mes ordres. Je fais remettre à tous les commandants une lettre close, dûment scellée. Puis je leur donne instruction d'attendre, pour briser les sceaux, que les nef, sorties du port, aient pris leur cap en haute mer. Alors on pourra lire le message. Beaucoup de preux croient que nous nous dirigeons vers Alexandrie ou Acre. Ils vont découvrir que j'ai choisi Damiette.

J'apprends par un espion copte que le sultan Malek-Saleh, qui règne sur l'Égypte, a eu vent de mon engagement et qu'il s'en retourne, à la hâte, dans une litière, depuis la Syrie, en proie à un double mal, la phthisie et un ulcère à la jambe. Il a travaillé à la défense de Damiette et muni la ville de vivres et de munitions. Les murailles ont été fortifiées et il y a établi une garnison d'élite constituée des Arabes Banu Kinana.

Le jeudi après la Pentecôte, 4 juin 1249, le pilote du premier vaisseau, qui connaît bien la côte d'Égypte, juché tout en haut du grand mât, s'écrie tout à coup : « Damiette en vue ! Damiette en vue ! » Alors l'escadre se resserre autour de *La Montjoie*.

Vers midi, on jette l'ancre à une lieue environ du rivage. Les chefs des croisés se rassemblent sur la nef royale. Je devine, dans les regards, un émeuvement intense mais aussi la crainte. Car depuis la côte, vient vers nous un tel vacarme de cors, de trompettes et de tambours mêlés aux cris des Sarrasins, que c'est une grande hideur à ouïr.

Pour recevoir les commandants, j'ai quitté ma vesture de marin et choisi une cotte de satin bleu avec mon mantel vermeil fourré

d'hermine. Je m'adresse à tous les chefs :

« Mes fidèles amis, nous serons invincibles si nous demeurons inséparables. Profitons de cette mer douce pour aborder sur cette terre et occupons-la puissamment. Je ne suis point le roi de France, je ne suis point la sainte Église : à présent c'est vous qui êtes le roi, c'est vous qui êtes l'Église. Je ne suis qu'un homme que Dieu rappellera quand il lui plaira. Si nous sommes vaincus, nous monterons tous au Ciel comme des martyrs. Si nous triomphons, au contraire, la gloire sera celle de toute la France, peut-être même de toute la Chrétienté. Dieu, qui sait tout à l'avance, ne m'a pas suscité en vain : c'est ici Sa cause. Nous sommes sur la terre du Verbe. Combattons pour son honneur. »

Le temps vient alors de délibérer sur la conduite à tenir. J'entends la même litanie qu'à Chypre :

« Il faut attendre. »

Attendre, toujours attendre. Attendre, pour débarquer, que toutes les forces de l'armée des Francs soient arrivées. Beaucoup de bateaux, battus par les lames et détournés par la tempête, se trouvent encore en mer. Je rejette ce conseil :

« Attendre, c'est accorder aux Sarrasins le temps qui leur manque pour se remettre de leur émoi. Il ne faut pas leur offrir ce répit qui leur baillerait une nouvelle fiancée. Et il serait fort dangereux de faire demeure en mer à la merci du vent, comme cela nous est déjà arrivé le jour de la Pentecôte, à la sortie de Chypre. »

Malgré ce grief discord entre nous et le mauvais vouloir des barons influents, je décide que l'attaque aura lieu dès le lendemain matin, le 5 juin à l'aube.

Déjà, en face de nous, s'élève un nuage de sable ; le rivage s'est couvert de Sarrasins. J'aperçois même au loin l'émir Fakhr

el-Din, reconnaissable à ses armes d'or fin si reluisant que, captant les rayons de la lumière, il semble aussi brillant qu'une parcelle du soleil. L'émir déploie ses troupes sur la plage, dans un épouvantable tumulte de cors et de tambours. Il nous manque beaucoup de monde, les deux tiers de la flotte ne sont pas arrivés. Je cède un moment au doute – n'ai-je pas succombé à l'impatience ? Mais il n'y a pas de port où s'abriter pour attendre mes gens. Je suis à la merci des mauvais vents. Je n'ai pas le choix.

En face de nous, il y a bien six mille hommes à cheval, rangés en lignes de bataille. Le moment est arrivé du choc des deux armées. Quelques Francs répondent aux cors sarrasins avec leurs clairons, longs comme des lys d'or, qui rappellent le son clair et altier des trompettes de Jéricho. Nous allons faire tomber la muraille de sable ! Je coiffe mon heaume doré et, mon épée d'Allemagne à la main, je fais signe à toutes les nefes. Quatre galées de Sarrasins s'approchent qui viennent reconnaître notre flotte puis font demi-tour. J'ordonne qu'on les capture pour obtenir ensuite de ces prisonniers des renseignements utiles sur les dispositions de l'ennemi. Mes archers décochent des traits enflammés, les mangonneaux de nos nefes lancent à coups répétés sur l'ennemi des vases remplis de chaux. Aux abords des bateaux, les croisés reçoivent l'absolution de leurs péchés. À défaut de prêtres, ils se confessent entre eux. Beaucoup se donnent le baiser de paix. Car il ne faut pas que les haines retenues dans les cœurs, les rancunes sans pardon, la trace des sentiments amers attirent le courroux céleste. Chacun se dispose en les remuements de son âme comme pour mourir.

On entend, au lointain, l'appel du muezzin et les tintements précipités de la cloche d'une grande mahomerie de Damiette. Elle me rappelle Jean de Brienne et le cardinal Pélage, qui avaient

converti cette mosquée en église. Cette cloche d'ancienne Chrétienté, qui résonne comme un glas, appelle les Infidèles aux armes. Elle sonne le glas des chrétiens.

Au point du jour, nous débarquons. Nous sommes à trois quarts de lieues de l'embouchure du Nil. On aperçoit là-bas la ville de Damiette et, devant la muraille qui protège la cité, un pont de bateaux accédant à un faubourg. On me fait savoir que les navires s'ensablent et ne peuvent plus approcher. Il faut donc passer des nefes aux galées plates, que j'avais justement fait construire avec un tirant d'eau plus faible, pour glisser sur la vague qui meurt.

Dans ma barque est descendu me rejoindre le légat, Eudes de Châteauroux, qui a embarqué sur son destrier blanc. Il tient, entre ses mains croisées, une image précieuse de la vraie Croix qu'il brandit au-dessus de sa chape rouge « *contre les mécréans* », comme il dit. Puis il bénit l'armée. Une autre barque précède la mienne ; marchant en avant de toute la ligne de bataille, elle porte l'oriflamme. Autour de ma chaloupe, se groupent les galées de mes frères puis celles des barons et de leurs chevaliers, debout, la lance au poing, la bride de leurs chevaux à la main. J'ai fait placer à senestre et à dextre les nefes des arbalestriers pour qu'ils protègent notre descente en écartant les ennemis à coups de traits. À l'arrière se prépare la foule des sergents d'armes serrés les uns contre les autres.

La chevalerie franque de Syrie est là aussi : Jean d'Ibelin, le comte de Jaffa, au premier rang, a paré sa galère de tout le luxe oriental. Elle est entièrement peinte à ses armoiries ; un écusson surmonté d'un penoncel brodé d'or marque la place de chacun des trois cents rameurs qui semblent voler sur les flots. Il a disposé, à l'avant du navire, une musique de tambours et de cors sarrasins. Au bruit que mènent les nacaires, on dirait que la foudre tombe des

cieux. Dès que sa galée touche au fond, le comte de Jaffa et ses chevaliers sautent dans l'eau, tout armés, et s'élancent vers le rivage.

Les troupes d'Infidèles nous attendent et ripostent. Leurs archers répondent à nos arbalétriers. Les barques qui suivent heurtent le sable bien avant d'avoir atteint la limite du flot. Chevaliers et sergents s'élancent dans la mer, beaucoup d'entre eux ont de l'eau jusqu'au cou ou jusqu'à la ceinture. On entend parfois des cris horribles car certains escuyers pressés, alourdis par leurs cottes enfermant des gamboisons de laine imprégnés d'eau, s'affaissent, trop chargés, et se noient. Les chevaliers déjà sur le sable crient : « Montjoie Saint-Denis ! »

C'est à ce moment-là que les cavaliers mahométans s'élancent sur eux. Les croisés s'avisent de planter dans le sable leurs écus et le sabot de leurs lances. Ils opposent un mur de piques, hérissé de pointes, sur lequel les charges sarrasines viennent se briser.

Je mesure vite l'avantage inattendu de ces petits bateaux plats qui, à force d'aviron, dispersent leurs cargaisons humaines sur la grève. La cavalerie musulmane se heurte à une multitude de petits paquets qui la débordent. Alors qu'elle s'attendait sans doute à devoir lutter contre une colonne rassemblée, elle peine à cribler ces groupes disséminés qui avancent en vagues successives. Mais surtout, tous ces contingents de ma gent progressent à l'abri d'une voûte d'ogives de traits qui concentre l'attention sarrasine au-dessus des heaumes des assaillants francs.

Mes arbalétriers, depuis les vaisseaux de haut bord, profitent de la mer calme pour cracher leurs projectiles sur la cavalerie sarrasine agglomérée qui offre une cible massive. Les mangonneaux, les huissières et les carreaux d'arbalêtre tirent à foison. Le tumulte enfle ; il semble que, dans la même secousse,

terre et mer s'abîment. La nuée de flèches, de dards et de javelots de l'ennemi, mal ajustée, passe au-dessus de mes hommes et se perd dans la mer. Beaucoup de mes soldats ont pris terre.

J'ai grand peine à contenir mon impatience dans cette barque d'approche. Je vois là-bas l'enseigne de Saint-Denis qui déjà flotte à terre. Après une rapide invocation à genoux, je décide de saillir en la mer, l'écu au cou, le heaume à la tête, le glaive en la main. L'eau qui monte jusqu'aux aisselles menace de m'engloutir. Je cours sus aux Sarrasins. Derrière moi, je vois se former un rempart de lances et de boucliers. Les huis des huissières s'ajourent en grand, les destriers débarquent, les sergents se forment en bataille. Mon heaume doré me gêne, il m'aveugle. Tous mes preux m'entourent. Je me rapproche de la bannière rouge frangée de vert qui flotte au milieu de l'armée. Sous le choc terrible qui a fait avancer la mer sur la plage plus loin qu'à l'habitude, les Sarrasins se dispersent comme une volée d'ibis au-dessus du Nil.

Ils s'emploient en vain à rejeter ma gent à la mer. Ils semblent hésiter et perdent nombre de leurs cavaliers puis se retirent en désordre. Plusieurs émirs ont été occis. Les caparaçons de moult destriers sont si couverts de flèches qu'on dirait des hérissons. De notre côté, on vient m'annoncer la mort du comte de La Marche, Hugues de Lusignan qui, par ce noble trépas, va rejoindre – au purgatoire ? – la fameuse Jézabel d'Angoulême. Pendant la bataille sur la plage, mes galées attaquent les navires des Infidèles et les forcent à remonter le cours du fleuve.

Il est midi. L'abordage n'est pas achevé mais les Sarrasins ne semblent plus pouvoir s'y opposer. De temps à autre, des cavaliers de Damiette foncent sur les chrétiens, qui trébuchent dans le sable. Mais ils prennent peur, arrêtent court leurs chevaux au galop et voltent en tous sens. Puis ils tournent bride et abandonnent leurs

casques d'airain ; beaucoup de paykans s'enfuient, laissant derrière eux leurs longs sabres recourbés.

Mes arbalétriers marchent maintenant sur la plage et manœuvrent leurs lance-noisettes qui projettent une grêle de petits glands de plomb. L'armée mahométane succombe sous cet essaim de guêpes. Un peu plus tard, les croisés s'assurent de la possession du rivage où ils dressent les tentes. Je choisis de demeurer avec eux. Mon pavillon rouge écarlate sera planté sur le sable. Avec le connétable et le maître arbalétrier, nous regardons Damiette au loin. Là-haut, sur les remparts, la garnison a disparu. Les cymbales et les cors sarrasins ont guerpi. La ville ne sera pas facile à prendre : entre la Méditerranée et le bras du Nil, elle se penche sur le fleuve plus que sur la mer ; elle est jointe à l'autre rive par un pont de bateaux, lui-même défendu par deux chaînes dont les extrémités se rattachent à deux tours, l'une tenant à la ville, l'autre au bord opposé ; ainsi l'accès du fleuve est, hélas, bien gardé.

La bataille tourne à notre avantage. Vers le soir, on vient me dire que l'armée mahométane a franchi le pont de bateaux qui conduit à Damiette. J'active les préparatifs de l'établissement de notre camp sur la plage car je m'attends à un sursaut, une riposte. On débarque le reste des chevaux et des balistes. Mais le lendemain matin, les Sarrasins ne reparaissent pas.

À l'aube, deux fellahs viennent au camp et demandent à me voir ; ils ont le front fuyant, le nez légèrement épaté, le pavillon de l'oreille élevé, les sourcils arqués, les yeux noirs, enfoncés, et la barbe pleine ; ils défont leurs chéchias. Je les interroge. Ils se disent chrétiens, ce sont des dhimmis, des coptes. Ils ont accouru depuis Damiette et viennent m'annoncer que l'armée de Fakhr el-Din s'est enfuie, laissant la ville déserte. J'ai peine à les croire vraiment. Ils m'exposent que les Sarrasins ont informé par trois

fois le sultan, par des pigeons voyageurs, de notre abordage. L'absence de réponse aux billets ainsi envoyés leur a laissé penser que le sultan était mort.

L'émir Fakhr el-Din aurait repassé le Nil en donnant l'ordre de rompre le pont de bateaux et conduirait, en ce moment, ses troupes au camp du sultan. Les Arabes kenanites, qui formaient la garnison de Damiette, ont perdu toute fiance en voyant l'armée de Fakhr el-Din se retirer en désordre.

Les deux coptes nous ont apporté des présents : du lait caillé en pot et des baies de myrte pour la reine. Peu à peu, je leur accorde ma fiance. Ils reviennent me donner de nouveaux renseignements : les gardiens de la muraille, sans considérer les importantes fortifications qui les abritaient de toute surprise, ont mis le feu à la ville. Ils ont incendié le souk où se trouvent toutes les marchandises et les denrées qui se vendent au poids. C'est comme si demain, à Paris, un fredain mettait le feu au Petit-Pont de la Cité. Mais surtout, ils ont commis une faute en quittant Damiette sans couper le pont de bateaux. À leur tour, les habitants, se voyant abandonnés, désertent leurs demeures et s'enfuient dans les campagnes. Selon mes espions coptes, le sultan, pris de transports de fureur en apprenant ce désastre, a fait saisir cinquante chefs kenanites et les a livrés au supplice, en s'indignant : « Pas un seul d'entre vous n'a eu le courage de se faire tuer. » Il a ordonné que la cour et l'armée se retirent sur Mansourah. Nous allons pouvoir dormir un peu. De partout montent les chants d'allégresse. La Terre de promesse se rapproche.

L'entrée dans Damiette

LORS de la dernière croisade, Jean de Brienne était resté dix-huit mois au pied de la muraille de Damiette. Et, alors même que les fortifications ont été augmentées, voici que la ville s'ouvre à mon armée. Après quelques heures seulement. Sans nouvelle bataille.

L'Égypte est la clé de la Terre sainte. Damiette est la porte de l'Égypte. Les Sarrasins n'ont fait sauter que quelques planches du pont qui demeure praticable. Il nous est aisé d'entrer dans la ville.

J'ai peine à croire mes espions et les nouvelles miraculeuses qu'ils m'apportent. J'envoie un chevalier vérifier l'exactitude du récit copte qui ressemble à un conte des *Mille et Une Nuits*. À son retour, il me rapporte qu'il a bien trouvé Damiette abandonnée et qu'il a rencontré des esclaves chrétiens, occupés à éteindre l'incendie.

On peut maintenant faire mouvement sans mettre notre corps en aventure de mort. Nous voyons venir vers nous une troupe d'hommes qui portent des croix. Un nouveau groupe de chrétiens coptes qui s'avancent à la rencontre de l'armée. En nous voyant, ils se signent et accompagnent notre marche dans la ville. Je m'arrête un instant. Ce n'est pas avec l'appareil du guerrier, mais sous l'apparence du pèlerin qu'il convient de prendre possession d'une terre que le Ciel m'a livrée sans combat. C'est donc en procession et pieds nus, derrière le légat et le patriarche de Jérusalem, suivi des barons, des clercs et de ma gent, que je fais mon entrée dans Damiette. Nous marchons sous les hauts remparts et les tours crénelées. Imprenables et pourtant désertées. Mes hommes ne se

lassent pas d'admirer l'heureux miracle qui les en a rendus maîtres. Les Templiers, revêtus de leurs robes blanches à croix rouge, et les Hospitaliers, en leurs robes noires à croix blanche, pourtant avertis de la force de la place par leur expérience ancienne, n'en croient pas leurs yeux et montent sur les tours pour faire flotter la bannière de la croix.

Nous nous rendons alors à la grande mosquée, convertie naguère en église et consacrée à Notre-Dame par Jean de Brienne. Les portes, monumentales, sont ornées de mosaïques et de délicates arabesques. Le légat fait chanter un *Te Deum*. Il retourne le maître-autel afin de l'orienter, non plus vers La Mecque mais vers le Saint-Sépulcre. Il asperge d'eau bénite le sol dallé de pierres et de plomb fondu puis célèbre la messe. Ensuite, nous allons briser les fers de cinquante-trois captifs qui n'avaient pas quitté leurs chaînes depuis plus de vingt-deux ans.

Le feu a pu être éteint dans la ville ; on trouve grande foison de vivres, des armes, une multitude d'aqqars qui, servant à lancer des javelots d'acier, traversent, nous dit-on, les meilleures cuirasses – une arme inconnue pour nous. Il existe une coutume immémoriale pour le partage du butin en la terre d'outre-mer : on en fait trois parts ; les deux tiers sont pour les croisés – soldats, pèlerins, femmes et enfants –, un tiers me revient en tant que chef de l'armée. Mais ce gaspillage m'est insupportable. Sur la proposition du patriarche de Jérusalem, j'engage mon conseil à ce que les grains et tout ce qui peut servir à la subsistance de l'armée ne soient point abandonnés aux croisés. J'entends alors un sourd murmure s'élever derrière moi. Je fais pourtant valoir que la cause doit l'emporter sur les convoitises. La guerre n'est pas finie. La reconquête ne fait que commencer. Les récompenses attendront Jérusalem. Elles seront d'une autre nature.

Pour l'heure, il s'agit de savoir tirer le meilleur parti de la prise de Damiette. Là encore, le conseil se divise. Il y a ceux qui veulent attendre que passent les chaleurs de l'été. Et ceux qui suggèrent d'engager immédiatement l'attaque contre Alexandrie ou Babylone-Le Caire.

Après la messe du dimanche 6 juin, le conseil se réunit à nouveau. Les anciens croisés, qui ont vécu la triste aventure de Jean de Brienne, me supplient de les écouter :

« Le Nil va commencer sa crue au solstice d'été dans quelques jours, le 20 ou 21 juin. C'est à cette saison que l'armée de Jean de Brienne avait quitté Damiette. Les conséquences en furent dramatiques. Les Sarrasins n'ont même pas cherché à entraver la marche de l'armée croisée, bien au contraire. Lorsque les eaux furent suffisamment hautes, ils s'empressèrent de rompre les digues et de faire passer le fleuve par-dessus le campement des croisés tandis qu'ils dormaient. »

Cette triste souvenance emporte la résolution du conseil de guerre. Les chaleurs accablantes de la saison gênent les longues marches et précipitent les soldats dans les forges de l'enfer. On ne quittera pas Damiette avant l'automne.

Je découvre à quel point nous sommes mal préparés pour les hauts soleils d'Égypte. Il n'y a pas que la crue qui nous menace. Notre armée est trop lourde. Les chapels de fer, comme des marmites bouillantes, attirent et enferment les ardeurs du soleil. Le feu, qui nous brûle sous nos heaumes pesants, des éteignoirs, transforme en instruments de supplice nos cottes de mailles, dont chaque chaînon semble une flamme vive. Nous voilà comme plaqués au sable, cherchant le moindre abri. Il ne faut pas s'éloigner du fleuve, il ne pleut jamais dans ce pays. L'eau du Nil est trouble mais les fellahs coptes nous ont représenté qu'on peut

en boire à condition de la puiser le soir, puis de la suspendre toute la nuit dans des pots de terre aux cordes des tentes, toujours après y avoir écrasé des amandes ou des fèves. Le lendemain, cette eau est si bonne à boire qu'elle ne laisse rien à désirer.

Nous voilà donc condamnés à attendre que le Nil et le soleil daignent nous accorder leurs faveurs. Mais comment vais-je occuper mes hommes ? Je connais depuis Chypre leurs penchants et le prix de leur oisiveté.

Les campagnes et la ville de Damiette sont nôtres. J'ai fait décharger les bêtes, les herses et les charrues pour cultiver le limon noir et gras de la terre conquise. Le sultan, dans un message de dédain, me traite par l'ironie : « Je te fournirai du blé en abondance, pour ton court séjour en ce pays. Tu n'auras pas le temps de faire une seule récolte. » Je lui réponds : « J'ai fait le vœu de venir jusqu'à cette terre. J'avais fixé un terme pour me mettre en route, mais je n'ai fixé aucun terme pour mon départ. Voilà pourquoi j'ai apporté des instruments de labour. »

Nous avons trouvé une héberge à l'intérieur de la ville, confiée à la garde de cinq cents chevaliers, pour la reine, les princesses, les autres dames et les pèlerins les plus fragiles. Je donne ordre qu'on laisse circuler dans les rues les turbans bleus et les turbans jaunes, c'est-à-dire les coptes et les juifs, ainsi marqués d'un signe sur ordre du sultan. Ils sont tout heureux de se voir accorder le droit de monter des chevaux car la loi mahométane le leur avait interdit. Les dames s'enchament des somptueux jardins où chantent les gypaètes, parmi les indigotiers, les bulbes de safran et les caroubiers. Ces jardins, arrosés soir et matin par les eaux du Nil, rivalisent de couleurs fortes. L'intérieur des demeures princières, souvent luxueux, est pavé de marbres et de faïences colorées représentant toutes sortes de figures florales. Les fenêtres à

moucharabieh font circuler l'air aux terrasses surmontées de belvédères et aux balcons à balustres.

Je choisis de rester sous la tente que nous établissons sur la rive occidentale du fleuve au cœur du delta, sur l'île Maalé, près du fameux pont de bateaux. Je fais transformer les mosquées de la ville en églises. J'avais apporté sur ma nef, dans un paradis de *La Montjoie*, des vases sacrés et les ornements nécessaires aux cérémonies. Hélas, beaucoup de barons et leurs hommes, oubliant sous quelle enseigne ils sont venus combattre, et se détournant de l'esprit qui devrait animer des soldats du Christ, se vautrent dans la débauche. Les chevaliers se mettent à donner de grands festins avec d'outrageuses viandes. Le commun peuple se prend aux filles folieuses, sous les bois de palmiers qui s'élèvent en parasol, ou à l'ombre des térébinthes et des boqueteaux de ficus.

Damiette devient un mauvais lieu. Je vois parfois des coussins entrer dans les tentes jonchées de branchettes de jasmin et où se consomment des bâtonnets d'aloès dans des brûle-parfums. Le muezzin s'est tu mais le *Te Deum* ne couvre pas les étreintes des soldats qui font grande chère et ont le diable au corps. Ils attirent les coureuses de remparts et esforcent les filles du Nil, les rouisseuses de lin. Ces repaires, qui pullulent par tout le camp, s'installent tout près de moi, au jet d'une menue pierre de ma tente. J'en suis réduit à faire arranger une bordellerie, car je sais que, si je n'accepte pas d'être le témoin patient d'un tel désordre, je devrai renoncer à la croisade.

Cependant mon armée s'attire chaque jour de nouvelles recrues. Les Teutoniques rejoignent les Hospitaliers. Les chevaliers de Palestine et des îles grecques débarquent à leur tour, suivis de près par de nombreux retardataires de Chypre dispersés par la tempête.

C'est une joie pour moi d'accueillir des croisés anglais – deux cents lances – sous la conduite du comte de Salisbury, Guillaume Longue Épée. Ils s'en prennent aux convois de marchands sarrasins et s'emparent d'un précieux butin qui excite la jalousie des Français : des chameaux et des ânes, chargés de pièces de soie, de piments, d'épicerie, ainsi que quelques chariots avec leurs attelages de buffles. Mon frère, le comte d'Artois, injurie les Anglais et mande à nous débarrasser de ces « couhiez » – ainsi appelle-t-on les Anglais depuis le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, en souvenance de ce forfait – on prétend qu'ils naissent avec une queue attachée au bas des reins car ils sont réputés couards.

Lentement, le temps passe. Le soleil se livre aux mêmes assiduités. Nos incommodités sont aggravées par l'excessive chaleur et par la grand'planté de mouches qui ont élu domicile au campement.

Et puis, chaque nuit, les tentes subissent le harcèlement des Bédouins qui rôdent sans cesse autour du camp. Ils s'élancent sur tout homme isolé qu'ils peuvent atteindre, d'un bond rapide, pour le décapiter. On court à eux, ils disparaissent. Le sultan accorde un besant d'or par tête de chrétien qu'on lui rapporte. J'interdis donc aux pèlerins de s'aventurer en dehors du camp. Dans chaque buisson, se tapit un Bédouin. Quand ces assassins découvrent une sépulture nouvelle, ils n'hésitent pas à déterrer le corps pour en porter la tête au sultan et obtenir la rançon. Dès la tombée de la nuit, ils se glissent en rampant jusque dans l'enceinte du camp. À l'aube, on compte, sous les tentes, les cadavres surpris dans leur sommeil. Les patrouilles à cheval ne servent à rien. Je les remplace par des rondes à pied, puis fais creuser un fossé, large et profond, tout autour des tentes. Sur son bord, veilleront chaque nuit des

sergents et des guetteurs : la perspective d'un proche départ nous fait garder notre sang-froid. Mais je veux attendre mon frère Alphonse, le comte de Poitiers, qui doit amener l'arrière-ban de France. Enfin, le dimanche 24 octobre, accompagné de sa femme et de la comtesse d'Artois, il paraît en vue de Damiette. Je réunis alors toute ma mesnie afin de décider quelle ville, Babylone ou Alexandrie, sera notre prochaine cible. Pierre Mauclerc opine pour qu'on se dirige vers Alexandrie, car cette ville nous assurerait la possession d'un bon port, un asile sûr, une nouvelle embouchure du Nil et une retraite aisée en cas de besoin. Mon frère, le comte d'Artois, avec son habituelle fougue, s'insurge contre cette idée :

« Il est grand temps d'aller droit à Babylone. Nous pourrons y anéantir d'un seul coup la puissance du sultan. Babylone est la tête de tout le royaume d'Égypte et celui qui veut occire le serpent, avant d'être mordu, doit le premier lui escacher la tête. »

J'écoute mon frère et me range à son avis. L'ost royal décampe aussitôt et passe sur la rive dextre du Nil. Une partie des troupes s'embarque sur de grands bateaux qui portent les vivres et remontent le courant du fleuve, en se tenant à la hauteur des gens de pied, chargés de viande, d'engins et de harnais. Tous les corps de bataille se mettent en marche.

Nous sommes guidés par des fellahs, convertis à Damiette. Leur misère me bouleverse. Ils m'offrent des dattes. Dans leurs campagnes, ils se nourrissent de mulots qui s'engendrent dans les milieux bas lors de la retraite des eaux du Nil. Ils les appellent les « cailles des lieux bas ». D'autres mangent des serpents et des charognes d'âne. Ils m'offrent à boire du keshkab, un mélange d'orge germée puis fermentée avec de la menthe et de la poivre. La courtoisie m'oblige à accepter d'en boire un peu.

Nous longeons le Nil. J'ai laissé dans la ville, dont j'ai confié le commandement à Olivier de Thermes, la reine, mes trois belles-sœurs, les comtesses d'Artois, de Poitiers et d'Anjou. Le fleuve est interminable. L'Ancien Testament nous entoure, il nous porte. Je m'attends à voir surgir Moïse, ou s'enflammer le buisson ardent. Mon cœur s'envole, depuis les greniers du Pharaon vers les temples égyptiens, massifs et réguliers. Ces œuvres réalisées par des millions d'esclaves, poussant des blocs dans la terreur, sans rien unir de leur être à la grandeur d'une puissance incomprise, ont peu à voir avec nos cathédrales où sourit la liberté dans toutes les facéties des petits farfadets moqueurs grimpés sur les chapiteaux de la foi.

Nous marchons sur la capitale de l'Égypte, Babylone, celle dont les Écritures célèbrent la magnificence et la richesse. Mon imagination s'échauffe. Je cherche le petit bout de terre d'asile momentané qui, selon les récits évangéliques, a dérobé le Sauveur au massacre. Avant nous, a marché ici une humble famille, la plus humble de la terre, celle de l'enfant Jésus, qui avait dû s'exiler pour fuir la colère d'Hérode, dans cette contrée d'antique servitude ; et c'est là aussi que, beaucoup plus tôt, Dieu a promis au peuple élu une terre de lait et de miel. J'entends résonner le douloureux écho de la plainte des Hébreux captifs et les lamentations des prophètes.

Je ferai entrer triomphalement les étendards du Christ dans les murs de Babylone. Ce « fleuve-paradis » que nous côtoyons, le Nil, vient, nous dit-on, tout droit du paradis terrestre ; ses eaux charrient les épices les plus précieuses. Une coutume ancestrale explique ce mystère : avant que le fleuve n'entre en Égypte, les pêcheurs tendent leurs filets et les déploient dans l'eau, le soir. Quand ils reviennent le matin, ils les retirent, chargés de giroflles, de

gingembre et de rhubarbe. Ces produits viennent du paradis terrestre, c'est le vent qui abat les arbres en paradis, comme, dans nos forêts, le vent abat les bois secs. Ce fleuve est différent de tous les autres. Il arrive par un seul chenal jusqu'en Égypte et se divise alors en sept bras qui se répandent dans le pays jusqu'à Damiette et Alexandrie.

Soudain, un copte me prévient que le sultan est mort. Mais que cette nouvelle a été cachée à sa gent. C'est la sultane qui gouverne. Le corps de Malek-Saleh a été embaumé et dissimulé à tous les regards tandis qu'un émir est parti quérir son fils. Chaque jour, les mahométans dressent sa tente comme s'il allait venir l'occuper.

La marche de mes gens de pied ralentit les Templiers à cheval qui forment mon avant-garde. C'est seulement le 21 décembre 1249 que nous arrivons devant la ville de Mansourah. Nous avons mis trente et un jours pour franchir seulement une distance de vingt lieues.

Le gué

EN FACE DE NOUS se profile la forteresse de Mansourah. Mais un bras du Nil, le Bahr el-Saghir, nous en sépare, qui en couvre l'approche. L'armée sarrasine protège la ville, de l'autre côté de cette rivière. Il faut donc s'arrêter dans le museau formé par le Nil et le Bahr el-Saghir, une petite pointe de terre juste à l'angle de la rencontre des eaux.

Le franchissement, nécessaire, s'avère périlleux. Je fais venir à moi le maître ingénieur, Josselin de Cornaut. Il évalue ainsi le Bahr el-Saghir : « C'est une rivière de la largeur de la Marne mais qui roule, en ses rives escarpées, des eaux profondes. Une Marne impétueuse. Elle me paraît infranchissable sans le secours d'un ouvrage. »

On cherche alors un gué ou un pont. Sans succès. Il faudra donc les créer. Je demande à Josselin, ce Breton dont l'esprit ne recule jamais devant l'imprenable, de couper les eaux par une chaussée de terre et de bois de charpente qui rendrait plus aisé le passage. Je veux que mon avant-garde traverse la rivière à sec. On choisit l'endroit le moins large, beaucoup plus bas que la réunion des eaux.

Cependant, le barrage improvisé devra résister à la puissance d'entraînement d'une masse d'eau d'un poids énorme. Plus on cherche à la contenir, plus son impétuosité s'amplifie de cette résistance.

Très vite, l'ennemi a compris notre plan de traversée du fleuve. Il installe ses machines qui lancent de grosses pierres et amputent nos engins de travail.

Pour protéger mes terrassiers, qui s'affairent au passage de la rivière, j'imagine de créer des chats-châtels, comme pour les approches d'un siège. À la hâte, mes hommes bâtissent ces beffrois roulants d'un genre nouveau : ils se présentent, du côté de l'ennemi, sous la forme de châteaux, de tours, où se tiennent à l'abri mes arbalétriers ; derrière ces tours ont été pratiquées des galeries couvertes, sous lesquelles se tapissent mes ouvriers, travaillant ainsi en sûreté. Ces « châteaux à chats » sont vite accablés de dards, de javelots, de flèches et de carreaux d'arbalestre.

Pendant ce temps, la flotte sarrasine attaque sur le Nil notre escadre de ravitaillement. Elle multiplie les ruses et les coups de main hardis. Un matin, je vois des melons verts qui flottent sur la rivière, entraînés par le courant. L'un de mes terrassiers, ravi de l'aubaine, se jette à l'eau pour les ramasser. Surprise, ce sont des assaillants arabes dont les têtes jaillissent soudain des melons, qu'ils ont creusés pour en faire des masques. D'autres Sarrasins s'infiltrèrent jusque sous nos tentes à la faveur de l'obscurité nocturne.

Cependant, les travaux de la chaussée vont bon train. On pourra bientôt traverser en bravant les buccins et les nuées de l'ennemi. Hélas, il advient qu'une certaine nuit, ce ne sont plus des traits d'arbalestre qui viennent se planter sur nos chats-châtels, mais un feu volant : des grenades fulminantes parcourent le ciel dans un vrombissement déchirant. Ce feu arrive sur nous et glisse sur l'eau, aussi gros qu'un tonel de verjus ; la queue de la flamme qui en sort ressemble à un glaive de foudre ou un dragon volatile. Il jette une si grande clarté que, la nuit, on y voit dans le camp comme en plein jour.

Mes ingénieurs cherchent à comprendre la constitution de ces projectiles infernaux qui brûlent nos tourelles d'approche et

enflamment même le Nil. Ce sont des pots fermés où dort le feu qui, tirés vers les nues, éclatent subitement en éclairs et piquent droit sur notre camp.

Mon connétable, Humbert de Beaujeu, prélève sur nos archers un nouveau corps de bataille, celui des éteigneurs. Seuls le sable et le vinaigre peuvent encore lutter contre ces feux grégeois. On garnit les machines de siège de peaux de bêtes fraîchement écorchées. Il faut mouiller le bois et le mouiller encore.

Nous sommes au plus grand péril, mes hommes hurlent. Un grand mésease empreint d'angoisse et de terreur parcourt les rangs de toute l'armée.

Les Sarrasins attachent leurs compositions incendiaires à tous leurs traits, qui courent sur le fleuve comme une haie incandescente. À l'aide de mangonneaux, ils projettent à grande distance des marmites entières, chargées de fumées soporifiques qui engourdissent les sens.

Nos chats-châtelés subissent les plus grands dommages. Grâce au bois amassé pour la réparation des navires, on en construit de nouveaux, vite assaillis et consumés par le feu. Bientôt, je vois les Arabes qui creusent la rive opposée, de sorte que la distance à franchir reste toujours la même. On ne fait plus que déplacer le fleuve. Depuis un mois et demi, nous peinons en vain.

À l'aube du mardi gras, le connétable Humbert de Beaujeu accourt jusqu'à ma tente. Il m'introduit un pasteur bédouin qui vient du désert et veut me parler seul à seul.

Je consens à le recevoir. Il a la tête entortillée de linges qui lui passent par-dessous le menton. Je me méfie de cette barbe noire qui lui mange tout le visage. Il appartient à une de ces tribus qui ne sèment ni ne moissonnent, vivent de rapines et de lait de chamelle, obéissant aux lois des loups plutôt qu'à celles des hommes. Il

réclame une récompense de cinq cents besants d'or pour me conduire jusqu'à un gué praticable par la cavalerie. J'ignore si je peux me fier à lui. Il a des yeux semblables à ceux de la belette qui chasse le lapin. Il se dit chrétien et ne sait même pas faire le signe de croix. Mais je n'ai guère le choix. Il faut tout tenter. J'accepte donc ce marché oriental : je donnerais tout mon trésor pour ce gué ! Il nous y emmène, à quatre milles au-dessous du camp, puis s'enfuit à toutes jambes, sans demander son reste.

Le jour même du mardi gras, la décision est prise de laisser la garde du camp au duc de Bourgogne et de tenter la traversée. Je recommande aux sergents, aux Templiers et aux Hospitaliers que chacun garde son rang et respecte l'ordre de bataille.

Le passage s'avère laborieux et fort malaisé : le lit est profond ; la rive opposée, haute et roide, monte comme une paroi limoneuse et grasse. Les chevaux s'enfoncent, cherchant à dégager leurs sabots ruisselants de cet appui trompeur.

Mon frère Robert vient me solliciter, armé de sa bouillante humeur :

« Louis, accordez-moi l'honneur de marcher le premier.

— Je vous l'accorde, Robert. Mais je connais votre trempe. Je sais que rien ne peut vous empêcher de toujours vous jeter en avant. Vous êtes brave...

— La bravoure ne serait-elle pas de chevalerie ?

— Si, mais à condition de savoir ce qu'on fait. Je vous recommande de rester prudent.

— Je vous le promets, sur les Évangiles. »

Je lui enjoins d'attendre sur l'autre bord, avant de se porter plus loin, afin d'éviter un engagement isolé avec les Sarrasins. Je le vois, déjà, qui s'éloigne et s'élance, sous la lune, dans la rivière, tout frémissant d'ardeur. Ses hommes d'armes, les Hospitaliers, les

Templiers, le comte de Salisbury et ses Anglais, tous ceux qui forment l'avant-garde, sautent après lui sur le gué en rivalisant de hardiesse.

Au petit jour, j'aperçois Robert et ses hommes de l'autre côté : ils galopent, dans son sillage, à la poursuite des cavaliers arabes qui s'enfuient. Il a laissé son serment derrière lui. Il ne m'a pas obéi.

Je franchis, à mon tour, le Bahr el-Saghîr. Robert a disparu. Il aura sans doute été repris par le démon des batailles. Quelques chevaliers reviennent vers moi. Puis un sergent d'armes. Les nouvelles nous arrivent par bribes, d'abord triomphales : « Le comte d'Artois a cueilli les Infidèles dans leur repos. Il s'est jeté sur les hommes endormis. L'émir Fakhr el-Din lui-même a été surpris dans son bain où il se faisait teindre la barbe. Il en est sorti presque nu et s'est enfui à cheval. Les chrétiens, maîtres du camp, l'ont occis. La témérité du comte a été récompensée. »

Je pardonne à Robert son insoumission ; car il m'a débarrassé de ce redoutable chef, Fakhr el-Din, jadis armé chevalier par l'empereur Frédéric et qui portait ses armoiries.

Par malheur, les bulletins qui se suivent ne se ressemblent pas. Un chevalier du Temple, tout ensanglanté, vient m'annoncer la suite de la pitoyable aventure : Robert a refusé d'écouter le grand maître du Temple, Guillaume de Sonnac, qui l'incitait à la prudence. Il l'a accusé de « sentir le poil du loup » – le loup déguisé en Templier ; quant au comte de Salisbury, qui tenta lui aussi de le ramener à la raison, il ne fut pas mieux traité et reçut l'insulte ordinaire pour un Anglais d'« homme à queue » – c'est-à-dire de couard. On me rapporte que Robert a pénétré dans la ville et qu'il est allé jusqu'au palais du sultan. Soudain, une grêle de projectiles est tombée sur lui et ses hommes, depuis le haut des moucharabihs.

Inutile d'aller plus loin. Je fais un signe de la main. J'ai compris. Je devine l'épilogue. Robert n'avait pas de gens de trait pour le soutenir. Il a payé de sa vie, dans une ruelle, sa témérité. Son corps gît là-bas, meurtri et nu. Car les Sarrasins, l'ayant dépouillé, ont cru que sa cotte d'armes, semée de fleurs de lys, était « celle du roi lui-même ».

Mansourah baigne dans le sang et l'allégresse. Tous ceux, ou presque, qui ont suivi Robert – trois cents chevaliers, dont Guillaume Longue Épée – ont péri avec lui ; son porte-étendard, Robert de Vaër, s'est enveloppé, pour mourir, dans la bannière anglaise. Héroïsme vain.

Je suis pétrifié. Mon petit frère, que j'aimais tant, n'est plus. Et il a perdu la vie parce que mon affection pour lui s'est muée en faiblesse. Je n'aurais jamais dû céder et le laisser partir à l'avant-garde. Il n'a pas résisté à son caractère impétueux. En ce 8 février 1250, il est mort comme il a vécu, en poursuivant d'armes. Dès nos jeux enfantins du verger royal, le naturel fougueux du preud'homme avait déjà altéré en lui la vertu de prud'homie. Je me console l'âme à la pensée que le Ciel l'aura accueilli, distinguant un surcroît de courage sur ses ivresses de pourfendeur irréfléchi. Il faut prévenir sa femme, sa famille et Marguerite.

Le deuil rôde en nos cœurs. Et y instille le doute.

Les mamelouks

APRÈS la périlleuse traversée du Bahr el-Saghir, le temps me manque pour ordonner mes troupes. Les Arabes nous viennent courre sus et il faut sans tarder tirer l'épée. C'est une mêlée confuse. Chaque chef de bannière se voit encerclé. Nous voilà pressés de toutes parts par ces escadres sarrasines d'un genre nouveau. Entre deux coups d'estoc, je distingue à mes côtés ce pauvre Erard de Syverey, défiguré, qui cherche son cheval ; il a le nez qui lui tombe sur la lèvre. Je fais donner les trompes et les nacaires pour enflammer les cœurs.

Je perds mon écu, qui vole. Ce n'est plus qu'un choc de masses et d'épées. Nos gamboisons, criblés de traits, ne nous protègent plus. J'entends, juste derrière moi, le comte de Soissons qui, malgré la gravité du moment, ose plaisanter avec Joinville :

« Sénéchal, laissons hurler cette chiennaille...

— Par la coiffe-Dieu, nous en parlerons encore, de cette journée mémorable, devant nos cheminées...

— Et... dans la chambre de nos dames ! »

Tout se confond – croisés et musulmans – dans le tourbillon de fer retentissant du choc des masses d'armes. Mon épée d'Allemagne, tranchante des deux côtés, et que je tiens à deux mains, est trop lourde et encombrante. Elle m'embarrasse plus qu'elle ne me protège.

Pour desserrer l'étau, j'ordonne à mes chevaliers de se retirer et mande au porte-oriflamme de faire route vers la rivière. Les trompettes sonnent la retraite. Mais nous sommes cernés de tous côtés par cette tourbe de mécréants qui excellent dans le corps à

corps, juchés sur leurs petits chevaux arabes dont les mouvements alertes sont plus habiles pour détourner le coup que l'escrime du cavalier. Les traits, les flèches et les carreaux d'arbalestre s'abattent sur nous en telle quantité que pluie ni grésil ne feraient plus grande obscurité. Chaque ligne de Sarrasins vient épuiser ses carquois contre nos armures puis fait place à la ligne suivante. Nous ne pouvons compter sur nos arbalétriers qui sont restés au camp. J'ordonne alors de charger. Les chevaux tombent, transpercés, criblés. La rivière, derrière moi, se couvre de lances et de boucliers ensanglantés emportés à la dérive.

Dans la mêlée où je me trouve moi-même engagé, je combats, isolé de mes chevaliers. Les Sarrasins m'entourent. Plusieurs d'entre eux ont saisi les rênes de mon cheval et tentent de l'entraîner. Je réussis à me dégager. J'exhorte ma gent. Je hurle encore un peu plus fort. Le destin hésite.

Il est trois heures de l'après-midi. Le jour marche rapidement vers son déclin. La chaleur est excessive. Soudain les Sarrasins se retirent. Une habileté sans doute. Sur un ordre que je n'ai pas pu entendre. En face de nous, tout est maîtrisé. Ce n'est plus le désordre de Damiette. Je vois, devant moi, des croisés qui reviennent en titubant. Pierre Mauclerc, le visage en sang, tient son cheval embrassé par le cou pour n'être pas désarçonné par l'ennemi qui le poursuit encore.

Je comprends enfin ce qui s'est passé. Une nouvelle fois, c'est l'apparition soudaine de nos archers qui nous a sauvés. Dès que les Infidèles les ont vus mettre le pied à l'estrier de leurs arbalêtres, ils se sont empressés de battre en retraite.

Je me mets en marche vers le camp que les Sarrasins occupaient ce matin, au bord du Bahr el-Saghir. J'étouffe sous mon heaume. Joinville s'approche de moi et me propose son chapel de

fer, plus léger et aéré. Nous avons pris le dessus. Mais à quel prix ! Nos pertes en hommes et en chevaux sont irréparables. Victoire illusoire.

À quelques lieues, coiffés de panaches en queue de cheval, les enfants du Prophète déambulent à leur aise. Ils tambourinent sur les places de Mansourah, décorée de tentures et d'étendards païens, dans le vacarme des timbales et des conques marines. Leurs vociférantes et menaçantes réserves sont immenses.

Je voudrais bien savoir d'où vient ce sentiment qui m'assaille ; quelque chose a changé depuis Damiette. L'ennemi n'est plus le même. L'évidence s'impose : une autre guerre a commencé. Celle-ci est menée par un nouveau sultan, qui arrivera dans quelques jours de Mésopotamie, Touran-Chah, et un nouveau chef de guerre, le maître des arbalétriers, un nommé Baïbars. Mais surtout ont fait irruption de nouveaux soldats, d'anciens esclaves – les esclaves les plus chers du monde –, les mamelouks. Ensemble, ils composent un carré d'élite, la Halca, une pépinière d'émirs invincibles, qui portent gravées sur leurs boucliers les armoiries du sultan. Leur enfance les a formés au métier des armes. Ils ont appris, dès leur plus jeune âge, à faire voltiger la lame de leurs sabres et à séparer un homme en deux d'un seul coup de revers. On m'apprend que le chef Baïbars fut acheté quarante dinars, dans les steppes du nord de la mer Noire ou sur les bords de la mer Caspienne – on ne sait pas trop. Ces gens-là n'ont pas d'origine. Le nom de ce chef signifie le « Prince Panthère ».

Les mamelouks – m'assure-t-on – sont capables d'atteindre au loin une gourde suspendue à un mât et de décocher trois flèches en une seule seconde. C'est du dévouement au sultan qu'ils tiennent leur nom de mamelouks – des choses possédées. Ils constituent une garde dégagée des affections et des liens de famille. Venant des

pententes lointaines du mont Caucase, ils ont été achetés sur les marchés de Chersonée. Ils allient la force des Tartares à la ruse des Byzantins.

Le jour du mercredi des Cendres, j'ordonne l'établissement d'un pont de bateaux sur le Bahr el-Saghir. Avec une lice de palissades que les gens de pied pourront traverser tandis qu'elle opposera une infranchissable barrière à la cavalerie ennemie. Les mamelouks sont juste en face de nous. Ils ont formé un retranchement de pierres à un trait d'arbalestre. Depuis cet abri, ils tirent à volée sur ma gent.

Dans la nuit du jeudi au vendredi, j'anticipe l'attaque à venir. Je range, le long de la lice qui ferme le camp, ma chevalerie encore valide. Tous les cavaliers devront se battre à pied car la plupart des chevaux ont été blessés. Nous tenons à présent deux cantonnements séparés par ce pont de bateaux, de part et d'autre du Bahr el-Saghir.

Les passages commencent entre les deux retranchements. Beaucoup de mes archers se traînent, avec des jambes disloquées ou bistournées. J'aperçois là-bas le jeune escuyer blond Jacques Le Jolis, en dedans de la lice, qui boite, s'appuyant péniblement sur deux potences qu'il tient sous les aisselles, et plus loin le vieux Farald qui soigne sa poitrine tout enfoncée. Joinville et Malvoisin n'ont pu revêtir leurs hauberts à cause de leurs blessures. Le sénéchal a trouvé un gamboison d'étope rembourrée, abandonnée par quelque Sarrasin en fuite. Saintignon porte une main plaintive sur un trou à l'épaule par où le sang s'échappe comme le vin d'une bonde de tonel. Chacun accepte cependant de mettre encore sa vie en aventure.

Alphonse et Charles, mes frères consolateurs, viennent auprès de moi. Soutenant de leur vaillance mon regard abîmé par le deuil,

ils m'exhortent à ne montrer à tous les preux blessés aucun trouble.

Au soleil levant, les mamelouks paraissent. Quatre mille cavaliers d'élite s'élancent vers notre refuge de pieux et de planches.

Je vois, qui tourne et hésite là-bas, monté sur un petit cheval de feu, le chef Baïbars, avec son casque doré et son épée incrustée d'or qu'il fait tournoyer au-dessus de lui.

À midi, les tambours donnent l'assaut. Un déluge de traits s'abat sur nous. Leurs balistes projettent des pots de naphte enflammé qui consomment les planches de protection de notre camp de fortune. Le grand maître du Temple, Guillaume de Sonnac, une véritable torche vivante, fait quelques pas en hurlant à la mort puis s'effondre.

Alphonse m'appelle. J'accours. Il est assailli. Je me jette l'épée au poing. La croupière de mon cheval s'enflamme. Un feu grégeois brandille sur ma cotte avec des carreaux de feu. Les vagues viennent sur nous, les unes derrière les autres, contre la lice. Nous tenons. Nous résistons. Sans jamais reculer. La lassitude semble gagner les mamelouks : devant tant de résolution, ils se retirent pour refaire leurs forces mais aussi pour aller accueillir à Mansourah leur nouveau sultan, accompagné de la sultane Chagarett-Eddor. On devine, dans le lointain, l'écho des acclamations stridentes qui font retentir jusqu'à nos infortunes l'annonce de cette arrivée de grande conséquence.

Les barbotés

MON OST est en grande pitié, ma cavalerie est décimée, mes hommes meurtris d'innombrables blessures et leur foi entamée. Quelques semaines plus tard, les fièvres s'invitent dans le camp et nous assaillent.

Les Sarrasins ont précipité dans le fleuve les cadavres des croisés tués à Mansourah, mêlés aux leurs. Depuis quelques heures, ces corps remontent à la surface de l'eau et, entraînés par le courant, viennent s'amasser contre le pont de bateaux qui rase le Bahr el-Saghir. Le fleuve en est couvert, d'une rive à l'autre, sur une longueur d'un jet de pierre menue. L'air se corrompt et l'atmosphère s'encombre de miasmes méphitiques.

J'ordonne qu'on retire les cadavres de ceux qui sont morts sous la bannière de la croix pour leur donner une sépulture.

La décomposition des corps rend difficile leur reconnaissance. On retire les chrétiens. Et on abandonne au courant de la rivière les Sarrasins qu'on distingue à la circoncision. On porte nos croisés dans de grandes fosses. Tout ce remuement de pestilence achève d'empoisonner l'air.

C'est le temps du carême. Et il n'y a rien à manger. On survit de racines et de poissons pêchés dans le Bahr el-Saghir. Plus on en prend, plus ils semblent se multiplier, comme la manne au désert qui tombait du ciel dans le gosier des Hébreux.

Mes chevaliers ont affublé ces poissons de vase d'un nom évocateur, les barbotés. Ce sont bientôt des bans innombrables qui viennent festoyer sous nos yeux.

Les barbotes mangent les cadavres parce que ce sont gloutons poissons ; puis les chevaliers, affamés, mangent les barbotes toutes gonflées de chairs putréfiées. Terrible méchef qui provoque une maladie jusqu'alors inconnue de l'ost royal. La chair de nos bras se défait et le cuir de nos jambes, tavelé de noir et de terre, ressemble à de vieilles bottes.

Tous les hommes qui tiennent encore debout s'affairent à soigner les malades et à enterrer les morts. Je me rends dans les cantons de toile où rôde l'épidémie ; les coins relevés des tentes laissent apercevoir de funèbres apprêts : vingt ou trente convois déversent chaque jour leurs cadavres aux portes des chapelles planchées.

Le moment vient même où les queux des cuisines et les goujats prennent les armes et les chevaux des malades pour veiller à la sûreté du campement, qui n'est plus qu'un long cri d'agonie. Il vient tant de chair morte aux gencives de mes gens que les barbiers peinent à l'ôter pour que les malades puissent encore mâcher la viande et l'avalier. Quelle tristesse d'ouïr tous ces chevaliers qui, encore vivants, entrent en putréfaction et râlent de douleur. On leur coupe les chairs mortes, ils braient comme des femmes en travail d'enfant.

La victoire de Damiette est bien loin. On ne crie plus de joie, on hurle à la mort. Funeste issue de cette campagne tragique. Nous ne sommes pas vaincus par les vivants mais par les morts.

Je passe mes journées à visiter les tentes fiévreuses, à reconforter, consoler et tenter de fortifier d'un mot ou d'un sourire. Et, de plus en plus souvent, à adoucir les derniers instants. On me réclame partout avec mon aumônier.

Jusqu'au jour où la maladie s'invite en mes propres entrailles. Un violent flux de ventre me presse. Je me vide, le corps exsangue,

la bouche en feu. Réduit à descendre de mon cheval si souvent qu'il s'avère plus pratique de couper le fond de mes braies pour aller à nécessité de nature.

Les Sarrasins ont compris que le fruit allait tomber tout seul. Ils savent qu'ils n'ont pas à forcer l'allure mais seulement à faire montre de patience. Ils ajoutent cependant la famine à nos agonies en capturant, sur le Nil, la flottille croisée à l'ancrage, qui nous apportait chaque jour les nourritures et provisions depuis le delta. Cinquante navires sont ainsi emmenés, sous nos yeux, par les Infidèles. La route de Damiette et du bas Nil est coupée : j'apprends que quatre-vingt de nos galées sont tombées au pouvoir des Sarrasins.

À l'approche de Pâques, le 27 mars de l'an 1250, la famine commence à sévir dans le camp. Les hommes se jettent sur les corps corrompus des chevaux et des mulets aux chairs immondes.

Forcé de constater mon impuissance devant la lente agonie de mes hommes, je décide de revenir au premier camp, toujours gardé par le duc de Bourgogne, et d'envoyer Philippe de Montfort à Mansourah, afin de m'y entretenir avec le nouveau sultan ; on le prétend disposé à entrer en accommodement. J'offre donc de rendre Damiette à condition qu'on nous restitue le royaume de Jérusalem et qu'on nous laisse quitter l'Égypte. Mais le sultan me répond avec cynisme : « Mes corps de bataille, qui fondent sur vous, portent trois noms : mamelouks, Maladie et Famine. Bientôt, nous négocierons avec vous... au paradis d'Allah ! »

Il ne nous reste plus qu'à faire demi-tour, à regagner Damiette. Notre retraite commence le 5 avril. Je partage ma troupe en deux cortèges : celui du Nil, où seront transportés les malades et les blessés, et celui de la route terrestre, le long du fleuve, pour les bien-portants ou réputés tels. On me conseille de prendre la voie

d'eau. Les barons me représentent que le salut par le chemin qui hèle le fleuve paraît trop incertain pour mes fragilités. Je refuse cependant leur bateau.

Je n'abandonnerai pas mon armée dans ce si grand péril. Mes frères non plus. Ils suivront le sort commun. On attend la nuit pour se mettre en route.

Dans l'espoir d'égarer l'ennemi plus longtemps, je mande qu'on laisse les tentes dressées et éclairées ; je fais allumer des feux sur les bords du fleuve, en guise de points de ralliement pour les malades qui vont s'embarquer. J'ai surtout enjoint à Josselin de Cornaut, le maître ingénieur de l'armée, de couper les amarres du pont de bateaux derrière nous. Hélas, dans le trouble de la partance, il oubliera ce mandement et cette imprudence ouvrira la route à nos poursuivants.

Je veux être le dernier à quitter le camp. Je fais donc passer devant moi tous mes chevaliers. Vêtu d'une simple cotte de lin égyptien, je marcherai à l'arrière-garde avec Gaucher de Châtillon et Geoffroy de Sargines. J'essaie d'enfiler un haubert. Mais il m'accable les épaules, trop lourd pour mes fatigues et mes incommodités. Je ne porterai point d'armure de mailles jusqu'à Damiette.

Le harcèlement commence alors, qui va durer toute la nuit. Les faiblesses de notre petite colonne, à l'arrière-garde, enfantent des prodiges. Les cavaliers mamelouks viennent me serrer de près. Mon fidèle Sargines saisit son épée à l'arçon de sa selle et fond sur eux comme un lion, les forçant à reculer. On dirait un bon serviteur qui défend le hanap – la coupe – de son seigneur contre les mouches.

Harassés, nous faisons halte sur une hauteur au village de Minié-Abou-Abdallah. Je ne tiens plus sur mon cheval, un petit

roncier arabe. On me porte dans un gourbi, où une bourgeoise de Paris, une femme de croisé, me recueille sur une natte de lotus.

Gaucher de Châtillon demeure seul dans la rue étroite où se trouve la maison de mes recouvrements. Quand les mamelouks se présentent à l'un des bouts de la rue, Gaucher pousse sur eux des charges furieuses. Les Sarrasins le criblent de flèches. Mais il les chasse. Par une petite fenêtre, je le vois qui s'arrête pour arracher les traits dont son harnais et son haubert sont bardés. Il se déflèche. Puis, se dressant sur ses estriers, il étend les bras et crie : « À Châtillon, chevaliers ! Venez à moi, mes prud'hommes ! » Les Sarrasins reparaissent à l'autre bout de la rue. Il s'élançe de nouveau, les repousse puis les moissonne. Quelques heures plus tard, il succombe sous les assauts.

Malheureusement, un huissier nommé Marcel, qui a perdu l'esprit, prend sur lui de proclamer partout : « Seigneurs chevaliers, rendez-vous ! Le roi vous le mande. Ne le faites pas occire. »

Je n'ai rien mandé. Et pourtant les croisés, dans un mouvement de crédulité, déposent leurs épées. Les Sarrasins se jettent sur eux immédiatement, les désarment et les lient par de solides cordes. Un eunuque s'empare de ma personne, me conduit vers le Nil et me force à monter sur un bateau. Mes frères et les barons, tous garrottés et encordés, se traînent à pied le long du fleuve, eux aussi prisonniers. On fait demi-tour, vers Mansourah. La flotte sarrasine escorte ma barque, qui remonte le Nil sous une pluie de risées, de huées et de railleries. Sur une rive, s'avancent les Arabes, et sur l'autre, les soldats de Mahomet, derrière les trompettes et les tambours de la victoire.

Tous ceux qui ont suivi la route de terre vont droit à la captivité ou à la mort. Ceux qui se sont embarqués sur le fleuve se heurtent à

la ligne des bateaux infidèles qui les accablent de traits et d'huile de térébenthine.

Puis les galées croisées sont dépecées une à une. Ceux des chrétiens dont l'apparence laisse espérer une bonne rançon seront épargnés, triés pour être vendus comme esclaves à quelque chef de tribus bédouines.

Mais les autres, qui ne peuvent plus se soutenir, seront jetés au fleuve ou brûlés dans leurs barques. Beaucoup de mariniers, que la fréquentation de l'Orient a rendus indifférents aux conversions, échapperont à la mort par une prompte apostasie.

Quand on me fait pénétrer sous le grand porche de Mansourah, je repense à mon frère, mon cher Robert, dont, hélas, la tête galopait, dès le berceau, sans réfléchir. On m'enferme dans la maison d'un scribe où on me charge de chaînes. Puis on me place sous la surveillance ininterrompue d'un eunuque, nommé Sahib.

Je cherche la signification d'un tel désastre. Pourquoi cette captivité ? Pourquoi ce calvaire de mon armée ? Et la souffrance qui fait porter à mes chairs malades cette tunique dérisoire ? Pourquoi cette défaite si humiliante ? Verrai-je un jour la Jérusalem d'ici-bas ? Y a-t-il encore un espoir que j'entre en la Terre de promesse ? Le calvaire commence. Je le sais. Je le sens au plus profond de mon âme. Je vais troquer ma couronne de puissance contre une couronne de souffrance, celle du chemin de croix. Je ne suis plus qu'un moribond. Les dents de ma bouche lochent et hochent, se meuvent et tombent l'une après l'autre. C'est sans doute la fin. J'aurais tant voulu m'adresser une dernière fois à mes chevaliers, avant la grande traversée !

Captif

JE FAIS LE TOUR de mon djoub – mon cachot. Une minuscule pièce obscure, de forme carrée, de vingt à vingt-cinq pieds de côté. Une porte cochère basse lui sert d'entrée. Une seule fenestrelle en saillie laisse entrevoir au loin d'immenses sycomores et quelques palmiers à haute tige entre les minarets immaculés.

Je mande à mon geôlier où se morfondent mes compagnons d'armes. Il me répond qu'ils sont parqués dans une grande cour entourée d'un mur de terre. Exposés, nuit et jour, aux injures de l'air, ils seront traînés, par groupes de trois à quatre cents, chaque matin, au bord du Nil. Ceux qui abjurent sauveront leur vie mais seront réduits en esclavage, comme soldats ou serviteurs du sultan. Quant à ceux qui confessent leur foi, ils seront décapités sur-le-champ. Au près de moi, l'eunuque n'a toléré la présence que d'un de mes officiers de bouche, Isambard. C'est lui qui me lève, me porte dans ses bras et me recouche. Je n'ai, pour me préserver du froid, qu'une robe fourrée de vair. Une bonne âme me l'a jetée au vol juste avant l'entrée à Mansourah.

Un matin, on me libère de mes chaînes. L'eunuque qui me voit surpris m'en confie le motif : « Notre sultan pense que vous valez plus cher vif que trépassé. On ne vend qu'à vil prix un roi mort. Mais on peut échanger un roi vif contre de l'or. » Mes geôliers veillent donc à ne plus me laisser dépérir. Car ma vie vaut rançon. Ils m'envoient alors les médicastres arabes du palais, réputés aussi rares que lys en un bouquet d'orties, plus habiles que ceux de l'Occident. On m'apporte à boire du millepertuis d'Égypte, de l'euphorbe épurge et toutes sortes d'herbolées inconnues. On

améliore ma couche et on m'offre même des robes de samit brodées de riches noyaux d'or. Pour me parer comme un roi et m'incliner à de lâches souplesses. Isambard se voit accorder la permission d'aller et venir librement de mon chevet aux cuisines du sultan. Il me ramène des salades d'oignons verts, des purées de molohia parfumées d'ail ou des beignets de fromage rôtis au soleil. Mais je sais bien que les autres captifs ne goûteront pas à ces mets délicats. Je repousse l'escuelle. Je n'accepte aucun traitement de faveur.

C'est Guillaume de Chartres, mon aumônier, qui servira d'interprète, car il connaît la langue de Babylone. Il me rapporte mon livre d'heures, ramassé par miracle sur la route. Je trompe le temps en récitant les heures canoniales. Je sollicite des nouvelles de Marguerite, demeurée à Damiette, que je sais proche de la délivrance. Elle pleure, me dit-on, craignant moins pour elle que pour moi. Mon aumônier l'apaise et lui fait passer mon exhortation au courage.

J'apprends bientôt la naissance d'un fils. Marguerite l'a appelé Jean-Tristan-Damiette. Ainsi portera-t-il, sur son prénom, la marque de ce triste temps.

On me rapporte aussi que les Pisans et les Génois, qui composent là-bas notre garnison, ont résolu d'abandonner Damiette et de s'en retourner vers leurs ports d'attache, en Italie. Funeste nouvelle. Damiette constitue en effet l'unique gage de notre délivrance et de notre salut. Je n'ai rien d'autre à échanger. Je suis sûr que Marguerite aura trouvé les mots pour les dissuader de lever l'ancre. Un peu plus tard, j'apprends qu'elle a offert de nourrir les Italiens « aux frais du roi ». Ils ont donc choisi de demeurer. La bravoure, chez les Génois, vient avec l'appétit. Je suis rassuré. Ma

Provençale, qui les connaît bien, l'aura compris et aura su toucher leurs cœurs.

Ma santé s'améliore de jour en jour. Les herbes me reconstituent. Mes entrailles entrent en congé de souffrance. Je reviens peu à peu à moi-même.

Le sultan m'envoie des propositions de trêve. Je les rejette. Je fais valoir que l'avis du patriarche de Jérusalem aiderait à mon discernement. On lui remet un sauf-conduit. Par lui, j'obtiendrai l'exacte connaissance de la véritable situation de Damiette, l'état de nos forces ainsi que nos chances de résister là-bas aux menaces des mamelouks. Car je refuse de rendre cette ville, si elle peut encore tenir.

Charles, mon frère, autorisé à me visiter, m'apprend que quelques barons veulent traiter de leur rançon visant leur personne, selon un ancien usage, en la payant de leurs propres deniers. Je m'insurge contre cette idée : si j'autorisais les négociations séparées, les riches seuls pourraient recouvrer la liberté, tandis que les croisés d'humble condition demeureraient dans les fers. Je n'accepterai qu'un seul accommodement, le même pour tous. J'interdis les accords personnels et le fais savoir à mes barons ainsi qu'au sultan qui cherche ainsi à me déborder et à m'affaiblir. J'adresse le message suivant aux douze mille prisonniers : « Reposez-vous sur moi de tous les soins de la délivrance. Et qu'aucun de vous ne s'occupe de sa personne. Je réponds sur ma tête du rachat de tous et promets de ne pas faire marché de ma propre délivrance avant d'avoir obtenu celle de l'armée qui m'accompagne. »

Un soir, l'eunuque Sahib el-Maazami vient me faire part de la colère du sultan : puisque ni les attentions ni les pourparlers ne

m'ont ébranlé, il entend recourir à des moyens autrement persuasifs.

Un émir entre en mon cachot, entouré des hommes de la Halca – la garde du sultan. Il y dépose une machine barbare – les bernicles : à l'aide d'un étau monstrueux formant mâchoire et muni de crocs d'acier en dedans, cet engin de torture se meut en un broiement et un rebroiement des jambes.

Un mamelouk, ivre de ses insolences et tout à sa gausserie, me tend un roseau-sceptre de parodie christique. L'émir engage alors l'interrogatoire :

« Que dis-tu des bernicles du sultan ?

— Que je suis son prisonnier. Et qu'il peut disposer de ma personne à sa volonté.

— Tu n'as pas peur ?

— Mon corps frémit. Mais pas mon âme.

— Le sultan m'a envoyé ici pour savoir si tu désires être délivré.

— Oui, je le désire.

— Que lui proposes-tu en échange de ta liberté ?

— Ce que nous pourrions seulement souffrir, par raison.

— Es-tu prêt à rendre, pour prix de ta liberté, quelques-uns des châteaux des barons d'outre-mer ?

— Je ne le pourrais pas. Ils tiennent ces places non de moi, mais de l'empereur Frédéric.

— Alors rendras-tu quelques châteaux du Temple ou de l'Hospital ?

— Quand on confie ces forteresses aux chevaliers, ils jurent de ne jamais les rendre.

— Tu ne veux donc pas être délivré ?

— Si, mais dans l'honneur et non sous la menace de vos engins de torture. Et je réclame la liberté pour tous les chrétiens captifs et non pour moi seul. »

L'émir me retire alors les bernicles et disparaît derrière la porte cochère en maugréant, au nom d'Allah.

Quelques jours plus tard, le sultan se résout à me proposer un accommodement plus sérieux, tenant compte de ma proposition : je payerai un million de besants d'or pour la délivrance de mes gens et je rendrai Damiette pour celle de mon corps. Car je ne suis pas tel que je me puisse racheter à prix d'argent. On ne rançonne pas le roi. Par ailleurs les Francs conserveront toutes leurs terres dans le royaume de Jérusalem.

Cet arrangement est juré de part et d'autre. Le sultan fait route vers Damiette. Avec mes barons et mes chevaliers, on nous embarque sur quatre galées. Le 28 avril, nous sommes à cinq lieues de la ville. Le sultan fait halte dans un palais en bois, recouvert de toile de coton bleu.

Avec mes frères et quelques barons, on nous fait débarquer et on nous établit sous des tentes, juste derrière une tour de perches de sapin, tout près des berges du Nil, closes de treillis de bois.

On me jette un mantel d'écarlate. Et on me conduit au palais pour une rencontre avec le sultan qui, paraît-il, veut me connaître.

Je passe entre les favoris, les émirs, et traverse une haie de mamelouks baharites. Je devine, sur leurs visages, une grande anxiété. Ils se plaignent de n'avoir été ni associés ni consultés sur l'accommodement. Ils en paraissent indignés. Ce palais transpire d'un esprit de conspiration à l'orientale. La sultane Chagarett-Eddor s'offusque d'une scène de la veille : le sultan, dans un geste de colère, aurait, selon elle, tranché à coups de sabre les flambeaux de cire qui couvraient les tables en jurant : « J'en ferai autant

demain de tous les émirs et les chefs des mamelouks ! » Les favoris ont applaudi. Sous l'œil angoissé des mamelouks. Je vois d'ailleurs s'approcher Baïbars, le chef vainqueur de Mansourah. Je le reconnais. C'est le plus preux de toute la païennie. Un favori l'écarte sous mes yeux, comme pour lui signifier sa disgrâce. Le sultan apparaît soudain dans la salle haute, à cheval, juché sur une selle d'argent, vêtu d'un lourd mantel de soie blanche. Il est chaussé d'immenses brodequins munis d'esperons incrustés et coiffé d'un turban noir qui lui prend le front et les oreilles.

La rencontre sera brève. Il égrène quelques aménités sur la reine Blanche et sur mon grand-père, Philippe Auguste, ainsi que sur l'empereur Frédéric. Assez vite, son esprit s'absente de nos échanges et il se retire vers sa tour en bois, au bord du Nil. Je sens monter, autour de son cortège, la fermentation, elle se lit dans les yeux poignards des mamelouks – on dirait les compagnons de Spartacus à Rome, quelques heures avant l'ultime révolte.

Trois heures après cette rencontre prémonitoire, Guy d'Ibelin, le connétable de Chypre, vient m'apprendre une fracassante nouvelle, l'assassinat du sultan Malek-Maadam. Menacé par les mamelouks, il a tenté de s'enfuir à la nage mais un des poursuivants, Octay, lui a fendu la poitrine d'un coup d'épée et, de ses mains, lui a arraché le cœur.

Je suis revenu sous ma tente, avec mes frères et le patriarche de Jérusalem. Déconcertés, nous attendons dans l'effroi l'issue de cette funeste mutinerie.

Tout à coup, une troupe de mamelouks et d'émirs fait irruption en ma tente, le visage enflammé, éclaboussé de sang, le sabre à la main. Ils hurlent, hors de sens. Ce sont les meurtriers du sultan, ils ont les mains dégoulinantes. Entre alors à son tour l'émir Faress-

eddin Octay, tout maculé du sang du sultan. C'est lui qui lui a arraché le cœur. De son poignard, il me menace :

« Que me donneras-tu ? J'ai occis ton ennemi. C'est lui qui t'aurait envoyé en enfer s'il avait vécu.

— Je suis à votre merci. Prenez mon cœur si vous le voulez.

— Je peux te faire subir le sort du sultan. Mais j'ai aussi le pouvoir de te délivrer.

— Pourquoi le ferais-tu ?

— Je veux que tu me fasses chevalier. »

Le titre de chevalier confère, en Orient, un immense prestige. L'émir Fakhr el-Din, qui commandait l'armée sarrasine à Damiette, avait été fait chevalier par l'empereur Frédéric, lors de son séjour outre-mer, ce qui l'avait mis hors de pair avec les autres émirs. Mes frères, craignant pour notre vie, me font signe de céder à cette fantaisie. Mais je ne peux pas m'y résoudre. Je fixe Octay droit dans les yeux et lui assène qu'on n'accorde pas cette grandeur comme un saphir de fête, dans un bazar :

« Fais-toi chrétien. Alors je te ferai chevalier. »

Octay hésite, le poing serré sur son sabre. Au moment d'abattre son bras, un émir le retient sur le chemin d'un nouveau meurtre. Peu à peu, la colère retombe. Octay retrouve ses esprits. Il semble juger que mon occision ne lui apporterait que des complications. Puis les émirs, un à un, quittent ma tente. Rien n'est acquis, rien n'est perdu. Il n'y a plus de sultan. Le pouvoir est vacant. Il faut s'armer à nouveau de patience. Et se tenir prêt pour un nouvel accommodement. Ou bien pour notre fin à tous.

Arbre-aux-Perles

RENDU à mon oubliette où je plonge en mes obscurités, je suis repris par les vertiges du doute. Peu à peu je m'abîme. Et laisse mes larmes choir en songeant à la mort de mon bien-aimé frère Robert, occis à une lieue de cette misérable enfermerie par ces mamelouks qui ne respectent rien, pas même la souvenance de leur Charlemagne, Saladin : ils viennent d'assassiner son dernier descendant. Et ils vont me tuer. C'est pourtant Saladin qui avait dit un jour à Guy de Lusignan : « Un roi ne tue pas un roi. »

Plus rien ne vaut, plus rien ne tient. La promesse de ma vie se dérobe. Déréliction. Terre promise, terre soumise, le sera-t-elle à jamais ? Je suis comme Job gisant sur son fumier, accablé : « Ô, Seigneur ! Quand me lèverai-je ? Quand finira la nuit ? Je suis rassasié d'angoisse. Ma chair se couvre de vers et d'une croûte terreuse, ma peau se gerce et coule. Mes jours s'évanouissent, je n'ai plus d'espérance. »

Je pense à ces milliers de fidèles croisés qui m'ont suivi jusqu'ici, à présent précipités dans les tréfonds de la tombe ou traînés de souks en souks pour être vendus comme des « esclaves nazaréens ».

Si je souffrais seul l'opprobre et l'adversité et si mes propres défaillances ne retombaient point sur l'Église universelle, je supporterais malgré tout ma douloureuse amertume de corps et d'âme. Mais, par malheur pour moi, toute la Chrétienté a été couverte de confusion à cause de mes résolutions. J'ai commis des erreurs humaines. Pour un chrétien, une erreur n'est qu'une erreur. Mais, lorsque ce chrétien est un roi, un prince d'équité, l'erreur

devient une faute. Or dans mon cœur, qui vague de tribulations en remords, je ne vois plus que des fautes.

Les errements de mon âme n'iront pas plus loin, interrompus par l'arrivée inopinée de Baudouin d'Ibelin qui m'apporte un billet de la sultane. Elle veut me voir au palais, immédiatement. Baudouin, qui sait la langue des Sarrasins, me conte ce qu'il a ouï ; les émirs se sont réunis hier soir, après l'assassinat du sultan. Ils ne veulent pas du fils de Touran-Chah car ils craignent de se donner pour maître un prince qui songerait peut-être un jour à venger le meurtre de son père. Ils rejettent aussi l'idée de bailler la Couronne à la sultane Chagarett-Eddor, car le fait d'obéir à une femme serait, pour les musulmans, chose inouïe. Comment la sultane pourrait-elle devenir souveraine d'une terre soumise aux lois du Prophète, sachant que Mahomet a dit qu'un pays gouverné par une femme est voué à la ruine ? J'interroge Baudouin sur le message dont il est porteur :

« Pourquoi me parlez-vous ainsi de leurs délibérations ?

— Parce que les émirs seraient prêts à élire celui qu'ils appellent le plus grand des rois trinitaires.

— Comment cela ?

— Oui, Sire. Vous m'avez entendu. C'est bien de vous qu'il s'agit. Ils veulent savoir quelle serait votre réponse. C'est de leur grand embarras qu'est né cet arbitrage. »

Comment pourraient-ils choisir celui qui les combat de toute son âme ? Cela me paraît insensé. Et puis la France me manque tant. Je ne peux consentir à ce lointain exil, avec ces sujets indociles, aux mœurs trop rudes ; je ne peux accepter non plus ce trône souillé du sang de son dernier roi. Quelques heures passent. Que veut le Ciel ? Je réfléchis. Peut-être y a-t-il un bien immense à

accomplir selon les vues de la Providence : la Terre sainte affranchie, le christianisme florissant en Orient ?

Ai-je le droit de repousser cette tâche périlleuse, entrapieuse, exaltante ?

Ô Jérusalem... Dois-je renoncer au premier trône de l'univers pour enfin m'approcher de tes portes ? N'est-ce pas la vision de mon cœur, celle d'un roi missionnaire ? Ramener à leur foi d'origine tous les voisins de la Méditerranée de saint Paul, au pays des Crétois et des Arabes, qui, les premiers, sont venus pour l'Épiphanie avant de devenir les convertis de la Pentecôte ?

Baudouin me presse. On nous attend. Il me faut le suivre jusqu'au palais. J'entre dans le grand vestibule. Immense décor de marbre et de dorures, sous un dôme aux architraves finement ciselées. Partout flottent des encensoirs embaumant le benjoin et des cassolettes d'or exhalant leurs doux parfums d'aloès. Tout l'Orient est là, suspendu, avec ses ivresses, ses aspersoirs de rêve et ses cascades. Je marche sur un sol couvert de nattes. Un émir, nommé l'atabek, me conduit. C'est l'officier goûteur de la sultane et peut-être plus. Tout au fond, Chagarett-Eddor m'attend. Je sais qu'elle fut l'épouse de feu le sultan Malek-Saleh. C'est elle qui a armé le bras de la Halca. On la surnomme la sultane Arbre-aux-Perles. En quelques instants, je comprends pourquoi : elle porte sur sa chevelure noir de jais un diadème de perles étincelantes ; autour du cou, un collier de fines pierres, retenant une somptueuse gandoura en velours brodé d'or. Son visage resplendit, taillé comme un diamant : sourcils en croissant de lune, paupières plus acérées que le fil de l'estoc. Un feu grégeois. La sultane m'invite à m'asseoir, elle me sourit et fait signe à Baudouin. C'est lui qui traduira. Elle me dit connaître et aimer le royaume de France ; elle

se répute arménienne, de lignée chrétienne, et cherche d'emblée à désarmer ma crainte, en prenant de mes nouvelles :

« Comment vous portez-vous, Seigneur roi ?

— Tant bien que mal.

— Pourquoi ne répondez-vous pas : bien ? reprend-elle. Êtes-vous si triste ?

— Je le suis. Je n'ai pas conquis ce que je désirais le plus, la chose pour laquelle j'avais choisi de quitter mon doux royaume et ma chère mère, qui crie après moi. Ce pour quoi je m'étais exposé à tous les périls de la mer et de la guerre.

— Et qu'est-ce donc, Seigneur roi, que cette chose tant désirée ?

— Votre âme, Madame. Ainsi que celle de votre peuple.

— Seigneur roi, comment a-t-il pu venir à l'esprit de Votre Majesté de s'embarquer sur une nef, de chevaucher sur le dos de la mer et de débarquer dans ce pays de Sarrasins et de mamelouks, les Templiers de l'Islam, avec l'illusion qu'elle pourrait les vaincre et s'en emparer ? Cette entreprise était la plus aventurée à laquelle elle pouvait s'exposer, elle et toute sa gent...

— Je suis un roi chrétien. Je ne peux abandonner la Terre de l'Incarnation, le berceau d'où vient la Lumière du monde. Ainsi le dicte notre Loi, née à Jérusalem.

— Selon notre Loi à nous, poursuit la sultane avec un léger sourire apitoyé, un homme qui traverse ainsi les mers n'a même pas le droit de témoigner en justice...

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'on estime qu'il manque de bon sens. »

La sultane Arbre-aux-Perles rit doucement et scintille de bon cœur. Mais soudain, la ramure se fige. Elle en vient à la question brûlante :

« Si les émirs vous le mandent, accepterez-vous d'être fait sultan d'Égypte ?

— Je serais un sultan chrétien. Est-ce raisonnable ?

— Oui. Pour la paix. Nous avons, au-dessus de nous, de nos cultes, le même suzerain d'amour. Nous en sommes tous deux les vassaux.

— Mais Saladin n'a-t-il pas dit qu'on n'a jamais vu de bon chrétien devenir bon sarrasin, ni de bon sarrasin devenir bon chrétien ?

— Les musulmans et les chrétiens doivent travailler à l'entente mutuelle ; il faut mettre fin à cette guerre perpétuelle : nous adorons tous le Dieu Unique, vivant et miséricordieux. Nous cherchons à nous soumettre à Ses décrets, nous honorons Marie, la mère virginale de Issa-Jésus, la paix soit sur lui. Ensemble, nous avons en estime la vie morale et rendons un culte à Dieu par la prière, l'aumône et le jeûne, ce que vous admirez, vous l'avez dit plusieurs fois...

— C'est vrai. Je loue le scrupuleux respect des rituels d'ablutions et de prières dont font preuve les musulmans et je les admire pour leurs généreuses aumônes. Mais il y a la question de Jérusalem et des Lieux saints qui ramène à celle de Jésus... Que signifie donc la Cité sainte pour vous ?

— C'est depuis Jérusalem que, sur le dos de la jument Bourak – l'Éclair –, Mahomet – que Dieu le bénisse et le salue – a pris son envol pour la seconde étape de son voyage nocturne jusqu'à la frange du septième ciel. Il allait y recevoir les directives de Dieu avant de visiter le Paradis et l'Enfer. Si Dieu nous a baillé la force de conquérir cette ville où se trouve le dôme du Rocher, c'est bien que Jérusalem nous était destinée.

— Pourquoi vous, mahométans, vous montrez-vous mésestime de nos prières au Saint-Sépulcre ?

— Parce que tout ceci n'est qu'une fable. Issa-Jésus, la paix soit sur lui, n'est pas mort crucifié, cela est seulement apparu ainsi à ses disciples.

— Alors, vous refusez Jésus ?

— Non, au contraire. Nous, nous acceptons Jésus comme prophète, dans le Coran. Et nous revendiquons même sa conception virginale. C'est vous qui refusez Mahomet – que Dieu le bénisse et le salue.

— Vous reconnaissez la Sainte Famille qui a foulé cette terre d'Égypte pour notre salut ? Avec Jésus, le Fils Unique ?

— Le fils unique de qui ?

— De Dieu.

— Mais Dieu n'a pas de fils. Dieu crée mais Il n'engendre pas.

— Jésus ne serait donc qu'un prophète ? Quelle est alors la nouvelle annoncée par le prophète Jésus ?

— Il rappelle que Dieu est Un et que les hommes Lui sont soumis, à Lui et à sa Loi, par la charia.

— Et quel est son rang par rapport à Mahomet ?

— Il annonce l'arrivée de Mahomet – que Dieu le bénisse et le salue.

— Vous vous accordez le droit de prier Mahomet, laissez-nous donc le droit de prier Jésus !

— Mais nous ne prions pas Mahomet. C'est insensé ! Nous ne prions que le Dieu Un et seulement Un.

— Pourquoi cela vous heurte-t-il que l'on prie Jésus ?

— Parce que Jésus n'est pas Dieu. On ne prie que Dieu et Dieu seul.

— Même au pied de la Croix ?

— Ce n'est qu'une idolâtrie. La crucifixion du prophète Issa n'est qu'une vue de l'esprit de ses disciples.

— Et Marie, qui est-elle ?

— Mariam est la mère du prophète Issa – que la paix soit sur lui. Elle est restée vierge après l'enfantement.

— Vous croyez donc à la virginité de Marie ?

— Oui. Et nous l'admirons. Par sa soumission aux volontés de Dieu, c'est une parfaite musulmane. Elle a accepté d'être la mère d'un prophète. C'est un modèle. La lumière sans ornement. Avez-vous lu le Coran, miséricorde de Dieu pour les hommes ?

— Oui. Pendant que j'étais votre captif, c'est encore frais dans mon esprit.

— Et qu'est-ce que le Généreux Coran pour vous, Seigneur roi le Nazaréen ?

— Madame, un chrétien ne peut pas se reconnaître dans l'Alcoran. Ce Livre ne vient pas de Dieu puisqu'il contredit l'essentiel de la Révélation chrétienne et même de la Révélation biblique tout entière.

— Et Mahomet – que Dieu le bénisse et le salue – qu'est-il pour vous ?

— Un chrétien ne peut pas voir en lui un prophète. D'ailleurs sa vie n'est guère édifiante...

— Si le Coran ne vient pas de Dieu et si Mahomet est un faux prophète, l'islam ne serait donc, pour vous les chrétiens, qu'une quelconque hérésie ?

— Assurément. On y trouve au demeurant la trace du nestorianisme et de l'arianisme. C'est une addition d'hérésies simplifiées et mises à la portée des pasteurs bédouins du désert.

— Et pourquoi pensez-vous que vous ne feriez pas un bon sultan ?

— En raison de l'Oumma.

— De l'Oumma ? De la communauté des croyants ?

— Oui. Et qui définit les limites de la terre d'Islam. Où s'arrêterait mon territoire ? À présent, l'Oumma, c'est l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, la Palestine, mais demain ?

— Demain, le monde entier...

— L'Oumma est donc supérieure aux frontières ?

— C'est la nation musulmane, la meilleure des communautés voulues par Dieu.

— Je n'accepterai jamais que le sultan d'Égypte ait un jour à imposer au roi de France de soumettre son royaume au prophète Mahomet. »

C'est sur ces paroles que la rencontre prend fin. Je sors du palais, désireux de quitter le Dar el-Islam, la Demeure de l'Islam, pour revenir dans le Dar el-Harb, la Demeure de la Guerre.

Le cœur de nos dissensions, c'est l'objet même de mon voyage, la pérégrination vers les Lieux saints, le Tombeau de Celui qui tient mon sceptre et illumine mon royaume.

La croisade continue. Au nom du Saint-Sépulcre et de la Couronne d'épines. J'entrerai un jour en Terre promise. Mais jamais je ne serai sultan d'Égypte.

La rançon

DAMIETTE ne tiendra plus longtemps. Son séjour expose Marguerite et notre nouveau-né, Jean-Tristan, à de nouveaux périls. Les Sarrasins rôdent autour des remparts.

La ville va tomber. Les Pisans et les Génois qui en garantissent l'ultime défense veulent s'en retourner chez eux. On les dit prêts à tout échanger. Une reine vaut cher. Et ce sont des marchands qui ne savent faire que marchander. Ils font commerce de leurs convoitises et même de leurs sentiments.

Les anciennes conventions conclues avec feu le sultan sont foulées au pied par les nouveaux maîtres de l'Égypte, les émirs et la sultane, finalement choisie comme nouvelle reine de Babylone.

Il va falloir renouer les fils et négocier une nouvelle trêve le plus vite possible. Car si nous perdons Damiette, nous n'avons plus rien à proposer en échange.

Je promets que les portes de la cité seront ajourées aux Sarrasins le vendredi 6 mai 1250. Et que je livrerai la moitié de la rançon – soit deux cent mille livres – avant de quitter les eaux du Nil. Les émirs, de leur côté, s'engagent à me rendre tous les captifs chrétiens.

Selon la coutume, nous nous apprêtons, pour sceller l'accord solennel, à l'échange de nos serments mutuels. Ainsi les Sarrasins s'engagent, s'ils ne tiennent pas leurs aveux, à être aussi honnis qu'un musulman qui « irait en pérégrination à La Mecque la tête découverte » ou qui « mangerait de la chair de porc ».

À leur tour, les Infidèles veulent tirer de moi le serment le plus contraignant pour embarrasser ma conscience de scrupules

infranchissables : on me mande de jurer que si je manque aux conventions, je serai comme un chrétien « en mépris de Dieu, qui crache sur la croix et la piétine ».

Je rejette ce jurement blasphématoire. Les émirs veulent esforcer ma volonté. Ils s'irritent et me menacent à nouveau des bernicles. Mes frères et les barons qui m'entourent me supplient de céder. Mais je refuse de prononcer la moindre parole qui suppose que je puisse renier ma foi.

Pour me presser encore davantage, ils saisissent le patriarche de Jérusalem, le soustraient de mon entourage et l'attachent à un poteau dans la cour du palais. Pauvre vieillard de quatre-vingts ans ! On lui a lié les mains avec tant de force qu'elles enflent et que le sang lui saille sous les ongles. L'excès de la douleur lui arrache des gémissements d'agonie ; il me supplie :

« Jurez, Sire, jurez hardiment. Je prends sur mon âme le péché du serment que vous ferez. »

Les émirs finissent par comprendre que je ne céderai point. Ils délient le prélat supplicié et se contentent de ma parole : je respecterai les conditions de la trêve.

Les galées, qui portent les barons, suivent le cours du fleuve. Le jeudi soir, 5 mai, en la solennité de l'Ascension, nous atteignons Damiette. On m'improvise une héberge de toile. Je demande à rencontrer la reine au plus vite. Pour l'engager à évacuer la ville et rejoindre le port. En me voyant venir, elle explose de joie. Notre retrouvaille ouvre nos cœurs à un long embrassement de tendresse. Puis je serre dans mes bras le petit prince des larmes, l'enfant croisé, une lueur d'espérance pour notre mesnie en ces temps si sombres.

Marguerite me confie les angoisses qui l'ont assaillie : chaque nuit, elle s'éveillait en sursaut, hurlant au secours, dans sa chambre

envahie d'ombres géantes de mamelouks. Un mauvais rêve, le même chaque soir. Une nuit, elle en vint à solliciter une grâce auprès d'un vieux chevalier qui veillait sur sa solitude depuis ma partance : « Si les Sarrasins s'emparent de la ville, je vous conjure de m'occire avant qu'ils ne m'aient prise. » Le trépas plutôt que le harem ! Car tant de chrétiennes ont fini leurs vies, pressées d'apostasier, réduites à la prostitution de leur âme et de leur corps.

Elle me raconte comment elle a rusé pour apitoyer les marinières de Gênes et de Pise, s'employant à les émouvoir :

« Pour l'amour de Dieu, ne quittez pas cette cité, c'est le gage de notre salut, le vôtre, le mien et celui du roi, les supplia-t-elle.

— Notre salut à nous, répliquèrent-ils, c'est la mer, l'embarquement, le retour chez nous.

— Mais, avant de guerpier et de lever l'ancre, prenez en pitié la chétive créature que vous voyez ici. Ayez la patience d'attendre ici au moins jusqu'à mes relevailles, que j'aie retrouvé la force d'affronter le péril sarrasin. »

Elle avait compris qu'inaccessibles au langage de la pitié, ils seraient plus sensibles à celui de l'intérêt et du lucre. Je l'interroge pour savoir ce qu'elle a marchandé avec ces hommes de troc et qui ont un souk à la place du cœur :

« Je leur ai promis de les considérer comme les obligés du roi. Quand ils surent qu'ils vivraient alors aux frais du trésor royal, ils revinrent sans effort à composition. »

Blanche comme une colombe, habile comme un serpent, Marguerite s'était comportée en Dame de chevalerie. Avec une fermeté d'âme qui nous aura sauvés.

Mais il est temps de partir. Je serre dans mes bras la sultane de mon cœur ; mon arbre de perles aux ardeurs provençales. Le

vendredi, au point du jour, Geoffroy de Sargines pénètre en la ville et livre les clés aux émirs, comme convenu en nos serments.

Très vite, Marguerite, la princesse et les chrétiens sains de corps de Damiette vont embarquer les premiers.

Les étendards du Croissant flottent à nouveau sur les tours, ils ont remplacé les gonfanons de la Croix. Les Sarrasins courent au sac de la ville, pillant les demeures chrétiennes et s'enivrant des vins de Chypre et de Bourgogne laissés par mes hommes. Ils se jettent sur les malades, les pourfendent et allument un bûcher où ils brûlent tous les objets de leurs répulsions, jusqu'à nos meubles mêlés à la chair de porc salée qu'ils ont trouvée dans les maisons croisées.

Je découvre que les quatre galées emportant les barons terrifiés retournent leurs proues contre le courant du Nil, et remontent vers Babylone, signe de la volte-face des émirs qui semblent ainsi céder à la tentation de tout retenir : ville, rançon et captifs. Au moment où ils ont appris que nos nef partiraient vers Acre, « pour une nouvelle guerre de reconquête », ils se sont préparés à renier leurs serments. Mais il reste, pour les émirs, à percevoir la seconde part de la rançon, que je ne verserai qu'au vu de la stricte application des conventions, seulement lorsque nous serons libres. Bien m'en a pris de la garder par-devers moi, sans quoi ils nous auraient tous occis.

La raison finit par l'emporter et remet un peu de sagesse au cœur des Sarrasins : les captifs chrétiens sont enfin libérés.

On m'accorde même une escorte d'honneur, je passe sous une voûte de sabres damasquinés qui m'accompagne jusqu'à une galée de Gênes, destinée à me transporter jusqu'à la nef royale. Je retrouve mes chevaliers. Mais Alphonse manque à l'appel. Les Sarrasins l'ont gardé en otage. Je ne partirai pas sans lui. Je

l'attends. Nous sommes entourés de navires mahométans. Beaucoup de bateaux croisés ont déjà quitté cette terre de malaventure. Marguerite est peut-être déjà arrivée en Acre.

Le dernier paiement prend du temps. Chaque somme portée aux Sarrasins depuis l'une de mes nefes est ensuite pesée dans des balances. Il manque trente-trois mille livres dans mon trésor. Je demande au commandeur du Temple de m'avancer la somme qui me fait défaut. Il rechigne. J'envoie alors le sénéchal Jean de Joinville à bord du vaisseau où flotte la bannière du Temple mais il se voit refuser les clés du coffre. Ne perdant rien de son aplomb, il menace de le briser, avec une cognée s'il le faut, pour obtenir gain de cause. L'argument ne tarde pas à faire effet.

Par un geste inattendu de sollicitude, un émir vient me porter à manger des œufs durs cuits de cinq jours et un vase de lait caillé. Quand je le remercie, l'homme se fait connaître comme un chrétien qui a abjuré sous la torture, durant la dernière croisade. Je monte à bord de *La Mont-joie*. Tourné vers le rivage, je cherche à deviner au loin l'arrivée de mon frère. Une barque s'approche enfin. C'est lui, ce cher Alphonse. Il est libre.

Je fais allumer le fanal qui envoie à tous les navires le signal de notre partance. La flotte se met à la voile.

L'atabek de la sultane m'a fait préparer un habit de mascarade : une robe de satin noir fourrée de gris et constellée de boutons d'or. Je n'ai rien d'autre comme vesture pour le voyage.

Charles m'a rejoint sur mon bateau. À peine sorti du port, insouciant, il joue déjà aux échecs. Rien ne peut l'assombrir en sa légèreté. Nous partons vers Saint-Jean-d'Acre.

Adieu Damiette ! La croisade a échoué et cette cruelle vérité m'accable. Quel est donc le sens de cette déroute ? Je laisse en

Égypte mon rêve de pèlerin et beaucoup de prisonniers. Qu'il faudra racheter depuis Acre.

Je voulais, à partir de l'Égypte, pénétrer en terre de Canaan. Comme Moïse. Mais la justice de Dieu me l'a interdit. Comme à Moïse. Allongé sur une planche d'olivier, dans mon paradis – un enfer –, à l'arrière de *La Montjoie*, je médite, une Bible à la main. Et j'entends, frisant la vague, le murmure des Écritures : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu m'as rejeté ? »

Souventes fois, cet Orient a versé à la Chrétienté la coupe d'absinthe, souvent il l'a nourrie de fiel, il lui a fait sentir le dard aigu de la tribulation. Mais ce jourd'hui, il l'abreuve d'une boisson plus amère que jamais, il l'atteint jusque dans ses entrailles.

Ô Jérusalem ! Jérusalem ! dont la délivrance a déjà coûté la vie à tant de multitudes envoyées vers toi, quand rendras-tu à la Chrétienté la joie qu'elle espère encore de te savoir libre ?

Le sens de toutes ces épreuves m'échappe. Pourquoi m'avoir esforcé à boire ce calice d'aigreur offert au peuple chrétien ? Quel est donc ce terrible mystère de la disposition divine ?

Seigneur Jésus, pourquoi avez-vous été si sévère pour moi qui exposais pour vous, mes biens, ma personne et mes armées ?

Pourquoi avoir appesanti votre main sur le peuple français qui vous est le plus dévoué ?

Parlez, répondez-moi, je vous en supplie ! Dites-moi si vous avez voulu punir les pécheurs ou éprouver la patience des justes, pour les couronner ensuite avec plus d'éclat. Ou si c'est moi que vous avez voulu châtier.

Acre

DÈS L'AUBE du 9 mai 1250, Joinville m'invite à passer sur le grand pont, de la poupe à la proue, du château arrière au château avant de ma nef. Pour mieux contempler le rivage qui se dessine, là-bas, en un liseré blanc de brume troublante, à moins que ce ne soit mon cœur qui se trouble et n'en croit pas mes yeux. Éblouis qu'ils sont par ce matin du Levant, habillé des couleurs du paradis terrestre et baigné du soleil perpétuel de cet Orient des origines. La mer est bleu ciel, le ciel est bleu roi, un bleu intense, un bleu souverain. On respire, en son âme, un air sanctifiant, celui du Livre. Je suis assailli par les enluminures du psautier de mon enfance. Il est là devant moi. Je goûte cette brise de mer qui vient de Tibériade et ce vent de terre qui poussa, jadis, la barque de Paul jusqu'à Rome, dans le sens inverse de ma pérégrination.

Bientôt, je cheminerai dans le jardin des Écritures, où s'éleva la maison de David et où prit racine l'Arbre de Jessé. Beaucoup de ces oliviers de sagesse immémoriale, que je vais effleurer d'une main tremblante, étaient là, déjà, il y a mille deux cent cinquante ans, certains ont connu Jésus. Les paysages de cèdres que je regarderai demain, le Sauveur les a eus sous les yeux.

Je vais respirer l'air qu'il a respiré et je marcherai dans les ornières laissées par les Romains où il a mis ses pas. Je veux embrasser les grappes de raisin des vignes de Cana. Boire au puits de la Samaritaine, grimper le Mont de la Tentation ; avec mes frères, nous entrerons dans le Jourdain et couperons sur ses rives une palme que je rapporterai à ma mère.

Nous traverserons Jéricho, sur les sentiers de poussière ocre et blanche ; nous irons à Nazareth, Hébron, tout près de cette plaine où se trouvait le jardin d'Éden et où des Bédouins font – paraît-il – visiter la maison d'Adam et Ève.

Et puis, nous irons en Jérusalem, baiser la pierre du Tombeau. Ô Jérusalem ! J'entends en mon for le cri magnifique de Godefroy de Bouillon, monté sur une tour roulante, qui harponne la Cité et l'ouvre au flanc. Je vais retrouver cette présence bénie, l'ombre de l'avoué du Saint-Sépulcre. Je somnole, perdu dans mes rêves.

Soudain, une imposante muraille se détache à l'horizon. « Acre ! » s'écrie Pierre le Chambellan, m'arrachant à ma rêverie. J'aperçois la ville avec, d'un côté la montagne et, de l'autre, l'eau à perte de vue. Une langue de terre fait saillie dans la mer.

La nef pénètre dans le port entre les tours des deux jetées, à travers un encombrement de navires et de marchandises. On accoste devant le quartier des Pisans.

Les remparts, massifs et rougeâtres, cuits au soleil et au feu des batailles, protègent le plus grand port de ce pauvre royaume de Jérusalem, exsangue, hélas démembré, dépecé ; c'est la route ultime entre le Levant et la Chrétienté. De Saint-Jean-d'Acre on expédie les tissus et les verreries de Syrie, les épices et les soieries déchargées par les caravanes de chameaux depuis la Chine et l'Inde.

On me fait entrer dans la ville, les rues sont étroites, les maisons serrées. On a tendu des étoffes colorées qui protègent du soleil et plongent les ruelles dans une lumière mordorée. Tous les parfums se mêlent, qui se sont donné rendez-vous pour notre accueil ; toutes les couleurs de peau se croisent et des variétés infinies de costumes se confondent sur les mêmes étals : les draps de laine de Flandre voisinent avec les tapis persans. J'entends,

autour de moi, parler toutes les langues de la terre. Heureusement que la Chrétienté préserve sa langue universelle, le latin, pour se comprendre.

Quel accueil ! C'est une immense procession qui vient vers moi. Toute la Syrie franque est là qui m'attend. Les jardins de palmiers et de citronniers, les quais du port, les rues de la ville sont envahis. J'oublie un instant le poids des malheurs qui m'éreintent, de la maladie qui rôde, la souvenance douloureuse de mon frère de sang et de mes frères d'armes dont il a fallu abandonner les ossements sur la terre des Infidèles.

Les cloches des églises d'Acre carillonnent en signe de bienvenue ; on m'offre, ainsi qu'à Alphonse et Charles, un palefroi plus blanc que les neiges du mont Ararat, ferré d'argent, au frein et au couvre-poitrail de cuivre finement ciselé, à la selle richement brocardée.

J'entends monter le *Te Deum*. On me conduit en grand bobant jusqu'au palais. Marguerite se jette dans mes bras, couvrant mon visage de ses larmes. Avec elle, toute ma gent sanglote. Acre pleure. De joie. De chagrin. D'émeuvement mais aussi d'espoir. On accueille le roi des Francs. Il vient sauver la Terre sainte de l'étreinte sarrasine qui, hélas, se resserre. C'est la procession du salut. Le salut du royaume de la Cité céleste.

Partout, des musiciens jouent des airs de fête au psaltérion et entonnent les hymnes du roi David. Viennent à ma rencontre les évêques avec leurs dalmatiques de pourpre, les diacres et les prêtres, recouverts de leurs chapes, les métropolitains chargés de pierreries, un cortège de crosses, de croix, d'évangiles portés à bout de bras et enveloppés de tissus d'or et de satin ainsi que d'encensoirs damasquinés qui répandent leurs suaves senteurs d'aloès.

La foule se glisse partout. L'Orient et l'Occident, accourus sur les mêmes remparts, communient aux mêmes ferveurs. Tambours, trompettes et cymbales s'en donnent à cœur joie.

Là-bas s'aligne ma pauvre gent qui m'attend pour me saluer. Une armée d'ombres, qui se tient le ventre, ravagée par le typhus, des silhouettes hésitantes sur leurs jambes de laine. Il manque des heaumes, les cottes sont trouées, certains portent même des gamboisons sarrasins de fortune venant de Damiette. Sur les deux mille huit cents chevaliers que j'avais réunis à Chypre, il n'en reste plus qu'une petite centaine, aux ordres de Messire Gilles Le Brun à qui j'ai confié la connétablie de France, à Mansourah, après la mort de Humbert de Beaujeu.

Derrière mes chevaliers, c'est une forêt de baussants, les étendards des Templiers qui flottent au vent, tissés de noir et de blanc – et brodés de croix patriarcales écarlates. Leurs chevaux sont recouverts de caparaçons blancs. Tout le couvent s'est disposé en ordre de marche, en signe d'obéissance fidèle et de respect, derrière le maréchal et les commandeurs. Puis viennent les sergents du Temple, en mantels noirs à croix rouge vermeille.

Je passe devant cette longue colonne de robes blanches, marquées de la grande croix rouge, qui précède le cortège des mantels blancs à croix noire des chevaliers Teutoniques, et des capes noires à croix blanche des Hospitaliers. Ceux-là sont chers à mon cœur. Ils sont venus en Palestine pour protéger les routes des pèlerins de Terre sainte. Ils montent la garde devant leur maison, qui abrite l'ordre de l'Hospital. Sur le fronton, est inscrite leur noble devise : « Les pauvres sont nos maîtres. »

Partout, depuis les chemins de ronde crénelés, noirs de monde, on m'acclame comme un vainqueur. De jeunes Syriennes, parées de soies brodées d'or et au front orné de rubis, me tendent des coupes

d'eau parfumée et des corbeilles de fruits confits au myrobolan et au gingembre.

La magnifique croix de Toulouse, pattée et évidée, signale la présence de mon frère, Alphonse de Poitiers ; et l'écu de France au château d'or de Castille, celle de Charles.

Un peu plus loin, flotte l'étendard de Godefroy de Bouillon – une croix potencée d'or, cantonnée de quatre croisettes. Beaucoup de « poulains » ont tenu à se joindre à la procession d'accueil : on appelle ainsi les enfants au sang mêlé, nés des amours entre Francs et mahométans, convertis ou non. J'en vois certains à longue barbe, dont la robe traîne derrière eux, qui s'approchent de moi pour baiser mon anel d'émeraude, le seul insigne royal qui me reste. Ils portent des chausses brodées aux pointes recourbées et de larges turbans.

Quelle belle France que cette France du Levant ! Sur cette terre d'azur, on dirait que les misères et les souffrances aiguisent la joie de vivre. Le ciel est si bleu qu'on a l'impression d'y être un peu déjà. Les Maronites sont descendus de la montagne du Chouf. Ils m'embrassent au nom de leur saint Maroun, en me glissant à l'oreille : « Nous sommes les derniers en Orient à parler l'araméen, la langue du Christ. » Je pressens chez cette nation chrétienne si viscéralement attachée à ses racines une vocation semblable à celle de la France, justifiée en outre par leur commune catholicité. L'Église maronite est la seule parmi toutes celles qui, dans le Levant chrétien, suivent un rite oriental, à être totalement unie au Siège de Pierre, ainsi que l'a reconnu le pape Innocent III en 1215, par une bulle en faveur du patriarche Jérémie II. Je vois dans cette proximité le prélude à une alliance qui devra nous conduire à agir ensemble, elle en Orient, nous en Occident, pour la

défense de la liberté. Je n'hésiterai donc pas à accorder aux Maronites la même protection qu'à mes sujets de France.

Le lazaret de Saint-Jean-d'Acre a même envoyé quelques lépreux aux joues dépouillées, écartant la foule de leurs crécelles, pour me saluer de leurs hommages édentés.

Ces remuements d'allégresse me surprennent, me touchent et m'obligent. Tous ces chrétiens de Palestine – hommes de négoce, de guerre ou de métier, femmes et filles de poulains, descendants des premiers croisés, et, parfois même, issus des cousinages anciens avec les premiers apôtres, fondateurs de l'église d'Antioche ou de Césarée – ont accouru au port, parés de leurs plus belles vestures.

Et qu'ont-ils sous les yeux ? Un roi mal apprêté, amaigri, descarné, qui claudique ; des chevaliers sans armes, affaiblis, demi-nus, des barons à peine couverts de méchants penillons. Je vois bien que les acclamations s'éteignent en de touchants attendrissements et que les larmes de joie se changent en larmes de pitié.

Oserai-je leur dire pourquoi je suis là ? Pas pour une reconquête, désormais improbable. Mais parce que je ne me considérerai pas libre de quitter cette terre tant que des prisonniers chrétiens gémiront dans les fers des Infidèles. La recouvrance des douze mille captifs me tient au cœur et habite toutes mes pensées. J'ai voulu rester dans le voisinage de leurs prisons du Nil.

Mon premier soin, au lendemain même de mon arrivée, sera d'envoyer des ambassadeurs et des vaisseaux de transport vers l'Égypte pour ramener prisonniers, tentes, chevaux et machines, restés à Damiette et dont la promesse de retour a été scellée dans l'accommodement avec les émirs. C'est à Saint-Jean-d'Acre que je veux mettre en sûreté, sur une terre chrétienne, les nombreux

prisonniers détenus par les Sarrasins, parfois depuis très longtemps. On m'apprend cependant que le gouvernement égyptien est tombé en oligarchie. On ne sait plus là-bas qui commande et s'il y a même encore un commandement.

Mes ambassadeurs ne ramènent que quatre cents captifs. Je ne verserai donc pas la seconde partie de la rançon, prévue à hauteur de deux cent mille livres.

Comble de l'horreur, j'apprends, malgré la trêve qui a été jurée, que les émirs mamelouks ont choisi, parmi les captifs chrétiens, des jeunes gens qu'ils ont conduits au sacrifice, comme des brebis. Ils les ont esforcés, le sabre levé sur leurs chefs, à abjurer leur religion et à proclamer la loi de Mahomet. Beaucoup d'entre ceux-ci, faibles et fragiles, ont déserté la foi, en faisant profession de cette loi blâmable de l'Alcoran. Mais d'autres, comme d'invincibles athlètes, persistant dans leur ferme résolution, ont préféré recevoir la couronne du martyr éclaboussée de leur sang.

J'incline à demeurer en Orient afin de poursuivre auprès des Égyptiens l'exécution complète du traité, ou de tirer parti, au profit de la Terre sainte, de la rupture de ce traité. Ma mère m'appelle au secours. Chacun voit midi à la porte de son royaume.

Mais je ne peux abandonner ma menue gent qui croupit dans les geôles sarrasines, apostasie ou souffre le martyr. La reine comprendra mes motifs, j'en suis sûr. Ce n'est plus qu'une question de mois.

La partance ou la demeurence ?

AU FIL DES JOURS, l'adversité gagne le cœur des Francs et éteint l'espoir dans celui des poulains.

Beaucoup de mes chevaliers se laissent aller à cet affaissement de l'âme qui suit les aventures laborieuses. L'esprit même de notre présence au pays du Christ a changé. Nous sommes loin des pompes conquérantes qui, il y a un an, presque jour pour jour, s'élançaient de Chypre à Damiette. Mais on ne peut laisser la besogne de Chrétienté ainsi désespérée.

Le dimanche 19 juin, je fais quérir mes frères ainsi que les barons des deux royaumes – de France et de Jérusalem –, les prélats, les chevaliers du Temple, de l'Hospital et de l'ordre Teutonique. Je leur lis l'épistelle reçue de France, depuis le Louvre ; et, dans le partage de notre commune tristesse, je les interroge :

« Seigneurs, Madame la reine m'a mandé et prié tant qu'elle peut, que je m'en retourne en France. Car le royaume se trouve en grand péril : le roi d'Angleterre ne nous laisse aucune trêve. En revanche, quelques-uns parmi vous m'ont confié que, si je m'en vais, cette terre court à sa perte ; car tous quitteront Acre après moi. Personne ne se risquera à y faire demeurence avec si peu de gens. C'est pourquoi je vous ai réunis pour entendre votre conseil sur ce conflit de serments et de charges : dois-je choisir la partance ou la demeurence ?

— Sire, déclare Gui Malvoisin, nous sommes tous d'avis, Messeigneurs vos frères et les barons, qu'il vous est impossible de

demeurer plus longtemps en Orient sans compromettre votre honneur et celui du royaume de France.

— Et pourquoi donc ma demeure sur cette terre vous semble-t-elle si inopportune ?

— Parce que vous ne pourrez rien entreprendre ici de sérieux, avec la poignée des cent bannerets qui vous restent.

— Vous me conseillez donc d'abandonner la Terre sainte pour sauver la France ?

— Pour sauver la France et la Terre sainte. C'est l'intérêt même du royaume de Jérusalem que vous retourniez en votre royaume pour y rassembler hommes et deniers afin de revenir promptement faire justice de la félonie sarrasine. »

Un murmure d'approbation parcourt l'assemblée. Gui Malvoisin se rassoit. Je ne vois que chefs baissés. Personne ne bouge. Silence. J'interpelle successivement tous les membres présents. La plupart d'entre eux, à commencer par mes frères, opinent comme Gui Malvoisin. Ils veulent guerpir. Quand vient le tour de Jean d'Ibelin, le comte de Jaffa, le ton change. Il hésite à parler, ses intérêts à lui l'attachent à la Palestine, il craint que son avis le fasse apparaître comme moins indépendant.

J'insiste. Il se lève :

« Sire, si Votre Majesté pouvait tenir en Orient encore une année, son honneur et la Terre sainte y seraient préservés. »

Soudain, depuis le fond de la salle du chapitre, devant une fenêtre grillagée, le sénéchal de Joinville, cédant à l'impatience, laisse éclater sa colère :

« Je pense exactement comme le comte de Jaffa. Le roi doit rester. Il enverra quêrir des chevaliers en Morée et outre-mer... »

Il ne peut poursuivre, Malvoisin le coupe :

« Il faudra les solder, ces chevaliers... »

— Sire, reprend Joinville qui se tourne vers moi, si vous mettez vos deniers en dépense, cela se saura dans tout l'Orient en une traînée de sable. Alors, les chevaliers accourront de toutes parts. Et vous pourrez tenir campagne pendant un an. Grâce à votre présence, les douze mille croisés encore captifs seront délivrés. Mais si vous partez, ils ne sortiront jamais de leurs enfermeries. »

Il y a comme un bourdon dans la salle du chapitre. Les barons se troublent, l'émeuvement les gagne, on se met à pleurer. Mais sur qui pleure-t-on au juste ? Sur les captifs entravés là-bas, le long du Nil ? Ou sur soi-même ? Sur les impatiences du retour et les affections contrariées ? Les larmes qui coulent sont celles de terribles combats intérieurs.

Guillaume de Beaumont, maréchal de France, vient au secours de Joinville :

« Le sénéchal a raison : on ne peut pas laisser les captifs en tant de périls comme ils sont ! Messeigneurs, pensez à la honte qui s'attacherait à vos personnes si vous laissiez ici vos hommes prisonniers... Et je voudrais ajouter, au nom de ma famille... »

Il ne peut terminer sa phrase. Son oncle, le vieux Jean de Beaumont, s'emporte jusqu'à le couvrir d'insultes :

« Vil neveu ! lui crie-t-il. Rasseyez-vous tout coi ! Je ne vous laisserai pas nous salir ainsi et répandre le soupçon sur tous ces chevaliers usés, qui veulent seulement retrouver leurs familles, leurs biens, la France. Cela n'est en rien déshonorant.

— Messire Jean, vous vous comportez mal, intervient le sieur de Châtenay, un prud'homme de haute lignée. Qu'au moins on laisse parler ceux de la Palestine et des ordres religieux. »

Alors un vieux Franc d'Antioche se met à fredonner la chanson qui court en terre chrétienne :

*Quand pour vous et la Chrétienté
Ils sont martyrs,
C'est un grand péché
De les laisser mourir.*

Joinville se joint à lui et chante à son tour.

« Ce refrain, je l'entends partout dans les ruelles d'Acre. Et je vous remembre le mot d'un vieux chevalier, reprend le sénéchal, qui cite le sire de Boulaincourt : "Jeunes seigneurs qui allez outre-mer, prenez garde au revenir. Car nul chevalier, ni pauvre ni riche, ne peut s'en retourner qu'il ne soit honni, s'il laisse en la main des Sarrasins, le menu peuple chrétien en la compagnie duquel il est allé croiser." »

Hormis Joinville et quelques autres, le sentiment général incline cependant à la partance. Après avoir ouï les uns et les autres, le moment arrive de faire aveu de ma résolution :

« Seigneurs, je remercie beaucoup tous ceux qui m'ont conseillé mon retour en France et je rends grâces aussi à ceux, peu nombreux, qui m'ont conseillé de faire demeure. La majorité d'entre vous souhaite ma partance. J'ai choisi de rester. Car je me suis avisé que, si je demeure ici, je n'y vois point de péril que mon royaume s'esgare ; Madame la reine saura le défendre comme elle l'a toujours fait. J'ai écouté avec la plus grande attention ceux des barons d'outre-mer qui m'ont expliqué que, si je m'en vais, le royaume de Jérusalem est perdu et que nul n'osera y demeurer après moi. Je considère qu'étant venu ici pour le sauver, je ne peux le laisser perdre. Je demeurerai ici jusqu'au dernier Franc captif. Mais je laisse à chacun d'entre vous la liberté de partir ou de faire demeure à mes côtés. »

Beaucoup de barons décident de quitter l'outre-mer. Et parmi eux, mes deux frères, Alphonse et Charles, comtes de Poitiers et d'Anjou. Je ne les retiens pas. Ils mettent à la voile au mois d'août. Nos relations se sont un peu assombries. Alphonse, libéré de ses fers à Damiette, aurait pu venir me serrer dans ses bras sur mon bateau. Il ne l'a pas fait. Il ne parle que d'entrer, avec sa femme Jeanne, dans sa belle ville de Toulouse. L'infirmité naissante d'une de ses jambes lui gâte l'humeur. Quant à Charles, il m'a laissé seul dans les tourments de mon malheur de roi vaincu et comme découronné, durant toute la pérégrination entre l'Égypte et Acre. Il a préféré occire le temps en se livrant avec Gauthier de Nemours aux plaisirs du jeu. J'ai saisi un matin, dans un accès de colère, les tables avec les dés et jeté le tout à la mer. Il m'en garde encore rancune.

Je souffre de toute cette infortune ; devenu *rex inglorius, rex tristis*, un roi qu'on n'écoute plus, qu'on ne suit plus, qu'on ne croit plus, je demeure en Acre, ayant dissipé mon aura, triste et inglorieux, persuadé dans l'extrême amertume de mon cœur que je ne pourrai jamais, en cet abattement, revenir en la douce France où, sans doute, j'ai perdu sinon la *potestas*, du moins l'*auctoritas*.

Je mande à Dieu la patience et la force de souffrir l'infortune en silence. Je le prie aussi de m'accorder le détachement des ultimes vanités et joïances d'ici-bas.

Au moment de leur embarquement, je confie à mes deux frères une lettre adressée à tous mes sujets – prélats, barons, chevaliers, citoyens, bourgeois et tous autres. Je veux leur expliquer les heureux commencements de notre pèlerinage, puis les revers qui l'ont contrarié et les motifs qui m'ont encouragé à différer notre retour et à séjourner quelque temps encore en Syrie.

« Nous avons décidé de renvoyer en France nos bien-aimés frères, Alphonse, comte de Poitiers, et Charles, comte d'Anjou, pour la consolation de notre très chère dame et mère et de tout le royaume. Comme tous ceux qui portent le nom de chrétiens doivent être pleins de zèle pour l'entreprise que nous avons formée, nous vous invitons tous à servir Celui qui nous sert sur la Croix et répandit Son propre sang pour votre salut. Prenez exemple sur vos devanciers, qui, se distinguant entre les autres nations par l'exaltation de leur foi, ont empli l'univers de leurs hauts faits. Nous vous avons précédé dans le service de Dieu ; venez donc vous joindre à nous. »

Quand de nombreux voyageurs et pèlerins, revenus d'Orient, rapportent ces terribles nouvelles, la France plonge en la grande douleur et la confusion. Partout s'élève la plainte des orphelins et des pupilles. Moults familles semblent inconsolables : des pères et mères pleurent la perte de leur fils, des sœurs s'inquiètent du sort de leurs frères. La France est une immense vallée de larmes. Hélas, les puissants ne feront pas un geste pour moi. L'empereur et le pape ne démordent pas de leur querelle. Le roi d'Albion, Henri III, empêche même ses sujets de venir me rejoindre. Seul le roi de Castille se détermine à me porter secours. Mais le trépas l'emporte au beau milieu de ses préparatifs. Je me sens abandonné de tous, mon dernier espoir se trouve désormais dans la partition du camp d'en face, entre les émirs d'Égypte et les princes de Syrie.

Car les uns et les autres se tournent vers moi. Le nouveau sultan de Damas et d'Alep m'envoie des messagers pour me proposer une alliance en échange de laquelle il m'offre la restitution du royaume de Jérusalem. Je ne peux pas accepter cet accommodement qui reviendrait à livrer tous les captifs à la vengeance des émirs du Nil, auxquels je fais entendre un langage plus pressant. Je leur

dépêche comme ambassadeur Jean de Valenciennes. Ils lui rendent deux cents chevaliers ainsi qu'un grand nombre d'autres prisonniers. Ils me font aussi remettre les ossements de Gautier de Brienne, l'héroïque comte de Jaffa pris à la bataille de Gaza et mort martyr de l'honneur. Chargé de chaînes, privé de nourriture, battu de verges, il avait été traîné devant les murs de cette ville, puis pendu par les bras à une potence en forme de fourche. Les Sarrasins lui annoncèrent qu'il resterait dans cette position jusqu'à la reddition du château de Jaffa. Tous ses chevaliers accoururent sur les murailles. Il éleva la voix et leur défendit de rendre la cité :

« Si vous rendez la place de Jaffa aux Sarrasins, je vous occirai de mes mains. »

Les mahométans, furieux, le livrèrent à la férocité de la populace fanatique qui le déchira. C'est donc pour nous un symbole de rentrer en possession des restes d'un tel chevalier. Car depuis longtemps un de mes plus vifs désirs était de pouvoir bailler à ces nobles ossements une digne sépulture chrétienne. La civilisation commence avec le droit d'enterrer ses morts.

Le maître de Hongrie

N'AYANT pas de troupes en Acre et désireux d'attendre au port le retour des captifs d'Égypte, la prud'homie m'impose de ne rien tenter contre les Infidèles avant de demander conseil aux Francs d'outre-mer. Ils soulignent le besoin puissant de relever les remparts des forteresses démantelées par les mahométans et d'étendre les fortifications des places du littoral qui restent encore sous la garde des croisés, ultimes gages de la conquête des Lieux saints. Car l'Islam, disposé en parades hostiles, avance sur nous et se rapproche des villes chrétiennes de la côte. Je décide alors d'entreprendre les travaux nécessaires à Saint-Jean-d'Acre, Jaffa, Césarée et Sayette – la Sidon biblique. Nous commençons par renforcer la protection d'Acre. La cité, assise sur un promontoire entre la rade et la pleine mer, s'est beaucoup agrandie, les murs et les tours de garde n'ont pas toujours suivi. Je prends à tâche d'entourer la ville d'une muraille qui s'appuie à la mer et se raccorde à l'enceinte un peu à l'ouest.

Il fait chaud, les matinées orientales répandent sur nos têtes une inondation de lumière sous un ciel implacable. J'offre mes propres mains, pour l'exemple, à cette pénible besogne. Je choisis de construire des tourelles rondes avec des blocs de fort grand appareil taillés à bossage. Des ouvriers, chaque jour, partent à flanc de montagne prélever la pierre, blanchâtre et sonnante comme le grès, disposée par lits diversement inclinés. Cette pierre nue rappelle à Marguerite les rochers pelés de la côte de Provence.

J'entraîne aux fortifications tous les peuples chrétiens divisés, dont les prières s'expriment pourtant en des rites divers. Ainsi

réunis, les Syriens, les Grecs, les Jacobites, les Maronites, les Nestoriens, les Arméniens, les Grégoriens – tous infiniment nécessaires en la Terre sainte pour le commerce, l’agriculture et les autres sortes d’industrie – viennent m’aider à bousculer les pierres et à monter les murs.

Je vois venir à moi les quartiers de Venise et de Marseille ainsi qu’un grand nombre d’Arabes musulmans à la solde des chrétiens de Palestine et qui combattent dans leurs rangs sous le nom de turcoples. Je traverse des villages où l’on m’invite dans des casais, chez des Grecs, des Syriens musulmans, des Turcs ou même des Bédouins. La bonne intelligence qui y règne m’esbaudit : on est loin de la guerre. Et pourtant si proche. Des poulains m’accueillent comme leur hôte, fiers de leurs tables. Avec mes chevaliers, nous mangeons les uns en face des autres, obéissant à la coutume du pays, assis par terre sur des nattes. On nous sert des agneaux rôtis, farcis de viandes en lamelles, frites dans l’huile de sésame et aspergées d’eau de rose. Marguerite goûte les citrons pomacés, les pâtisseries de Baalbek et les confitures de caroube qui lui réjouissent le palais et lui flattent l’humeur. Nous apprenons à vivre en cette terre qu’on appelle la France levantine : elle n’est pas tout à fait l’Orient, mais elle n’est plus vraiment l’Occident. De nombreuses familles sont installées ici depuis deux siècles et me confient leur passion charnelle de la Palestine et de la Syrie :

« Nous étions Occidentaux, nous sommes désormais Orientaux. Celui qui naquit Romain ou Franc, s’est réveillé ici Palestinien ou Galiléen. Celui qui venait de Reims, de Chartres ou de Poissy, se sent maintenant de Tyr ou d’Antioche. Nous n’avons plus aucune souvenance des berceaux d’origine de nos mesnies. »

Aucune acrimonie n’affleure entre toutes ces langues, ces convenances, ces traditions, qui s’interpénètrent. Même si la paix

n'est que d'apparence, elle semble s'habiller d'un commun attachement à cette terre où l'on pratique naturellement la prophétie des Écritures : « Le lion et le bœuf mangeront au même râtelier. »

De vieux âniers maronites me guident pour accomplir mon vœu d'un pèlerinage à Nazareth. Je rêve d'y célébrer la fête de l'Annonciation, le 25 mars 1251. Ils connaissent le pays par cœur ; coiffés de curieux barretins noirs, ils me découvrent, au long des sentiers de jacinthes et de lotus sauvages, les visions radieuses de cette terre d'ivresses où la nature élabore les baumes et les encens. À la faveur de quelques lacets et détours, nous visitons Cana et le mont Thabor. Soudain, j'aperçois le village de Nazareth ; je descends de cheval, fléchis le genou et poursuis ma route à pied pour pénétrer en humilité dans ce lieu consacré par l'incarnation.

Au mois de juin suivant, nous échangeons, ma mère et moi, plusieurs épistelles de bonnes nouvelles. Je lui annonce la naissance d'un petit frère de Jean-Tristan-Damiette, un nouveau petit croisé, notre septième enfant. Marguerite l'a appelé Pierre car il est venu au monde sur cette terre où le premier des apôtres fut désigné par Celui qui lui commanda : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église. »

La reine Blanche me prévient de l'arrivée prochaine et tant attendue des renforts de pèlerins. Cette nouvelle croisade qui vient à mon secours s'annonce singulièrement touchante. Car elle n'est composée ni de chevaliers ni d'hommes d'armes, mais de pasteurs. Les princes n'ont pas répondu à mes appels et ce sont les bergers de la crèche qui ont quitté leurs champs et abandonné leurs brebis pour me rejoindre. Le Ciel, offensé par l'orgueil des chevaliers, a voulu réserver aux enfants de la glaise l'honneur de délivrer la Terre sainte et les captifs chrétiens.

Un peu plus tard, ma mère m'écrit qu'elle a reçu au Palais les pasteurs de ce grand pèlerinage. Hélas, l'affaire a mal tourné et il s'avère que le prodige stupéfiant et inouï qui a illuminé le royaume de France ne vient pas du Ciel mais d'une bande de brigands qui cherchaient à égarer les gens simples et à semer le désir d'en haut par de fausses imaginations. Ils feignaient d'avoir été visités par des anges et appelés par des visions de la Vierge Marie. C'est elle qui les aurait semoncés de prendre la croix et de former un ost de pâtres pour secourir la Terre sainte, « afin de venir en aide, là-bas, au roi de France ». Ils ouvraient les cortèges avec d'immenses bannières illustrées de scènes horribles ou béatifiques, derrière lesquelles, effrayée, fascinée et séduite, marchait l'armée des humbles.

Ils auraient parcouru d'abord la Flandre et la Picardie, et comme l'aimant attire le fer, à travers les villages et les champs, par leurs appels trompeurs, ils auraient attiré les plus simples gens du peuple.

Quand ils parvinrent en France, ils avancèrent groupés par milliers. Les bergers abandonnaient leurs bergeries ; les pastourelles, leurs troupeaux ; les jouvenceaux, leurs familles. Ils professaient qu'un chrétien se doit de ressembler aux oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne moissonnent mais, malgré tout, trouvent chaque jour de quoi manger. Ils exigèrent alors d'être nourris d'aumône contrainte par les marchands et les bourgeois qui jugèrent vite exorbitante cette contribution forcée, levée sur leurs caves ou leurs celliers.

Ma mère reçut avec honneur les bergers de cet immense troupeau de piété. Elle fit des présents à celui qui marchait en tête, sous un étendard de sainteté décoré d'un agneau portant la bannière de la croix. Le doute lui effleura l'esprit lorsqu'elle apprit que ce

vieillard inconnu, au visage d'ivoire, portant la longue barbe patriarcale d'un homme de sagesse et de pénitence, accordait l'absolution des péchés, célébrait des mariages et distribuait de l'eau bénite. Jusqu'au moment où il parut dans l'église Saint-Eustache, revêtu d'un costume mi-épiscopal, mi-princier, et qu'il monta en chaire coiffé d'une mitre, pour y dégoïser, à grands éclats de voix, un chapelet d'indignités. La reine comprit alors qu'elle avait été trompée.

Le jour de la Saint-Barnabé, 11 juin 1251, les pastoureaux parurent en grande pompe et en grande force devant Orléans. Ce n'étaient plus des brebis mais des loups, une meute affamée qui s'acharnait sur les clercs en fuite. Un escholier s'armant de courage sortit de la foule avec une hache recourbée et partagea en deux la tête du « bon pasteur » qui menait les brebis.

Depuis que les pastoureaux se sont dispersés, le royaume de France est accablé de rumeurs qui courent les campagnes et viennent ricocher sur les murs de Paris. Toute la Cité parle d'un certain Hongrois de nation, le « maître de Hongrie ». Ayant renoncé méchamment à sa qualité de chrétien, il a ainsi abusé moult petites gens. Selon des renseignements qui viennent de Castille, il aurait apostasié dès sa première jeunesse après avoir puisé, abondamment, au puits de soufre de Tolède, la science artificieuse des prestiges. Puis, devenu l'esclave et le disciple de Mahomet, ce vieillard de presque soixante ans avait promis au sultan de Babylone d'Égypte, dont il est depuis le serviteur, qu'il lui amènerait une multitude infinie de chrétiens capturés afin que les Sarrasins envahissent plus facilement les nations chrétiennes. Il livrerait tous les jeunes hommes de France depuis le port de Marseille à Babylone pour en faire des esclaves. En récompense, le sultan lui paierait quatre besants d'or par tête. C'est pourquoi le

maître de Hongrie, qui savait le français, l'allemand et le latin, se mit à vagabonder çà et là et à prêcher sans autorisation du pape ni patronage de quelque prélat. Il avait une faconde persuasive et tenait sa main constamment fermée, alléguant faussement que la chartre qui contenait les ordres de la Bienheureuse Vierge y était logée.

On vient – me rapporte-t-on – de retrouver à Bordeaux plusieurs lettres écrites en sarrasinois et en chaldéen, par lesquelles le sultan de Babylone pressait le maître de Hongrie de tenir parole.

Ma mère, affligée de voir ses piétés trop vives et ses candeurs castillanes prises en l'attrapoire d'une telle farce, m'adresse un nouveau billet où elle crie son désarroi. Je devine à l'écriture altérée, affaissée, une main mal assurée. Les mots tremblent, la plume s'absente, lasse, souffrante sans doute. Elle me rappelle à mon devoir : il est temps que le pasteur s'en retourne, en bord de Seine, retrouver son troupeau, que le roi de France revienne en son royaume, livré aux bergers contrefaits et sans cesse menacé par les faux prophètes.

Le Vieil de la Montagne

JE NE SUIS PLUS qu'un roi de misère, qui s'efforce de garder un peu de son empire sur lui-même, travaillant en lui à l'expression d'un calme détaché de la fortune. Je vois se succéder en Acre toutes sortes d'ambassades, les caravanes du sultan de Damas, du roi d'Arménie, de l'empereur Frédéric, et bien sûr les palanquins des émirs d'Égypte. Je leur fais bonne chère et bon accueil et me maintiens hardiment, veillant à ne me troubler jamais d'aucune chose dans les monstres publiques.

Un matin, on m'annonce l'arrivée des messagers du Vieil de la Montagne ; ce sont de curieux Bédouins aux cheveux noirs et aux barbes longues d'une coudée, avec une sorte de serviette sur la tête – une touaille ; ils paraissent bien laids et hideux. Ils font partie de la secte des Hachichins. Je m'attendais à cette visite : retranché dans la forteresse d'Alamout, un nid d'aigles suspendu au-dessus d'un précipice, le Vieil de la Montagne désigne, en chacun de ses sujets, un égorgé aux dévouements aveugles, grâce à quoi il répand la crainte chez tous les rois qui approchent de son territoire. Il enferme son peuple dans une trentaine de villages de la chaîne du Liban ; les plus grands princes du voisinage tremblent sur leur trône : quand le cheik chevauche, il fait galoper, devant lui, un crieur qui porte une hache danoise à longue poignée toute couverte d'argent, avec une batterie de couteaux fichés au manche ; le crieur hurle alentour et prévient, d'une voix qui semble venir des enfers : « Détournez-vous de devant celui qui porte la mort des rois entre ses mains. »

Je décide de recevoir moi-même les fidawis du Vieil de la Montagne, ses hommes-poignards. Yves Lebreton, un frère mendiant qui sait le sarrasinois, se tiendra à mes côtés pour traduire nos échanges. Je les fais asseoir devant moi. Il y a là un émir richement vêtu et, derrière lui, à peine dissimulé, un bachelier bien atourné qui tient trois couteaux en son poing, dont l'un est pris au manche de l'autre. Cet emblème ressemble à un défi : car derrière le fidawi qui tient les trois couteaux, j'en aperçois un autre qui porte un bougran – une toile en coton – entortillé autour de son bras. Je comprends le message : « Si tu n'es pas avec nous, voici quels seront les instruments ultimes de ton destin : où que tu te trouves, à l'abri de neuf serrures ou derrière les lances de toute une armée, les couteaux des hommes-poignards viendront te caresser la gorge et l'on n'aura plus qu'à te rouler dans ce linceul. » Je mande à l'émir qui commande les Hachichins de me dire ce qu'il attend de moi. Il me remet une lettre de créance et me tient, en réponse, un propos arrogant, dédaigneux, fulminant :

« Mon maître m'envoie vous demander si vous le connaissez...

— Non, je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu, mais j'ai entendu parler de lui.

— Puisque vous avez entendu parler de lui, je m'étonne beaucoup que vous ne lui ayez point envoyé tant de vos biens que vous vous en soyez fait un ami.

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

— Vous n'avez qu'à demander à l'empereur Frédéric, au roi de Hongrie, au sultan du Caire et à tous les autres. Tenant à leur sceptre, ils lui envoient, chaque année, des présents en signe d'hommage car ils savent qu'ils ne peuvent vivre que tant qu'il plaira à mon maître.

— Le roi de France ne reconnaît pas de supérieur en ce monde. Il ne rend d'hommage qu'à Dieu. Je ne suis pas le vassal du cheik des Ismaéliens, votre maître.

— Au moins, pourriez-vous le rendre quitte du tribut qu'il doit payer chaque année aux ordres de l'Hospital et du Temple. »

Je suspends l'échange, le reporte à l'après-dînée, le temps de convoquer les grands maîtres du Temple et de l'Hospital à la nouvelle audience royale pour les associer à cet affrontement. Alors je reprends le fil de l'entretien, en haussant le ton :

« Osez-vous répéter les paroles que vous avez prononcées ce matin, après la messe ?

— Non, nous ne le souhaitons pas.

— Sans doute avez-vous peur du Temple et de l'Hospital, peur de leur puissance militaire ! Vous savez bien que le meurtre d'un grand maître du Temple ou de l'Hospital ne vous sert de rien puisqu'il est aussitôt remplacé par un autre grand maître sans que la force de l'ordre en soit amoindrie. »

Je donne la parole au maréchal du Temple, Hugues de Joy, qui brûle de parler aux Hachichins. Impérieux, il semonce les messagers du Vieil de la Montagne qui n'osent répliquer :

« Nous vous commandons que vous retourniez auprès de votre seigneur et que, dans un délai de quinze jours, vous rapportiez ici, de sa part, de telles offrandes au roi des Francs qu'il s'en tienne pour satisfait. »

Les Ismaéliens s'en vont. Les grands maîtres se tournent vers moi :

« Sire, vous avez eu raison de leur parler ainsi et nous vous remercions d'avoir fait valoir notre force. Depuis que nous sommes arrivés sur cette terre de la taqiya, nous avons appris à connaître les mahométans. Ils sont forts avec les faibles et faibles

avec les forts. Ils aiment toiser mais n'aiment pas qu'on les toise. La taqiya oblige les mahométans à la dissimulation et au mensonge tant qu'ils se sentent inférieurs. Ils sont capables de ramper comme des crotales sous la pierre pour entretenir nos somnolences. »

Avant la quinzaine expirée, on vient m'annoncer le retour des envoyés du Vieil. Ils déposent cérémonieusement à mes pieds, en forme d'hommage, plusieurs oboles symboliques, dont la propre chemise du cheik et son anel. Je m'enquiers du sens de cette offrande :

« Quelle est la signification de cette chemise ?

— La chemise est plus près du corps qu'aucun autre vêtement. Notre maître entend ainsi, en vous baillant la sienne, s'attacher à vous plus étroitement qu'à nul autre roi.

— Et pourquoi cet anel ?

— Par l'anel, notre maître épouse le roi des Francs et veut que dorénavant ils soient tout un. »

Mon Dieu ! Quel curieux mariage !

Les Hachichins me remettent aussi une grande foison de bijoux : un éléphant de cristal ainsi qu'une bête que l'on appelle « girafle », des jeux de table, des échecs, des pommes parsemées de fleurs en ambre fixées sur le cristal par de petites feuilles de vigne de bon or fin. Quand les messagers ouvrent leurs écrins qui renferment ces cadeaux, il semble soudain que la chambre a été embaumée, si suave ils fleurissent. Je leur offre moi-même quelques pièces écarlates, des coupes d'or et mors d'argent.

Les révélations qui suivent ne manquent pas de m'étonner. Le Vieil de la Montagne, me disent ses fidawis, ne croit pas tant à Mahomet qu'à son cousin, Ali. Il obéit à la coutume de cet Ali, époux de Fatima, fille de Mahomet, qui suivit son beau-père dans la position favorable où il fut, celle du plus grand des prophètes.

Mais, à la mort de Mahomet, ses autres partisans, encouragés par Aïcha, son épouse favorite, qui détestait Ali, ne tinrent aucun compte du privilège que lui valait le lien du sang. Alors Ali s'en alla et attira à lui tout un peuple auquel il apprit une croyance autre que celle des disciples de Mahomet. Les fidawis pensent que les mahométans sont des mécréants. L'une des croyances de la loi d'Ali est que, lorsqu'un homme se fait occire pour exécuter un ordre de son maître, son âme s'en va dans un corps plus heureux que celui où elle se logeait auparavant. Et c'est pour cette raison que les Hachichins exercent leur zèle à se faire pourfendre quand leur maître le leur commande, parce qu'ils croient qu'ils seront plus heureux morts que vivants.

Je décide d'envoyer au Vieil de la Montagne le frère Yves Lebreton pour qu'il s'emploie à une mission de conversion. Hélas, son voyage échouera. Pourtant, toutes ces hérésies qui s'émiettent, en se fractionnant, s'épuisent. Alors les hérétiques nous regardent. Peut-être attendent-ils un signe, notre enseignement, notre parole, celle des Prêcheurs et des Mineurs.

Je cultive en moi, chaque jour un peu plus, l'idée que la guerre ne suffit plus, me souvenant ainsi d'une conversation avec ma mère, qui, déjà, en avait eu l'intuition. Je pense que les chrétiens ne pourront pas rester ici par la seule conquête des armes. Il faut y ajouter la conquête des âmes. C'est une idée des frères mendiants et spécialement de Guillaume de Rubrouck qui s'en est allé prêcher chez les Tartares. Faute de pouvoir conquérir l'Asie, je rêve de la convertir. Mettre la mission en la Terre de promesse.

J'envoie à Royaumont de jeunes musulmans pour les faire élever chrétiennement. J'en recueille partout, entre Acre et Antioche, qui se sont enfuis du Dar el-Islam pour embrasser la foi chrétienne. Ils ne reviendront pas car, selon la consigne

mahométane, l'apostasie doit être punie de mort. Je veux répondre aux poignards des Hachichins, des Mongols et des mamelouks en brandissant l'Évangile.

Nous veillons à accueillir tous ceux qui nous prient de les recevoir dans notre religion. Nous les réunissons en l'un des deux vaisseaux du réfectoire des chevaliers de l'Hospital. Les clercs les baptisent et les instruisent avec soin des vérités de la foi. Je les entretiens de toutes choses à mes propres frais et en destine quelques-uns en France où je leur assigne des moyens d'existence pour eux, leurs femmes et leurs enfants.

Nous faisons aussi racheter les esclaves qui manifestent de semblables dispositions à embrasser le christianisme. Je ne peux souffrir l'esclavage. C'est d'ailleurs un homme de cette terre, l'apôtre Paul, qui prononça jadis les paroles fondatrices de notre civilisation : « Il n'y a plus ni juif ni grec, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre, vous êtes tous un dans le Christ Jésus. » En Occident, le christianisme a fait reculer l'esclavage. S'il y reparaît un jour, ce sera par un obscurcissement de la conscience, une éclipse de la foi. Certes, il y a des serfs sur mon domaine, que je cherche d'ailleurs à affranchir partout, mais les serfs attachés à la glèbe sont des *hommes*, alors que les esclaves attachés à leurs maîtres sont des *choses*. Il est impossible de vendre un serf. Il est impossible de ne pas vendre un esclave.

La hotte

ON NE PEUT PLUS s'affiancer en les Égyptiens et en leurs jeux subtils. Il faut mettre tous nos soins à procurer la liberté aux prisonniers du pays du Nil par d'autres voies. En les faisant rechercher et acheter de tous côtés. Je me rends chaque matin au port pour y accueillir de nouvelles nefes qui rapportent leur cargaison de pauvres chrétiens délivrés à prix d'argent. Il s'agit là d'un pieux négoce, grâce auquel le nombre de ces malheureux diminue tous les jours. J'en retirerai douze mille de Babylone. C'est un bonheur pour moi de voir tous ces navires s'impatienter dans le port d'Acre et verser sur ses quais de longues files de captifs levant les bras au ciel. Les Templiers et les Hospitaliers leur fournissent des vestures pour couvrir leur nudité, ainsi que des vivres et toutes les choses nécessaires à leurs premiers besoins.

Après dix mois passés en Acre, je pars m'établir dans un camp aux portes de Césarée. Au lendemain même de mon arrivée, j'entreprends les travaux. Je porte à l'épaule la hotte. Les murailles de cette ville déchue de Palestine ont été ruinées par les Sarrasins. Il convient de les relever afin que leur solidité défie, pour longtemps, les efforts de l'ennemi. Leur épaisseur dépassera la voie d'un chariot. Nous les construisons avec un caillou fort dur qu'on taille en forme de croix, de façon que toutes les pierres de la maçonnerie s'enchâssent les unes dans les autres et forment un tout indivisible. Ainsi, la sape des Sarrasins ne parviendra pas à les faire crouler ; même si les mineurs de Mahomet parviennent à creuser sous le mur, la partie supérieure restera suspendue et ne

pourra choir. L'enceinte de Césarée sera aussi munie de tours, de parapets crénelés, en saillie, et de larges fossés de protection.

C'est à Césarée que je reçois une ambassade des émirs. Ils viennent m'offrir Jérusalem. J'accepte de me joindre à eux contre le sultan de Damas. Que puis-je faire d'autre avec mes quatorze cents hommes ? L'armée égyptienne en compte sept mille, celle du calife vingt mille. Je ne suis plus qu'un roi d'appoint. On m'offre les plus beaux cadeaux de tous côtés pour m'étouffer sous les grandeurs artificielles. On m'envoie même un éléphant, non plus en cristal mais vivant cette fois-ci, que je fais envoyer en France.

Hélas, un jour, le calife de Bagdad et les émirs d'Égypte finissent par s'entendre entre eux et font alliance contre nous. Il ne me reste plus qu'à poursuivre les travaux des fortifications pour abriter nos lopins du royaume d'outremer.

Je gagne Antioche qui m'appelle au secours. À la vue de l'enceinte, nos caravanes s'arrêtent un instant : selon ce que rapportent les Actes des Apôtres, c'est dans le sein même de cette cité que les disciples de Jésus-Christ furent gratifiés du titre de chrétiens pour la première fois. J'entre en méditant sous le porche de cette métropole jadis nommée « l'œil de l'Église d'Orient ». Elle a été le siège du grand patriarcat fondé par saint Pierre et c'est là que se séparèrent les deux apôtres, les saints Paul et Barnabé, pour venir répandre chez nous la parole de l'Évangile. On me désigne la maison où Jean Chrysostome vécut son enfance avec son père et sa mère. Après avoir relevé l'enceinte, je pars à Jaffa.

Quand j'y parviens, le comte de la cité m'accueille avec égards. À chacun des cinq cents créneaux, il a fait accrocher une targe à ses armes et un panonceau. C'est un beau spectacle que ces blasons ornés d'une croix de gueule pattée. Nous nous logeons aux champs autour du château qui surplombe la mer. Je fais aussitôt

fortifier un bourg neuf d'un bord de mer jusqu'à l'autre. Là encore, je porte la hotte et le brancard de mortier jusqu'aux fossés que je fais curer.

Quel pays curieux que Jaffa en ses exubérances et ses natures outrées ! Les jardins d'orangers, de limoniers et de cédrats entourent la ville d'une couronne de fruits aux couleurs exagérées qui enchantent Marguerite, le long des promenades lentes et encombrées de sa nouvelle grossesse. Cette ceinture de verdure est prise elle-même dans un écrin de bois d'oliviers, de forêts profondes de citronniers et de grenadiers. Je cherche sur le rivage le pic où a pu s'embarquer Jonas quand il s'est enfui devant la face du Seigneur. Je suis comme lui, entouré de monstres des abysses qui me guettent. De chaque redan du rocher, au-dessus des sables, sortent des touffes de chênes nains, de buis et de lauriers-roses. C'est autour de Jaffa, au-delà de sa lisière de jardins, que commence la plaine de Saron, la plaine des Livres saints, la plaine des rosiers. La campagne s'y couvre de fleurs éclatantes et parfumées. Seulement, ce ne sont plus des roses mais des chardons rouges, jaunes et violets. Tous ces lieux riants parlent au cœur de la Provençale de mes vesprées et à la mémoire de mon psautier, dont chaque page me revient à l'esprit.

Je croise des muletiers qui cheminent, un turban sur la tête et une croix au col, des Arabes chrétiens. Ils sont assujettis à l'Islam, obligés d'acheter leur protection, la dhimma, par le versement au calife de Bagdad d'une taxe spéciale, la djizia, et de se soumettre à de nombreuses mesures humiliantes. Ainsi, leurs maisons sont plus basses que celles des mahométans, en signe de soumission. Protégés donc, mais diminués, en vertu d'une prescription de l'Alcoran. Les dhimmis subissent le sort réservé aux « associationnistes », c'est-à-dire à quiconque professe la foi dans

le Dieu trinitaire. Ceux que je rencontre viennent de la montagne des Cèdres où Salomon fit jadis quérir le bois des charpentes de son Temple. Et, sur les sentiers réservés à leur passage, ils ne montent que des mules ou des ânes. Les chevaux, montures nobles, leur sont interdits.

Je séjourne à Jaffa où j'attends les nouvelles d'Égypte et de France. Ma mère a soixante-quatre ans. Elle s'épuise, hélas, je le devine. Une autre Blanche va éclore ; Marguerite va accoucher bientôt au château de Jaffa. Ainsi va la vie qui tourne les pages d'une Blanche à l'autre et appelle à renaître, entre les berceaux et les tombes. La relève de l'aurore.

Les hauts murs et les tours de Jaffa qui les flanquent ne cessent de s'élever. Je fais dessiner une grande porte aux épaisseurs inouïes qui me coûte au moins trente mille livres. Jaffa constitue le port de mer et la place les plus proches de Jérusalem. C'est la porte de la Cité sainte. Si je perds Jaffa, il deviendra à jamais impossible de rouvrir un chemin vers le Tombeau de Jésus-Christ.

C'est à croire que le sultan de Damas s'est exercé à lire dans mon cœur. Avec une courtoisie inattendue, il m'offre un sauf-conduit pour une pérégrination à Jérusalem, semblable à celle que j'ai effectuée à Nazareth. Mon premier mouvement me porte à accepter avec joie pour satisfaire mon vœu de dévotion qui est celui de toute une vie. Mais, lorsque je consulte mon conseil, l'avis tombe, contraire, unanime : il ne serait pas digne de ma qualité de roi de France de visiter Jérusalem sous l'aile protectrice des Infidèles. De la visiter sans la délivrer, car il est à craindre que d'autres princes après moi, s'autorisant de mon exemple, ne soient tentés, pour l'accomplissement de leur promesse de pèlerinage, par une semblable et douteuse excursion. Nous n'entrerons donc pas ainsi en Jérusalem.

Je sens que tout m'échappe ici en Orient. Le rétablissement de la paix entre les rivaux de l'Islam ne me laisse guère d'espoir pour une victoire qui s'éloigne. Je suis pris dans l'étau, entre les deux mâchoires de Bagdad et de Babylone. Les cités fortifiées subissent le harcèlement des troupes envoyées par le pape des Sarrasins de Bagdad, sans cesse renouvelées. Jusqu'à quand tiendront-elles ?

En Occident, mon dernier espoir d'être secouru s'est éteint depuis que la geste des pastoureaux a tourné à la bouffonnerie. J'apprends que l'affranchissement des serfs par ma mère à Paris, La Varenne, Saint-Maur et Chennevières, soulève quelques remous. Dans une épistelle alarmante, elle me conte qu'elle a dû marcher contre le chapitre de Notre-Dame-de-Paris, un bâton à la main, qu'elle s'est avancée la première contre la porte de la prison, mise en défiance par les chanoines qui y laissaient mourir de suffocation des vilains sans nourriture. Mon absence prolongée encourage les grands à relever la tête. Je sens que l'heure approche où il faudra s'en retourner. Je quitte Jaffa et marche vers Sayette – Sidon.

Depuis quelque temps déjà, les lettres maternelles se font plus rares et plus brèves. La vieille écriture tremblée trahit l'effort d'un poignet à bout de force.

Puis, en ce début de l'année 1253, je constate que les billets ont cessé. Peut-être auront-ils été interceptés par les spadassins arabes qui infestent la Méditerranée ?

Le grand deuil

HÉLAS, un certain jour de printemps, j'apprends que des prêtres suivis de gentilshommes, en vêtements de deuil et le visage bouleversé, ont débarqué au port de Jaffa. Que viennent-ils m'annoncer ?

La santé de ma mère ne laisse pas de diminuer. Je voudrais tant la revoir et l'embrasser avant qu'elle ne parte ! On m'a dit que le mal, plus endurant que sa constance, se répand sur tous ses membres. Selon Geoffroy de Beaulieu, il semble même que la générosité de ses humeurs ne le puisse plus emporter sur la débilité de sa constitution et sur l'excès de ses déplaisirs.

Je sais que ma mère ne se remet pas de la disparition de Robert à Mansourah. Et puis la mort a fauché, coup après coup, de beaux épis dans la famille royale : Ferdinand de Castille, ce neveu que la reine aimait tant en la souvenance de sa sœur Berenguela, vient de s'éteindre. Mes enfants, dont elle a la garde, tombent malades l'un après l'autre ; et l'infirmité de mon frère, le comte de Poitiers, survenue à son retour de Saint-Jean-d'Acree, est remontée des jambes aux bras et aux épaules. Ma pauvre mère, qui va sur ses soixante-cinq ans, n'en peut mais. Elle a donné sa vie pour le royaume. Depuis que, toute petite, elle a quitté sa Castille pour venir épouser mon père, elle s'est arrachée à elle-même et à ses premières affections. Elle a offert à la France tous ses émeuvements, ses fatigues, ses travaux et ses jours. Elle a reçu et accepté tous les coups. La mort prématurée de son mari, mon père Louis VIII, parti si jeune, une nombreuse famille à élever et à pourvoir, la foison des pièges et des calomnies du temps de ma

minorité, ma partance pour l'Orient qu'elle ne voulait pas et qu'elle regarda avec une profonde douleur, la mort de mon frère, la captivité de ses fils, le poids de ses embarras, toutes ces épreuves de l'âme sont venues à bout de ses forces. C'est pourquoi je m'attends au pire. L'impossible nouvelle devient hautement probable.

On frappe à ma porte. Avec délicatesse, je vois, qui entre, Geoffroy de Beaulieu, mon confesseur. Ses yeux laissent deviner qu'il vient me préparer. Puis suit le seigneur légat, Eudes de Châteauroux, accompagné de l'archevêque de Tyr, qui porte le sceau royal. Derrière eux, marche lentement le sénéchal de Champagne devenu mon ami, Jean de Joinville. Je remarque la physionomie grave du légat. En silence, je fais passer mes visiteurs de ma chambre à la chapelle attenante. Je m'assieds devant l'autel. Le légat, avec précaution, me rappelle les grands bienfaits que la Providence m'a départis en abondance depuis ma plus tendre enfance. Le voyant dessiner de ses premiers mots un ciel si bleu, je pressens qu'il va m'annoncer que la foudre est tombée sur la maison royale. Il pleut des larmes. La voix étranglée, en sanglotant, il dit simplement :

« Madame votre mère n'est plus. Elle laisse le royaume de France inconsolé. »

J'ai beau être préparé, je ne veux pas le croire. C'est inconcevable. Je pousse un grand cri et tombe à genoux, au pied de l'autel. Puis les mains jointes, gémissant avec force, je congédie Joinville, le légat et l'archevêque de Tyr. Pour rester seul avec mon confesseur. Je prie :

« Pardonnez-moi, Seigneur, de pleurer ma mère et dame chérie. Je vous rends grâces en cet instant car, avant qu'il vous plaise

qu'elle trépasse de ce monde, cette mère reprise fut une mère donnée. »

Un roi doit retenir ses larmes. Mais c'est une manière de les verser pour la Couronne que de rendre à la nature ce qui appartient à la nature, à la lignée du royaume. Avec mon confesseur, ensemble, nous récitons l'office des morts.

Pendant deux jours, je mène grand deuil et demeure seul, sans voir personne, sauf la reine Marguerite. Même quand elle se lamente, il lui reste du soleil au cœur. Elle est venue pleurer avec moi ; elle s'inquiète de nos enfants restés en France sous la garde de leur aïeule. Lorsque je me relève, réconforté par la prière, dans la paix de la résignation descendue sur moi, je mande qu'on me conte comment ma mère est morte. On me dépeint son agonie comme une moult belle fin. Elle s'est fait porter sur un lit d'épis couvert de serge verte. Elle a voulu mourir sur la paille des pauvres, là où naquit Jésus, après avoir rejeté les couvertures de fourrure que l'on avait disposées sur son lit.

La béance est immense. Je ne peux partager ma tristesse avec personne. Le roi, c'est vrai, ne s'apitoie pas sur lui-même. Il y a tant de motifs ici de pleurer des larmes de sang sur le royaume de Jérusalem. Je ne sais pas si Marguerite sanglote à cause de sa belle-mère ou si elle pleure de voir son mari pleurer. Je voudrais l'avoir plus souvent à mes côtés. Elle se relève de Blanche et soigne ses fatigues. Mais je m'esgarde de faire sentir ici, à mes chevaliers, les trémouements de mon cœur. Je m'interdis les épanchements et les paroles qui rappelleraient aux autres que je suis l'un des rares croisés, parmi eux, en Orient, à bénéficier du privilège des douceurs de l'intimité familiale. Je ne suis entouré que de soldats qui ont laissé en France leurs familles. Je n'ai pas le droit de réveiller, chez eux, dans leur regard, la souvenance du

bonheur auquel ils se sont douloureusement arrachés. Jamais on ne doit me voir publiquement avec Marguerite et mes petits croisés, Jean-Tristan, âgé de trois ans, Pierre, qui a maintenant deux ans, et Blanche, qui est encore au berceau.

Bientôt, Sayette est menacée par les Sarrasins. J'y envoie des ouvriers en grand nombre, protégés par le maître de mes arbalétriers, Simon de Montceliart, avec un petit détachement de ma gent. C'est une armée considérable qui assaille les fortifications inachevées de la pauvre cité. La mer entoure de tous côtés l'enceinte battue par la vague. Tous les habitants du bourg se réfugient dans le château de mer. Les Sarrasins se jettent sur la ville ajourée, béante. Trois mille chrétiens vont être massacrés. Tout ce qui avait quelque valeur sera pillé.

Le 30 juin 1253, au petit matin, je quitte Jaffa pour aller attaquer Naplouse ; puis mon ost continue sa route par Acre et Tyr. Devant Acre, le sénéchal de Joinville me supplie de recevoir un peuple de l'Arménie, qui pérégrine vers Jérusalem, en payant grand tribut aux Sarrasins qui le conduisent, avec un trucheman latinier qui sait leur langage et le nôtre. Je suis assis en mon pavillon de tente, sur le sable et sans tapis. Joinville me sollicite :

« Sire, il y a là dehors un grand peuple d'Arménie qui va en Jérusalem. Il me prie que je leur fasse montrer le saint roi. »

Je lui demande pourquoi il rit aux éclats :

« À cause de l'auréole dont ils vous ont coiffé à la place de la couronne ! me répond-il. Je leur ai fait observer, en les oïant parler du "saint roi", que Louis IX lui-même n'attend la sainteté que de l'Au-delà, qu'il n'a point hâte de quitter ce monde et que je n'aspire moi-même aucunement à lui baiser les os comme des reliques. »

Nous rions ensemble de bon cœur :

« Ces Arméniens vous expédient au Ciel avant même que votre place y soit préparée ! »

Je reçois ces pèlerins zélés, nos frères chrétiens qui appartiennent à cette terre de souffrance, sans cesse labourée par les Turcs. Ils sont du royaume de mon cœur, plus francs que les Français, plus français que les Francs.

Avec les barons de Palestine et bon nombre de chevaliers, nous poursuivons l'expédition en passant par des chemins escarpés. Parfois, la côte est si pentue que c'est à peine si l'on peut tenir les chevaux. Nous tournons la ville de Sayette pour l'attaquer par les hauteurs, mais le terre qu'il nous faut atteindre se trouve garni d'une grande foison de Turcs à cheval. Je m'approche de la ville et découvre un spectacle lugubre : un amoncellement de cadavres. Ce sont les ouvriers chrétiens égorgés par les Infidèles, abandonnés aux oiseaux détrousseurs. Ils se décomposent et répandent une odeur putride. Je baille des ordres pour leur assurer une sépulture chrétienne et veiller à leur ensevelissement. Mais personne ne bouge, tant l'horreur est grande. Je supplie mes hommes, vainement. Je fais tracer l'enceinte d'un cimetière. Ma troupe fait demi-tour. Je la retiens :

« Ferez-vous ce que je ferai ou allez-vous fuir et laisser là vos compagnons sans sépulture ? »

Je m'avance alors vers les cadavres en trébuchant, presque vaincu par le dégoût. Je porte les corps pourris et tout puants pour les mettre en terre, dans des fosses. Mais il faut d'abord les déposer en des linceuls cousus en forme de sacs, puis les charger sur des chameaux et des mulets jusqu'en ces grands trous de terre. Les inhumations vont durer cinq jours. J'exhorte mes compagnons fossoyeurs : « Les infortunés que nous portons en terre n'ont pas

craint la mort. Nous ne devons pas craindre d'endurer quelques souffrances pour eux. »

Partout ce ne sont que débris de cadavres. La putréfaction est si avancée que les membres se détachent des corps dès qu'on les touche. Il faut éloigner parfois les chiens sauvages. L'infection est telle que les chevaliers et les clercs en ont le cœur soulevé. De tous côtés, on me regarde. J'exerce ma volonté à dominer les impressions de mes sens par l'ardeur de mes gestes, en touchant de mes propres mains les restes hideux. Beaucoup de boyaux des morts coulent, épandus à côté de leurs dépouilles ; je quitte mes gants, je recueille les entrailles avec mes doigts nus pour les mettre dans les sacs. L'archevêque de Tyr et l'évêque de Damiette, revêtus de leurs ornements ecclésiastiques, disent le service des morts. Je les vois qui étoupent leur nez et se mouchent dans leurs chapes pour filtrer la puanteur. Je cuirasse mes narines pour ne pas étouper le mien et j'adresse à tous un message de courage. L'archevêque de Tyr mourra quelques jours après avoir respiré cet air corrompu. Ces lambeaux sans figure sont des âmes. C'est la grandeur de notre religion de ne pas les laisser aller à la corruption ou plutôt de ne pas borner nos regards au pourrissement de leurs pauvres demeures de chair. Car ces charognes sont des corps glorieux. Je vois mes chevaliers qui reculent d'horreur. Je les exhorte une dernière fois :

« N'ayez point abomination pour ces chairs de l'abîme car c'est depuis le paradis que ces hommes veillent à présent aux misères de nos âmes. »

Le retour

DEPUIS les gorges tourmentées de l'Altaï, le franciscain Guillaume de Rubrouck, que j'ai envoyé en Tartarie pour une mission fondatrice, me fait parvenir les premières nouvelles de sa périlleuse pérégrination. « Il faudra du temps », m'écrit-il. Les Mongols n'ont rien de commun avec nos coutumes. Ils ne regardent pas le monde comme nous. Ni le soleil, ni le jour, ni la mort. Ils ont l'âme nomade.

Leurs chariots traînés par des yacks, aux roues sans rayons, les portent vers la steppe et les pâtures saisonnières plutôt que vers les pérennités de nos lignées et de nos souvenirs ; ils ne cherchent pas à ensemer la terre pour voir y lever des récoltes. Chez eux, la course du cheval sacrificiel l'emporte sur toute forme de séjour et de contemplation. L'homme se soumet aux natures brutes et au cheval sauvage.

Chaque parole de la prédication y est comme une poignée de sable qui s'écoule entre les doigts. Certes, un jour peut-être, la langue de feu des apôtres ira plus loin que ne va ce jourd'hui l'épée, mais il faudra de la patience et de l'endurance.

J'ai appris ici, en Orient, que l'univers est bien plus grand qu'on ne le croyait. Ma politique embrasse aujourd'hui l'Asie, de la Galicie à la Chine. Qu'y a-t-il après ? Où s'arrête la terre ? Nul ne le sait. Mais la vision d'un roi de Chrétienté doit s'élargir à tous ces confins apostoliques ; il faut mettre plus de distance dans le regard, plus de temps dans la résolution, pour échapper aux jardins clos de nos incuriosités, si l'on veut que la Chrétienté devienne un jour universelle. Entre l'appel de mon royaume et celui de mon

zèle, je ne sais auquel céder. Je n'ai pas pu reconquérir Jérusalem. J'ai seulement mis en état de défense quelques refuges. J'ai aussi tenté de renforcer les liens entre la Syrie franque, ou ce qu'il en reste, et l'Occident qui, seul, la peut secourir, grâce à cette suite ininterrompue de ports et de murailles, Antioche, Césarée, Acre, un chapelet de places fortes reliées entre elles.

Encore faudra-t-il, quand je me serai décroisé et que j'aurai quitté cette terre de haute convoitise, que s'éteignent, ici, les discordes entre les principautés, les ordres, les marchands génois, les armateurs pisans, les familles patriciennes du quartier vénitien, les Francs de vieille souche et toutes les sociétés neuves qui cherchent un rang.

Je reçois, à Sayette, plusieurs brèves des principaux seigneurs de France qui m'engagent instamment à revenir en mon royaume. J'en ressens moi-même la nécessité.

Je veux consulter néanmoins mes barons et chevaliers afin qu'ils éclairent ma décision. D'ailleurs, le patriarche de Jérusalem et les principaux seigneurs du pays me demandent audience. C'est toute la Palestine qui s'exprime par leurs voix :

« Sire, vous avez fortifié nos villes, ce qui est d'un très grand profit pour la Terre sainte. À présent, nous vous baillons avis d'aller en Acre au carême qui vient et de préparer votre passage, afin que vous puissiez vous en retourner en France après Pâques. »

Je sens bien, dans ce propos nimbé de grandeur des derniers tenants d'un royaume de Jérusalem diminué aux trois quarts, ce qu'il y a de généreux, de majestueux et même d'abandonné. Car personne ici ne peut ignorer que ma partance diminue les forces de résistance en Orient et risque de mettre à mal cette unité des chrétiens que j'ai réussi à sceller face aux heureuses partitions ennemies. La Syrie franque va se sacrifier pour la France qui

rappelle son roi. Elle devine en même temps que mon royaume représente la sauvegarde et le rempart de la Chrétienté en Occident comme en Asie et qu'il faut d'abord maintenir en Occident, le point d'appui de toute reconquête. Ma partance est donc comprise et acceptée. Le temps vient d'armer les vaisseaux pour l'embarquement, avec la reine et les trois enfants croisés, Jean-Tristan, Pierre et Blanche. Je laisse au royaume de Jérusalem cent de mes chevaliers entretenus à mes frais, sous les ordres du brave et fidèle Geoffroy de Sargines. Je pars mais je reviendrai, je le leur promets, je le sens, je le sais, je le désire du plus profond de mon âme. Je ne quitterai jamais la Terre sainte. Le signe de la croisade restera cousu sur mon épaule. Pour toujours.

On dispose, pour ma suite et ceux qui vont embarquer avec moi, de treize bâtiments, tant vaisseaux que galées.

Le vendredi 24 avril 1254, c'est le moment des adieux aux prélats et barons d'outre-mer. Puis je monte avec ma famille sur le vaisseau qui porte un grand nombre d'autres pèlerins. La population tout entière me suit jusqu'au rivage et me soutient de ses regrets et de ses vœux. C'est une compagnie d'oraisons et de soupirs, une procession de sanglots, qui me conduit jusqu'à ma nef.

Le 25 avril, nous mettons à la voile par un vent favorable. C'est le jour anniversaire de ma naissance, j'ai trente-neuf ans. Joinville me glisse à l'oreille :

« Sire, ce jourd'hui, vous renaissez. Car vous échappez aux périls de cette terre de haut risque. »

Le samedi 2 mai, *La Montjoie* se trouve en vue de Chypre. On ne distingue plus l'île elle-même, enveloppée d'une brume épaisse. Tout juste aperçoit-on le sommet de la montagne Sainte-Croix qui la domine.

Soudain, le vaisseau royal, toutes voiles déployées, ressent une épouvantable secousse. Il s'arrête court. Il a donné sur une queue de sable. La rudesse du choc provoque l'épouvante. Chacun croit le navire perdu. Je m'attends à le voir s'entrouvrir. La nuit tombe. Ce ne sont que cris et désespoir des huit cents passagers qui, dans les ténèbres et la confusion, battent leurs paumes de terreur. Le frère Rémond, un chevalier du Temple, qui commande l'équipage, hors de sens, déchire ses vêtements et s'arrache la barbe. Les mariniers, qui ont allumé quelques torches, courent en toutes directions, sans savoir quel parti prendre. Déchaussé, vêtu de ma seule cotte, échevelé par le vent, j'attends la mort, je prie. La reine me regarde. Elle aussi pressent que nous touchons au dernier instant. Les nourrices éplorées viennent sur le grand pont lui demander s'il faut éveiller et vêtir les enfants. Marguerite les adjure de n'en rien faire :

« Vous ne les éveillerez pas ni ne les lèverez. Vous les laisserez aller à Dieu dormants. »

Dès que le jour paraît, on se découvre au milieu d'une mer semée d'écueils à fleur d'eau, que le brouillard a ensevelis la veille de son mantel trompeur. Je fais quérir les maîtres nautoniers des autres vaisseaux, qui envoient des plongeurs sous les œuvres mortes puis les œuvres vives. La quille a été emportée, brisée sur une longueur de vingt-quatre pieds. Les planches de la carène sont tout ébranlées, le danger est imminent. Je mande conseil aux mariniers. Leur réponse est angoisseuse :

« Tous les ais de votre nef sont disloqués. Le vaisseau ne résistera pas à la haute mer et au grand vent qui le mettra en pièces. »

Je me tourne vers mon entourage, le chambellan Pierre, le connétable Gilles Le Brun, l'archidiacre de Nicosie et le sénéchal

de Joinville. Tous m'engagent à quitter la nef, craignant qu'elle ne se rompe.

Alors, j'interroge à nouveau les nautoniers :

« Sur votre honneur, si le vaisseau fût à vous, et chargé de marchandises, le quitteriez-vous ?

— Jamais de la vie : elles coûteraient trop cher à remplacer.

— Alors pourquoi m'engagez-vous à descendre ?

— Parce que le jeu n'est pas égal. Ni l'or ni l'argent ne valent le prix de votre personne, de la reine et de vos enfants qui sont céans. C'est pour cela que nous vous conseillons de ne pas vous mettre en aventure. »

Je ne les écouterai pas. Car, si je quitte le navire, les huit cents passagers qui descendront avec moi à Chypre, ne trouvant pas de fret pour le retour en France ou n'ayant pas les moyens de payer le prix de la traversée, ne rentreront jamais chez eux. Je fais connaître ma décision :

« J'aime mieux mettre en la main de Dieu ma personne, ma femme et mes enfants que d'exposer à un sort incertain un aussi grand nombre de gens qu'il y en a céans. »

Soudain, le vent s'en mêle. Il menace de jeter le navire sur les écueils qui l'entourent ou sur les côtes de Chypre. Il ne faut pas moins de cinq ancrs pour le maintenir contre les assauts de la tempête. On décide de raser les paradis qui surmontent les ponts, à cause de leur prise au vent. Le calme revient peu à peu.

Après une halte sur l'île, une des béguines de la reine, qui a jeté dans la poêle où brûlait une chandelle un linge dont elle avait entortillé sa tête, provoque un incendie. Le feu s'est communiqué au linge et aux toiles dont les vêtements de Marguerite sont couverts. Ma femme s'éveille dans une chambre embrasée, elle saute du lit et renverse tout à la mer.

Enfin, le mercredi 8 juillet, la flotte arrive devant le port de Hyères, en Provence. Tous les passagers manifestent leur impatience de prendre terre. Mais je refuse de descendre. Car Hyères et la Provence appartiennent à une terre d'empire ; et je ne veux aborder que sur un rivage de mon royaume. J'entends reprendre la mer jusqu'à Aigues-Mortes. Ce projet désole la reine qui voit se dessiner, face à elle, les montagnes d'enfance de sa chère Provence. On me supplie pendant deux jours. Je finis par céder. Nous débarquons et, en attendant les chevaux de grand chemin, décidons de loger, à deux lieues du petit port, au château d'Hyères.

Une foule agitée, bruyante et bigarrée, se précipite autour des galées et des nefes, dans un concours de cottes d'armes, de surcots et chaperons, mais aussi de turbans, de burnous et de hauberts.

Débordant de caisses innombrables qui encombrant le port, l'Orient se répand sur le rivage et l'envahit : brocards d'Antioche, taffetas de Tyr, draps d'or d'Égypte, soies grèges de Chypre, pharmacopées et herbolées sarrasines dont les physiciens des pays francs vantent les mérites – je puis en témoigner : camphre, laudanum et aloès. Puis on roule les tonels des vins célèbres de Lattaquié, Jéricho et Tortosa. J'ai fait charger aussi des plants de cèdres du Liban et d'essences exotiques pour le verger royal : citronniers, orangers, grenadiers.

La reine, radieuse, à nouveau enceinte, traverse sa Provence, la joie au cœur.

L'abbé de Cluny m'offre, pour le retour vers Paris, deux beaux palefrois qui lui auront sans doute coûté une fortune. Le lendemain, le bon moine revient me voir pour m'entretenir de ses besognes. Je l'écoute débonnairement. Joinville me le reproche. J'ai accepté un présent. Je lui suis redevable. Le sénéchal a raison. Je renverrai les

chevaux à Cluny : comment cet abbé roué a-t-il pu penser un instant acheter la faveur royale avec une paire de chevaux ?

Nous traversons Beaucaire et Aix, où Marguerite se recueille sur le tombeau de son père, qu'elle n'a jamais revu, dans l'église des Hospitaliers de Saint-Jean. Puis elle rend visite à sa mère.

Nous rencontrons un cordelier, dont j'ai déjà entendu parler, le frère Hugues. Il m'adresse quelques paroles dépitueuses :

« Sire, je vois beaucoup de religieux à votre cour. Ce n'est pas leur place. Un moine ne peut pas vivre hors de son cloître, pas plus que le poisson ne peut vivre hors de l'eau. La cour est une sorte de cloître bien trop grand, avec une quantité de plats de viande, de bons vins forts et clairs, où ces moines-là font leurs aises plutôt que leur salut. »

Je lui mande quel doit être mon premier acte quand j'entrerai en terre de France, après ces six années passées outre-mer. La réponse fuse :

« Votre premier acte ? Rendre justice au peuple. »

Ce moine n'a fait que traverser ma vie. Mais il l'aura fait en une heure décisive. Je suis parti six ans pour délivrer le Saint-Sépulcre. Je n'ai pu même l'apercevoir.

Avec Marguerite, nous nous rendons à la Sainte-Baume. Nous pénétrons sous une voûte de roche moult haute où l'on nous dit que la Magdeleine séjourna en ermitage pendant dix-sept années. Je mets genou en terre pour la prier. L'eau suinte sur les parois qui pleurent ; j'appelle la sainte bienheureuse :

« Ô Marie-Magdeleine,
Petite fille de Pâques.

Quand les ténèbres duraient encore, au petit matin, vous avez couru. Vous êtes venue au sépulcre. Il était vide. Les linges posés à terre. Le suaire plié à part. Vous avez pleuré parce que vous avez

pensé que Jésus avait été enlevé dans la nuit. Soudain un homme vous apparut.

Vous avez cru que c'était le jardinier.

“C'est toi qui l'as enlevé. Dis-moi où tu l'as mis !”

Mais le jardinier a souri, imposé les mains, en prononçant votre seul nom : “Marie de Magdala !”

Alors, vous vous êtes retournée. Et vous l'avez reconnu :

“Ô, Rabboni !”, ce qui veut dire “Maître”.

Sainte Marie-Magdeleine, prenez en pitié mon armée défaite.

Et tous ces pécheurs qui sont tombés là-bas en Terre sainte.

Donnez-moi à comprendre pourquoi Dieu m'a privé du droit d'approcher le lieu sacré de la Déposition.

Ma défaite est une honte. Une tache sur la Couronne.

Sainte Marie-Magdeleine, versez sur les brûlures de cette plaie honteuse les baumes spirituels en quoi vous avez transformé votre amour qui ne connut jamais que la Passion. »

Le miroir des princes

NOUS PASSONS le Rhône à Beaucaire et poursuivons notre chemin à travers la province de Languedoc, où je rends, dans l'urgence, quelques ordonnances sur des abus voyants. Partout on nous reçoit en grande pompe, avec d'esbaudissantes monstres de joie. Le peuple se porte en foule sur mon passage et m'offre des présents touchants.

Nous nous arrêtons au Puy-en-Velay – où Adhémar, premier évêque croisé, composa le *Salve Regina* –, puis nous traversons Brioude, Clermont, Moulins. Le 24 août 1254, nous arrivons à Saint-Benoît-sur-Loire ; et le 5 septembre, c'est le terme du voyage : nous ramenons l'oriflamme et raccrochons nos bourdons à Vincennes, noircis par les soleils féroces. Je me rends à Saint-Denis où Marguerite dépose quelques pavillons de soie de Syrie pour la parure, aux fêtes solennelles, des saints martyrs du royaume, Denis et ses compagnons.

Le 7 septembre, je fais mon entrée dans Paris. Le clergé des églises et les bourgeois viennent en procession au-devant du cortège royal, endimanchés en leurs bリアuds de cérémonie. Partout s'étalent, dans l'air léger de l'été expirant, les réjouissances publiques, les feux de joie et les danses. La Cité sautille. Je mets fin à ces débordements qui ne s'accordent guère aux désenjouements de mon âme. Paris demeure, à l'identique, avec ses tentures de fête et ses ivresses de pavé. Je retrouve mon royaume, mon peuple, en ses affections et ses fidélités. Tout paraît comme avant la partance. Et pourtant, tout a changé. Car les six années qui

se sont écoulées entre ma partance et mon retour, ont bouleversé beaucoup de choses. Autour de moi. Et surtout en moi.

Au fond de mon cœur, s'est invitée une vacillation étrangère aux exaltations de naguère, celles du passage. Ma quête du Graal a échoué. J'avais vécu pour Jérusalem, depuis mes premiers rêves. C'était le ressort de mes jours. Je n'ai pu ni la sauver ni même l'approcher. Je demeure en errance, à la porte de ma vie. Je perds le goût. Rien ne m'égaye, pas même mes ménestrels. Car la musique me ramène à l'Orient, au roi David. Envahi de tristesse, consterné de visage, je ne désire recevoir aucune parole de consolation. Qu'on me laisse seul traverser cette nuit obscure de l'âme. Je ne veux plus revêtir ce costume d'apparat, sur ce pliant à pieds de dragon, cette dalmatique du royaume d'apparence. Ma main tremble sur mon sceptre trop lourd et paré de trop d'éclat. Je renonce aux hermines, aux martres, aux fourrures d'écarlate, de vair et de petit-gris, aux estriers d'or. Je veux m'habiller de peaux d'écureuil ou de jambes de lièvre. Et supprimer les ornements et harnachements de mes montures. Je n'irai plus qu'à selle nue, avec des esperons de fer, vêtu d'une simple cotte de camelin laineux et d'un surcot de tiretaine sans manche. Sur ma chevelure, je commande un chapel sans coiffe, à plumes de paon. Affamé de sobriété, je ne veux plus me nourrir qu'en altitude, l'esprit épuré. Pour que mes doutes atteignent leurs cimes. Et que, de là-haut, on y réponde.

L'entretien avec Hugues de Digne, le moine d'Hyères, me revient en mémoire. Je rencontre le frère Bonaventure. Il me parle à son tour de la Cité évangélique et d'un roi des derniers temps, passé de la Jérusalem terrestre à celle de la Jérusalem céleste.

À l'automne de ma vie, je veux me confondre avec la poussière à laquelle, aux pays de la soif, j'ai failli me mêler pour toujours.

Je retrouve la Sainte-Chapelle, la nuit. J'y demeure plusieurs heures à méditer, sous ces vitraux de l'Orient endormi. Les étoiles, les couleurs, tout s'éteint. Je supplie le Ciel, en l'élévation de ses silences, de verser en moi sa lumière. Pour que brille en mon cœur une humilité nouvelle, comme la pierre d'escarboucle en or fin. L'humilité des injustes revers, dont on accepte le mystère.

Je médite, je prie, je supplie. Mais je ne guéris pas. Marguerite, à qui je reproche d'avoir trop grand surcroît de robes et de bijoux, s'agace de mon humeur contrariaise. Elle me rappelle à la souvenance de la reine Blanche et de son exigence : « On ne peut pas déroger à ce principe royal : l'habit doit répondre au rang. » Je songe, un instant, à quitter mon trône. Je ne suis plus dans la fonction. La dignité royale m'encombre. La Couronne me pèse. J'abdiquerai pour mon fils Louis, en âge de régner. J'irai finir mes jours au monastère. Je consulte les maîtres de l'Université : un roi n'abdique pas. Il meurt roi comme il naît. Il appartient au royaume et à son immémoriale destinée. Il n'abandonne pas sa femme et ses enfants. Un roi, oint, est un roi « *in aeternum* », tout comme est le « *sacerdos in aeternum* ». On ne laisse pas la couronne ou la bure comme on quitte un surcot. J'irai rendre visite à ma mère demain matin. Je lui manderai que faire.

J'entre sous le porche de Maubuisson. Au milieu du chœur des religieuses, je m'avance vers le tombeau de cuivre. J'y découvre l'effigie de la défunte reine Blanche, en habit et mantel de religieuse avec une couronne sur la tête, soutenue par deux anges.

Une petite lueur jaillit en moi : j'irai au couvent Saint-Jacques dès mon retour, comme ma mère y allait elle-même quand elle se

sentait guettée par le désarroi. Les frères prêcheurs m’y attendent. Je les interroge sur les doutes qui m’écorchent l’âme :

« Quel est, selon vous, le premier besoin du royaume de France ? La prospérité ?

— Il n’en manque pas.

— La paix ?

— Le royaume en est déjà pourvu.

— Alors de quoi a-t-il besoin ?

— De sagesse !

— Pourquoi de sagesse ?

— Parce que c’est elle qui exerce au discernement et élève les peuples vers les compréhensions supérieures. Un royaume meurt de la matière et vit de l’esprit.

— Et comment développer la sagesse ?

— Eh bien, en créant par exemple une grande bibliothèque pour le royaume. »

La réponse me surprend. Elle sort des sentiers communs. Je fais dessiner une galerie de l’esprit réunissant tous les livres qui guérissent les fatigues de l’âme.

Au fil des jours, cette parole jacobine entre en résonance avec un souvenir de Palestine qui me revient à l’esprit. J’ai entendu parler, là-bas, d’un prince des Infidèles qui faisait quérir de tous côtés les livres de religion et de science. Puis il en fit exécuter des copies, qu’il plaça dans une mahomerie. Il les mit alors à la disposition des lettrés et des jeunes gens de son pays.

Je confie à un érudit, Vincent de Beauvais, surnommé au Palais le *Librorum Halluo* – le dévoreur de livres –, le soin de créer une bibliothèque du monde – un *speculum majus*, un grand « miroir pour les princes ».

Et je mande à mon confesseur Geoffroy de Beaulieu qu'il aille quêrir dans les abbayes les livres des Saintes Écritures et les ouvrages des saints Pères. Un métier va s'épanouir, celui de copiste. Je fais construire, juste à côté de la Sainte-Chapelle, la salle du Trésor, où je rassemblerai les originaux d'Augustin, d'Ambroise, de Jérôme. Puis je fais relier mes appartements, par un corridor, à cette salle des précieux manuscrits, où, à proximité des saintes reliques, s'envolent les plus belles pensées.

Cette bibliothèque contribuera à ma plus douce récréation. Vincent de Beauvais y compose déjà un livre géant, réunissant toutes les connaissances acquises, philosophiques, artistiques, mécaniques, scientifiques et morales. La Bibliothèque royale, qui vient de naître, s'enrichira sans cesse, garantissant au royaume la prééminence des beaux esprits.

Mes grands travaux recommencent. Je fais entreprendre les fondations de la tour Bonbec qui plonge dans la Seine et défend le petit palais, prenant sur l'eau près de la Sainte-Chapelle. Mais surtout je crée la maison des Quinze-vingt pour les quinze fois vingt – les trois cents – gentilshommes qui m'ont accompagné en Terre sainte et qui marchent dans la nuit, revenus aveugles de l'outre-mer où les Sarrasins leur crevèrent les yeux. Les Parisiens croisent bientôt dans les rues tous ces indigents qui portent, cousue sur la poitrine, au-dessus de la boîte qu'ils suspendent à leur col pour les quêtes, une fleur de lys, couleur safran, comme si c'était la royauté elle-même qui invitait les passants à la charité. Je donne la Maison-Dieu de Fontainebleau aux Trinitaires, qui se consacrent au rachat des captifs en pays mahométan.

Bientôt, je retrouve les affaires du gouvernement. Je cherche à mieux séparer ce qui relève de la *respublica* et ce qui tient de

l'*ecclesia*. Je veux mettre l'État, qui abrite le Bien commun, au-dessus de ma personne.

Ma royauté souveraine s'établit sur le « devoir d'État ». J'en appelle aux frères jacobins. Leurs réflexions inaugurent dans mon esprit une sage distinction entre le corps, mystique, de l'Église, et le corps, social, de l'État.

Les frères mendiants ont justement exprimé le souci d'irriguer à nouveau l'Église de sa sève évangélique, en la détachant des séductions des biens terrestres. Je mande au franciscain Gilbert de Tournai et au dominicain Vincent de Beauvais de composer les enseignements – des miroirs – pour faire connaître que l'*imperium* du roi, d'une autre nature que le pouvoir des barons, s'appuie sur le Bien commun, l'*utilitas publica* : « Le roi ne peut tenir de personne. » Chaque baron demeure souverain en sa baronnie. Mais le roi est souverain par-dessus tous.

Je forme un conseil de familiers avec les meilleurs : Guy Foulquoy, un jurisconsulte émérite ; Pierre de Fontaine, qu'on appelle le « chevalier du roi », qui appartient à cette distinction des temps nouveaux, la chevalerie de paix civile, prospérant en les baillages et prévôtés ; Eudes de Lorris, un serviteur d'apanage, apaiseur des querelles anglaises ; Eudes Rigaud, frère mineur devenu archevêque de Rouen, précurseur du nouveau droit de la Curia, un confident et un ami. Et puis le groupe des conseillers picards, Vilette pour la justice, qui veut faire de moi un roi d'audience, et Péronne pour l'administration. Tous ces chevaliers, de bon conseil, sont de petit lignage. Ils n'ont donc guère de biens à protéger ou à convoiter. Ils m'aident à établir une royauté nouvelle, dans un monde qui n'est plus celui d'avant le passage outre-mer : on ne peut à présent considérer les universaux, le pouvoir, la guerre, ni la justice comme jadis.

La paix dans la *christianitas* devient vitale. La guerre privée entre les barons chrétiens nous épuise et nous détourne. C'est une guerre entre soi, contre soi, une mutilation de soi-même, qui esmoignone l'Occident tout entier. À l'heure sarrasine, c'est pure folie que ce combat.

J'interdis le « gage de bataille », cette lutte judiciaire qui consiste à vider les procès par la force des armes, dans un affrontement entre les parties. Et j'entends que la Chrétienté réserve ses vitalités, ses courages et ses querelles pour l'outremer. Je ne veux plus de guerres avec les autres rois ; ce ne sont que disputes de famille alors même que les tribus de l'Islam roulent sur nous.

Le prestige de la France ne dépend guère de son agrandissement, car elle n'appartient plus à l'ordre physique. Elle est toute contenue dans le regard que portent sur elle les nations qui, de toutes parts, l'appellent aux nécessités de son arbitrage. Le roi de France doit devenir l'apaiseur du monde.

Le miroir du peuple

JE TRAVAILLE chaque jour à mes abaissements dans le désir brûlant de faire grandir en moi la fonction de roi donné. Je voudrais que la dignité royale fût reçue dans le cœur des chétifs et humbles besogneurs de mon domaine comme une de leurs grandeurs intimes. Et que chacun de mes sujets empruntât à cette dignité un peu d'altitude à mettre dans sa vie et de baume en son cœur.

Rutebeuf, le trouvère, m'écrit un compliment qui m'émeut : « Vous êtes le meilleur roi qui ait jamais détesté le désordre. » Je hais ce qui n'est pas dans l'ordre et aspire à la paix pour mon royaume. Or la paix, c'est la tranquillité de l'ordre.

À travers mes courses répétées dans les sénéchaussées, les prévôtés et les baillages, pendant six mois, après avoir touché terre à Hyères, j'observe la France, son état, ses suppliques. Chaque halte donne lieu à des actes que je scelle de ma main : chartes, arrêts de justice, constitutions, donations, aumônes. À la Chandeleur, à la Pentecôte, à la Toussaint, je tiens conseil des prud'hommes de ma cour, au sein de mon parlement. C'est là que je rapporte, de mes voyages, la moisson des bons grains et de l'ivraie récoltés sur ma route. Partout en mes pérégrinations, je rencontre des affamés. De pain. Mais plus encore de justice, le premier besoin du royaume.

Au mois de décembre de l'an 1254, je mande qu'on publie mon « ordonnance pour la réformation des mœurs dans la langue d'oc et dans la langue d'oïl ». J'ai relevé trop d'abus et d'excès des officiers publics pour ne pas leur imposer une règle de conduite

plus sévère. Le pouvoir est un service et un honneur. Pas une échelle aux vanités, une facilité, une aisance. On y sert sans se servir. Les baillis me représentent auprès de mes peuples. Un bailli qui maraude, c'est le roi qui vole. Un prévôt qui se déshonore, c'est la Couronne qu'on salit. Mes prévôts ne peuvent pas agir comme des gens de bien mais comme les gardiens du Bien commun. Beaucoup l'ont oublié. L'officier royal ne doit recevoir aucun présent des justiciables non plus que des sujets de son administration, ni pour lui, ni pour sa famille, ni pour ses conseillers, ni même pour ses serviteurs. Sauf lorsqu'il s'agit de petits dons dérisoires de vins ou de fruits d'une valeur inférieure à dix sous.

J'interdis à tous les baillis d'offrir des présents aux auditeurs des comptes, aux membres du conseil royal ou aux enquêteurs dépêchés dans les baillages et les sénéchaussées. Aucun cadeau venant d'un sergent, un bayle, ou tout autre subordonné ne doit être accepté.

L'officier royal prêtera serment, en sa magistrature, de faire droit sans exception de personne, aussi bien au pauvre qu'au riche, à l'étranger qu'au bourgeois.

J'interdis aussi à mes agents d'acquérir des richesses de terre et de marier leurs enfants dans leur juridiction. Je veux empêcher mes représentants de se constituer d'injustes fortunes foncières démesurées. L'officier, sorti de charge, doit demeurer cinquante jours encore dans le lieu de sa dernière résidence pour répondre aux réclamations dont son administration peut faire l'objet. Cet établissement général pour mes sujets n'ira pas sans de nouvelles nominations. Ainsi tous ceux qui ont profité de mon absence outremer pour fauter seront remplacés.

Je veux aussi m'attacher à organiser les communes de mon royaume. Mais je fixe d'abord mon attention sur le triste état des habitants de Paris. Les hautes fonctions de prévôt de cette ville sont tombées, depuis trop longtemps, entre les mains d'un bourgeois qui les a achetées. Or le prévôt de Paris a de larges attributions qui comprennent la justice, la police et la perception des impôts. Hélas, je constate qu'une fois en possession de cette charge, le titulaire en profite pour favoriser ses parents et enfants dans toutes les injustices et infamies que ceux-ci se permettent sur le menu peuple qui n'ose protester. La recension de ces abus continuels monte vers moi chaque jour. Les humbles n'obtiennent jamais gain de cause contre les plus fortunés qui corrompent le prévôt à force d'argent. Il n'y a plus de justice.

Désespérés, les gens sans défense abandonnent peu à peu les terres soumises à l'autorité judiciaire du prévôt. Des quartiers plus lointains de Paris, placés sous une autre juridiction, offrent aux habitants une situation préférable. Ils s'y portent en grand nombre. Si bien que la terre royale de Paris devient déserte. On me dit même que le prévôt tient souvent des audiences où l'on ne voit pas plus de dix ou douze personnes. Et tout le pays de Paris devient la proie des voleurs de grand chemin.

Cette situation déplorable ne peut pas durer. Des plaintes me viennent de tous côtés. C'est pourquoi le parlement décide que la fonction de prévôt cessera d'être vénale. J'assigne des gages considérables à celui qui occupera cette lourde charge et interdis formellement les abus qui ruinent le peuple. Puis je fais quérir un chevalier légiste capable de rendre justice avec rigueur, sans accorder plus de considération à un riche qu'à un pauvre. Le personnage le plus digne d'obtenir cette fiance me semble Étienne Boileau, ancien prévôt d'Orléans. Je le nomme prévôt de Paris. Il

s'est croisé avec moi et fut fait prisonnier à Mansourah. Je connais sa capacité à essayer les coups. Il s'acquitte d'ailleurs si habilement de ses fonctions qu'en peu de temps les malfaiteurs disparaissent. Ceux qui ont l'audace de traîner encore seront bientôt saisis et pendus. Homme d'une fermeté à toute épreuve, Boileau ne se laissera séduire ni par les liens de parenté, ni par l'or, ni par les libéralités.

Cette rude et loyale justice rend la fiance aux habitants de Paris. Ceux qui ont déserté la terre royale s'estiment heureux d'y pouvoir revenir. L'amélioration de la vie des habitants produit bientôt des droits de vente et d'achat, des saisines et autres revenus, qui forment une recette quatre fois plus considérable qu'auparavant. Le tribunal où Étienne Boileau officie, à deux pas du palais royal, sur la rive dextre de la Seine, ne désemplit pas. Renouvelant la coutume de mes ancêtres, en vue de relever l'autorité du prévôt, maintes fois je partage le siège judiciaire avec lui, sous le dais fleurdelysé qui orne la salle d'audience, en me rendant au Châtelet me soir près ledit prévôt, pour l'encourager à donner l'exemple aux autres juges du royaume. Étienne Boileau organise avec beaucoup d'autorité le guet du roi, composé de vingt sergents à cheval et quarante sergents à pied, commandés par un chevalier. J'autorise l'institution d'un second guet, celui des métiers, le guet bourgeois, que les Parisiens appellent plus souvent le « guet dormant ». En effet, les échevins et les marchands d'eau m'ont représenté que la ville n'est pas sûre la nuit, qu'il s'y commet force larcins, violences, ravissements de femmes et enlèvements de meubles pour frustrer leurs hôtes. Les meuniers du Grand-Pont, les chandeliers des rues basses et tous les métiers jurés des allées marchandes m'ont supplié de leur permettre de faire le guet à leurs frais, se succédant, par ordre de jurande, de

trois semaines en trois semaines. Peu à peu, la sûreté et la prospérité de la ville se rétablissent.

Je mande au prévôt de Paris de rédiger le Livre des Métiers, dans le souci de protéger l'ouvrier de toute forme d'abus pour qu'il ne soit dominé ni par la matière qu'il soumet à sa volonté, en tirant d'elle ce qui lui est nécessaire, ni par la loi de production qui menace parfois de séparer l'homme de lui-même, quand il se laisse produire par les choses. J'interdis la spéculation par accaparement sur les matières premières et sur les marchandises, ainsi que la surproduction.

Le Livre des Métiers encourage les harmonies des compagnons et des maîtres. Il rappelle le sens sacré de l'ouvrage qui est création. Le travail, qui n'est que moyen, meurt en l'objet créé ; l'effort n'est pas une fin en soi. La fin, c'est l'œuvre. Le labeur s'abolit dans l'œuvre. Le chef d'atelier et ses ouvriers créent un « chef-d'œuvre ».

Je veux aussi domestiquer le commerce de l'argent. L'argent n'est qu'un serviteur ; le vrai capital, c'est le savoir-faire. Il est pernicieux que l'argent produise de l'argent. Toute stipulation d'intérêt relève d'une vilaine paresse car elle vient, sans labeur, grossir, au moment de la restitution, la somme prêtée. Je veux interdire l'usure et l'argent qui prospère en dormant. Depuis le Deutéronome, on entend par usure tout ce qui dépasse la somme principale. Les chrétiens marchands d'argent, sous le nom de lombards ou de cahorsins, et tous les usuriers seront découragés et pourchassés.

Parmi tous les désordres, il en est un autre plus insupportable encore pour le commerce et la production, c'est le désordre des monnaies. Le baronnage, fort du privilège des vassaux de battre monnaie, complique à l'infini les échanges commerciaux et autorise

toutes les fraudes. Il n'y a pas de nation sans monnaie et il n'y a pas de monnaie sans nation. Je veux une monnaie pour la France. De toutes les honnêtetés que les gouvernements sont tenus de pratiquer, une des plus précieuses, à coup sûr, me semble tenir à une parfaite sincérité dans le poids et la valeur des monnaies. Le royaume prendra donc un soin scrupuleux de n'avoir que des monnaies de bon aloi. Il se tiendra éloigné des honteuses altérations. Je fais frapper l'écu, première monnaie d'or capétienne. Les pièces des seigneurs ne pourront avoir cours que dans le champ des seigneuries. La bonne monnaie chassera la mauvaise. Les purs deniers bouteront les deniers pelés, usés ou contrefaits. Je bannis enfin la circulation des esterlins anglais dans le royaume. Qui tient la monnaie tient la terre.

Autre désordre, celui des justices de fiefs, où la force prime le droit. L'interdiction du duel judiciaire dans les tribunaux royaux fut un premier pas difficile qui a substitué à la guerre, la justice. La preuve par l'enquête et les témoignages a remplacé la preuve par la force. Mes légistes ne cessent d'expliquer en vain : « Bataille n'est pas voie de droit. » Car, pour beaucoup de seigneurs et de barons, dont les pensées appartiennent encore à l'ancienne société, la justice se rend tout naturellement au nom de la force. Ils s'en vont clamant dans leurs fiefs : « Le pays n'a point été acquis par le droit écrit ni par l'arrogance des clercs, mais par le sang des guerriers. » Ils entendent continuer à faire la preuve de leur bon droit en mettant leur corps en aventure. Qui possède la meilleure épée, possède le droit le plus juste. C'est une vieille opinion enracinée dans les esprits, une vieille coutume burgonde, que l'issue d'un combat entre deux hommes vient révéler le jugement de Dieu et distinguer l'innocent du coupable. En vertu de ce principe, la guerre semble le moyen le plus juste de vider toute querelle. Si deux seigneurs

voisins entrent en dispute, ils se déclarent donc la guerre, eux, leurs vassaux et leurs sujets, pérégrinant d'une terre à l'autre pour ravager et brûler. Il est temps de mettre tous mes efforts à empêcher ces affrontements entre seigneurs. Je commence par faire appliquer la trêve du roi, inaugurée par mon aïeul Philippe Auguste : ainsi est-il ordonné de laisser un délai de quarante jours entre l'offense et la guerre. On ne pourra se combattre qu'après ce délai, ce qui me semble assez pour qu'on ait le temps de se réconcilier. Beaucoup de barons et de seigneurs de fiefs se plaignent de l'autorité royale, qui empiète ainsi sur leurs franchises. Les trouvères en portent le cinglant écho en leurs vers :

*Elle est morte la seigneurie
Le roi ne fait droit ni justice
Aux chevaliers, mais les méprise.*

Je fais tels établissements qu'il me plaît pour le commun profit et par grand conseil. Je veille à ce qu'ils ne soient pas contraires aux bonnes mœurs car, comme le dit un de mes légistes, « ne le devraient pas mes sujets souffrir ». Une loi inique n'est pas une loi. Si elle blesse la conscience, elle n'appelle plus l'obéissance, les jacobins le répètent tous les jours aux futurs légistes, escholiers de la montagne Sainte-Geneviève.

Je veux tirer les quatre cordons du dais de souveraineté. Car l'autorité royale doit pouvoir se doter des droits régaliens essentiels à son exercice : le droit de déclarer la guerre, retiré aux barons ; le droit de faire la loi, soustrait à la coutume ; le droit de battre monnaie, enlevé aux seigneuries ; le droit de rendre la justice, retranché aux cours baroniales.

Les plaids de la porte

LES DEVOIRS de ma charge m'inclinent à rendre pleine justice à tous mes sujets, bourgeois, roturiers, seigneurs ou manants. « La vraie noblesse, a justement rappelé, du haut de sa chaire, le prédicateur Jacques de Vitry, c'est celle de l'âme. Nous n'avons pas eu, pour les uns des auteurs en or et en argent, pour les autres des auteurs en limon. Nous ne sommes pas venus, les uns de la tête, les autres du talon. Descendus du même homme, nous sommes tous sortis de ses reins. Dieu nous a élevés à la même dignité. »

Je place désormais le trône sous le signe de la main de justice, cette main d'ivoire aux doigts levés, portée par le bâton royal et que je tiens serrée, en même temps que le sceptre, depuis le jour du sacre. J'ai reçu ce mandat, conféré par l'onction sacrée, comme une délégation de Dieu, le Justicier Suprême. Mon psautier d'enfant m'y avait préparé, avec cette image d'Abraham qui reçoit Yahvé et lui offre à manger sous le chêne de Mambré. J'irai à Vincennes, auprès de l'un des vieux arbres plantés par Hugues Capet, mon ancêtre, accueillir la Justice, fille du Christ, et tenir conseil avec elle.

C'est à l'abri d'un chêne à l'écorce tricentenaire que j'établis, les jours de beau temps, entre les lilas et les églantiers, sous le firmament où se trouve le Juge qui jugera les juges, mon tribunal d'appel à ciel ouvert. Tous les plaideurs déshérités du royaume pourront s'y faire entendre de la plus grande majesté du monde. Sous les nuages, signes des faiblesses humaines qui éclipsent le soleil, j'agis par filiation du souverain Magistrat qui ne fait attendre aucunement les humbles pour les ouïr.

Je m'efforce, comme un roi de sens, de rendre une justice concordante, libre en ses allures, une justice paternelle qui coupe en sa racine le procès qui vient de naître et juge en équité plus que selon les rigueurs du droit, souvent le complice de l'injustice. Je veux être, sous les arcs de verdure, accessible à tous les plaignants, loin des voûtes solennelles et des austérités des salles d'audience. Je tiens désormais ces assises domestiques à l'extérieur de mon palais. On les appelle « les plaids de la porte ».

Chaque matin, je juge en personne, séance tenante. Je veille à ce que nul ne soit privé de son droit. Après la messe, je vais m'asseoir au bois de Vincennes. Je m'adosse au grand chêne, entouré de mes meilleurs légistes, Messires Pierre de Fontaine et Geoffroy de Villette. Tous ceux qui ont une affaire en cours viennent m'entretenir, sans empêchement d'huissier. Parfois, ce sont mes conseillers qui expédient la partie. À d'autres moments, je rends la justice dans l'île de la Cité. C'est merveille de me seoir sur un petit tapis ou un banc de pierre, au milieu du fouillis végétal des buis, des sureaux et des lilas dont les fleurs se balancent au vent du mois de mai. Je vois arriver vers moi, souvent cassés par la vie, entre les poiriers aux troncs penchés, des humbles qui implorent. Ma tenue ne les effraie pas car, pour juger ces gens du commun, je revêts une cotte de camelin, un mantel simple de taffetas noir sur les épaules et mon chapel de plumes de paon qui ressemble à celui des crieurs et marchands pelletiers.

J'entends montrer ainsi, en rendant moi-même des arrêts qui corrigent les jugements faussés, que toute justice émane du roi, quand bien même j'en confie l'exercice à mes agents. Cette délégation précaire, je peux la reprendre à tout moment. Je rêve d'une justice humaine, rapide et qui n'épargne pas les puissants. Je multiplie les cas royaux, ceux qui touchent au roi. C'est une

invention de mes légistes qui veulent réserver à la justice royale les questions les plus épineuses du royaume. Je souhaite surtout permettre aux justiciables, en la cour laïque du palais, de faire remonter les appels de degré en degré, de sujets en seigneurs et de seigneurs en seigneurs jusqu'au roi.

Je m'efforce de ne pas confondre bonté et faiblesse. Aucune faveur ne sera accordée, fût-elle sollicitée par la cour, par le clergé, par mes frères ou la reine elle-même. L'affaire criminelle de Pontoise vient à point nommé. Elle m'a laissé un souvenir cuisant, mais j'ai tenu bon. Une dame de Pontoise avait fait assassiner son mari pour épouser un autre homme. Le crime semblait évident, la preuve certaine et l'aveu arrogant. En toute justice, la dame fut condamnée mais elle était belle et puissante. Et elle avait favorisé, par ses aumônes, les ordres mendiants. Ceux-ci, lui exprimant leur reconnaissance, viennent au palais me demander sa grâce. À leur intervention se joint la comtesse de Poitiers, l'épouse de mon frère, une amie proche de la meurtrière. Elle est allée supplier la reine de s'en mêler aussi. Devant tant de sollicitations, je réclame le dossier puis l'examine. Ma résolution reste ferme : je n'accorderai pas ma grâce pour une telle faute.

« Que, du moins, me dit-on, on ne l'exécute pas à Pontoise où elle est connue, car son supplice y ferait scandale ! »

Je mande conseil à mon légiste, Simon de Nesle, un magistrat au jugement sûr. Celui-ci me répond au contraire :

« Justice au grand jour s'avère nécessaire, surtout pour les puissants. »

Je l'écoute. En dépit de toutes les intercessions des franciscains et des dominicains, de ma belle-sœur et de Marguerite, la justice suivra son cours et ira à son terme.

Un autre procès va connaître un retentissement inouï dans tout le royaume, car il constitue une épreuve exemplaire entre les deux autorités, celle des barons et la mienne. Il concerne un grand seigneur, Messire de Coucy, fils du célèbre Enguerrand qui avait fait ciseler une couronne lors du complot de Montlhéry, aspirant alors au sacre. Cette affaire de Coucy est pourtant simple : trois enfants, natifs de Flandre, viennent en France pour apprendre la langue d'oïl. Reçus à l'abbaye Saint-Nicolas-des-Bois, près de Laon, ils se divertissent un jour à chasser le lapin, avec leurs arcs et quelques flèches ferrées, dans les forêts du domaine abbatial. Mais ils connaissent mal les limites des terres du pays et poursuivent leur gibier sur un autre domaine, se retrouvant dans les bois du château de Coucy. Les gardes forestiers d'Enguerrand les appréhendent et les saisissent. Leur innocence saute aux yeux, tout autant que leur maladresse et leur bonne foi, car ils n'ont ni engins de chasse, ni chiens à leur suite.

Or le sieur de Coucy, sans aucun jugement, commet la lâcheté de les faire pendre haut et court, au bord de sa terre baronniale. Je vois venir vers moi l'abbé de Saint-Nicolas et les pauvres parents des trois jeunes pendus, horrifiés, révoltés, désespérés.

Sans délai, je mande par-devers moi le sieur de Coucy. Il se fait accompagner d'hommes de loi et, plein d'arrogance, argue qu'il n'est pas mon justiciable, attendu que les registres de France ne mentionnent pas son fief parmi les baronnies. Je commets quelques légistes pour m'assurer que le fief dépend bien de la Couronne. Puis j'ordonne à mes sergents de mettre la main au collet du coupable, de s'assurer de sa personne et de l'enfermer dans un office du Louvre, la prison royale. Un peu plus tard, je le fais introduire en la Chambre aux Plaids, où se trouvent déjà ses amis en seigneurie, le roi de Navarre, le duc de Bourgogne, les

comtes de Bar, de Soissons, de Bretagne, de Blois, de Champagne, ainsi que Monseigneur Thomas, l'archevêque de Reims, et un grand nombre de barons du royaume, que j'ai convoqués pour juger cette cause d'une grande importance symbolique. Le sieur de Coucy soutient qu'il ne peut être jugé que par les pairs de France, comme c'est « la coutume de baronnie ». Je balaie cette argutie, mais, ce jour-là, ma cour, c'est-à-dire le cercle des vassaux de la Couronne, passe tout entière du côté de l'accusé. Celui-ci refuse de se soumettre à la procédure de l'enquête, en chose qui touche sa personne, son honneur et son héritage. Il se dit prêt à se défendre par gage de bataille. Je lui réplique :

« En fait de preuves, l'on ne doit aller ainsi par la loi de bataille mais par l'enquête. »

Enguerrand récusé la preuve par témoins. Il préfère mettre son corps en aventure. Je lui fais valoir que l'assurance d'une bonne justice se trouve là où les preuves s'avèrent absolument certaines. Car je considère qu'il vaut mieux laisser un coupable impuni que de punir un innocent. Dans les affaires criminelles, les preuves doivent être aussi claires que le jour à midi. « Plus claires qu'étoile qui est au ciel », comme le dit l'adage du coutumier de Bretagne. On ne juge pas sur une mine ou une rumeur. Et le pilori des commérages ne rend jamais bonne justice. Je m'adresse au sieur de Coucy et à tous les barons qui le soutiennent :

« Si la vérité m'impose qu'une sévère justice doive être faite, je la ferai sans aucune considération de lignage pour le coupable ou de rang pour ses amis, car je songe, en cet instant, au supplice qui a été infligé aux jeunes Flamands. Il n'y aura point d'immunité. »

Les amis d'Enguerrand commencent à s'effrayer. Ils me supplient de me contenter d'une amende et veulent se porter caution

pour lui éviter la prison. Échauffé par cette résistance de toute la noblesse à l'exercice de ma justice, je n'écoute personne. Presque seul, au milieu de mon petit groupe d'officiers, de clercs et de prud'hommes, en face de cette coalition féodale qui rassemble les forces du royaume entier, je mande à mes sergents de se saisir d'Enguerrand et de le reconduire au Louvre. Je me lève alors de mon siège, puis laisse les barons esbahis et confus. Je ne céderai pas à leurs humeurs.

Je travaille ainsi au triomphe de la justice royale sur le baronnage parce que je la crois plus haute et plus proche. À la sortie du palais, j'entends l'avocat d'Enguerrand, Jean de Thorotte, susurrer :

« Chers barons, ce roi-là est bien capable de nous faire tous pendre. »

Je lui fais répondre :

« Bien sûr que non, je ne ferai pas pendre les barons. Mais je les châtierai s'ils méfont. »

Enguerrand de Coucy sera condamné à douze mille livres parisis d'amende et à la confiscation, au profit de l'abbaye Saint-Nicolas, des bois dans lesquels les jeunes Flamands furent pendus. J'enverrai une partie de la somme en Acre pour qu'elle soit dépensée au secours de la Terre sainte. Et l'autre partie pour doter la Maison-Dieu de Pontoise.

Chaque jour davantage, je m'appuie sur les hommes de loi et de prud'homie, mes chevaliers en écriture.

Peu à peu, les cours baroniales se dégradent en un premier degré de juridiction ; leurs baillis ne sont plus que des juges de première instance, ressortissant au parlement, appartenant à la classe des légistes. Les justiciables des seigneurs considèrent mes arrêts comme mieux éclairés que ceux des tribunaux de seigneurie.

La justice de mes vassaux en sort ébranlée et amoindrie. Ainsi les grands fiefs perdent, peu à peu, le principal attribut de leur souveraineté, en laissant glisser, entre mes mains, le droit de justice.

Mais, à côté de la justice seigneuriale et de la justice royale, il est une troisième justice, rivale des deux premières, et qui cherche à les dominer, c'est la justice ecclésiastique. Elle prétend tout juger, au nom d'un principe supérieur aux choses temporelles, qui dépasse les lois humaines. Le pape Innocent III a ainsi rappelé que « seul saint Pierre peut remettre non seulement tous les péchés, mais ceux de tous les hommes ». À partir de cette bulle pontificale, l'Église tente d'attirer sous sa dalmatique toutes les contestations civiles, bien au-delà des questions qui concernent l'hérésie, la validité des mariages ou les propriétés des clercs.

J'entretiens la querelle entre les deux justices, celle des clercs et celle des seigneurs ; elles se choquent et s'affaiblissent l'une l'autre. Les clercs cherchent à s'emparer de tous les litiges et à substituer partout leur justice à la justice séculière des barons. Ils en appellent à ma piété docile pour que je les laisse faire. Peu à peu, la juridiction des clercs énerve la juridiction des seigneurs et baille, par-là, des forces à la juridiction royale qui, à son tour, fait reculer la justice ecclésiastique.

Un jour, les prélats de l'Église de France, se trouvant réunis en un synode, se présentent devant moi, courroucés. L'évêque d'Auxerre prend la parole au nom de tous et, levant le doigt au ciel, m'adresse une mise en garde sévère :

« Sire, tous les archevêques et évêques de cette assemblée m'ont chargé de vous dire, la mort dans l'âme, que la Chrétienté s'abîme entre vos mains : plus personne ne craint aujourd'hui les excommunications.

— Et qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous commandiez à vos baillis et à vos sergents de contraindre les excommuniés d'un an et un jour à l'exécution de leur peine pour donner satisfaction à l'Église.

— Je ne peux associer en aveugle l'autorité royale à toutes les querelles des ecclésiastiques. Et permettez-moi d'ajouter que le clergé abuse de l'excommunication.

— Sire, comment pouvez-vous dire semblable chose ?

— Vous employez l'excommunication pour les motifs les plus étrangers aux causes pieuses et, notamment, pour la défense de vos droits temporels. Je ne peux mettre à votre disposition le bras séculier pour retirer leurs biens aux excommuniés sans m'enquérir moi-même des motifs qui arment vos jugements.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Que je ne céderai pas aux présomptions, parfois mondaines et injustes. Qu'on me fasse donc connaître d'abord si la sentence est équitable. »

L'évêque d'Auxerre fait alors sonner le carillon des mitres fulminantes :

« Nous ne vous donnerons point connaissance d'une chose qui ne regarde que l'Église.

— Et moi, je ne vous donnerai pas connaissance de ce qui ne regarde que le royaume. Je ne manderai point à mes sergents d'obliger les excommuniés à se faire absoudre, fût-ce à tort, fût-ce à droit. »

Je me souviens trop d'un cas malheureux où les évêques tinrent le comte de Bretagne sept ans en excommunication. Ce dernier en appela à la cour de Rome qui, finalement, lui accorda l'absolution. Si je l'avais contraint dès la première année, je l'eusse fait à tort.

Mais il est une autre forme d'injustice que je veux aussi condamner, c'est le désordre des mots, les choses déshonnêtes qui sont dites parfois, ou les vilains jurements et outrages. La justice royale reposera sur la peine et le rachat. J'ai appris, en Terre sainte, que la sévérité, nécessaire dans l'exercice de la justice, doit s'allier, en une âme pieuse, à la commisération. Lors de mes batailles outremer, j'ai mandé à mes gens de n'occire ni les femmes ni les enfants des Sarrasins. À la guerre, on ne tue pas, on met hors d'état de nuire. Il en est de la justice comme de la guerre, on sauve autant qu'on condamne, même s'il faut parfois en condamner certains pour en sauver d'autres, condamner les pécheurs pour sauver les principes. C'est une question de vraie charité et de bonne politique. Saint Augustin l'a écrit à destination des princes : « La politique est la plus haute forme de la charité. » Elle évite d'avoir à se plaindre des effets des maux dont on hérite les causes.

Le dîner anglais

QUELQUES MOIS après mon retour de Terre sainte, au début de l'an 1254, depuis la Gascogne où il réside sur ses terres, Henri d'Angleterre m'envoie des messagers. Il me mande la permission de traverser le royaume de France pour rentrer en son pays.

Il désire passer par l'abbaye de Fontevraud pour y enterrer les restes de sa mère, Isabelle d'Angleterre, la fameuse Jézabel de La Marche, puis aller visiter le tombeau de saint Edmund Rich, ancien archevêque de Cantorbéry, inhumé à Pontigny. Naturellement, je lui octroie un sauf-conduit royal et décide de chevaucher à ses côtés jusqu'à Paris. Il m'avouera un peu plus tard qu'il redoute beaucoup la mer et qu'il préfère donc remonter vers le nord pour la franchir à l'heureux endroit où le bras se resserre, du côté de Boulogne.

Entre nos deux royaumes, la paix jurée n'existe pas, nous allons de trêve en trêve, toujours précaire. Je reçois donc son vœu de séjourner en France comme un hommage et une marque de sympathie, prenant ainsi sa part de mes malheurs en Terre sainte. Je sais bien qu'il nourrit des prétentions secrètes sur certaines provinces, mais je perçois aussi les vertus d'une telle rencontre, car le temps me semble venu d'éloigner les guerroiements, non seulement dans ma mesnie mais aussi avec les maisons voisines. D'ailleurs, Marguerite me supplie chaque jour d'aller en cette voie conciliante, entretenant avec sa sœur, la reine d'Angleterre, une correspondance en langue d'oc, régulière et constante. Depuis notre retour, son influence s'amplifie auprès de moi. Et celle de sa sœur s'amplifie auprès d'elle. Le séjour en Terre sainte a changé nos cœurs, où ne se loge plus de bonne guerre que juste. Et il n'est

point de juste guerre entre parents. Voilà ce que me dit Marguerite. Elle a raison.

J'ordonne aux seigneurs de ma terre et aux habitants des cités par lesquelles mon beau-frère doit passer de faire déblayer les rues, de suspendre partout des tapis, des feuillages et des fleurs, afin de le recevoir avec une solennelle attention, à la lueur des cierges et revêtus de leurs habits de fête, puis de le servir avec empressement pendant toute sa pérégrination en terre de France.

C'est à Chartres que nous nous retrouvons. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Il veut visiter la cathédrale. Elle est encore en chantier. À peine achevée, le 10 juin 1194, elle avait été anéantie par un incendie. Elle se redresse. Lentement, pierre après pierre, charroi après charroi. Henri demeure en extase devant « Notre-Dame de la Belle Verrière ».

De jour en jour, autour de notre cortège, la compagnie s'accroît immensément, tel le fleuve grossi par les torrents. Marguerite, avec sa sœur, la comtesse d'Anjou, vient au-devant de nous pour retrouver ses autres sœurs, la reine d'Angleterre et Sancie de Cornouailles. Ma belle-mère, Béatrix de Savoie, la comtesse de Provence, nous a rejoints aussi. Elle se glorifie de réunir ses quatre filles. Ce ne sont qu'embrassements et affectueuses attentions entre elles.

Henri me semble funébreux, sans doute empreint encore du triste souvenir ressuscité à Pontigny. Ce n'est pas une abbaye agréable aux visites des rois anglais. Car la célébrité de ce repos cistercien lui vient de l'asile qu'il offrit successivement à trois prélats des plus illustres qui occupèrent le siège primatial de Cantorbéry. Le premier qui y séjourna fut Étienne Langton, qui vint s'y réfugier de 1208 à 1213. Élu archevêque contre la volonté du roi Jean sans Terre, persécuté et exilé, il chercha un abri à

Pontigny, entouré des moines de Cantorbéry et des prélats anglais qui avaient pris fait et cause pour lui contre leur roi. Mais le plus célèbre des trois hôtes anglais de l'abbaye fut saint Edmund, élu au siège primatial d'Angleterre en 1233. En proie à la persécution d'Henri III, il s'enfuit secrètement et c'est à moi qu'il revint de l'accueillir en ce pieux gîte, lorsqu'il passa en France. La reine Blanche voulait le retenir à notre cour, mais c'était une retraite que le prélat venait chercher chez nous et non pas une récompense. Il y tomba malade, au milieu des Cisterciens, et mourut en 1240. Je me rendis à sa sépulture avec ma mère.

Je n'ose pas évoquer avec Henri le nom du troisième Anglais martyr, saint Thomas Beckett. Lui aussi avait fui la persécution du roi d'Albion, l'aïeul de mon hôte, Henri II. Lui aussi vint chercher protection dans cette abbaye, en 1164. Quand le souverain anglais apprit que Thomas était là, il menaça de ses foudres le chapitre général de Cîteaux. Louis VII, mon aïeul, s'érigea alors en protecteur de Thomas Beckett. Hélas, l'archevêque de Cantorbéry fut assassiné sur ordre d'Henri II, à son retour dans sa cathédrale le 29 décembre 1170. Un crime ineffaçable.

Henri III, béguin et pieux, me rend l'aveu des torpeurs de conscience de la royauté anglaise :

« Tant que mon aïeul combattait Thomas Beckett, on ne savait lequel prévaudrait. Mais du jour où il décida de se débarrasser du prélat par un meurtre, c'était lui le vaincu. La réprobation morale et les sanctions qu'elles attirèrent lui rendirent la vie intolérable. Les cloches silencieuses sur son passage, ses sujets fuyant à son approche, tout cela compose une atmosphère à laquelle les caractères les plus fortement trempés ne peuvent résister. Je crains pour notre famille qu'elle ne se remette jamais de ce crime. Nous

portons sur notre blason une tache de sang. Notre Couronne a occis l'innocence, sous le regard de tous les peuples. »

Hélas, il avait raison. Le jour du crime de Cantorbéry, la royauté anglaise passa du côté de Créon et du petit Brutus, qui, le couteau sous la toge, tue le père. La tache est indélébile. Nul ne peut la racheter en cette vie, sur les terres de forfaiture.

J'essaie d'apporter à Henri la consolation d'un accueil à la fois familial et solennel. Le cortège pénètre en Paris le 11 décembre, dans la liesse, au milieu des cris de joie du peuple. Henri III marche lentement, accompagné de la reine Éléonore et d'une suite nombreuse qui ne compte pas moins de mille palefrois et bêtes de charge. Les maisons de la ville, ornées de fleurs et tendues de tapisseries écarlates, envoient leur salutation. Le soir, elles déborderont d'illuminations. Les escoliers de Paris, surtout les bas chevaliers anglais de nation, ont suspendu leurs lectures et leurs disputations pour s'adonner aux transports d'allégresse publique. Portant des flambeaux et des torchères, ils sont venus au-devant de notre cortège. L'entourant de rameaux, de guirlandes et de couronnes, ils entonnent les chants processionnels de la jeune eschole de polyphonie de Notre-Dame.

J'ai mis à la disposition d'Henri III mon propre palais et les logis de la capitale, tout juste assez grands pour le recevoir avec sa mesnie. Le Plantagenêt choisit le Temple. Il y trouve son service apprêté comme si Paris habitait Londres. Dès le lendemain de son arrivée, il y tient table ouverte. Suivant une pieuse tradition, les premiers hôtes qu'il traite sont les nécessiteux. De longues tables, soutenues par des tréteaux et chargées de mets abondants, ont été dressées sous les hautes voûtes du Temple.

Après la visite de la Sainte-Chapelle et de la cathédrale Notre-Dame, nous revenons, avec les plus grands seigneurs des deux

nations, succéder à table aux mendiants de la cité. S'ouvre alors le banquet royal, servi dans la grande salle du Chapitre, dont les murs ont été revêtus d'une magnifique décoration empruntée à la coutume orientale, composée de boucliers armoriés, au milieu desquels on a pris soin d'accrocher le fameux écu du roi Richard Cœur de Lion. J'adjure Henri de s'asseoir à la place d'honneur mais il n'en veut rien faire. Je me fais insistant :

« Votre place, mon seigneur et roi, est au milieu de la table, car vous serez toujours mon seigneur. »

Je m'assieds le premier, prenant à dextre le roi d'Angleterre et à senestre le jeune roi de Navarre, Thibaud II, fils du célèbre Thibaud de Champagne, mort l'année dernière, en 1253, qui va devenir mon gendre.

Puis viennent, selon l'ordre de leur dignité, vingt-cinq grands barons, douze évêques, dix-huit comtesses ou dames de haut parrage, et moult nobles chevaliers.

Le palais a revêtu un habit de lumière levantine. Les boiseries ont disparu sous les draps d'or et de soie. Marguerite a fait appendre aux murailles des brocards de siglaton et de sandal, ramenés de l'Orient. Les pavés aux ardeurs humides ont disparu, jonchés de glaïeuls, de menthe et de lys. Les tables, en forme de fer à cheval, nappées de toile fine, ont été elles-mêmes recouvertes de bouquets de roses de Noël. Depuis les hauts plafonds aux poutres peintes en bleu et rouge – aux couleurs de Paris –, on a suspendu quelques tentures historiées unissant les deux royaumes. Les valets nous apportent des bassins d'argent ouvragés pour les ablutions. On nous verse de l'eau sur les doigts, avec les aiguières aux formes hardies, une eau tiède parfumée aux lavandes. Encore une attention de Marguerite pour sa sœur Éléonore. Car la grande salle s'adonne aux odeurs de la Provence.

J'ai fait remonter, depuis les celliers royaux, des boissons de toutes espèces, venant des coteaux de France et d'Aquitaine. Les escuyers d'échansonnerie ont disposé sur les tables des vins réputés de Bordeaux à côté de ceux de Montmartre. Nos cousins anglais délaissent les crus de haute renommée, même ceux de leurs vignobles bordelais. Après les avoir repoussés, ils se jettent sur un mélange brûlant de vin et de lait caillé que l'on appelle en Angleterre et en Normandie le « posset ». Ils ne goûteront pas les millésimes de Beaune, de Saint-Émilion et de Chablis, préférant gargoter les hypocras liquoreux dans lesquels on a fait macérer de l'hysope, du romarin et du myrte. Je ne peux m'empêcher de penser qu'entre Anglais et Français, le fossé, profond, n'est pas que d'eau salée. Même sur le vin, nous discordons, nous n'avons pas le même nez. Les Français aiment respirer les arômes. Alors que les Anglais enchantent leurs palais avec des sirops de raisins poivrés et des viandes sucrées.

Le poulailler et les oyers hastes – les rôtisseurs d'oie – apportent à manger quelques hérons et cormorans bien farcis. Puis arrive un paon géant, la viande des preux. À la fin du repas, le roi d'Angleterre nous offre de riches présents, des coupes d'argent et des fermoirs d'or.

Après le festin, j'emmène Henri dans mon palais de la Cité. Son séjour à Paris, qui va durer une semaine, se transforme en une réunion de famille, d'autant plus émouvante que, pour la première fois depuis vingt ans, les quatre reines filles de Provence se trouvent réunies, avec leurs époux. Entre les joies de la table et les piétinements de curiosité sur le pavé de la capitale, ce ne sont que sentiments d'amitié qui vont et viennent. Sancier égaye les vesprées de sa harpe, qu'elle pince avec doigté. Les trois autres filles de Provence l'accompagnent de leurs bouches de cigales. Elles

discutent entre elles du brouillard anglais, des soleils de Damiette, des achats et commandes d'Éléonore chez les joailliers de la rue Barillerie. Béatrix prend comme un affront les interrogations de Marguerite sur l'état de la Provence. Ma femme se considère toujours comme l'héritière légitime de cette province. Mais on clôt le sujet, les plaies sont encore trop à vif.

Au milieu des épanchements familiers se glissent quelques propos sur les intérêts politiques des deux Couronnes. Les échanges empruntent à notre intimité de famille un caractère de bienveillance et de franchise qui ne lui est pas ordinaire. Nous évoquons tous les deux les nécessités d'un traité prochain qui viendrait mettre un terme aux embarras de notre voisinage. Comme le temps passe vite ! Le peuple de Paris, obéissant aux entraînements de cette fête de famille entre deux nations rivales, et comme emporté par le mouvement et l'éclat d'une pompe hors de son quotidien, salue sur notre passage la figure du fils de Jean sans Terre, du vaincu de Taillebourg et de Saintes. On nous fait compliment de nos relations pacifiques. Le peuple veut la paix. Il exulte.

Nous aussi, nous avons le cœur apaiseur. Henri, avec grâce et courtoisie, en visitant Paris, témoigne son admiration pour l'élégance des maisons, construites en plâtre, avec leurs triples vouûtes et leurs quatre étages ; il affecte de lever la tête vers les fenêtres où une multitude d'hommes et de femmes se penchent pour nous acclamer.

Bientôt vient le moment des adieux. Henri ira s'embarquer à Boulogne. J'ai pris soin de lui offrir un précieux souvenir de Terre sainte, une gratification du nouveau sultan qui suscitera l'étonnement du peuple anglais : un éléphant d'Égypte, sans doute le premier éléphant à trompe qui débarque en Albion.

Au mois d'avril de l'an 1255, j'ai fait célébrer à Melun le mariage de ma chère fille aînée, la princesse Isabelle, avec le jeune roi de Navarre, Thibaud de Champagne. Au mois de juin, nous renouvelons la trêve pour trois ans entre l'Angleterre et la France.

De toutes mes forces, je veux travailler à la paix. Avec l'Angleterre, avec l'Aragon, avec l'Empire. Car il n'y a plus qu'une guerre utile à présent, celle de l'outre-mer. La guerre *de* Chrétienté me semble vitale, la guerre *en* Chrétienté, fatale.

L'hommage du Louvre

LA REINE MARGUERITE, peut-être sous l'influence de ses cadettes Éléonore et Sancie qui vivent de l'autre côté de la Manche, en terre anglaise, me supplie de poursuivre les pourparlers avec la cour d'Henri III pour établir une paix durable. Mais il faudra accepter des renoncements de part et d'autre.

Mon aïeul, Philippe Auguste, a privé la Couronne anglaise de possessions immenses. Il a diminué son importance de moitié. Il lui a retranché la Normandie, héritage de Guillaume le Conquérant, l'Anjou, la Touraine et le Maine, héritage des Plantagenêts, le Poitou, le Berry, la Saintonge, le Périgord, le Quercy et le Limousin, héritage d'Éléonore de Guyenne ; ainsi que l'hommage de la Bretagne, de l'Auvergne, de La Marche et de l'Angoumois, ressortissant à ces diverses provinces. Jean sans Terre, vassal de Philippe Auguste, avait été accusé d'un crime accompli sur la personne d'un autre vassal du roi, Arthur de Bretagne. Or ce crime avait été commis sur une terre du royaume de France. Ce qui établissait la compétence de la cour du roi. Cet arrêt fut reçu en Angleterre comme un acte belliqueux. Mon aïeul m'a souvent confié qu'il avait ainsi tendu un appât à Jean sans Terre pour entrer en bataille avec lui. Et ce fut le choc de Bouvines. Mon père continua la même politique, allant même jusqu'à pousser ses expéditions outre-Manche.

Au cours de nos entretiens du Louvre, Henri et Éléonore me firent valoir que l'Angleterre ne pouvait pas abandonner toutes ces provinces et que la situation entre les deux royaumes n'ouvrait pas d'autre issue qu'une guerre perpétuelle.

C'est à ce moment-là que je résolus de sacrifier quelques-uns de mes droits, pour qu'Henri confirmât pour lui-même l'abandon de tous les autres. Je ne doute pas un seul instant de la légitimité de mes droits car je crois que les provinces confisquées ont été régulièrement acquises à ma Couronne. Mais le Bien commun me commandait une bonne composition pour la paix. Depuis longtemps, le scrupule me taraudait, ma conscience me remordait de la terre de Normandie et des autres domaines que mon aïeul avait enlevés aux pairs d'Henri.

Fallait-il céder ? Que céder ?

Je me heurte à mes conseillers de la Curia. Les chevaliers, fidèles au souvenir de Bouvines, jugent déraisonnable de rendre des terres anciennement soustraites au roi d'Angleterre. Et les prud'hommes, jugeant la rétrocession irrégulière, m'attirent sur le terrain du droit. Un légiste se lève et passe aux bernicles mes intentions de restitution :

« Si vous considérez que vous n'aviez pas droit à ces terres, parce qu'elles représentent un bien mal acquis, alors vous ne faites pas bon rendage au roi d'Angleterre en ne restituant qu'une part seulement des conquêtes de votre devancier et aïeul Philippe Auguste. Un rendage partiel frappera d'illégitimité ce que vous garderez en votre possession des terres conquises à Bouvines.

— Messeigneurs, les provinces que je vais restituer à Henri, je vous l'accorde, ne relèvent d'aucune obligation d'abandon de ma part. Les terres que je lui donne, je ne les lui donne pas pour chose que je sois tenu envers lui ou envers ses hoirs. Mais je les lui donne, de ma propre autorité, pour mettre amour entre mes enfants et les siens, qui sont cousins germains. Et je vous fais remarquer en outre qu'il n'était pas mon homme lige et qu'ainsi il entre en mon hommage. »

Mes légistes n'entendent pas que je souhaite rétablir la paix par quelque compensation à l'hommage du roi d'Angleterre. Jamais, me fait dire Éléonore par sa sœur Marguerite, le parlement anglais ne pourra accepter une paix léonine, humiliante. C'est pourquoi je concède juste assez pour satisfaire l'orgueil des Anglais. Cependant, mes conseillers insistent :

« Nous nous trouvons dans un moment unique où le roi Henri et ses barons sont en pleine chamaille et s'affaiblissent mutuellement. Il faut en profiter pour desnicher les Anglais des villes qu'il leur reste, afin qu'ils n'aient plus aucune descente sûre en terre de France, et que le beau fossé mis par la nature pour la séparation des deux royaumes y conserve la paix. »

La Curia multiplie les reproches. Ce serait un acte de faiblesse, un acte de mauvaise politique, préjudiciable à la Couronne. Je fais observer à mes conseillers que les provinces rendues au roi d'Albion resteront sous le vasselage du roi de France. Le projet de traité le stipule expressément. Il ne s'agit donc pas d'un délaissement de ces provinces mais de leur attribution à un grand vassal. C'est cela ou la guerre. Et, dans l'intérêt des deux nations, je ne veux pas la guerre. J'ai cédé le Limousin, le Quercy et le Périgord. Moyennant ces renonciations, le monarque anglais, tant en son nom qu'au nom de ses fils et de leurs héritiers, renonce à tous les droits auxquels il peut prétendre sur le duché de Normandie, les comtés d'Anjou, du Maine, de Touraine, du Poitou, ainsi qu'à l'hommage du Berry, de la Bretagne, de La Marche et de l'Angoumois. Devenant mon vassal, il prend l'engagement, sur les terres que je lui rends et celles qui lui demeurent – Bordeaux, Bayonne, la Gascogne –, de me faire hommage-lige en qualité de pair de France et de duc d'Aquitaine, jurant de remplir exactement les devoirs et offices attachés à ces fiefs.

Au mois de mai 1258, les ambassadeurs d'Henri III, le comte de Leicester, Geoffroy et Guy de Lusignan, rejoignent Paris pour une ultime lecture du traité.

La cérémonie de l'hommage suit la ratification. Le 14 novembre 1259, Henri III s'embarque à Douvres, avec la reine Éléonore, une partie de sa famille ainsi qu'une nombreuse suite. J'y retrouve quelques-unes des plus grandes figures de l'Angleterre, les évêques de Lincoln, Norwich et Londres, les comtes de Gloucester et d'Albermarle.

Apportant à Paris le traité frappé des deux sceaux, le Plantagenêt vient se soumettre à l'hommage. Je le reçois comme un frère, mais ne lui épargne rien de toutes les formes en usage de la cérémonie, qui a lieu le jeudi 4 décembre. Devant le palais, dans le noble verger d'honneur qui est devenu, grâce aux embellissements dessinés par Marguerite, une des plus riantes résidences du royaume, nous cheminons lentement entre la Seine, ses ponts, le Louvre, ses tours, les campagnes et abbayes environnantes, au milieu des prairies et des vignes, des haies vives et des treilles de la reine.

Je vois, qui s'approche entre les viviers et les volières où s'ébattent les ibis rapportés d'Égypte, une grande affluence de prélats et de barons, appartenant aux deux nations. Le roi d'Angleterre à genoux, tête nue, sans mantel ni ceinture, dépouillé de son épée et de ses esperons, met ses mains dans les miennes, de vassal à suzerain. Et prononce les mots solennels de l'engagement :

« Sire, je deviens votre homme de bouche et de main. Je vous jure et promets fiance et loyauté. Je m'engage à garder votre droit à mon pouvoir et à faire bonne justice à votre semonce. »

À la fin du cérémonial, je le relève et l'embrasse. L'histoire jugera. J'ai repoussé les marches des terres anglaises. Au

commencement du siècle, elles s'avançaient presque jusqu'à Bourges. On rencontrait l'Angleterre à quelques lieues de la capitale, sur les confins de la Normandie. Désormais, le domaine royal va jusqu'à l'océan, depuis la Flandre jusqu'à l'embouchure de la Charente. La Bretagne est devenue un fief. Tout le Midi, du Rhône aux Pyrénées, appartient à un prince de la mesnie royale. Les épousailles de Charles avec l'héritière de la Provence préparent l'annexion de cette belle terre au reste du royaume.

Il n'y a plus, en France, un seul pouce de terre que le roi d'Angleterre occupe en qualité de souverain : des Pyrénées au Plateau central, il devient mon vassal. Ses propres vassaux me jureront fidélité. Et Bordeaux devra désormais se soumettre à la juridiction du parlement de Paris. Ainsi la France devient plus grande. Et c'est la paix qui lui donne sa grandeur.

Le voyage cathédral

UN NOUVEAU MAL m'assaille, ma cuirasse défaille, les mailles se défont.

J'ai quarante-six ans, l'âge où on ne regarde plus, devant soi, la vie mais le reste de la vie. Je forme une résolution : si la Providence, comme tant d'autres fois, me débarrasse de ce méchant flux de ventre qui me cloue au palais, j'emmènerai mon fils aîné, en mon royaume, pour un voyage cathédral. Louis a seize ans. Bientôt il régnera. Je dois le préparer. Je veux qu'il connaisse la France des prospérités de l'âme, où les travaux de la pensée s'habillent de lumière séraphique, où les éloquences de la pierre s'élèvent à force de liberté. Je veux que Louis approche ce mystère : c'est le Beau qui éveille au Bien et au Vrai. L'Art exprime l'Âme d'un peuple parce qu'il en vient. C'est pourquoi l'art de gouverner s'ordonne au gouvernement de l'art. Car le peuple a besoin de chanter et de s'émouvoir.

La *potestas* git dans la matière, l'*auctoritas* relève de l'esprit, du dessein, qui sont offrande et oraison. Comme l'écrivain qui achève son œuvre, l'enlumine d'or et d'azur, j'ai voulu, en mes ascensions, enluminer mon royaume de belles abbayes, de maisons-Dieu et de basiliques. Un art nouveau s'est imposé, qui enchante la pierre : les murailles s'envolent et échappent aux épaulements de forteresse. La France se couvre de flèches dentelées, de pinacles, de roses et de claires-voies. Notre fils Louis voudrait savoir : « D'où vient cet art ? » Je ne sais pas. Mais je vois bien que, serf ou bourgeois, menuisier ou moissonneur, chacun veut porter la hotte

et la varlope, dans un grouillement de ferveurs et de jubiles impatiences.

La France est devenue un immense chantier. On reconstruit partout les cathédrales incendiées : Rouen, Reims, Coutances, Amiens, Beauvais, Châlons-sur-Marne ; on rebâtit la cathédrale d'Auxerre ; on élève celle de Clermont ; on achève celles de Bourges, Lyon, Troyes, Tours et Senlis ; on bâtit aussi celles de Strasbourg, Cambrai, Soissons, Meaux et Laon ; on embellit la cathédrale de mes épousailles, Saint-Étienne-de-Sens ; on érige la collégiale de Saint-Quentin et le cloître du Mont-Saint-Michel que la nature a exhaussé au-delà des angoisses de la marée montante.

Les architectes et sculpteurs du royaume sont appelés partout ; on ne les voit plus, sur les routes, que chargés de leurs baluchons, emportant leurs carnets de croquis et leurs équerres à Westminster, Bergen, Tolède ou Cologne. Ce sont les missionnaires de l'art français. Breda veut ressembler à Notre-Dame-de-Paris, Magdebourg à Laon, Malmoë à Amiens.

Ce secret de France, c'est le nombre d'or d'un peuple croisé qui donne des ailes à la pierre. Mon cher petit Louis veut savoir d'où vient cet élan. Je lui raconte, à l'enseigne de ma vie, ce que je ressens : quand j'étais encore enfant, la Chrétienté gardait, des siècles précédents, la trace de l'an mil avec l'idée que le monde terrestre allait finir et que cette fin du monde semblait imminente. Le ciel était bas, menaçant. On sculptait des bestiaires fantastiques, des animaux terrifiants. La pierre imprimait la peur en tous les cœurs. On se terrait. On a construit comme on a pensé : on a pensé à la fin des temps. On a construit des grottes. On s'est protégé sous de lourdes voûtes ; dans l'attente du Jugement dernier et la crainte des cavaliers de l'Apocalypse. La prière vint se loger dans ces cryptes obscures où les fronts se courbaient, en entendant rouler les

grondements des cieux courroucés, incertains. Les doutes sur les lendemains du millénaire donnèrent de beaux édifices mais en comprimèrent l'élan.

Puis on s'est éloigné de l'an mil et la fin des temps n'est pas survenue. Lentement, pas à pas, on est sorti de cette pénombre pleine de mystère et de frayeur. On a regardé au ciel. Rien ne retenait plus l'envol de l'âme. Les églises nouvelles entonnaient leur cantique d'allégresse et de liberté. Ma mère me disait toujours :

« Regarde le frère François d'Assise. Du matin au soir, il chante, les bras au ciel, avec les oiseaux, la création, la nature. Il ne prêche pas par la crainte. Il fait passer, sur la Chrétienté, un souffle d'exquise poésie. »

On sculpte à présent des laboureurs, semant au vent éternel ; des vigneron, taillant la vigne ; des vilains, saignant le porc. C'est l'harmonie entre Dieu, la nature et les humbles. C'est la bible des pauvres.

Des légions de sourires ont remplacé les colères de l'Ancien Testament jadis accrochées aux tympans. On entre sous les portails avec un ange. On élève les yeux vers les sérénités du « Bon Dieu » de majesté et de tendresse, qui nous apaise. Les vierges s'inclinent, doucement maternelles, berçant l'Enfant contre leur poitrine, accueillantes au fidèle qui se confie. Le grégorien nous essaie à la vie des anges.

Partout, même dans les maisons-Dieu, on s'ouvre à l'air et à la lumière, les malades gagnent de la place. Ils respirent. Dans tous ces monuments et ces actes de foi sortis des entrailles de la terre qui parsèment le royaume, le génie de notre peuple épuise, pour ainsi dire, ses ressources. Il s'y livre à toutes les hardiesses, à toutes les fantaisies, à toutes les profusions. Pierre de Montreuil, le

plus grand architecte de notre temps, dévoile l'esprit de ces créations dont il est souvent l'auteur : « Cet appel vers le haut n'est que l'histoire de la lutte que nous, les bâtisseurs, nous menons contre la poussée et la pesanteur des voûtes. »

D'où vient donc cet élan ? De la croisade. Toute la France voulut prendre la croix. Ceux qui n'ont pas pu partir se sont croisés sur place, en bâtissant des maisons de Dieu en forme de croix. On se croise pour rendre hommage au Rédempteur. Chacun à sa manière. Les hommes se croisent, les voûtes aussi se croisent. Du monument tout entier descend la voix du Ciel : « Voici mon Fils bien-aimé. Écoutez-le. » Les cathédrales sont des embarquements. Louis et moi, nous voguons. Nous voilà à Amiens :

« Regarde, Louis, ce grand vaisseau de haut bord qui appareille pour le Ciel : il console et enseigne les pauvres matelots ignorants, là-bas, qui montent à bord. C'est une arche universelle, une grande nef du monde pour la plèbe de Dieu. Écoute l'ordonnance des statues au portail. Elles entonnent, en nos cœurs allégés, le Magnificat et le Gloria. C'est la musique du silence. »

Quelques semaines plus tard, de loin, nous devinons les tours de la cathédrale de Chartres, légères, graciles, impondérables. On sent que le couvreur, là-haut, ne s'est hasardé qu'en tremblant. De près, nous la voyons qui s'évade de sa gangue terrestre. Elle aussi vient de la croisade. Ces verrières qui flamboient sont des tapis orientaux de verre, des tentures diaphanes, des bouquets fleurant le santal et le poivre, embaumant les subtiles épices des Rois mages. Une floraison parfumée de nuances cueillies, au prix de tant de sang, dans les prés de Palestine, a été déposée ici, dans la froidure de Chartres, depuis les pays du soleil où la Madone vécut et où son Fils voulut naître.

Les pieux ouvriers qui ont usé leur vie sur ce chantier furent des chevaliers tailleurs, qui ont adoubi la pierre ; ils l'ont anobli et spiritualisée, tant ils l'ont fouillée et tourmentée pour l'amincir et la rendre fluette. Aucune trace de vanité. Ces hommes se sont effacés, comme les étais. Pas un sceau, pas un nom, pas une lettre, pas un signe : ces croisés d'ogives n'ont travaillé que pour le Ciel.

Un vieux clerc, rencontré dans la nef, conte à Louis l'histoire de la construction :

« J'ai vu, de mes propres yeux, ces hommes et femmes de haut rang, courbant la nuque pour s'atteler, comme des animaux, à des chariots chargés de vin, d'huile, de blé, nécessaires à leur subsistance ; encombrés aussi de matériaux, pierre, chaux et bois, nécessaires au chantier. Pendant ces lourds transports, un silence absolu. Aux haltes, les prières et les chants. Partout des infirmes voiturés qui espèrent une guérison miraculeuse. Un prêtre auprès de chaque chariot, ordonnant les exercices de piété aux fidèles qui s'étendent sur la terre pour la baiser. La cathédrale monte, monte. Tous les jours. Le ciel et la terre se touchent. À Strasbourg, la construction a duré soixante ans. Cent mille hommes ont travaillé dans un marécage, à sculpter le grès des Vosges. La nuit, ils continuaient à la lueur des flambeaux. »

Après avoir quitté Chartres, notre voyage nous conduit à travers les vignobles de Champagne. Nous voilà à Reims. Je vois, jonchant le parvis, déposées là, des statues aux traits déformés, d'une laideur inquiétante. Puis, sous nos yeux, les compagnons les replacent dans leurs niches, les montent avec des cordages, au faite de la construction. Alors nous comprenons : elles ont été sculptées pour le paroissien qui les contemple d'en-bas ; les traits, exagérés à dessein, y retrouvent en haut toute leur expression, revêtant une beauté singulière.

J'enseigne à Louis le secret de la cathédrale du sacre :

« C'est ici que, pour la première fois, les hommes et les anges de pierre ont souri aux hommes de chair. Voilà le grand message de Reims : portraiturer la joie, la joie du roi intérieur, entré, par l'onction, en l'intimité du roi des Cieux, dans l'allégresse éternelle. »

Notre pérégrination s'achève à Notre-Dame-de-Paris, en ce livre universel d'enluminure française. J'invite Louis à se recueillir sur la tombe de mon aïeule, Isabelle de Hainaut, inhumée dans le chœur, en l'année 1220. Je raconte sa vie à son jeune descendant attentif et curieux, qui, d'ailleurs, lui ressemble de visage ; puis je l'entretiens de l'évêque qui l'a ensépulturée :

« C'est Maurice de Sully, qui a reconstruit Notre-Dame après l'incendie. Il faut que tu saches que cet évêque bâtisseur était né d'un mendiant. Et que Suger, qui fit Saint-Denis, était le fils d'un serf. La plupart des architectes étaient des enfants de chevaliers ou de pauvres artisans. Les ouvriers de haute lisse étaient tous de petite naissance.

— Vous voulez me dire que pauvreté et beauté vont de pair ?

— Oui, bien sûr. Mais pas seulement cela. La cathédrale de notre temps porte un autre message : œuvre de foi, œuvre du peuple, elle est une œuvre de liberté ; de cette liberté de l'âme affranchie qui s'élève, ardente, vers son Créateur. Elle représente aussi la liberté du corps libéré du servage. Elle date de l'émancipation des communes. Ce sont ces communes émancipées – Noyon, Laon, Soissons – qui érigent les premières cathédrales du style français. C'est le premier emploi des deniers communs. Et chacun, éphèbe ou scrofuleux, y apporte le trésor de ses mains et la richesse de ses ardeurs. Ainsi s'élabore la sainte entreprise. La cathédrale de notre siècle demeurera, pour la suite des

temps, comme le livre universel d'une époque – que tu devras, après moi, maintenir en ses fragilités. En ce moment rare de l'humanité où la terre pense au Ciel, par-delà les défauts qui tiennent à la nature, l'homme lève les yeux au-dessus de son sillon ; il lève les yeux au ciel et y trouve, sans y chercher calcul, le miroir d'une parcelle d'infini qui, chaque matin, l'inonde de joie nouvelle. »

Je me rappelle d'une histoire du frère Yves Lebreton, mon courageux messenger que j'avais envoyé au pays du Vieil de la Montagne, prince des Hachichins. À son retour, il me conta son entrevue avec une vieille femme – c'était une Arménienne – qui traversait la rue. Elle portait dans la main dextre une marmite contenant des braises vives et, dans la main senestre, une coupe d'eau :

« Que veux-tu faire de cela ? » lui demanda le religieux.

Et l'aïeule lui répondit :

« Avec le feu, je veux brûler le paradis ; et avec l'eau, éteindre l'enfer.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne veux pas que quiconque fasse jamais le bien pour avoir la récompense du paradis, ni par peur de l'enfer. Mais pour avoir l'amour de Dieu qui vaut tout et nous peut faire tout le bien possible. »

Mon fils Louis, qui veut savoir où est la source du puits de lumière, ne se lasse pas de m'interroger :

« D'où viennent donc les cathédrales ? De l'habileté ? De l'audace ? D'un art nouveau ?

— Oui, bien sûr, de tout cela à la fois...

— Mais encore ?

— Sans doute de l'esprit de louange. »

Le secret serment

J'AI CONFIE le dauphin, Louis, au dominicain Vincent de Beauvais, l'un des érudits de notre siècle qui fut le sermonnaire de Roquaimont. Il lui inculque ses sagesse universelles.

Louis fréquente, à chaque vesprée, les manuscrits de la bibliothèque. Depuis les jardins du palais, on devine, tard le soir, en haut de la Sainte-Chapelle, dans le halo des verrières, les derniers tremblements de sa studieuse chandelle. Il dévore le *Speculum majus* – le « Miroir général » – écrit par le moine savant. Il lit les dix volumes du Miroir naturel, du Miroir scientifique et du Miroir historique, sur la course du monde. Par l'étude, Clovis et Pépin le Bref mais aussi le premier roi de Kiev et saint Étienne de Hongrie sont entrés dans le voisinage de ses dilections. Il connaît même les articles du traité de Verdun.

Avec Marguerite, nous avons dispensé tous nos soins à son éducation royale. Quand j'inaugurai la Maison-Dieu à Paris, c'est lui qui m'aida à porter la civière des premiers malades. Il y a cinq ans déjà, son mariage fut conclu avec Bérengère, la fille aînée du roi de Castille. Sa voix d'archange, ses yeux pers et sa chevelure blonde enchantent la tour Bonbec, avec ses envolées de musique ménestrière. Elle a l'âme pieuse et ne met pas trop grand temps ni trop grande étude à se parer ni s'atourner.

Vincent de Beauvais compose des abrégés pour l'instruction de notre fils aîné. Je le prépare moi-même à devenir un roi du peuple, itérant paternellement ce conseil :

« Beau fils Louis, il faudra savoir te faire estimer de ton royaume. Et le servir. Car j'aimerais mieux qu'un Écossais vînt

d'Écosse et gouvernât loyalement notre peuple que de te voir le gouverner comme un incapable. Il ne te suffira point d'être ponctuel en tes prières et prévenant en tes affections. Le gouvernement d'un royaume est d'un autre ordre. Tant de gens qui ont sauvé leur âme comme personne privée, l'ont damnée comme personne publique ! »

Tout le Palais attache son regard sur lui ; déjà il rayonne de la sollicitude royale. Ses dispositions de caractère, précoces, laissent deviner l'étoffe d'un roi. Quel contraste avec son frère Philippe que souvent je morigène car il montre, dans sa conduite, malgré ses seize ans, une rare insignifiance !

Sur les dix enfants que m'a donnés Marguerite, deux nous ont quittés. Huit survivent : cinq fils et trois filles. J'espérais une vocation, dominicaine ou cistercienne. Je n'en aurai aucune. Je veille sur toute la mesnie royale. J'aime beaucoup m'entretenir avec ma sœur Isabelle ; célibataire, âgée de trente-cinq ans, elle a refusé d'épouser Conrad, le fils de l'empereur Frédéric. Elle a toujours vécu à la cour dans la plus grande simplicité, retirée en ses piétés dès la jeunesse. Puis, un beau jour, elle s'est effacée, pour fonder le couvent des clarisses de Longchamp. Elle veille aussi sur les orphelins de mon cher frère tué à Mansourah, les enfants de Robert, élevés au palais avec les princes de lys.

La vie, à la cour, n'est pas sans tracas, à cause de l'embarras que j'éprouve, peut-être sous l'influence de Marguerite, pour mon frère – l'enfant terrible – Charles. Il rêve de conquérir la même gloire que Charlemagne. Son ardente convoitise, son ambition sans frein le mettent en de mauvais pas, en Sicile, en Hainaut. Marguerite ne supporte pas son beau-frère qui maltraite la comtesse douairière de Provence, Béatrix, la mère des quatre sœurs, qu'on appelle « la belle-mère de l'Europe ». Il lui a

restreint son douaire à tel point qu'elle a dû mettre quatre de ses châteaux en gage entre les mains de son autre gendre, le roi d'Angleterre. Toute sa vie, Marguerite en voudra à Charles d'Anjou d'être entré en possession de l'héritage provençal de ses aïeux. Étant l'aînée, cette terre aurait dû lui revenir. Sa fougue conduit Charles à tous les empiètements, hors des chemins de l'équité et de la coutume. Ma patience s'épuise. Je lui en fais part :

« Vous savez qu'il ne peut y avoir qu'un seul roi de France ; et ne croyez pas, cher Charles, que je vous épargnerai contre toute justice simplement parce que vous êtes mon frère. »

Je cultive en revanche la compagnie de mon autre frère, Alphonse, à la santé de plus en plus précaire. C'est désormais à Paris qu'il réside, plutôt qu'à Poitiers, pour vivre plus près de son physicien. Il agit en administrateur exact et en modèle de vassal. Souventes fois, il vient manger à ma table un canard de Seine, se nourrissant des mêmes échanges – qui sont gourmandises de l'esprit – avec Robert Sorbon, un homme de sagesse, fils de vilains, accompagné du franciscain Eudes Rigaud, un autre maître de théologie de l'Université, fils d'un petit seigneur du domaine ; bien sûr, se joignent à nous le légat qui se croisa, Eudes de Châteauroux, et l'abbé de Saint-Denis, Mathieu de Vendôme, ainsi que Pierre le Chambellan. Mon maître queux Isambard, fidèle compagnon de la croisade d'Égypte, nous prépare le souper et vient s'asseoir à côté de moi.

Mais un soir du mois de janvier 1260, en plein repas, une terrible nouvelle tombe sur le Palais, comme la foudre. Louis a été emporté dans la nuit. On ne le savait pas malade. Mon cœur entre en désolation. Dieu m'enlève celui que le royaume attendait et que tous devinaient « merveilleusement sage et gracieux ». Immense dolence d'un père. Cette croix est trop lourde pour moi. Je ne

pourrai pas la porter. Je n'en ai plus la force. Eudes Rigaud me visite chaque matin pour une parole consolatrice, il tente d'appliquer sur les plaies de mon cœur les apaisements de l'Écriture. Il me parle de la patience de Job. Mais je ne l'entends pas.

J'apprends que le roi d'Angleterre, dans un geste d'affection, revient sur ses pas pour la sépulture. Le corps du jeune prince sera d'abord veillé à Saint-Denis. Le lendemain, mon beau-frère anglais et les plus nobles barons de France porteront tour à tour le corps sur leurs épaules jusqu'en l'abbaye de Royaumont, sur un trajet de six lieues. La cérémonie des funérailles se déroulera le 13 janvier 1260, jour octave de l'Épiphanie. J'ai fait sculpter un tombeau de marbre blanc et noir, près du maître-autel, du côté de l'épître.

Marguerite s'approche du gisant de pierre, sous le dais et les colonnettes ; notre fils repose, vêtu d'une robe bleue semée de fleurs de lys, un lévrier sous les pieds. À voix haute, sa mère lit l'építaphe, avec une dignité admirable : « *Deo et hominibus grátiosus.* » Chacun s'étonne de me voir à ce point accablé, désemparé. Inconsolable. Les épreuves m'ont rendu vulnérable.

Se multipliant en délicatesses, Vincent de Beauvais m'offre, au palais, un « liber » qu'il vient d'écrire pour m'aider à faire mon deuil : *De la Consolation*. Ma gratitude m'incline à le lire avec soin.

Philippe, le frère cadet de quinze ans, devient l'héritier présomptif. Il ne possède aucune des vertus capétiennes. Manquant de clairvoyance, prodigue, peu instruit, il préfère la chasse à l'étude ; son manque de discernement en fera le jouet de ses entourages. Un fretin pour les barons.

Par ailleurs, les nouvelles d'Albion ne laissent pas de m'inquiéter. Les építelles d'Éléonore à sa sœur Marguerite

décrivent l'état déplorable du royaume d'outre-Manche. La guerre entre les barons et le roi se nourrit d'elle-même. Et il arrive à Henri ce qui aurait pu m'arriver sans la ferme intelligence de ma mère, du temps du complot de Montlhéry. C'est aussi ce qui arrivera peut-être à ce pauvre Philippe : les barons ont pris le pouvoir. Je ne peux pas abandonner mon beau-frère. Heureusement, la disposition familiale de Marguerite la porte à démêler l'écheveau. Je demeure ainsi en retrait.

Là-bas, l'arrogance des barons enfle comme vague qui déferle. Le monarque s'est soumis à leur exigence de gouverner ensemble. Dans une longue chaîne d'imploration, le roi supplie Éléonore qui supplie Marguerite qui à son tour me supplie. J'accueille Henri à Boulogne. Je n'oublie pas qu'il a rebroussé chemin, naguère, pour porter mon fils en terre. Éléonore se réfugie en France. La voilà, sur ma propre terre, à la tête d'un parti royal anglais, sollicitant les secours du souverain français. Elle lève une armée de mercenaires et alberge des navires. Marguerite lui apporte aide et conseil. Et me prévient :

« Le premier roi qui tombera entraînera les autres dans sa chute. »

Henri conservera son royaume, mais sous le contrôle des barons. On me mande comme arbitre. Je soutiens la Couronne anglaise, avec « la mise d'Amiens », une esquisse de paix entre les uns et les autres, annulant les provisions arrachées au consentement d'Henri par le parlement d'Oxford.

Bientôt, une déchirure beaucoup plus grave survient en mon royaume. J'apprends avec stupeur que la reine, mon épouse, a extorqué au prince héritier Philippe un secret serment : elle lui a fait jurer sur l'Évangile que, jusqu'à l'âge de trente ans, il demeurerait en son bail et sa garde, et ne prendrait conseil de

personne contre sa volonté. Philippe a prêté ce serment. Puis, peu à peu, la conscience troublée, comprenant que sa mère allait le réduire à une minorité indue jusqu'à l'âge de trente ans, il est venu vers moi – violant d'ailleurs ainsi les termes de son engagement – et m'a tout avoué. Dès lors, ce pauvre petit Philippe vit dans le tourment, ne sachant plus où est la faute la plus grave : d'avoir prêté ce serment imprudent ou de l'avoir trahi. Je le rassure ; puis dépêche des messagers au pape, qui, par une bulle dûment scellée de plomb datée du 6 juillet 1263, délie le jeune prince écervelé de son vœu irréfléchi.

Ce drame intime divise notre ménage, il introduit le doute, la suspicion. Je cherche à comprendre Marguerite en de tels agissements. J'exige d'elle une réponse en vérité :

« Pourquoi donc avez-vous ourdi ce serment ?

— Parce que je ne veux pas que notre fils Philippe se mette lui-même sous l'influence de votre frère Charles. Je le crois incapable de gouverner seul.

— Mais je ne suis pas trépassé. Je suis encore vivant. Et il n'est pas roi. Pourquoi cette secrète et déloyale manœuvre ?

— À cause de vous. De votre santé... de votre vœu de repartir en Terre sainte... et aussi de votre secret désir de quitter le monde pour le cloître, qui peut vous reprendre un jour ou l'autre. J'assume ma mission de reine. Je ne suis plus la petite fleur de Provence que vous êtes venu cueillir comme un sourire... »

Ce secret serment m'ouvre les yeux : la reine prépare ses volontés à devenir une nouvelle Blanche de Castille. Elle l'a observée jadis, elle entend lui ressembler. Elle a pénétré son caractère. Lors de l'affaire de Damiette et surtout de l'affaire anglaise, elle a pris une part du pouvoir. Elle le veut tout entier,

après moi. Ce faisant, elle confond un roi sacré et une reine couronnée.

Au moment de repartir outre-mer, je ne lui confierai pas la régence. Je choisirai Mathieu de Vendôme, l'abbé de Saint-Denis, et Simon de Nesle : tous deux appartiennent au clan opposé aux Tourangeaux de Marguerite. Je ne tiens pas vraiment rancune à ma femme. Je n'oublie pas qu'elle m'a sauvé à Damiette. Souvent, elle mêle les affaires de l'État à ses causes personnelles, tenant aux liens avec ses sœurs ; si bien que parfois elle devient trop provençale ou trop anglaise. Ses attachements lui faussent le jugement. Sa compassion pour Éléonore, en l'embarras de son royaume, ne doit pas entraîner la France dans une querelle qui n'est pas la sienne. Je ne veux pas d'une aventure alpine ni de guerroyements avec Charles, ni d'une alliance trop affectueuse avec l'Angleterre. Je sens Marguerite proche du couple royal anglais, si soucieuse de sa parenté et aussi de ses nostalgies provençales. Je ne peux contrarier Charles, j'ai besoin de lui, mais je ne peux pas encore dire pourquoi à Marguerite. Elle le saura toujours assez tôt et l'apprendra par mon conseil.

Pour l'heure, la Curia prépare la cérémonie de la Pentecôte 1263 où je confère la chevalerie au prince Philippe et au comte d'Artois, Robert, mon neveu, ainsi qu'à soixante-sept jeunes nobles.

Ayant retenu la leçon anglaise, j'ai convoqué tous les prélats et barons du royaume. Je ne les quitterai pas des yeux. Les rues sont tendues d'étoffes de soie et de courtines, les fenestrelles s'ornent de tapis qui pendent de leurs appuis. Les bourgeois, habillés de neuf en des vestures aux teintes vibrantes, vont à travers la ville en procession, par métiers, bannières déployées, portant un cierge en

tête de chaque corporation, dans l'ordre assigné par le prévôt Étienne Boileau.

Partout, le soleil éclaire les joutes et les jeux dans la campagne de Paris et à Vincennes. Les sergents se plaignent des galops hasardeux des poursuivants d'armes dans les récoltes en herbe et les blés gâtés. Il faudra payer la réparation de toutes ces imprudences. Philippe porte robe de samit et chape d'écarlate violette, sa ceinture de chevalier est d'or. Il a le port altier. Je me réjouis de voir mon fils manier la lance à la manière de Robert d'Artois. Je prie le Ciel qu'il lui donne autant d'habileté dans ses établissements qu'il lui ménage de hardiesse dans les tournois de chevalerie.

La docte Montagne

MARGUERITE a hérité de son enfance provençale une touchante dilection pour les troubadours. Depuis longtemps, son oreille fine lui a appris à lire les gazouillements d'eau vive de Paris où tous les ruisseaux du noble savoir semblent prendre source. C'est en la ville de sainte Geneviève, ainsi le dit la tradition, que la main du Très-Haut a planté le jardin de volupté d'où les quatre facultés coulent comme les quatre fleuves de l'Éden, pour arroser les quatre parties du monde. Ce siècle entretient deux passions vives : celle de la philosophie et celle des vers.

La reine n'oublie pas qu'elle vient de l'une des cours les plus distinguées d'Occident. Elle cherche à adoucir les rudes mœurs du temps et exerce la Cité à des usages plus raffinés. Venant de la langue d'oc, chaque jour, elle fait pourtant, au palais, l'éloge de la langue d'oïl, considérant que la parlure, plus commune à toutes gens, en est plus délectable. Grâce à elle, toutes les cours méridionales se fondent en la capitale des harmonies. Peu à peu, Paris retire à Arras sa primauté du bel esprit, le Palais accorde sa faveur aux nouvelles verves, même si les lais et virelais de ces poètes en éclosion s'éloignent des pièces courtoises qui priment encore en seigneurie.

Marguerite, qu'habite une âme trouvère, m'a fait découvrir le jeune Rutebeuf. Notre mesnie secourt ce pauvre jongleur qui traîne ses misères et erre jusqu'aux portes du palais avec sa pelisse d'hermine bien déchue recouvrant mal une cotte grossière, usée jusqu'à la corde. J'aime ses élans satiriques apitoyés. Auprès de moi, il se plaint de ses malaventures avec un mot rieur :

« L'espérance du lendemain, ce sont mes fêtes. » D'un même mouvement, d'une phrase à l'autre, il me baille merci de mes aumônes et m'accuse d'avarice. Mon épouse lui tient grief d'avoir dénoncé son luxe de vestures orientales – baudequin de Bagdad, broché d'Alexandrie. Au contraire, Isabelle, notre fille, qui lui trouve des accents de tendresse, fredonne sa complainte, « La pauvreté Rutebeuf » :

*Je ne sais par où je commence
Tant ai de matière abondance
Pour parler de ma pauvreté.
Et je vous prie, franc roi de France
De me faire grande charité
Car je suis pauvre et endetté
Je tousse de froid, de faim je bâille
Je suis sans cotte et sans lit
Nul ne me tend, nul ne me baille.*

Toute la cour rend grâce à la reine Marguerite de convier et soutenir ce poète attachant. Isabelle lui mande une « Vie de sainte Élisabeth de Hongrie ». Toujours inattendu, Rutebeuf me salue comme un « roi croisé » puis me dénigre comme un « roi mineur » quand il me voit prier avec les frères mendiants. Si osé dans ses vers, on l'attendrait plus audacieux en ses jugements. Ainsi préfère-t-il le prudent scolastique du parvis de la cathédrale aux plus grands esprits du temps qui secouent les anciens errements des chanoines et, depuis la maison Saint-Jacques, élèvent de nouvelles pensées sur la savante Montagne.

Mon ami Robert vient nous visiter chaque semaine. Il conserve, de ses origines, le franc-parler de son village de Sorbon, en

Champagne. Il vit de prud'homie et de bonne faim. Souventes fois, il s'invite au palais avec le queux Isambard qui lui enseigne les vermeils, rehaussant les plats de sa cuisine trinitaire, établie sur la savour, la flaur et la coulour.

Lors d'une vesprée où nous goûtons ensemble un mouton d'Orly au gras rognon, Robert me confie son dessein de collègue. Il veut y établir seize pauvres escholiers en théologie, quatre de chacune des nations qui composent l'Université. Je lui fais don, à cet effet, de plusieurs maisons qui appartiennent à la Couronne au Quartier latin, en particulier dans la rue Coupe-gueule ; j'assurerai l'entretien de plusieurs des bas chevaliers qui y trouvent le gîte.

Certes, il faut aiguillonner toutes les autres sciences, mais Guillaume d'Auvergne, l'évêque de Paris, dit juste : on ne trouvera jamais, au fond de la mathématique, qu'une vérité nue, sèche, froide et morte, pour ainsi dire une lumière nocturne et glacée. Le monde des choses sensibles y semble court et rétréci. Ce n'est point pour l'âme un logement convenable. Quant au droit et à la médecine, les escholes de Bologne et de Montpellier tiennent toujours le premier rang. Mais Paris n'a pas de rivale pour la théologie et le trivium – la grammaire, la dialectique et la rhétorique.

Je voudrais devenir un roi docte. Et que ma bibliothèque fût accessible à tous les escholiers. Hélas, la montagne Sainte-Geneviève a deux versants, celui qui élance les esprits vers le savoir et celui qui les entraîne vers les abîmes. Robert de Sorbon se lamente, de certaines vesprées, auprès de moi :

« On va à Paris pour s'instruire dans les arts libéraux ; à Orléans pour étudier les auteurs classiques ; à Bologne pour apprendre la jurisprudence ; à Salerne, la médecine ; à Tolède, la magie. Hélas, Sire, ajoute-t-il, il n'y a pas d'eschole pour les

mœurs. Dans beaucoup de maisons de la docte Montagne, en haut enseignent les maîtres, en bas courent les ribaudes. Trop de chevaliers ès-lois dissipent dans le désordre le gain de soc et de charrue, c'est-à-dire l'argent de l'épargne que leurs pères se sont épuisés à leur fournir pour les mettre en état de conquérir prix et honneurs. »

Malgré tout, l'Université grandit. Robert m'avise que beaucoup de leçons se donnent encore dans la rue. Une borne y sert de chaire, ou c'est le porche d'une église. On jette de la paille et le carrefour devient une salle d'étude. C'est pourtant la rançon du succès. La foule qui se presse pour entendre les grands maîtres des escholes de Paris déborde de tous côtés. La salle de Saint-Jacques, où le frère Albert le Grand a commencé à enseigner, pourtant fort vaste, est devenue insuffisante. Le prévôt de Paris l'a autorisé à délivrer sa leçon en plein air, sur une place qui a pris le nom de Maître Albert et que les escoliers appellent la place Maubert. Très vite, la maison devant le palais des Thermes, que Robert avait acquise de la reine Blanche, est devenue elle-même trop étroite. Elle s'étend bientôt aux maisons voisines.

Je veille à taxer les loyers : les escoliers sont mal logés. Robert ajoute qu'ils sont mal nourris ; les ordres religieux n'ont pas d'autre subsistance à leur donner, pour le menu d'une journée, qu'un demi-hareng ou la trentième partie d'une livre de beurre. Beaucoup d'escoliers restent sur leur faim et se choquent de voir de nombreux goliards, avoisinant l'Université, qui, au contraire, excellent à se procurer de francherepues et à dérober les brocs de vin, accrochés aux fenêtres des tavernes, souventes fois devenues des fosses du diable. Je mande au prévôt plus grande rigueur, car c'est pitié de voir ces jeunes gens en errance qui risquent de finir leurs jours sur une potence, gardant toutefois, dans leurs candeurs,

l'espoir de crocheter du pied la porte du paradis. Leur passage de vie à trépas ne sera pas perdu pour tout le monde. Car dès que la ville apprend la décision de la justice d'exécuter un criminel, les escoliers de la faculté de médecine et ceux de la confrérie des barbiers de Saint-Côme se précipitent. Apprentis physiciens et apprentis chirurgiens courent, armés jusqu'aux dents, munis d'échelles et de cordes, habités par la seule pensée d'être les premiers à dépendre le gibet ou déclouficher de l'échelle, pour les emmener avec eux, les cadavres des condamnés. C'est mon physicien, Jean Pitard, qui me conte ces bagarres indécentes. J'y fais mettre fin sans retard.

Cependant les villes occidentales n'ont d'yeux que pour l'Université de Paris. Tous les maîtres d'Oxford y ont étudié. Le monde entier regarde vers « la Montagne » et rêve de venir écouter le docteur irréfutable, ainsi qu'on appelle un religieux du comté de Gloucester, Alexandre de Hales. On parle aussi du franciscain italien, qui vient d'Aquino dans le royaume de Naples et que j'ai rencontré une fois, à l'aube, au couvent Saint-Jacques. Je l'invite à ma table. Il refuse, confiné en ses travaux. Je convie alors son ami, italien comme lui, Jean Fidenza. À Paris, on ne le connaît guère sous ce nom toscan. Sa mère, craignant de le perdre à cause d'un grand malage qu'il eut en sa quatrième année, le recommanda aux prières de François d'Assise. Elles furent exaucées et le Poverello, ravi de la guérison inespérée de l'enfant, s'écria en italien : « *Ô Bona ventura !* » Depuis ce moment-là, le nom de Bonaventure est resté à Jean Fidenza. Il entra dans l'ordre fondé par saint François, grâce à l'intercession duquel il eut la vie sauve, puis ses supérieurs l'envoyèrent à Paris pour étudier auprès d'Alexandre de Hales, qui le porte déjà sur les autels :

« Il semble bien que le péché d'Adam n'ait point laissé sa trace originelle dans l'âme du frère Bonaventure. » J'apprends à l'écouter et je l'accueille en mon palais quand, reçu docteur en 1255, les franciscains le nomment secrétaire de son ordre. Sur la Montagne, on l'appelle le docteur séraphique. Je l'exhorte à manifester ses sermons ainsi qu'une « Vie de saint François d'Assise ».

L'autre labeur

PARMI ce murmure des intelligences qui s'élève, se mêlent souvent, au fil des jalousies, grognements et aigreurs de bure. Le foisonnement des esprits est intense, le bouillonnement de Paris attire toutes les nations. Et l'envie.

Les ordres mendiants suscitent moult dépit. Ils ont beaucoup grandi. Animés d'un zèle ardent, n'aspirant qu'à conquérir les âmes, méprisant les biens de ce monde, ils ont étendu leur influence sur toute la Chrétienté. Parfois, la flatteuse réputation de leurs succès apostoliques mord sur la vieille gloire des anciens ordres. Dans beaucoup de familles, au chevet même des mourants, comme dans les conseils des princes de Chrétienté, il n'y a plus guère de place que pour ces nouveaux apôtres. Un moine de Saint-Albans, Matthieu Paris, s'en offusque : « On ne croit plus qu'on puisse être sauvé, si l'on n'est dirigé par les conseils des prêcheurs ou des mineurs. Ardents à obtenir des privilèges, ils servent, dans les cours des rois et des puissants, de conseillers, de chambriers, de trésoriers, de paranymphes, et même d'entremetteurs pour les mariages. » Il est vrai que moi-même je les emploie de plus en plus fréquemment dans mon gouvernement ; mais je puis témoigner qu'ils ne méritent ni la jalousie ni les calomnies des ordres rivaux.

On en vient à leur reprocher d'aller et de venir dans les rues et les campagnes ou d'avoir délaissé leurs cloîtres. Un maître ès-arts fait rire le petit monde de Sainte-Geneviève jusqu'au palais : « Les frères qui s'en vagabondent par les villes et par les bourgs firent des vœux perpétuels pour rester en cloître entre quatre murs de

chaux. Mais ils ont choisi, pour enceinte claustrale de ces quatre murs, l'océan. »

Le poison des envieux s'insinue dans les cœurs, sur les escarpements de la Montagne. Depuis 1218, les dominicains, établis dans la capitale, font oraison dans leur fameuse maison de la rue Saint-Jacques. Après que l'Université s'est dispersée, en 1229, ils ont offert à l'évêque de Paris d'ouvrir une eschole publique de théologie et de suppléer à l'absence des maîtres. Lors du retour de l'Université sur la Montagne, deux ans plus tard, les dominicains y eurent une chaire publique de théologie. Bientôt même, au lieu d'une, ils en eurent deux. C'est dans ces chaires que brillent leurs plus illustres maîtres, à la suite de saint Albert le Grand.

Puis sont venus les bernardins, les prémontrés et les mathurins. Les bacheliers en théologie ont déserté les escholes des chanoines de la cathédrale pour aller entendre leurs rivaux.

Il y a une dizaine d'années, les hostilités furent déclenchées par un manifeste qui dénonçait comme nuisible aux études le partage inégal entre les chaires de théologie : « Les réguliers viennent nous enlever l'héritage de nos pères ! » Cette querelle me semble tellement inutile... L'Université voudrait se fermer sur elle-même et sur ses anciens prestiges. Face à face, les deux camps s'organisent. Les champions de l'Université réunissent quatre docteurs, dont l'un, Guillaume de Saint-Amour, publie un livre qui répand la maldisance sur l'institution même des ordres mendiants. Les supérieurs de l'ordre de saint Dominique en appellent au Saint-Siège contre un arrêté de l'Université qui frappe d'ostracisme leurs professeurs et leurs escoliers. Le pape baille raison aux Dominicains. Guillaume de Saint-Amour envenime alors cette dispute hors de sens en jetant le discrédit sur les disciples de saint

Dominique et de saint François, décochant au passage, sous la forme d'une question naïve, un trait empoisonné : « Est-il sage, au regard de la Foi, de donner l'aumône à un homme valide qui mendie ? » Il insinue que les bures qui font la quête en place publique déguisent en humilités leurs fourbes paresse. Car ces moines aux longues mains tendues « se dispensent de travailler pour souper du labour des autres ». Or l'Église condamne la mendicité et recommande de vivre du travail de ses mains.

Chaque jour, je surveille la chamaille qui enfle. Puis j'impose un juste ménagement : les dominicains se contenteront désormais de deux chaires de théologie. Leurs escoliers entreront à l'Université, mais les maîtres mendiants n'en feront pas partie eux-mêmes, sauf si les docteurs séculiers les admettent nommément. Cet accommodement favorable aux prétentions de l'Université, contraire à mes inclinations secrètes, sera accepté des deux parts. Je n'irai pas plus loin.

Comment pourrait-on fermer la porte de l'Université aux dignes successeurs d'érudits aussi éminents que Roger Bacon, Jean de La Rochelle, Alexandre de Hales ? Heureusement, les collèges se multiplient, où les escoliers trouvent à se loger et à s'instruire : le collège des Bernardins, fondé par un Anglais, Étienne Lexington, celui des Bons-Enfants de la rue Saint-Victor, ceux des Augustins et des Carmes...

Comment ne pas apercevoir que les dominicains et les franciscains tisonnent de nouvelles braises de la foi et allument les prometteurs lumignons de la science ? Les chaires dominicaines favorisent le goût de tout connaître ; les chaires franciscaines épanouissent l'esprit de charité.

Tous ces docteurs angéliques et sérapiques, ces maîtres de sentence et ces esprits mystiques mettent la Bible à portée des

escholiers de France et des autres nations. Ils répondent à la soif de savoir, allant quérir le leur dans les profondeurs de la grâce plus souvent que dans les manuscrits. C'est ce que Vincent de Beauvais illustre d'une petite parabole :

« Hier, des escholiers sont venus visiter, dans sa cellule, le frère Bonaventure. Ils le supplièrent de leur montrer les livres qui lui servent à préparer ses leçons. Il n'en présenta aucun. En souriant, le moine se contenta de montrer son crucifix : "C'est là toute ma bibliothèque. J'interroge le Maître de la vie. Je me méfie des doctrines des hommes." »

Bien sûr, les tempéraments de ces moines, remplis d'onction, sont si forts que, parfois, ils se heurtent. Comment le frère Bonaventure, l'homme de la méditation intérieure, pourrait-il s'entendre avec Roger Bacon, l'homme des contemplations extérieures ?

Mais ces grands esprits vont transformer le monde. Leur précieux enseignement répond à un besoin profond car la civilisation traverse à présent une crise des plus dangereuses : la société s'est laissée distraire par des lois douteuses, qui considèrent la puissance plus que l'équité. Selon ces lois du temps, l'homme n'a d'autre valeur, d'autre droit, que la valeur et le droit de la terre. Ce culte des biens matériels est devenu une plaie pour les choses de l'esprit et les lumières de la foi.

L'Église elle-même semble parfois s'égarer dans les appétences féodales et domaniales. C'est donc un miracle de la Providence que, peu à peu, ce siècle, en même temps qu'il glisse vers le bas, soit aspiré vers le haut et comme appelé par les spéculations les plus élevées de la philosophie. Chaque jour, des hommes de rareté et de frugalité, méprisant tous les biens terrestres, consacrent leurs heures et leurs pensées, avec un

admirable zèle, au rude et infortuné labeur d'éclairer les hommes sur les chemins des mystères de la métaphysique. Leurs luttes relèvent d'un autre combat – le beau combat de saint Paul. Leur vaillance, on le sent déjà, leur vaudra plus tard des lettres de noblesse. Car ce sont des soldats d'un genre nouveau, des terrassiers, qui ouvrent la voie. Des chevaliers de l'entendement. Ils sont les guerriers des fins dernières, qui chevauchent sur un autre champ de bataille où se disputent la vie et la mort de l'esprit. Ils se battent pour une quête idéale, se hissent vers de pures abstractions, mais ils tiennent l'âme humaine élevée dans la région des choses éternelles. Ils la gardent ainsi de s'engourdir dans les convoitises des richesses de la terre.

Le souper au bœuf

DU HAUT du quartier Saint-Jacques jusqu'à la bruyante rue de Fouarre, dès l'aube, résonne l'appel des jacobins, mendiants de saint Dominique :

« Du pain pour les prêcheurs ! »

Discrètement, les fenêtres s'ajourent. Les aumônières des passants se délient, le temps d'une petite offrande. Mais le soir, les quolibets cinglants de quelques ménestrels volent au-dessus des robes blanches à chape noire :

*Les Jacobins sont si prud'hommes,
Qu'ils ont Paris et qu'ils ont Rome.
Ils sont à la fois rois et papes
Et de biens ils ont grande somme.*

Voilà qu'on les suspecte de s'enrichir et qu'on m'accuse de n'être qu'un roi de couvent. J'entends, sur mon passage, une dame Sarette qui m'invective :

« Vous n'êtes pas le roi de France. Vous êtes le roi des prêcheurs... »

Je fais quérir mon ami Robert Sorbon. Il me propose de convier à nouveau l'illustre frère Thomas, revenu à Paris sur instruction du pape. Celui-ci finit par accepter de siéger à ma table. Son titre le désigne à la célébrité des escoliers et des maîtres : il est « *magister in sacra pagina* ». La reine de Sicile, le pape et les princes occidentaux le consultent. C'est un colosse de quarante-quatre ans. Il descend, par sa mère, des princes normands qui

occupèrent la Sicile. Robert me conte l'histoire de son surnom : « Ses condisciples de Cologne, prenant son habituel silence pour de la stupidité, l'appelaient par dérision "le bœuf muet de Sicile". Un jour, son maître, le frère Albert le Grand, voulut éprouver les progrès de cet étrange élève ; il l'interrogea. Le jeune Thomas répondit avec une justesse et une solidité qui esbaudirent le professeur. Celui-ci se retourna vers les railleurs et leur asséna, avec une sorte d'accent prophétique : "Les doctes mugissements de ce bœuf retentiront un jour par le monde entier." »

Après les ablutions, le repas commence. Le bœuf mange comme quatre. Mais il se tait. Robert me fait signe de ne pas m'en étonner. Le prier de la maison Saint-Jacques, qui l'accompagne, en est un peu gêné. Je pense qu'il n'a pas dû souper beaucoup cette semaine, car, à lui seul, il désosse deux pintades farcies. Il est aussi célèbre, sur la montagne Sainte-Geneviève, pour son appétence que pour sa sagesse. Il paraît distrait, loin de nos échanges. Sans doute a-t-il emporté avec lui, en sa pensée, le sujet qui l'occupait dans sa cellule.

Tout à coup, en plein repas, sans doute saisi d'une inspiration soudaine, il frappe du poing sur la table et s'écrie :

« Voilà l'argument décisif contre l'hérésie des Manichéens ! »

Le prier, désolé, pose la main sur la manche de sa bure et lui glisse à voix basse :

« Prenez garde, maître, vous êtes à la table du roi de France. »

Il le tire fortement par sa chape pour le réveiller de son abstraction des sens. Le docteur, revenant à lui, s'incline devant moi, confus, rougissant, et me prie de lui pardonner de s'être laissé aller à une telle distraction à la table royale.

D'une main admirative, je l'encourage au contraire à poursuivre et le félicite, sans savoir de quoi il retourne. Je veille

même à ce que la précieuse pensée, qui a ainsi absorbé à ce point le docteur, ne vienne pas à se perdre. Je fais appeler un maître d'écriture de la chancellerie afin de la coucher immédiatement sur un parchemin. La Bibliothèque est là, toute proche ; on y déposera, dès ce soir, le manuscrit. Pourvu que le maître ne perde pas le fil ! Je le presse de pousser plus loin, à voix haute, la pérégrination de son for intime :

« Quel est donc cet argument décisif contre les Manichéens ?

— L'Incarnation.

— Les Manichéens ne croient pas à l'Incarnation ?

— Non. Ils enseignent que le monde est partagé entre l'Esprit et la Chair, entre le Bien et le Mal. Ainsi, selon les Parfaits, la terre et le corps ne seraient que la prison de l'âme et la vraie demeure de l'homme doit être le Palais bâti par l'Amour.

— L'Amour chrétien n'est-il pas aussi exigeant ?

— Si, mais il est incarné. Pour les Parfaits, à l'origine du monde, Dieu aurait engendré tout ce qui est bon, céleste et spirituel, tandis que le diable aurait vomi ce qui est mauvais, terrestre et matériel.

— En quoi cette croyance représente-t-elle une menace ?

— Elle partage le monde en deux : tout ce qui touche à l'esprit serait bon, tout ce qui touche au corps serait mauvais. Dieu n'est plus considéré comme créateur de la matière, car elle aurait été produite par un démiurge malfaisant, le Démon. C'est pourquoi les Parfaits se détournent du réel et ne se nourrissent que de fruits et de légumes.

— Mais est-ce si grave ? Il y a bien des chrétiens qui font maigre et n'aiment que le poisson. Où est donc l'hérésie ?

— Elle se loge dans le refus de la théologie de l'Incarnation qui affirme que le Verbe s'est fait chair.

— Je perçois bien le danger de cette hérésie sur le plan spirituel mais je ne vois point en quoi elle concerne l'autorité temporelle. Pour réfuter les arguments des Purs, il vaudrait peut-être mieux laisser faire les clercs. Pourquoi donc le roi de France, Louis VIII, mon père, fut-il contraint d'intervenir ?

— Parce que l'erreur spirituelle, qui soutient cette pensée hérétique, porte la fin de la société temporelle.

— Mais la question de l'incarnation ne concerne que les croyants. N'est-ce pas à eux de convertir ceux qui ne croient pas à la Résurrection ?

— Le refus de l'incarnation conduit, hélas, chez les Purs, à la désincarnation : le sacrement du mariage, les relations charnelles, les noces sont à bannir, puisqu'elles relèvent de la matière terrestre. Toute procréation est mauvaise et vient de l'enfer. Elle perpétue le mal parce qu'elle perpétue la vie. Refuser l'accouplement, même pour les animaux, est censé délivrer l'âme de sa captivité charnelle.

— Tant qu'ils vivent, entre eux, dans les grottes, la société survivra...

— Non, Sire. La contagion de leur logique est mortelle. Ils prétendent que la société terrestre est illégitime et que le pouvoir temporel vient du diable. La désobéissance à l'autorité devient donc vertueuse. Laisser s'étendre cette hérésie, ce serait consentir au trépas volontaire de la société. L'autorité temporelle est aussi concernée que l'autorité spirituelle. Cette nouvelle communauté en vient à recommander à celui qui est marié de délaisser sa femme. Le trépas volontaire est, selon ce principe, la forme de mort la plus parfaite.

— Et pourquoi les Cathares détestent-ils les ordres mendiants, dont vous êtes un frère ?

— Parce que nous sommes rivaux en frugalités.

— Et comment vous, dans l'ordre des mendiants, répondez-vous aux excès de l'Église de notre siècle ?

— Nous cherchons à rappeler l'essentiel : le retour à la pureté de l'Évangile, dans un monde trop marqué par la confusion du temporel et du spirituel. Nous pratiquons le détachement des biens terrestres.

— Et en quoi la mendicité manifeste-t-elle ce détachement ?

— Le mérite de saint Dominique et de saint François est d'avoir pris au pied de la lettre l'Évangile dans toutes ses dimensions ; donc à la fois le dénuement et la hiérarchie.

— Mais la mendicité vous prend du temps...

— Au contraire, la privation des choses terrestres nous procure un gain de temps. Nous pouvons ainsi nous consacrer totalement et uniquement à l'étude, n'ayant aucun bien temporel à gérer. Nous avons juste besoin de ce qu'il faut pour vivre.

— Et vous, maître, pourquoi avez-vous choisi cet ordre si jeune ?

— Parce qu'il a une vocation complètement nouvelle qui est de chercher Dieu et de lui consacrer sa vie...

— Mais tous les moines cherchent Dieu, et même tous les hommes...

— Oui, bien sûr. D'ailleurs, la devise de l'ordre de saint Benoît exprime bien cela, "*Ora et labora*". Les Bénédictins ont deux activités : travail et contemplation. Seulement, nous, les Dominicains, nous remplaçons l'ascèse du travail manuel par celle du travail intellectuel qui accompagne la contemplation purement priante. Pour nous, la transmission est première. Notre vie contemplative s'épanouit en une vie apostolique. Il est mieux de transmettre ce qu'on a contemplé que de contempler seulement, de

même qu'il est mieux d'éclairer que de briller seulement. C'est ce que nous nous efforçons d'enseigner à nos escoliers à Paris.

— Vous qui êtes passé par trois villes, quelle université avez-vous préféré ? Paris, Cologne ou Naples ?

— J'ai aimé les trois. Naples, c'est mon pays, un carrefour de civilisations unique avec les Grecs et les Arabes, qui m'a ouvert sur le monde. Le contact avec les pensées arabes m'a instruit. Je dois beaucoup à Avicenne et à Averroès qui nous ont transmis Aristote, même s'ils l'ont déformé.

— Et Cologne ?

— Cologne, c'est la rencontre avec mon maître Albert le Grand. C'est lui qui m'a enseigné la rigueur.

— Et Paris ?

— C'est la réunion de Naples et de Cologne : Naples, c'est le feu grégeois de l'esprit. Et Cologne, c'est le feu de la raison qui purifie. Paris unit les deux. C'est la première Université du monde. Qui remplit l'univers de la plénitude de sa science. Tous les maîtres les plus réputés d'Occident rêvent de venir à Paris, qui est le creuset où l'or vient se fondre. Elle a cinquante ans d'avance sur toutes les autres.

— Pourquoi dites-vous "cinquante ans d'avance" ?

— Parce que c'est sur les bords de la Seine que la liberté a été donnée à la raison. Les Mendiants y contribuent par leur zèle.

— Je suppose donc que vous me conseillez de continuer à soutenir les Mendiants dans la querelle qui les oppose aux séculiers ?

— Oui, Sire. L'Université est une fondation conjointe du pape et du roi de France, votre aïeul. Chacun a suivi son intuition. Les deux voyaient juste. Le pape espérait que les clercs fussent mieux formés pour transmettre la foi, qui n'est pas une adhésion aveugle à

des vérités irrationnelles. La décadence et l'enrichissement du clergé, ainsi que le pullulement des hérésies procèdent le plus souvent de l'ignorance. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai commencé à rédiger la *Somme contre les Gentils*. Mais vous-même, Sire, il est de votre plus grand intérêt d'avoir des clercs instruits, pour qu'ils cessent de confondre le royaume qui est de ce monde avec celui qui ne l'est pas ; mais aussi pour disposer de conseillers éclairés et pour gouverner des sujets libres.

— Que dites-vous donc de si singulier à vos escoliers pour les captiver ainsi ?

— Que la raison, loin de contredire la foi, ne fait que la soutenir. Il ne faut donc pas l'enfermer dans un oratoire : la Foi, c'est un acte de l'intelligence qui adhère à la lumière de la Révélation. L'intelligence de la Foi donne foi en l'intelligence qui donne vie à la Liberté.

— Et comment cette liberté peut-elle se concilier avec l'autorité ? Comment suis-je, de mes sujets, en même temps, le frère et le supérieur ?

— *Nisi potestas a Deo*. Il n'est point d'autorité qui ne vienne de Dieu. Dieu gouverne sa création. C'est un gouvernement universel sur le monde. L'homme est un petit monde et la raison se comporte en l'homme comme Dieu dans le monde. Que Votre Majesté sache donc qu'elle a reçu cet office de royauté comme Dieu sur le monde. Lorsqu'elle juge, c'est à la place de Dieu et en son nom.

— Il n'y a donc pas de pouvoir absolu ici-bas ?

— Bien sûr que non. Le prince est sous le gouvernement du Prince Suprême, en tant que ministre constitué. Ministre, cela veut dire "serviteur", c'est le sens latin. Les rois sont frères des autres

chrétiens par le baptême, rois pour servir. D'où la cérémonie du sacre qui configure le roi au Christ, mort pour ses frères.

— Il y a donc des limites à l'autorité ?

— Oui. L'autorité n'a de légitimité que dans la mesure où elle respecte la justice, c'est-à-dire la loi naturelle. Toute loi positive doit être l'œuvre de la raison du législateur, non d'un caprice aveugle.

— Et dans le cas contraire ?

— Elle n'est pas une loi mais une iniquité, un abus de loi qui ne mérite pas ce nom et n'oblige en rien ses sujets.

— Y a-t-il un gouvernement idéal ?

— Oui : un gouvernement qui participe du régime monarchique dans la mesure où un seul est placé à la tête ; de l'aristocratie, dans la mesure où un certain nombre d'entre les meilleurs sont chargés des fonctions publiques ; de la démocratie, c'est-à-dire de la puissance du peuple, dans la mesure où les gouvernants peuvent être pris dans les rangs du peuple. D'ailleurs, ce peuple ne doit plus obéissance au prince lorsque le prince commande des choses injustes. Le peuple n'est pas fait pour le prince mais le prince pour le peuple. Sous le regard de Dieu.

— Pourquoi, selon vous, Dieu m'a-t-il refusé d'approcher Jérusalem ? Mon voyage outre-mer fut un désastre. Est-ce une punition, comme celle qui frappa Moïse aux portes de la terre de Canaan ? Je peine à comprendre.

— Non, ce n'est pas une punition. Nous ne sommes plus dans le temps des châtements de l'Ancien Testament. Le Christ a été crucifié, ce n'est pas parce qu'il a péché. Depuis le Golgotha, les échecs et la croix dessinent la voie, le chemin vers la Résurrection. C'est le mystère de la souffrance comme vecteur de rédemption. Dieu respecte l'autonomie du temporel.

— Quel reproche faites-vous à l'islam dans votre Somme ?

— Le refus de l'incarnation, là encore.

— Que faire aujourd'hui puisque l'islam nous interdit l'accès aux Lieux saints ?

— Disputer et libérer. Disputer pour rétablir la vérité sur le Christ mort et ressuscité et libérer le Saint-Sépulcre. Les chrétiens ne doivent pas refuser le partage des Lieux saints. Mais ne pas accepter qu'il soit impossible de se rendre en pèlerinage sans être détrossé, réduit en esclavage ou converti de force. Pardonnez-moi, Sire, si je vous parais indiscret, mais une question me brûle les lèvres : pensez-vous à repartir outre-mer ?

— Oui, maître, j'y pense. Pour la raison que vous dites. Être croisé, ce n'est pas, pour moi, un simple passage, un moment de la vie, c'est le passage de toute une vie. »

Le nouvel appel d'outre-mer

LE ROYAUME goûte aux fruits de la paix. Le respect de la règle et de mes établissements a trouvé à se loger dans le cœur de mes vassaux, auprès des justes coutumes. Le laboureur travaille à sa récolte. Le bourgeois poursuit son négoce. Le seigneur ne craint plus ni chevauchées ni pillages. La France ouvre le chemin de ses tranquillités.

Hélas, je reçois, au palais, les fâcheuses nouvelles des Orientaux et du danger où ils sont, menacés d'une entière ruine. Je n'ai jamais pris mon parti de la perte de Jérusalem et ma conscience assombrie se trouble de la souvenance de tant de peines dépensées en vain dans ma première pérégrination outre-mer.

Les messages de Geoffroy de Sargines, que j'ai laissé là-bas, en Acre, après mon départ, usent des termes les plus alarmants pour m'appeler au secours. Les appels de Terre sainte se font de plus en plus pressants. Je reçois chaque jour, au Louvre, des pèlerins, des clercs, des chevaliers des ordres religieux, échappés eux-mêmes à grand-peine de cette désolation ; ils viennent, en larmes, me dresser le lamentable tableau des désastres qui se succèdent.

L'invasion de la Syrie par les Tartares me conduit à réunir, à Paris, un parlement solennel. J'y mande d'organiser des processions, de réciter des litanies, de se garder de vilainement jurer, de renoncer à la superfluité dans les plaisirs de la table ou le luxe des biaux. Il est désormais défendu d'organiser des tournois et je veille à multiplier les exercices militaires afin d'habituer les

hommes en état de porter les armes au tir de l'arbalestre et de l'arc.

Je consulte mon frère Charles d'Anjou qui revient de sa Sicile et dont j'ai ménagé l'humeur. Il me confirme que son nouveau royaume peut servir de base d'opérations pour une traversée par la mer. Il me conte ses déboires avec la Tunisie qui ne lui baille pas son tribut. J'apprends que les Grecs ont reconquis Constantinople et mis fin à l'Empire de Byzance. La voie de terre en est devenue, du même coup, incertaine.

Puis les rumeurs s'enchaînent, de plus en plus effrayantes. Je n'ai plus de point d'appui en Égypte et en Syrie, depuis que la sultane a été mise à mort par les émirs, après qu'elle eut elle-même fait occire son propre époux. Le nouvel homme fort de l'Orient est ce fameux mamelouk, « Baïbars l'Arbalestrier », l'ancien esclave qui avait rallié, au-delà de Mansourah, les Égyptiens frappés de terreur par le téméraire coup de main de mon frère Robert, et qui, plus tard, assassina le sultan. Les Tartares ont conquis la Palestine. Ils n'y feront guère demeurance. Les Francs d'Orient se sont réjouis trop tôt de les voir détruire le sultanat de Damas, où résidait le principe de division affaiblissant les forces musulmanes. Les États latins de la Palestine vont succomber sous les coups du plus terrible ennemi qu'ils aient jamais affronté depuis Saladin.

Mon ami Geoffroy de Sargines, pourtant si intrépide, songe à abandonner la Terre sainte. Il m'écrit, désespéré : « Sire, on ne peut plus s'aveugler sur l'état des choses. C'est la fin... »

Les établissements chrétiens, ruinés, réduits à néant, achèvent de se déchirer de leurs propres mains. Il n'est plus d'autorité souveraine. À présent, on ne sait guère au juste à qui appartient la Couronne de Jérusalem. Partout, c'est le désordre et la discorde. Les Génois ont été chassés d'Acre par d'autres Italiens, les

Vénitiens, expulsés de Tyr ; les Templiers et les Hospitaliers abordent au péril de se faire la guerre. On cherche à s'évincer et à gagner, pour soi seul, les profits du commerce. Il ne reste plus, pour protéger les Francs, que les murailles, celles-là mêmes que j'avais fortifiées avant mon retour en France. Les grands barons d'outre-mer, endettés, se voient obligés d'aliéner leurs terres ; ils les vendent aux Templiers ou aux plus offrants.

C'est en mars 1263 que la situation dégénère. Le mamelouk Baïbars a fait périr le nouveau sultan, en le surprenant dans une partie de chasse. Le frère Guillaume de Tripoli dit de ce nouveau chef qu'il tient de César pour le génie militaire et de Néron pour la cruauté. Au fil des jours, il a soumis cinq royaumes où il règne en maître absolu : ceux d'Égypte, de Jérusalem, de Syrie, d'Alep et d'Arabie. Pour empêcher que nul ne se dise de la race arabe royale, tel un nouvel Hérode, il a fait périr tous les descendants de Saladin, qui avait laissé quatorze fils. Le drame des chrétiens d'outre-mer se résume en ceci qu'ils n'ont plus qu'un seul adversaire – celui-là – mais que cet ennemi est le plus redoutable qui soit.

J'apprends avec consternation l'enchaînement des irréparables désastres. En l'an 1263, Baïbars fait raser les églises de Nazareth, du mont Thabor et tous les sanctuaires qui ne sont pas esgardés par une église fortifiée. Grâce à la ferme résistance que lui oppose Geoffroy de Sargines, la forteresse d'Acre a tenu. Mais pour combien de temps encore ? Au mois de février 1265, le mamelouk reprend Césarée et l'emporte en deux jours. J'avais travaillé en personne aux fortifications. Les ingénieurs, qui réalisèrent là-bas un des chefs-d'œuvre de l'art militaire, le réputaient pourtant imprenable. Or la citadelle ne résista que quelques jours, la muraille fut emportée au premier assaut.

Au mois de juin 1266, l'ennemi assiège Safet, la grande place forte des Templiers en Galilée. Grâce à quelque ruse sarrasine, il obtient la capitulation du château et fait aussitôt décapiter tous les défenseurs. Un peu plus tard, il prend d'assaut Jaffa et s'en empare.

Partout, la stupeur glace les âmes : la consternation s'empare des princes occidentaux, marqués par cet écroulement de toute une défense en un si bref délai. Le maître des Hospitaliers relève, dans une lettre haletante, la brièveté de la résistance des chrétiens agonisant aux pieds des Infidèles : Jaffa est tombée en une heure ; Césarée, en deux jours ; Beaufort, en moins de quatre ; Safet, en quinze. Il ne reste plus aux Francs qu'une mince frange cotidale et quelques ports. Certes, les croisés venus d'Occident peuvent encore y débarquer, mais la destruction des châteaux intérieurs, qui commandent les défilés et positions d'importance, anéantit par avance toutes leurs entreprises. La Terre sainte n'est plus qu'un petit chapelet de quelques grains disséminés au bord de la mer.

Les Francs appellent à l'aide. Ce n'est que de l'Occident que l'Orient latin peut encore attendre le salut et c'est naturellement vers moi qu'on se tourne. Les trois maîtres des ordres de chevalerie et Geoffroy de Sargines multiplient les appels de détresse. La chute de tant de châteaux réputés inexpugnables accable toute la Chrétienté. On me sollicite pour des secours en argent afin de consolider les enceintes, cet orgueil déchu de mes maîtres-d'œuvre. Mais que faire face à la fougue des Sarrasins et des mamelouks ? D'ailleurs, Baïbars s'est – paraît-il – exclamé : « On ne défend pas un pays seulement avec des murailles, ni ses habitants avec des fossés ! » Tout l'effort financier consenti par l'Occident pour creuser les douves et surélever les remparts se révèle vain. Il n'y a plus qu'un rempart, un rempart vivant. C'est moi. Partout monte le cri : « Sire ! Sire ! On vous attend ! » Je n'ai

pas le choix, même si l'affaire relève du plus haut péril. Ma résolution est prise. Je consulte secrètement le pape, Clément IV – Guy Foulcois, mon ami. Je lui confie que je vais me croiser à nouveau. Il en montre de l'effroi, dans l'intérêt même du royaume de France qu'il connaît bien puisqu'il fut évêque d'Eu.

Je convoque un parlement à Paris pour le 25 mars 1267. Beaucoup de mes barons me font connaître leur refus de concourir à ce nouveau passage. Certains s'excusent, comme Joinville, qui se ressent soudainement d'une fièvre quarte. À tous les barons, atteints de foudroyante maladie de circonstance, j'offre mes médecins : « Vous profiterez de votre venue à Paris pour les consulter. Ce sont les meilleurs d'Occident, formés à l'eschole sarrasine ! » Mon entourage le plus intime bourdonne aussi d'inquiétude. Alors, sous les yeux de l'assemblée de mes vassaux, je monte sur la tribune des reliques de la Chapelle où je fais apporter la vraie Croix. J'ouvre la séance par une exhortation chaleureuse à venger l'injure faite, depuis si longtemps, au Sauveur de la Terre sainte, et à recouvrer l'héritage de la Chrétienté, depuis trop de temps occupé par les Infidèles. Le légat monte ensuite en l'échafaud où il prononce un sermon qui empoigne les cœurs. Aussitôt après, je prends l'insigne des croisés avec mes trois fils, Philippe, âgé de vingt-deux ans, Jean-Tristan-Damiette, qui en a dix-sept, et mon petit Pierre d'Acre, qui en a seize. Je vois que l'assemblée est esbahie. J'avais bien escompté que la réflexion serait plus nuisible au succès que la surprise ; l'imprévu et l'émeuvement entraînent un grand nombre des assistants : le comte d'Eu, la comtesse de Flandre, les prélats, moult barons et chevaliers. Naturellement, mon frère, le comte de Poitiers, se croise aussi, ainsi que Robert, comte d'Artois, mon neveu, par fidélité à son père, et Thibaud, le roi de Navarre, mon gendre. On

me fait remarquer la prudence qu'il y aurait à épargner mes enfants, surtout mon fils aîné, l'héritier de la Couronne. Je réplique par une question : « Dieu a-t-il épargné son Fils Unique ? » Je demande au pape de m'accorder, pour trois ans, la décime ecclésiastique.

Puis je fais venir au palais quelques ménestrels pour travailler l'esprit public. Parmi eux, Rutebeuf, qui a toujours quelque fiel à épancher. Il voit les choses plus noires qu'elles ne le sont et les dépeint plus sombres encore qu'il ne les voit. Obligé, pour vivre, de sacrifier à la louange vénale, il sait au moins choisir ses protecteurs. Malgré tout, il a une bonne âme ; ses sincères indignations lui font souvent oublier ses intérêts et affronter les risques de la plume. Je fais donc appel à sa lyre cruelle et douloureuse, pleine d'imprévu. Il compose à la hâte ses « Complaintes ». Je veux qu'on devine, à travers ses vers, que l'appel au passage outre-mer ne vient pas de moi seul, mais du pays tout entier. Rutebeuf fustige les évêques qui refusent de délier leurs bourses et d'entendre l'appel de Geoffroy de Sargines, car ils ne se soucient de rien « fors bons vins et bonnes viandes et que le poivre soit bien fort ». Il m'envoie une adresse que les escoliers font circuler par toute la montagne Sainte-Geneviève et dans les ruelles de la Cité, pour faire dégoïser les crieurs qui sont gens de grand bavardement :

*Laisse donc les clercs et prélats
Et regarde le roi de France,
Qui, pour conquérir paradis,
Veut mettre son corps en péril
Et ses enfants à Dieu prêter.*

Puis il me fait lire sa « Disputaison du croisé et du décroisé » où il s'attaque aux paresseuses de seigneurie :

*Je me couche tôt et fais grand somme
Et tiens ma femme en amour
Je crois, par Saint-Pierre de Rome,
Qu'il vaut mieux qu'ici je demoure.*

On me donne à entendre que le roi de Tunis aurait bonne volonté d'être chrétien. Ah, Dieu, si je pouvais devenir parrain de si haut filleul ! Au mois d'octobre 1269, il m'envoie de solennels messagers, qui arrivent au palais au jour de la fête de saint Denis, où je fais baptiser, dans ma chapelle, un juif de grand renom. Je leur confie, par grande affection de cœur :

« Transmettez à votre maître que je désire tant le salut de son âme que je veux bien passer le reste de ma vie dans les prisons des Sarrasins, sans jamais revoir la lumière du jour, pour que votre roi et son peuple se fassent chrétiens d'un cœur sincère. »

Je me prends à rêver de voir revenir à la foi catholique et à son ancienne splendeur religieuse cette terre d'Afrique où l'évêque d'Hippone, saint Augustin, et tant d'autres saints, docteurs et martyrs, ont brillé d'un si vif éclat, surtout à Carthage.

Les bonnes dispositions du roi de Tunis et les avantages qui résulteraient de l'occupation des côtes d'Afrique m'engagent, avec mes barons, à faire de ce pays la première étape de mon passage. Tunis regorge de trésors. C'est l'arsenal des Sarrasins pour l'Orient. Une fois maîtres de Tunis, nous y trouverons les ressources nécessaires à la seconde étape. Seuls m'inquiètent mon âge, déjà avancé, et ma santé, délabrée par les épreuves. Je ne me déroberai point, mais mon état est si délicat que je ne peux rester

longtemps sur mon destrier ni souffrir le poids de mes armes. D'ailleurs, c'est Joinville qui me porte dans ses bras, de l'hostel du comte d'Auxerre, où j'ai pris congé de lui, jusqu'aux Cordeliers. Mon corps ne répond plus. Mais nous irons en Jérusalem. Sans trop savoir si c'est celle de la terre ou celle des cieux... Seul Dieu le sait. Fiat ! Que sa volonté soit faite.

Destination secrète

LES MAUVAISES nouvelles de l'Orient s'aggravent encore : Antioche est tombée sous les coups des mamelouks qui, après avoir passé dix-sept mille hommes au fil de l'épée, en ont réduit cent mille autres en esclavage.

Comme si ces épreuves ne suffisaient pas, le deuil vient toucher notre famille en ses affections intimes. Je vois Marguerite inconsolable, le visage ravagé par le chagrin, en quelques années, elle a perdu ses deux sœurs, la petite Sancier, la femme du duc de Cornouailles, enlevée à la vie en 1261, mais aussi Béatrix, la femme de Charles d'Anjou, qui a disparu encore toute jeune, en 1267. Deux reines sur quatre sont parties. Et puis, en pleins préparatifs de mon passage outre-mer, j'apprends le trépas soudain de ma sœur Isabelle. Je me précipite au couvent des clarisses de Longchamp. Couchée sur un lit de paille, vêtue d'une robe grise, paisible, souriante, archangélique, elle semble juste endormie. Vaincu par l'émeuvement, je m'écroule sur les genoux. Elle est partie le 23 février au soir, juste un mois avant ma partance pour la croisade. J'étais si proche d'elle ! Elle illuminait la mesnie de ses pensées. Et mettait nos sentiments à hauteur d'âme. Elle avait enseveli, dès sa jeunesse, dans le cloître, sa grâce et sa beauté, pourtant unanimement célébrées. Tout le monde, jusqu'au pape, voulut lui promettre un grand mariage. Mais son amour de Dieu en ses austérités la retira du monde pour un plus grand amour. De son vivant déjà, on se disputait ses biaux et tourets pour en faire des reliques. Elle en riait elle-même, tournant tout au néant, et tenait à folie ces choses. Elle donna l'exemple d'une vie d'innocence. Elle

avait les expressions d'une âme toute prête à pénétrer dans les demeures éternelles. Son visage radieux nous édifiait.

On la répute morte en odeur de sainteté. La foule en larmes se presse autour du coffre mortuaire. Les religieuses ont ouvert une fenêtre du moutier pour que le peuple recueilli puisse la contempler. L'empressement de toute cette assistance, de ce royaume des humbles, me touche. Chacun cherche à s'approcher de la dépouille. Beaucoup de fidèles, en mémoire de cœur, s'efforcent de bailler leurs couvre-chefs, leurs fermoirs, leurs aumônières, pour toucher à son corps par grande dévotion.

Je m'arrache bientôt à mes agenouillements. Ma partance pour le passage outre-mer, imminent, m'éloigne de ma petite sœur. Ces tristesses viennent charger la croix pèlerine que je vais épauler en terre du sacrifice. Mes trois fils m'accompagnent. Et voilà que ma fille Isabelle, qui porte le même prénom que ma sœur défunte, m'annonce sa résolution de convoyer avec nous sur ma nef.

Je fais envoyer à Geoffroy de Sargines les moyens de se maintenir en attendant mon propre passage. Lors du parlement de la Chandeleur, le 9 février 1268, j'ai fait serment, en présence de toute la noble assemblée, de prendre la mer au mois de mai 1270.

Il faut rassembler une flotte. Je m'adresse aux Vénitiens pour louer leurs vaisseaux, mais ils ont compris, depuis longtemps, que le négoce avec les Infidèles leur rapporte bien davantage que le transport des croisés qui vont justement combattre leurs fidèles clients. Je ne veux plus dépendre des mariniers italiens qui ont laissé trop piètre souvenance de ma dernière expédition. Et pourquoi ne pas faire naître une marine royale française ? C'est moi qui noliserai et ferai construire les nefes. Je veille aux stipulations des contrats de nolise. Il nous faut des naves longues – au moins vingt-cinq coudées à la quille, hautes de quatorze palmes

depuis la sentine jusqu'aux bordés. Je connais trop l'importance des ponts, de la hauteur des mâts et des réserves de voiles de coton. Nous avons surtout besoin de grandes étales pour le transport des chevaux. Il faut donc mander des naves qui puissent emporter chacune cinquante bêtes.

Les Vénitiens réclament mille cinq cents marks pour les gros navires et exigent que l'embarquement se fasse à Venise, alors même que j'ai construit le port d'Aigues-Mortes pour éviter le recours à des mers étrangères. J'écarte les Vénitiens. Restent les Marseillais et les Génois. Les premiers réclament huit cents marks pour une nef de mille pèlerins. Finalement, je traite avec les Génois pour une raison que personne ne peut soupçonner : ces marins-là connaissent mieux que ceux de Venise les parages de Tunis, ma destination secrète. Je place, pour la première fois, dans l'histoire de la France, toute ma flotte sous le commandement d'un grand officier de la Couronne, un seigneur picard, Florent de Varennes. La nomination d'un amiral de France, de préférence aux amiraux génois de l'expédition de 1248, ne manque pas de créer la surprise mais garantit l'indépendance de mes mouvements et de nos évolutions.

Aux portes du palais, que je vais bientôt quitter, je délivre mes dernières instructions aux régents que j'ai désignés, Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et Simon de Nesle, conseiller chevalier, l'un des meilleurs serviens de la Couronne. J'octroie à chacun d'eux le titre de lieutenant.

Depuis le fameux serment extorqué par Marguerite à Philippe, je veille à quelques précautions discrètes pour brider ses emportements. Je la prie de ne rien mander aux officiers de justice et de ne nommer personne pour son service ou celui des enfants, sans le consentement de l'assemblée. Aux deux régents, je confie

mon sceau frappé pour mon départ. Il est écrit sur l'avvers : « Louis, par la grâce de Dieu roi de France, se trouvant outre-mer. » Je les supplie tous les deux d'ouïr avec diligence les plaintes des pauvres :

« À tous les misérables, envers lesquels nous sommes débiteurs de la justice, je veux que vous la rendiez avec tant d'équité que nous ne puissions pas être condamnés pour l'avoir négligée devant Celui qui jugera toute justice... Exercez donc votre vigilance et chassez les prévôts qui reçoivent des présents corrupteurs. »

Puis vient le temps des adieux à la reine Marguerite, au château de Vincennes. Je n'ai pas voulu l'exposer à de nouveaux dangers. Elle va sur ses quarante-neuf ans. Les deuils qui l'ont accablée l'ont rendue lasse. Je présume qu'elle ne résisterait pas à de nouvelles fatigues. Je l'embrasse avec moult soupirs. Et la laisse toute trempée de larmes. J'ai trop besoin de Charles, qu'elle déteste, et je ne veux pas qu'elle profite de son absence pour se mettre en possession de l'héritage provençal, qu'à juste titre elle revendique depuis la mort de son père.

Ma santé chancelle. Mon corps me laisse bien peu de forces. Je ne peux plus souffrir ni le charrier ni le chevaucher. Suivant la coutume de mes devanciers, que j'ai garde de ne pas oublier, je me rends d'abord à l'abbaye de Saint-Denis pour invoquer les secours du patron du royaume. Je reçois, des mains de l'abbé, l'écharpe et le bourdon de pèlerin. Je prends, sur l'autel, l'oriflamme devenue la bannière royale. Au petit matin du samedi 15 mars 1270, revêtu de mes insignes de pèlerin, je quitte Saint-Denis, les pieds nus, suivi, comme la veille, d'un immense peuple qui verse des pleurs d'émeuvement. Je vais parcourir, sur le chemin de croiserie, pénitent de cette pénitence supérieure à toute autre, la route du Calvaire. Il faudra endurer. Je serai, s'il le faut, un roi immolé, un

roi hostie. Je veux que ma souffrance serve, dans le cœur de ceux qui la regardent, en me voyant passer, à les grandir en charité.

La procession s'ébranle vers le palais de Paris puis la cathédrale Notre-Dame. Je vais m'incliner à nouveau devant le tombeau de ma grand-mère, Isabelle de Hainaut, puis place mon pèlerinage sous la garde de la Vierge. Le soir, je couche à Vincennes.

Le dimanche 16 mars, au petit matin, je m'arrache avec douleur des bras de la reine que je laisse plongée dans l'affliction. Elle garde, avec elle, nos deux plus jeunes enfants, Robert et Agnès. Elle craint de ne jamais me revoir, pressentant que ce voyage me sera fatal. Séparation déchirante. C'est un arrachement. Une amputation.

Je me mets en route. Marchant à petites journées, contraint, pour ménager mes forces, à de fréquents séjours, je passe par Auxerre et Sens, où je m'arrête devant la cathédrale de nos épousailles, puis à l'abbaye de Cluny, où me revient la souvenance de mes échanges houleux avec le pape. Au milieu du mois de mai, le convoi royal atteint Aigues-Mortes.

À mon grand déplaisir, je ne trouve rien ni personne de prêt sur le port. Seulement un petit nombre de croisés est arrivé. Les navires génois n'ont pas encore paru. Tout cela me rappelle le cuisant souvenir de la première traversée. Nouveau retard funeste pour une expédition en Afrique. Au lieu d'aborder cette côte dans le cours du printemps, lorsque le climat est encore supportable, nous voilà reculés jusqu'aux chaleurs de l'été. Nos chefs vont cuire sous les hauberts. Peu à peu, la mer se couvre de voiles, mais il faut encore attendre un long mois. La discorde s'insinue parmi cette multitude oisive rassemblée sur un quai trop étroit. Deux partis ennemis se sont formés, les Provençaux et les Catalans d'une part,

les Français d'autre part. Il y aura de nombreux morts, hélas, parmi tous ces gens du commun livrés à eux-mêmes qui se sont pris de querelle.

Quelque temps après, l'armement des bateaux s'achève. Le mardi 1^{er} juillet, je dors à bord de mon vaisseau. Je retrouve, sur le pont arrière, dans le paradis, ma fille Isabelle et mon fils Pierre, le comte de Poitiers, le prince Philippe, le comte de Nevers et le jeune comte d'Artois, le fils de Robert. Sur les autres bateaux s'embarquent le comte et la comtesse de Bretagne, Jean, leur fils, et sa femme Béatrice d'Angleterre, ainsi que le comte de Flandre. J'ai fixé le rendez-vous général de la flotte face au port de Cagliari, en Sardaigne. C'est là que nous devons tenir conseil quant à la direction définitive à suivre. L'expédition sur Tunis reste toujours « secret royal ».

Le mercredi matin, au lever du soleil, on met à la voile. Le vent nous baille ses faveurs. Il se soutient dans la même direction le lendemain. Hélas, le vendredi, dans le golfe du Lion, le temps se fait orageux. Une tempête disperse les navires. Je fais chanter plusieurs messes sans consécration pour invoquer l'assistance du Ciel. Les passagers, fort resserrés dans leur installation, ne parviennent pas à rester debout. Quand la tempête s'apaise, c'est un autre mal qui nous assaille : l'eau douce, corrompue. Hélas, tous ceux qui en boivent, et même les chevaux, vont trépasser.

Enfin, le mardi 8 juillet, nous jetons l'ancre dans la rade de Cagliari. Les habitants s'enfuient. Ils ont vu arriver des navires génois, alors qu'ils sont les vassaux de Pise et que Gênes est l'ennemie déclarée de leur cité. Ils redoutent une descente à main armée. J'envoie mon amiral, Florent de Varennes, pour les rassurer et mander l'hospitalité pour les malades.

Tous les jours, de nouveaux navires arrivent, qui transportent le gros de l'armée croisée depuis Marseille.

Quand la flotte est enfin prête, chacun brûle de savoir quelle sera notre destination. Il est temps, pour moi, de lever le voile.

Le ban de Tunis

JE RÉUNIS tous les chefs de ma gent en conseil, à bord de *La Montjoie*, le samedi 12 juillet. C'est alors seulement que je leur révèle ma résolution de mettre le cap sur Tunis. Le temps est venu de leur confier que, là-bas, le roi régnant, Mohamed Mostanser, a demandé à être « chrétienné ». J'adevine aux mines fraîches, que cette nouvelle ne convainc guère. Beaucoup de chevaliers doutent de la bonne foi du prince africain. Charles d'Anjou vient à mon secours. C'est lui qui m'a poussé vers Tunis. Il m'a fait entendre que si le Tunisien refusait finalement le baptême à notre arrivée, il nous serait aisé de prendre la ville et, par suite, toute la terre qui en dépend. Il ne faut pas oublier que le sultan de Babylone-Le Caire tire un grand secours de la terre de Tunis, en chevaux, armes et combattants. En coupant la route entre l'ancienne cité phénicienne et les États musulmans du Maroc et d'Espagne, on rendra la mer enfin libre, car les Sarrasins de Tunis jalonnent de leurs menaces cette voie de mer en Terre sainte. Le murmure, qui monte sur le pont, porte une onde de chimère. Je lis alors les messages que j'ai envoyés au sultan pour lui signifier ma résolution « à passer volontiers le demeurant de mes jours dans les prisons des Sarrasins si le roi de Thunes et son peuple se pouvaient convertir ». Sa réponse ne laisse aucun doute : il m'attend. Charles d'Anjou insiste pour justifier mon dessein. Il décrit, de la main, un grand mouvement tournant :

« Prendre Tunis, c'est se saisir d'un gage et s'ouvrir une voie pour attaquer l'Égypte et ensuite, par l'Égypte, qui possède les Lieux saints, faire route vers Jérusalem. »

On coupera d'abord la route entre les Maures d'Afrique et ceux d'Espagne ; et on conjurera la menace que la flotte sarrasine fait peser sur le commerce en Méditerranée.

Ainsi pourra-t-on combiner une opération de guerre et un apostolat missionnaire, dans l'esprit même où j'avais envoyé naguère Guillaume de Rubrouck auprès des tribus tartares.

Au moment de quitter Cagliari, les habitants viennent me prier d'accepter un présent de vingt muids d'excellent vin grec. Je le refuse et leur mande simplement de prendre soin des malades que je laisse au milieu d'eux. Les égards qu'on aura pour les malportants sont, à mes yeux, le plus riche présent que l'on puisse me bailler.

Le jour même du départ, je fais appeler mes enfants pour leur remettre les enseignements que j'ai écrits de ma propre main à Philippe et Isabelle. Je veux leur donner le sens du passage :

« Mes enfants, vous voyez comment, déjà vieux, j'entreprends, pour la seconde fois, le voyage outre-mer ; comment j'ai laissé votre mère avancée en âge ; comment j'ai quitté mon royaume que nous tenons en paix et en tranquillité. J'y étais tout comblé d'honneur et de prospérité. Et pourtant, je suis parti. Pensez-y : pour la cause de la foi, je n'épargne pas ma vieillesse, au point de résister aux supplications de votre mère pour que j'abandonne ma partance. Au nom du Christ, je renonce à tout, pour m'exposer à tout, corps et âme. Je vous emmène avec moi, vous, mes chers enfants, et j'aurais emmené notre quatrième fils s'il avait été d'une complexion moins fragile. Soyez forts. La pérennité du royaume sera à l'aune de votre clairvoyance. »

Je m'adresse alors plus particulièrement à Philippe :

« Je veux que tu entendes toutes ces choses, afin qu'après ma mort, et lorsque tu siégeras sur le trône de France, tu n'épargnes

rien, ni femme, ni enfants, ni même ton royaume, pour le Christ et la foi catholique. J'ai voulu vous donner, à toi ainsi qu'à tes frères et sœurs, ce dernier exemple et, si les circonstances l'exigent jamais, j'ai bon espoir que vous le suivrez. »

Je lui remets le « Miroir des princes », que j'ai rédigé à son intention comme un testament spirituel. Philippe commence à lire les premiers mots à haute voix pour ses frères et sœurs :

« Beau fils, si Dieu t'envoie l'adversité, reçois-la en patience. S'il te donne la prospérité, alors remercie-le humblement. Aie le cœur débonnaire aux pauvres et aux affligés. Pour rendre la justice, sois toujours loyal et roide à tes sujets, sans tourner à dextre ni à senestre, mais droit devant, et soutiens la querelle du pauvre jusqu'à temps que la vérité soit déclarée. S'il plaît à Notre-Seigneur que tu aies l'honneur de gouverner le royaume, montre-toi digne de recevoir l'onction par laquelle les rois de France sont sacrés. Entoure-toi de prud'hommes du peuple. Prends soin d'avoir bons prévôts et bons baillis et enquires-toi souvent de leurs agissements, afin que ne vienne se loger en leur cœur aucun vice de convoitise ni de feintise. Gouverne toujours de tes deux mains, avec le sceptre et la main de justice. »

La flotte prend la mer le mardi 15 juillet. Le surlendemain, elle laisse tomber ses ancres devant le port de Tunis. J'envoie l'amiral, Florent de Varennes, reconnaître les lieux. Il trouve, à l'entrée du port, quelques navires marchands. Rien ne laisse deviner une grande résistance. Le rivage se couvre cependant, peu à peu, de minces grappes de Sarrasins. Les chevaliers, barons et sergents descendent des vaisseaux dans les barques. Je place ma galée en pointe et nous avançons ensemble jusqu'au port où nous prenons terre. Mon armée, qui se compose de trente-six mille combattants, dont six mille cavaliers, guette le moment où j'ordonne que l'on

crie mon ban de guerre, dont j'ai dicté l'intitulé à Pierre de Condé, mon chapelain : « Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son servien, Louis, roi de France. »

Nous avançons sur une langue de terre, longue d'environ une lieue et large de trois portées de baliste, qui nous offre deux issues. La descente a lieu le vendredi, en la fête de la Saint-Arnould. On dresse les tentes, on forme le camp.

Mais bientôt, l'eau manque et les Maures nous empêchent d'accéder aux sources. Je les aperçois sur leurs petits chevaux qui voltigent, armés de lances légères. Ils passent au galop près de mes chevaliers, sans jamais les approcher à portée de l'épée.

Mes preux ont soif. Il nous faut trouver un point d'eau. On transporte le camp un peu plus loin. On redresse les tentes à une lieue de là, dans une vallée que domine un château aux pans de murs esmoignonés. Ce vestige représente le fantôme de Carthage. Sans doute est-ce l'ancienne demeure de Didon. De la légendaire cité – la punique, la romaine, la vandale, ou encore la byzantine –, il ne reste presque plus rien. Je quête, par la pensée, l'amphithéâtre où furent livrées à la bestaille les saintes Perpétue et Félicité. Je contemple un instant les vastes plaines où ont été ensevelies les légions d'Hannibal, de Scipion et de César. Ce ne sont qu'amas épars des antiques Carthages abandonnées aux végétations sauvages.

Les mariniers de la flotte affichent leur volonté d'assaillir le château. Ils préparent les échelles et les engins. Je leur accorde, pour les soutenir, cinq cents arbalestriers et quatre batailles de chevaliers étrangers au domaine royal, de Carcassonne, de Périgueux et de Beaucaire. Bientôt, nous voyons flotter, au-dessus des créneaux écorchés, les bannières triomphantes. Nous mettons garnison dans le château et je le fais disposer pour recevoir les

malades, mais aussi les princesses et les dames restées sur les navires. On y trouve une grande quantité d'orge. Un don du Ciel.

J'apprends que Mohamed Mostanser a fait arrêter les soldats chrétiens qui servaient dans ses troupes. Il leur coupera la tête – les a-t-il prévenus – si l'armée chrétienne paraît devant Tunis. La conversion s'éloigne.

Peu à peu, l'humidité et la chaleur deviennent insupportables. Les incursions ennemies multiplient nos fatigues, sans nous laisser répit ni repos. Ce jourd'hui, en vingt-quatre heures, j'ai dû revêtir mon armure à cinq reprises, afin de repousser l'ennemi qui pénétrait jusque dans le camp.

Ce ne sont, en face de nous, que nuages de poussière, surprises et fourberies, fausses soumissions et feintes conversions qui harcèlent notre camp et y infiltrent de prétendus Sarrasins en attente de baptême. Lorsque j'aperçois, au loin, le roi de Tunis, qui vient en personne nous combattre, je comprends que j'ai été joué. Je charge Amaury de La Roche de creuser une ligne de fossés tout autour du camp pour en défendre l'accès.

Les Sarrasins, qui connaissent bien leur pays, font le tour de nos tentes. Ils fatiguent mon armée, en la tenant resserrée dans cette petite poche de sable ; surtout, ils y laissent agir leurs alliées de nature, les maladies engendrées par le soleil d'Afrique, par l'eau croupissante des puits, par le défaut d'ombrages, le manque de viande fraîche et les puanteurs qui se mêlent à l'air embrasé.

J'attends toujours le roi de Sicile, mon frère Charles. On m'annonce sa venue prochaine. Ce retardement nous cause grand tort.

Les Sarrasins multiplient les petits supplices propres à nous tourmenter. Ils postent plusieurs milliers de leurs soldats sur les hauteurs voisines. Lorsque le vent se lève en direction du camp,

cette multitude, armée de pelles géantes, soulève et agite le sable des dunes de la côte, de sorte que la plaine et le camp sont ensevelis sous un épais nuage de poussière qui nous suffoque, aveugle les cavaliers et rend notre position incertaine. Les soldats, exposés aux ardeurs dévorantes du soleil d'Afrique et à ces tourbillons de sable, succombent les uns après les autres à l'épuisement, à la disette et aux troubles. Les quelques vestiges anciens qu'aperçoivent les croisés, sur cette plage ardente, éveillent à peine leur curiosité et les remplit même de tristesse. Je vois, à côté de moi, un clerc qui, pour se changer les humeurs, conte à ses voisins, sous le maigre ombrage d'un palmier décharné, qu'au premier siècle de l'Église, la parole de Dieu avait été annoncée là, depuis Hippone, par saint Augustin. Mais les soldats n'écoutent plus rien ni personne, ils se tiennent le nez auprès des cadavres amoncelés. La noble cité, que fonda jadis la reine Didon, l'amante d'Énée, n'est plus qu'une ruine, anonyme pour mes hommes.

Face aux coups de main des Sarrasins, j'ordonne d'élever des retranchements supplémentaires. Le temps se faufile et se disperse en escarmouches. Nuit et jour, il faut se mettre aux aguets et courir aux armes au premier signal. L'impureté de l'air brûlant, humide, et le défaut de soins accélèrent les ravages sous les tentes. L'épidémie s'étend. Tous ces preux, inhabiles aux reculades, voudraient marcher au plus dru. Mais toute issue paraît périlleuse. Il n'y a qu'à attendre. Attendre encore. Attendre en espérant le débarquement de Charles, mon frère.

Nous irons en Jérusalem

C'EST L'HÉCATOMBE. On jette les cadavres dans la fosse qui entoure le camp. La voilà bientôt comblée, servant de rempart aux vivants et de tombeau pour les morts. L'odeur fétide vient sur nous et porte la peste sous les tentes. Pas d'eau douce. Plus de viandes.

Je n'ai que quelques pas à faire pour visiter mes chevaliers agonisants : le comte de Vendôme, puis Alphonse de Brienne, le chambrier de France, Pierre de Nemours, mon chambellan, un ami de toute fiance, et tant d'autres qui, d'heure en heure, tombent comme des mouches. Je suis devenu un roi des sables, un roi nomade, un roi qui campe où la mort rôde, un roi provisoire qui s'en va, s'en vient fermer les paupières de ses proches. Ah, si Charles pouvait arriver, chargé de victuailles et d'eau pure ! Nous allons tous périr, ici, de male mort sous l'écrasant soleil sarrasin.

Je fais quérir mon fils, Jean-Tristan-Damiette. Je désire le voir. On me dit que c'est impossible, qu'il n'est plus dans le camp. J'insiste. Je veux connaître la vérité : on me dit qu'il a été transporté sur une nef, au large, pour respirer l'air salubre. J'appelle mon confesseur, Geoffroy de Beaulieu :

« Je veux savoir...

— Il s'est éteint ce matin. »

Mon Dieu, mon fils, né de la première croisade, a Damiette. Marguerite ! Marguerite ! Inconsolable mère, j'entends votre cri, déchirant : « Non ! » Après Louis, le prince de dilection, le Ciel nous reprend le petit prince des larmes. Insupportable mutilation. Je veux le voir, même mort ; mais il est trop tard : mes hommes ont

fait bouillir ses chairs, selon la coutume, pour les séparer des os ; il partira demain pour Royaumont.

Il venait d'avoir vingt ans. Un roi de France a-t-il le droit de mourir de chagrin ? Je me relève et réclame une aiguière et de l'eau pour me laver les yeux, effacer le deuil. Il ne faut pas que je paraisse devant mes chevaliers le visage prostré, découragé. Où puiserai-je la force de prononcer les paroles de Job : « Le Seigneur me l'a baillé, le Seigneur me l'a ôté, que le nom du Seigneur soit béni » ? C'est trop dur. Cet entre-deux qui écartèle les affections entre ciel et terre. C'est peut-être pour cela que Dieu s'est fait homme. Pour nous dire qu'il comprend.

Le soir même de la mort de Jean-Tristan, le 3 août, un mal sourd m'assaille le ventre, avec une fièvre quarte ; mon physicien m'allonge sous mon tref de toile à deux eaux – les appartements royaux.

Quatre jours après, le 7 août, on m'apprend la mort du légat, Raoul de Grosparmi, l'ancien évêque d'Évreux. Je suis bouleversé. Les hommes de Dieu ne sont pas épargnés et tombent à leur tour. Je me lève, promène mon spectre et continue mes visites. Il faut que mes hommes tiennent. Et qu'ils me voient. Pour tenir, justement. Mais pourquoi me regarde-t-on ainsi ? On devine sans doute sur ma figure de moribond les tribulations de mes entrailles qui embarrassent mes lourdes jambes de sable. L'incommodité gagne mon dos et mes bras. Je suis rongé de l'intérieur. Comme si j'avais un rat dans les viscères qui m'éventrait de toutes parts. Ce sont des élancements violents, insoutenables, qui se rapprochent et, à chaque pas, mettent mon corps en sursaut.

Que fait-on, ici, à Carthage ? J'entends les hurlements, sous le fouet, de Perpétue, Félicité, Cyprien, pris dans les filets, déchirés

par les bêtes féroces. Ô mon Dieu ! Qu'ils me viennent donc chercher !

Ma peau se tavelle, elle noircit. Mes chairs se défont comme si j'étais tout pourri de l'intérieur et que les membres me dussent choir.

J'aperçois, autour de moi, quelques cierges suppliants en un grand concours d'affections. Une chapelle ardente. Dudon, mon physicien, porte à mes lèvres un bouillon de poule. Je ne peux plus rien avaler. Le broc tombe et me brûle l'épaule.

Je fixe des yeux le crucifix accroché, là-bas, à la toile en face de moi, qui vacille à sa cordelette. Les vents de sable le balancent, mes yeux tournent. Une hostie se pose sur mes lèvres ; je fais signe : je veux la recevoir à genoux. On me descend de ma planche. J'invoque pour ma famille les protections d'en haut. Je serre la main d'Isabelle, inondée de larmes, qui reprend les litanies des saints. Toute la tente prie avec ferveur. Ma pauvre nef chavire, on m'a enduit des saintes huiles pour la grande traversée, le dernier passage. J'avais mandé un lit de cendres. Il est là. On m'allonge dessus. Je tends les bras. Comme le roi de Ninive et les moines de Cîteaux, encendrés, je m'efface. Mon corps m'abandonne, il ne lutte plus. Ma main s'ouvre puis se referme sur le sceptre. Un geste de ma fille qui m'apprête pour les présentations d'en haut. Dans le sourire de ma chère petite Isabelle, je lis l'adjuration de Marguerite : « Vous êtes "*Rex in aeternum*". »

Roi pour l'éternité, roi de cendre, je pars rejoindre mes saints patrons : sainte Geneviève, qui étend les bras sur Paris, et saint Denis, qui les étend sur la France. Paisiblement, je m'en vais :

« Seigneur, j'entre dans ta Maison, j'adore en ton saint Temple et confesse ton nom. »

Sur mon front brûlant, je sens à peine qu'une main trace une croix lente, l'onction de cendre. C'est la fin. On me ferme les yeux. Je voudrais, en mes bras qui tremblent, étendu à terre, appeler à moi toute ma chevalerie :

« Adieu ma France... Beau Sire, Dieu, aie merci de ce peuple... que jamais il ne choie, je t'en supplie... je commets mon esprit en ta garde. »

J'offre ma vie en holocauste. Il est trois heures. J'expire. Adieu ma gent...

Ô Jérusalem...

Ô Jérusalem...

Tunis, le 25 août 1270.

Note de l'auteur

Je rêvais de retrouver la trace et l'image d'un Saint Louis à l'humanité sensible, un Saint Louis de chair, à figure humaine. Le temps, en l'élevant au-dessus de nos natures, lui a peut-être rendu un mauvais service. Prenant le risque de le désincarner, de le figer en sa verrière inaccessible. J'ai déposé le vitrail pour lui rendre vie et le mettre à hauteur d'homme. Puis je l'ai remonté avec précaution et un regard peut-être moins lointain, moins extérieur. Ce qui imposait d'aller chercher la trame à la source la plus fraîche, la plus authentique. Là où repose le trésor des paroles vivantes, laissées par les premiers témoins. Ceux qui ont vraiment connu le roi Louis IX, qui l'ont approché, accompagné depuis l'enfance jusqu'au trépas. J'ai remonté le filet d'eau vive.

Ma plume a couru pour retranscrire, comme celle d'un scribe pressé, les chroniques aux encres anciennes. Je n'ai rien inventé. Ni les événements, ni les personnages, ni même l'insolite. Peut-être ai-je arrangé quelque détail, c'est tout. Ce livre est un simple témoignage de témoignages. Un travail de moine copiste qui tente de faire revivre Saint Louis pour notre temps.

J'ai emprunté aux témoins leur psychologie, leurs saillies, leurs emportements et exhaussements. Je me suis efforcé de leur prêter quelques allusions de style et me suis appliqué à retrouver en les intonations des compagnons et interlocuteurs du roi, la saveur, le suc, la langue forte et douce de ce temps.

Puisant dans l'œuvre abondante des premiers chroniqueurs de Saint Louis, j'ai vécu avec eux pendant plusieurs années. Je leur dois tout. En levant le regard vers leurs demeures éternelles,

j'adresse des remerciements posthumes à tous ces personnages bien vivants :

— le regretté sénéchal de Joinville, compagnon de la première croisade, qui passa vingt-deux ans auprès du roi et qui eut la riche idée de laisser derrière lui son précieux témoignage ;

— Geoffroy de Beaulieu, religieux dominicain, pendant vingt ans son confesseur, qui a écrit une *Vie de Saint Louis* ;

— Guillaume de Chartres, religieux dominicain, son aumônier, qui a suivi le roi pendant ses deux croisades et a partagé sa captivité en Égypte. Lui aussi a écrit une *Vie de Saint Louis* ;

— Guillaume de Saint-Pathus, moine franciscain, qui fut, pendant dix-huit ans, le confesseur de la reine Marguerite, la femme de Saint Louis, et de Blanche de France, sa fille, qui lui manda une biographie ;

— Guillaume de Nangis, moine de Saint-Denis, chroniqueur des rois de France, qui a rédigé une relation précieuse à partir du dossier de canonisation présenté en 1282 ;

— Matthieu Paris, un bénédictin anglais du monastère de Saint-Albans, auteur d'une *chronica majora* de première importance ;

— le Ménestrel de Reims, qui a laissé ses récits hauts en couleur ;

— Salimbene d'Adam, qui a écrit une *cronica fine*, alerte et pleine de relief ;

— le chevalier Saint-Ignon, qui a laissé des souvenirs personnels sur la croisade d'Égypte, aujourd'hui introuvables ;

— Jean Sarrazin, le chambellan de Saint Louis, qui a écrit une lettre circonstanciée sur le séjour de Saint Louis en Terre sainte.

J'ai voulu aussi écouter l'autre point de vue. En allant collecter les chroniques arabes, notamment celle d'Aboul Ma Hassen, un

témoin précis de cette période. Et je suis allé à la source des documents laissés par les historiens arabes contemporains de la croisade d'Égypte, notamment ceux d'Ibn Wasîl, témoin oculaire du débarquement de Saint Louis à Damiette.

J'ai aussi picoré dans les chroniques du temps :

- les Grandes Chroniques de France de Saint-Denis ;
- la Chronique de Baudouin d'Avesnes (*Recueil des historiens de la France*) ;
- la chronique rimée de Philippe Mouskès ;
- le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais où j'ai retrouvé des lettres de Saint Louis et de son entourage, comme celle d'Eudes de Châteauroux ;
- les ordonnances publiées par Saint Louis, toutes conservées aux Archives nationales ;
- les olims ou arrêts rendus par la cour du roi ;
- les chartiers des grands féodaux et des abbayes ;
- les layettes du Trésor des Chartes ;
- les œuvres complètes de Rutebeuf ;
- les chansons de Thibaud de Champagne.

Je remercie tout particulièrement, pour leurs conseils :

- Annie Laurent, docteur d'État en sciences politiques, spécialiste de l'Islam et des Chrétientés orientales, qui m'a aidé à reconstituer le dialogue de Saint Louis avec la sultane d'Égypte ;
- Thierry-Dominique Humbrecht, dominicain, lauréat de l'Académie des sciences morales et politiques, qui m'a accordé, avec patience et attention, son regard de théologien spécialiste de saint Thomas d'Aquin ;

— Mère Marie de l'Assomption, OP, professeur de philosophie, qui m'a aidé à retrouver le fameux échange du souper de saint Thomas ;

— Philippe Pichot, maître de conférences en droit public, spécialiste éclairé de « Saint Louis et la Justice » ;

— Jean-Pierre Deschodt, professeur d'histoire, qui a bien voulu me donner son avis de relecture ;

— Mylène Bazin, assistante de création, dont les recherches documentaires et les trouvailles, sur son temps de loisir, m'ont instruit en poussant ma plume vers les sources oubliées, notamment arabes, ainsi que les pièces et témoignages authentiques ;

— Aude Paris, une jeune étudiante de brillante sagesse, spécialiste des langues d'oïl et d'oc, qui m'a aidé à retrouver les accents et la parlure de la cour et de la cité.

Sur les 200 livres que j'ai lus avant d'écrire, certains ont beaucoup compté, en particulier :

— le monument de Jacques Le Goff, son *Saint Louis*, indépassable ;

— le *Saint Louis* de Le Nain de Tillemont, un grand historien du XVII^e siècle, en dix volumes ;

— les livres exceptionnels de Jean Richard et de Gérard Sivéry ;

— Georges Bernanos que j'ai associé en filigrane à mon prologue.

Bibliographie

OUVRAGES

- Al-Makrizi Ahmad, *Histoire des sultans mamelouks*, trad. Étienne Quatremère, 1845
- Al-Makrizi Ahmad, *Histoire de l'Égypte*, trad. Étienne Blochet, éd. Leroux, 1908
- Al-Makīn Ibn Al-'Amīd, *Chronique des Ayyoubides*, trad. Anne-Marie Eddé, Françoise Micheau, Académie des inscriptions & belles-lettres, 1994
- Alphandéry Paul, *La Chrétienté et l'idée de croisade*, éd. Albin Michel, 1959 ; rééd. 1995
- Andrae Tor, *Les Origines de l'Islam et le Christianisme*, éd. Adrien-Maisonneuve, 1955
- Arkoun Mohamed, *Essai sur la pensée islamique*, éd. Maisonneuve & Larose, 1977
- Ayalon David, *Le Phénomène mamelouk dans l'Orient islamique*, PUF, 1996
- Bailly Auguste, *Saint Louis*, éd. Fayard, 1949
- Bainville Jacques, *Histoire de France*, éd. Fayard, 1924
- Balard Michel, Genet Jean-Philippe, Rouche Michel, *Le Moyen Âge en Occident*, éd. Hachette Supérieur, 1991
- Barbey Jean *Être roi, le roi et son gouvernement*, éd. Fayard, 1992
- Beaulieu, Geoffroi de, *Vie de Saint Louis*, 1617
- Beaumont Émilie, *La Grande Imagerie : le Moyen Âge*, éd. Fleurus, 2005
- Beer Jean de, *Saint Louis*, éd. Payot, 1984
- Bénouville Guillain de, *Saint Louis ou le Printemps de la France*, éd. Robert Laffont, 1970

- Berger Élie, *Les Dernières Années de Saint Louis*, éd. Pion, 1902
- Berger Élie, *Saint Louis et Innocent IV*, éd. Thorin, 1893
- Berington Joseph, *Histoire littéraire des Arabes ou des Sarrasins pendant le Moyen Âge*, éd. Debeausseaux, 1823
- Biéchy Amand, *Saint Louis ou la France au XIII^e siècle*, éd. Barbou frères, 1844
- Bloch Marc, *Les Rois thaumaturges*, Librairie Istra, 1924
- Bordeaux Henri, *Un Précurseur : vie, mort et survie de Saint Louis*, éd. Pion, 1949
- Bordonove Georges, *Les Rois qui ont fait la France*, éd. Pygmalion, 2003
- Bougerol Jacques-Guy, *Saint Bonaventure*, éd. Grottaferrata, 1977
- Boulenger Jacques, *La Vie de Saint Louis*, éd. NRF, 1925
- Bourin Jeanne, *La Chambre des dames*, éd. La Table Ronde, 1979
- Boutaric Edgard, *Saint Louis et Alphonse de Poitiers*, éd. Pion, 1870
- Boutié Louis, *Paris au temps de Saint Louis*, Librairie académique Perrin, 1911
- Brague Rémi, *Au Moyen du Moyen Âge : philosophies médiévales en chrétienté, judaïsme et islam*, éd. Flammarion, 2008
- Brague Rémi, *Du Dieu des chrétiens et d'un ou deux autres*, éd. Flammarion, 2009
- Bréhier Louis, *L'Église et l'Orient au Moyen Âge, les croisades*, éd. V. Lecoffre, J. Gabalda & cie, 1907
- Brion Marcel, *Blanche de Castille, femme de Louis VIII, mère de Saint Louis*, éditions de France, 1939
- Bury Richard de, *Histoire de Saint Louis*, éd. Rolland, 1822
- Cahen Claude, *Orient et Occident au temps des croisades*, éd. Aubier, 1983
- Carolis Patrick de, *Les Demoiselles de Provence*, éd. Pion, 2005
- Cassagnes-Brouquet Sophie, *Les Métiers du Moyen Âge*, éd. Ouest-France, 2010
- Cassagnes-Brouquet Sophie, Beaujard Yves, *La Vie quotidienne au Moyen Âge*, éd. Ouest-France, 2003

- Charles René, *L'Âme musulmane*, René Charles, éd. EDDIF (Casablanca), 1997
- Chateaubriand François-René, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811
- Clot André, *L'Égypte des mamelouks, l'empire des esclaves 1250-1517*, éd. Perrin, 2009
- Collectif, *Histoire de l'Art : Moyen Âge, Chrétienté et Islam*, Flammarion, 1996
- Collectif, *Itinéraires, chroniques et documents*, n° 162
- Collectif, *L'Histoire du monde, le Moyen Âge*, éd. Larousse, 2005
- Collectif, *La Croix et le Croissant*, éd. Renaissance Catholique, 2001
- Collectif, *Le Glaive et la Croix : Templiers, Hospitaliers, chevaliers Teutoniques et autres ordres militaires au Moyen Âge*, ouvrage illustré collectif, éd. Mengès, 2005
- Collectif, *Le Levant, histoire et archéologie du Proche-Orient*, ouvrage collectif, éd. Könemann, 2000
- Collectif, *Le Siècle de Saint Louis*, éd. Hachette, 1970
- Collectif, *Les Chevaliers Teutoniques*, éd. Balland, 1972
- Collectif, *Recueil des historiens des croisades. Historiens orientaux*, Académie des inscriptions et belles-lettres, 1887
- Collectif, *Templiers : de Jérusalem aux Commanderies de Champagne*, éd. Somogy, 2012
- Collombet François, *Les Plus Belles Cathédrales de France*, Sélection du Reader Digest, 2003
- Contamine Philippe, *La Guerre au Moyen Âge*, PUF, 1999
- Corbon Jean, *L'Église des Arabes*, éd. Cerf, 1977
- Cristiani Léon, *Saint Louis, roi de France*, éd. Apostolat de la presse, 1959
- Delaborde H. François, *Vie de Monseigneur Saint Louis par Guillaume de Saint Pathus*, éd. Alphonse Picard et fils, 1899
- Delaruelle Étienne, *L'Idée de croisade au Moyen Âge*, éd. Bottega d'Erasmus (Turin), 1980
- Delattre, Alfred-Louis, *Souvenir de la croisade de Saint Louis : Carthage*, 1894

- Delcourt Thierry, *Les Croisades, la plus grande aventure du Moyen Âge*, éd. Nouveau Monde, 2007
- Delorme Philippe, *Histoire des reines de France, Blanche de Castille*, éd. Pygmalion, 2002
- Demay Germain, *Le Costume au Moyen Âge d'après les sceaux*, Librairie Dumoulin, 1880
- Deschodt Jean-Pierre, *De Saint Louis à Louis XI*, éd. Bartillat, 1998
- Desforges Jacques, *Le Saint Roi Louis raconté par Jean, Sire de Joinville*, 1957
- Dimier Anselme, *Saint Louis et Cîteaux*, éd. Letouzey & Ané, 1954
- Duby Georges, *Le Temps des cathédrales*, éd. Gallimard, 1976
- Ducellier Alain, *Chrétiens d'Orient et Islam au Moyen Âge*, éd. Armand Colin, 1996
- Dufourcq Charles-Emmanuel, *La Vie quotidienne dans l'Europe médiévale sous domination arabe*, éd. Hachette, 1978
- Dumas Pierre, *Le Songe de Louis IX, ou le Départ pour les croisades*, Typographie Vve Benjamin Kien (Dunkerque), 1865.
- Erlande-Brandenburg Alain, *Le roi est mort, étude sur les funérailles, les sépultures et les tombeaux des rois de France jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, éd. Société française d'Archéologie, 1975
- Evans James, *The History of Saint Louis*, Oxford, 1938
- Eydoux Henry-Paul, *Saint Louis et son temps*, éd. Larousse, 1971
- Faral Edmond, *La Vie quotidienne au temps de Saint Louis*, éd. Hachette, 1978
- Faure Joseph-Antoine-Félix, *Histoire de Saint Louis*, éd. Hachette, 1866.
- Favier Jean, *Dictionnaire de la France médiévale*, éd. Fayard, 1993
- Flori Jean, *La Chevalerie en France au Moyen Âge*, PUF, collection « Que sais-je ? », 1995
- Flori Jean, *Guerre sainte, jihad, croisade : violence et religion dans le christianisme et l'islam*, éd. du Seuil, 2002
- Franklin Albert, *Les Rues et les Cris de Paris au XIII^e siècle*, éd. L. Willem et P. Daffis, 1874

- Fustel de Coulanges, *Leçons de l'impératrice sur les origines de la civilisation française*, éd. Hachette, 1930
- Fustel de Coulanges, *Saint Louis et le prestige de la royauté*, éd. DDM, 1970
- Gabrieli Francesco, *Chroniques arabes des croisades*, trad. Viviana Pâques, éd. Sindbad/Actes Sud, 2001
- Gallo Max, *Saint Louis, le sceptre et la croix*, éd. L'Express/Le Figaro, 2012
- Gareau Albert, *Bienheureuse Isabelle de France*, Éditions franciscaines, 1955
- Gaulle Jean de, *Vie de Saint Louis, roi de France, d'après les manuscrits de Le Nain de Tille mont*, 1849
- Gebelin François, *La Sainte-Chapelle et la conciergerie*, éd. Henri Laurens, 1937
- Genicot Léopold, *Le XIII^e siècle européen*, PUF, 1968
- Gil Christiane, *Marguerite de Provence*, éd. Pygmalion, coll. « Histoire des reines de France », 2006
- Girard de Propiac, Catherine-Joseph-Fernand, *Beautés historiques, chronologiques, politiques et critiques de la Ville de Paris*, éd. A. Eymery, 1825
- Goyau Georges, *Saint Louis, Louis de Poissy, Louis de France*, éd. Pion, 1928
- Graboïš Aryeh, *Le Pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, éd. De Boeck supérieur, 1998
- Green Julien, *Frère François*, éd. du Seuil, 1983
- Greimas A.J., *Dictionnaire de l'ancien français*, éd. Larousse, 2001
- Grousset René, *Histoire des croisades 1188-1291, l'anarchie franque*, éd. Perrin, 1931
- Grousset René, *L'Épopée de croisades*, éd. Tempus, 2002
- Guillaume de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*, 1184
- Guth Paul, *Saint Louis*, éd. Mengès, 1980

- Heikal Azza, *Il était une fois une sultane : Chagarat al-Durr*, éd. Maisonneuve & Larose, 2004
- Héron de Villefosse René, *Saint Louis*, éd. Albums de France, 1936
- Huchet Patrick, Perrin Thierry, *Sur les pas de Saint Louis*, éd. Ouest-France, 2008
- Humbrecht Thierry-Dominique, *Saint Thomas d'Aquin*, éd. du Cerf, coll. « Les Cahiers d'histoire de la philosophie », 2010
- Humbrecht Thierry-Dominique, *La Vocation dominicaine*, éd. Parole et silence, 2007
- Humbrecht Thierry-Dominique, *Lire saint Thomas d'Aquin*, éd. Ellipses, 2010
- Jammes Francis, *Saint Louis*, éd. Fernand Sorlot, 1941
- Joinville Jean de, *Vie de Saint Louis*, trad. et éd. par Jacques Monfrin, éd. Livre de poche, 1998
- Khoury Théodore, *Entretiens avec un musulman, Manuel II Paléologue*, éd. du Cerf, 1966
- Klein Charles, *Saint Louis, un roi aux pieds du pauvre*, éd. S.D.S., 1970
- Labal Paul, *Le Siècle de Saint Louis*, éd. PUF, 1979
- Langlois Charles-Victor, *Saint Louis, Philippe de Bel*, éd. Taillandier, 1911
- Laurent Annie, *L'Islam peut-il rendre l'homme heureux ?*, éd. Artège, 2012
- Laurent Annie, *Les chrétiens d'Orient vont-ils disparaître ?*, éd. Salvator, 2008
- Laurent Annie, *L'Europe malade de la Turquie*, éd. F. -X. de Guibert, 2005
- Laurent Annie, Basbous Antoine, *Guerres secrètes au Liban*, éd. Gallimard, 1987
- Lavisse Ernest, *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, éd. Hachette, 1901
- Le Goff Jacques, *Saint Louis*, éd. Gallimard, 1996
- Le Goff Jacques, *Héros et merveilles du Moyen Âge*, éd. du Seuil, 2005

- Le Goff Jacques, Palazzo Eric, Bonne Jean-Claude, Colette Marie-Noël, *Le Sacre royal à l'époque de Saint Louis*, éd. Gallimard, 2001
- Le Roux de Lincy Antoine, *Le Livre des proverbes français*, éd. Ferdinand Denis, 1859
- Lecoy de La Marche Albert, *Saint Louis, son gouvernement et sa politique*, éd. Maison Alfred Marne & Fils, 1928
- Lecoy de La Marche Albert, *Le XIII^e siècle littéraire et scientifique*, éd. Desclée, 1887
- Lecoy de La Marche Albert, *Le XIII^e siècle artistique*, éd. Desclée, 1892
- Leniaud Jean-Michel, Françoise Perrot, *La Sainte-Chapelle*, éd. du Patrimoine, 2007
- Lévis Mirepoix, duc de, *Saint Louis, roi de France*, éd. Albin Michel, 1970
- Levron Jacques, *Saint Louis ou l'apogée du Moyen Âge*, éd. Perrin, 1969
- Lhermey Claire, *Mon costume médiéval. 1000 ans d'histoire du costume de Clovis à Charles VIII*, éd. Équinoxe, 2009
- Lhermey Claire, *Mon potager médiéval*, éd. Équinoxe, 2007
- Lombard-Jourdan Anne, *Fleur de lis et Oriflamme*, éd. CNRS, 1991
- Lugans Georges, *Jérusalem 70-1970*, Cahiers de La Terre Sainte, 1970
- Maalouf Amin, *Les Croisades vues par les Arabes*, éd. Lattès, 1983
- Madaule Jacques, *Saint Louis de France*, Éditions franciscaines, 1953
- Marin François-Louis-Claude, *Histoire de Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie*, éd. Tilliard, 1758
- Markale Jean, *Le Chêne de la Sagesse, un roi nommé Saint Louis*, éd. du Rocher, 1995
- Mazaheri Aly, *La Vie quotidienne des musulmans au Moyen Âge*, éd. Hachette, 1951
- Melville Marion, *La Vie des Templiers*, éd. Gallimard, 1974
- Michaud Jean-François, Toussaint-Remaud Joseph, *Bibliothèque des croisades, Chroniques Arabes*, tome 4, éd. Ducollet, 1829
- Micheau Françoise, *La Médecine arabe et l'Occident médiéval*, éd. Maisonneuve & Larose, 1990

- Michelet Jules, *Histoire de France*, vol. 2, *Tableau de la France, les croisades, Saint Louis*, éd. Flammarion, 1893
- Mignet François-Auguste, *De la féodalité, des institutions de Saint Louis et de l'influence de la législation de ce prince*, éd. Slatkine, 1977
- Mincka, *Mesnagier de Dame Cateline*, éd. Équinoxe, 2009
- Mincka, *Ma cuisine médiévale*, éd. Équinoxe, 2004
- Monte Croce Ricoldo de, *Pérégrination en Terre sainte et au Proche-Orient, texte latin et traduction ; Lettres sur la chute de Saint-Jean-d'Acre*, éd. H. Champion, 1997
- Nangis Guillaume de, *Vie et vertus de Saint Louis*, éd. par René de Lespinasse, éd. du Paraclét, 2009
- Nicolle David, *Saladin and the Saracens*, Osprey Publishing (Oxford), 1986
- Nicolle David, *The Moors : the Islamic West 7th-15th Centuries*, Osprey Publishing (Oxford), 2001
- Nicolle David, *The Armies of Islam 7th-11th Centuries*, Osprey Publishing (Oxford), 2001
- Nohain Franc, *Images de Saint Louis*, éd. Flammarion, 1932
- Nohain Franc, *Images de Saint Louis*, éd. Flammarion, 1933
- Novoa Feliciano, *Voyageurs au Moyen Âge*, Imprimerie Nationale éditions, 2008
- O'Connell David, *Les Propos de Saint Louis*, éd. Gallimard, coll. « Archives », 1974
- Pernoud Régine, *Saint Louis et le crépuscule de la féodalité*, éd. Albin Michel, 1985
- Pernoud Régine, *Les Croisés*, éd. Hachette, 1959
- Pernoud Régine, *Un Chef d'État, Saint Louis de France*, rééd. Gabalda et Cie, 1960
- Pernoud Régine, *Le Tour de France médiéval*, éd. Stock, 1982
- Pernoud Régine, *Lumière du Moyen Âge*, éd. Grasset, 1944
- Pernoud Régine, *La Reine Blanche*, éd. Albin Michel, 1972
- Pernoud Régine, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, éd. Seuil, 1977

- Péroncel-Hugoz Jean-Pierre, *Une croix sur le Liban*, éd. Gallimard, coll. « Folio Actuel », 1984
- Péroncel-Hugoz Jean-Pierre, *Le Radeau de Mahomet*, éd. Flammarion, 1984
- Pichot Philippe, *Conserver l'ordre constitutionnel (XVI^e-XIX^e siècle)*, LGDJ, 2011
- Picot Guillaume, *La Poésie lyrique au Moyen Âge*, éd. Larousse, 1975
- Piettre André, *Esthétique d'abord*, éd. NEL, 1983
- Prémare Alfred-Louis de, *Aux origines du Coran*, éd. Téraèdre, 2004
- Prémare Alfred-Louis de, *Les Fondations de l'Islam*, éd. du Seuil, 2002
- Recueil des historiens occidentaux des croisades*, tome II, Imprimerie impériale, 1866
- Renard Jean, *Le Roman de la Rose ou Roman de Guillaume de Dole*, éd. Honoré Champion, 1979
- Richard Jean, *Saint Louis*, éd. Fayard, 1995
- Riché Pierre, *Petite vie de saint Bernard*, éd. Desclée de Brouwer, 2004
- Roger Paul-André, *La Noblesse de France aux croisades*, éd. Derache, 1845
- Roux Jean-Paul, *Le Roi, mythes et symboles*, éd. Fayard, 1995
- Rubrouck Guillaume de, *Voyage dans l'Empire mongol, 1253-1255*, Imprimerie nationale, 2007
- Rutebeuf, *Poèmes de l'infortune et poèmes de la croisade*, éd. Honoré Champion, 1979
- Saint-Denis Alain, *Le Siècle de Saint Louis*, éd. PUF, 1992
- Saint-Pathus Guillaume de, *Vie et Miracles de Saint Louis*, éd. Champion, 1931
- Samir-Khalil Samir, *L'Islam en Occident, les enjeux de la cohabitation*, éd. Saint-Augustin, 2009
- Savary Claude-Étienne, *Lettres sur l'Égypte*, éd. Aufroy, 1786
- Sayous Edouard, *La France de Saint Louis d'après la poésie nationale*, 1866
- Senac Philippe, *Provence et piraterie sarrasine*, éd. Maisonneuve & Larose, 1982

- Sepet Marius, *Saint Louis*, éd. Victor Lecoffre, coll. « Les Saints », 1898
- Sévillia Jean, *Historiquement correct*, éd. Perrin, 2003
- Shafik Doria, *L'Esclave Sultane*, éd. NEL, 1952
- Sicard Claude, *Le Face-à-face islam-chrétienté*, éd. F.-X. de Guibert, 2008
- Sinoué Gilbert, *Douze femmes d'Orient qui ont changé l'Histoire*, éd. Pygmalion, 2011
- Sivan Emmanuel, *L'Islam et la Croisade*, éd. Maisonneuve, 1968
- Sivéry Gérard, *Louis IX, le roi saint*, éd. Fayard, 2002
- Sivéry Gérard, *Saint Louis et son siècle*, éd. Taillandier, 1983
- Sivéry Gérard, *Marguerite de Provence, une reine au temps des cathédrales*, éd. Fayard, 2003
- Sivéry Gérard, *Blanche de Castille*, éd. Fayard, 1990
- Sivéry Gérard, *Les Capétiens et l'argent : l'économie du royaume de France au siècle de Saint Louis*, éd. PUF Lille, 1984
- Sot Michel, Barthélémy David, *L'Islam au carrefour des civilisations médiévales*, éd. PUPS, 2012
- Steele Philip, *Les Chevaliers*, éd. Rouge et Or, 2011
- Tate Georges, *L'Orient des croisades*, éd. Gallimard, 1991
- Taylor Baron Reybaud Louis, *La Syrie, l'Égypte, la Palestine et la Judée*, 1839
- Theis Annie, Jousseau Patrick, *La Vie quotidienne au temps des croisades*, éd. Hachette, 1984
- Tolan John, *Le Saint chez le Sultan*, éd. du Seuil, 2007
- Tolan John, *L'Europe latine et le monde arabe au Moyen Âge : Cultures en conflit et en convergence*, Presses universitaires de Rennes, 2009
- Tolan John, *Les Sarrasins : l'Islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, éd. Aubier, 2003
- Toman Rolf, *Art Sacra : la référence sur l'art chrétien*, éd. Ullmann, 2010
- Trémolet de Villers Jacques, *Les Fleurs d'Ulysse*, éd. Morin, 1997
- Usâma ibn Munqidh, *Souvenirs d'un gentilhomme syrien du temps des croisades*, trad. André Miquel, Imprimerie nationale, 1983.

- Vallon de Montgrand Anne, Thibault Dominique, *Les Grands Cuisiniers du Moyen Âge*, éd. Équinoxe, 2011
- Valognes Jean-Pierre, *Vie et mort des Chrétiens d'Orient : des origines à nos jours*, éd. Fayard, 1994
- Verdon Jean, *La Femme au Moyen Âge*, Jean Verdon, éd. Jean-Paul Gisserot, 1999
- Vernon Jean-Marie de, *Le Roy très chrestien ou la vie de Saint Louis, roy de France*, 1662
- Vial-Andru Mauricette, *Saint Louis le roi chevalier*, éd. Tequi, 2010
- Villeneuve-Trans Louis-François de, *Histoire de Saint louis, roi de France*, 1839
- Villez Hubert de, *Les Mémoires de Schadjar*, éd. Labergerie, 1969
- Viollet-le-Duc Eugène, *Encyclopédie médiévale*, rééd. Bibliothèque de l'Image, 2004
- Vitry Jacques de, *Histoire des croisades*, éd. J.-L.-J. Brière, 1825
- Vivoldi Marguerite, *Raymond-Bérenger V de Provence et ses quatre filles*, éd. du Panthéon, 2000
- Volney Constantin-François de, *Voyage en Syrie et en Égypte*, éd. Bossange frères, 1822
- Wailly Natalis de, *Récits d'un Ménestrel de Reims au XIII^e siècle*, éd. Renouard, 1876
- Walbrou-Mercier Laurence, *Baudouin IV de Jérusalem*, éd. Pierre Téqui, 2008
- Wallon Henri, *Saint Louis*, éd. Alfred Marne et fils, 1878
- Walsh Joseph-Alexis, *Saint Louis et son siècle*, éd. Mame, 1885
- Wartelle André, *Les Pensées de Saint Louis*, éditions de Paris, 2005
- Yousif Ephrem-Isa, *Les Syriaques racontent les croisades*, éd. l'Harmattan, 2012

DOCUMENTS ET ARTICLES

Bulletin de l'Académie des Sciences de Belgique, tome II « Captivité de Saint Louis à Mansourah », conférence de A. de Ricaudy, janvier

1900

- « Chrétiens contre Musulmans », *Historia thématique*, n° 95
- « Les Chrétiens d'Orient du VII^e au XIII^e siècle », Florian Besson, *Les Clés du Moyen-Orient*, février 2013
- « Chronique : La prison de Saint Louis, à Mansourah », *Persée*, n° 28, 1867
- « Croisades et Pèlerinages, récits, chroniques et voyages en Terre sainte XII^e-XVI^e siècle », *Historia thématique*, n° 95, 2005
- Déclaration *Nostra Aetate*, § 3 sur les musulmans, Concile Vatican II
- « Déposition de Charles d'Anjou », in *Notices et documents publiés par la société de l'Histoire de France*, Charles Riant, 1884
- « La fondation d'une église latine en Orient par Saint Louis : Damiette », Jean Richard, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1962
- « Les grandes heures du Moyen Âge », *L'Histoire*, n° 283
- Impia Judaeorum perfidia*, lettre pontificale rédigée par le pape Innocent IV, datée du 9 mai 1244, adressée au roi Saint Louis.
- « Islam-Chrétienté. Le choc des Religions », *Historia thématique*, n° 75
- « L'Islam et la foi chrétienne », Annie Laurent, SAPB-NDLB, 2010
- Lettre de Jean Sarrazin, chambellan de Saint Louis, à Nicolas Arrode, cité in « Joinville et la prise de Damiette (1249) », Jacques Monfrin, *Persée*, n° 2, 1976
- « Le mariage de Saint Louis à Sens », musée de Sens, 1984
- « Mémoires sur la date et le lieu de naissance de Saint Louis », Natalis de Wailly, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1866
- « Le Monde arabo-musulman au Moyen Âge », Françoise Micheau, *Persée*, n° 20, 1989
- Notice sur « Pierre Abélard, Pierre le Vénérable », colloque du CNRS (1975), Paul Jacques, *Revue d'histoire de l'Église de France*, année 1977
- La Prière de Francis Jammes à la Sainte-Baume*, éditions Fernand Sorlot, 1941
- « Les prisonniers et leur rachat au cours des croisades », Jean Richard, *Histoire médiévale-Fondations*, 1996

Psautier dit de Saint Louis (manuscrit, BnF)

- « La réaction des pays d'Islam face aux croisades et aux États latins », Vanessa Van Renterghem, *Cahiers d'Histoire*, n° 78, 2000
- « Saint Denis, la basilique et le trésor », *Dossier d'archéologie*, n° 261, mars 2001
- « Saint Louis et l'Islam », Claude Cahen, *Journal asiatique*, 1970
- « La Sainte-Chapelle, l'art au temps de Saint Louis », *Dossier d'archéologie*, n° 264, juin 2001
- « Sous les murailles d'Alep », Anne-Marie Eddé, Françoise Micheau, in *Le Combattant au Moyen Âge, Actes du XVIII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 1991
- « Sur les pas de Blancarpin et de Rubrouck. La lettre de Saint Louis à Sartak », Jean Richard, *Journal des Savants*, 1977
- « La tenue de sacre de Saint Louis », Hervé Pinoteau, *Itinéraires*, n° 62, avril 1972
- « Le Temps des croisades », *Les Collections de l'Histoire*, n° 4
- « Le texte primitif des enseignements de Saint Louis à son fils », Henri-François Delaborde, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1912
- « Un partage de seigneurie entre Francs et mamelouks », Jean Richard, *Persée*, 1953
- « Une ambassade mongole à Paris en 1262 », Jean Richard, *Journal des Savants*, 1979

Table des Matières

Le Graal	6
Requiem	13
Petit Charlemagne	17
Signe des temps	21
La belle étrangère	25
Le creuset royal	31
Le bail	37
L'adoubement	44
Le sacre	52
Le nid de vipères	62
Le premier assaut	70
Roi mendiant	79
La clergie en fête	86
La maldisance	91
Premier conseil de guerre	101
Sapience s'en va	109
Hyménée	115
Deux reines	121
Hachichins	129
Roi de la fève	135

La Non-Pareille	141
La cavalerie de Saint-Georges	150
Jézabel	157
L'autre couronne	163
Lumière de l'Orient	170
Un esperon de l'Asie	175
La fièvre	184
La promesse	189
L'autre croisade	195
Le serpenteau	202
Le Grand Luminaire	207
La partance	215
L'écharpe	222
Adieu, ma mère	229
La baie des Eaux-Mortes	236
Chypre	244
Le débarquement	252
L'entrée dans Damiette	261
Le gué	270
Les mamelouks	276
Les barbotes	281
Captif	288

Arbre-aux-Perles	296
La rançon	304
Acre	311
La partance ou la demeurence ?	319
Le maître de Hongrie	326
Le Vieil de la Montagne	332
La hotte	338
Le grand deuil	343
Le retour	350
Le miroir des princes	358
Le miroir du peuple	365
Les plaids de la porte	373
Le dîner anglais	382
L'hommage du Louvre	390
Le voyage cathédral	395
Le secret serment	403
La docte Montagne	411
L'autre labeur	417
Le souper au bœuf	422
Le nouvel appel d'outre-mer	431
Destination secrète	439
Le ban de Tunis	446

Nous irons en Jérusalem	453
Note de l'auteur	457
Bibliographie	462